d. 4. 65

124

Ex Legato D. Equitis
Antonii Francisci
de Marmis

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES;
AVEC
LA VIE DES ARCHITECTES
PAR MONSIEUR FELIBIEN.

NOUVELLE EDITION, REVUE, CORRIGÉE
& augmentée des Conferences de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture;

De l'Idée du Peintre Parfait, des Traitez de la Miniature, des deſſeins, des Eſtampes, de la connoiſſance des Tableaux, & du Goût des Nations;

DE LA DESCRIPTION DES MAISONS DE Campagne de Pline, & de celle des Invalides.

TOME QUATRIEME.

A TREVOUX,
DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET SUR
LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

HUITIEME ENTRETIEN.

CE qu'un celebre Orateur a dit autrefois, que dans tous les Arts il n'y en a point où il ait paru si peu de grands hommes que dans l'éloquence, se peut dire aussi de la Peinture, puis que l'Histoire tant acienne que moderne, nous fait remarquer peu de Peintres qui ayent excellé. Pymandre qui m'avoit souvent oüi parler du Poussin comme d'un homme extraordinaire, souhaitoit avec passion d'apprendre quelque chose de sa vie & de ses ouvrages. Mais l'embarras des affaires, & la difficulté de nous rencontrer nous avoit empêchez assez long-

tems de nous rejoindre. M'ayant trouvé un jour au logis en état de n'en pas ſortir, il m'engagea inſenſiblement à continuer nos Entretiens ſur les vies des Peintres; & comme nous nous fûmes retirez dans mon cabinet, je lui parlai de la ſorte.

Je vous ai fait voir juſques-ici le commencement & le progrès de la Peinture. Je vous ay nommé les Peintres anciens qui ont eû le plus de réputation. Je vous ay dit de quelle ſorte cet Art, après avoir été preſque éteint, parut de nouveau dans le treiziéme ſiecle, & qui furent ceux qui contribuerent les premiers à le rétablir; que Michel Ange, Raphaël, & quelques autres de leur tems, le porterent au plus haut degré où nous l'ayons vû. Vous ſçavez ceux qui ſe ſont ſignalez dans leurs écoles, & en pluſieurs lieux d'Italie; comment la Peinture ſe perfectionna dans les autres païs; & auſſi de quelle ſorte elle vint à décheoir, quand certains Peintres qui parurent au commencement de ce ſiecle, s'étant laiſſez aller à des goûts particuliers, au lieu de marcher toûjours ſur les pas des plus grandes maîtres, ne ſuivirent que leurs propres genies. Car il eſt vrai que dans Rome même on ne pratiquoit preſque plus les enſeignemens ni de Raphaël, ni des Caraches, lorſque le Pouſſin commença, ſi j'oſe le dire, à nous

ouvrir

ouvrir les yeux, & à nous donner des connoiſſances encore plus grandes de la Peinture, que celles que nous avions eûës, puis qu'ayant remonté juſques à la ſource de cet art, il nous a appris les maximes des plus ſçavans Peintres de l'antiquité, & a mis en pratique ce que nous ne ſçavions de l'excellence de leurs ouvrages, que par le rapport des Hiſtoriens.

Que dites-vous, interrompit Pymandre? Peut-on croire qu'il ait ſuivi de ſi près ces fameux Peintres, lui qui n'a point fait de grands ouvrages, quoiqu'il ait eû pour cela des occaſions aſſez favorables?

Quand j'aurai, repartis-je, fait un abregé de ſes emplois, vous ſerez éclairci des choſes dont vous ſ êtes en doute: mais il faut pour parler de lui, que je commence dès ſa naiſſance, puis qu'il merite bien d'être connu dans toute l'étenduë de ſa vie.

NICOLAS POUSSIN nâquit à Andeli en Normandie l'an 1594. au mois de Juin. Son pere nommé Jean, étoit de Soiſſons; & ceux qui l'ont connu, aſſûrent qu'il étoit de noble famille, mais qu'il avoit peu de bien, parce que ſes parens avoient été ruïnez durant les guerres civiles ſous les Rois Charles IX. Henry III & Henry IV. au ſervice deſquels il avoit porté les armes. Auſſi ce fut après la priſe de la

Ville de Vernon que Jean Pouſſin qui étoit à ce ſiége avec un de ſes oncles de même nom, Capitaine dans le Regiment de Thavannes, épouſa Marie de Laiſement, veuve d'un Procureur de la même Ville nommé le Moine, de laquelle il eut Nicolas Pouſſin.

Il eſt toûjours glorieux, interrompit Pymandre, de tirer ſon origine de parens nobles; mais comme c'eſt une choſe qui ne dépend point de nous, la vertu peut réparer ce que la nature ne nous a pas donné; & même on peut dire que comme l'eau n'eſt point plus pure que dans ſa ſource: auſſi la nobleſſe n'eſt point plus illuſtre que dans celui qui par ſes belles qualitez, ſe rend conſiderable à la poſterité, & donne le premier un nom illuſtre à ſes deſcendans.

Le Pouſſin, repartis-je, n'a pas été aſſez heureux pour faire paſſer aux ſiens ce qu'il avoit acquis d'honneur & de bien: mais ſes ouvrages lui tiennent lieu d'enfans qui ne lui ont jamais donné que du plaiſir, & qui conſerveront ſon nom avec bien de la gloire pendant pluſieurs ſiecles. Comme c'eſt par eux qu'il s'eſt rendu illuſtre, je ne veux pas chercher dans ſes ancêtres de ſujets de le loüer: je ne veux, pour établir ſon grand merite, que ce qu'il a fait pendant ſa vie.

Si-

Si-tôt qu'il fut en âge d'aller aux écoles, ses parens eûrent soin de le faire instruire. Il donna de bonne heure des marques de la bonté de son esprit, mais particulierement de l'inclination qu'il avoit pour le dessein : car il s'occupoit sans cesse à remplir ses livres d'une infinité de differentes figures, que son imagination seule lui faisoit produire, sans que son pere, ni ses maîtres pussent l'empêcher, quoiqu'ils fissent toutes choses pour cela, croyant qu'il pouvoit employer son tems plus utilement à l'étude. Cependant Quintin Varin Peintre assez habile, & dont je vous ai parlé, ayant connu le genie de ce jeune homme, & les belles dispositions qui paroissoient déjà en lui, conseilla à ses parens de le laisser aller du côté où la Nature le portoit ; & l'ayant lui-même encouragé à dessiner, & à s'avancer dans la pratique d'un Art qui sembloit lui tendre les bras, il lui fit esperer qu'il y feroit un progrès considerable. Les conseils de Varin augmenterent de telle sorte le desir que le Poussin avoit de s'attacher à la Peinture, qu'il s'y donna tout entier ; & lors qu'âgé de dix-huit ans il crut être en état de quitter son païs, il sortit de la maison de son pere sans qu'on s'en apperçût, & vint à Paris pour mieux apprendre un Art dont il reconnoissoit déjà les difficultez, mais

qu'il aimoit avec beaucoup de paſſion,

Il fut aſſez heureux de rencontrer en arrivant à Paris, un jeune Seigneur de Poitou, qui ayant de la curioſité pour les tableaux, le reçût chez lui, & lui donna moyen d'étudier plus commodément qu'il n'auroit fait ſans ce ſecours.

Il cherchoit de tous côtez à s'inſtruire : mais il ne rencontroit ni maîtres, ni enſeignemens qui convinſſent à l'idée qu'il s'étoit faite de la perfection de la Peinture. De ſorte qu'il quitta en peu de tems deux maîtres, deſquels il avoit cru pouvoir apprendre quelque choſe. L'un étoit un Peintre fort peu habile, & l'autre Ferdinand Elle Flamand, alors en réputation pour les portraits, mais qui n'avoit pas les talens propres pour les grands deſſeins où le genie du Pouſſin le portoit. Il fit connoiſſance avec des perſonnes ſçavantes, & curieuſes des beaux Arts, qui l'aſſiſterent de leurs avis, & lui prêterent pluſieurs Eſtampes de Raphaël & de Jule Romain, dont il comprit ſi-bien les diverſes beautez, qu'il les imitoit parfaitement. De ſorte que dans ſa maniere d'hiſtorier, & d'exprimer les choſes, il ſembloit déja qu'il fût inſtruit dans l'école de Raphaël, duquel, comme a remarqué le ſieur Bellori (1), on peut dire qu'il ſuçoit

(1) Dans la vie qu'il a faite du Pouſſin

ſuçoit le lait, & recevoit la nourriture & l'eſprit de l'Art, à meſure qu'il en voyoit les ouvrages.

Pendant qu'il profitoit de jour en jour dans la partie du deſſein, & dans la pratique de peindre, le Seigneur avec lequel il demeuroit, étant obligé de retourner en Poitou, l'engagea à le ſuivre, avec intention de le faire peindre dans ſon Château. Mais comme ce Seigneur étoit jeune, & encore ſous la puiſſance de ſa mere, qui n'avoit nulle inclination pour les tableaux, & qui regardoit dans ſa maiſon un Peintre comme un domeſtique inutile : le Pouſſin, au lieu de ſe voir occupé a ſon Art, ſe trouvoit le plus ſouvent employé à d'autres affaires, ſans avoir le tems d'étudier. Cela le fit réſoudre à s'en retourner N'ayant pas dequoi faire les frais de ſon voyage, il fut contraint de travailler quelque tems dans la Province pour s'entretenir, tâchant peu à peu à s'approcher de Paris.

Il y a apparence que ce fut dans ce tems là qu'il fit à Blois dans l'Egliſe des Capucins, deux tableaux qu'on y voit encore, & qu'on connoit bien être de ſes premiers ouvrages ; & qu'il travailla auſſi dans le Château de Chiverny, où il fit quelques Baccanales. Il revint enfin à Paris, mais ſi fatigué des peines qu'il avoit ſouffertes

dans ſon voyage, qu'il tomba malade, & fut obligé d'aller chez ſon pere, & d'y demeurer environ un an à ſe rétablir. Lorſqu'il fut entierement gueri, il vint à Paris, & alla auſſi dans quelques autres endroits où il continua de peindre, juſqu'à ce qu'enfin pouſſé par le deſir violent qu'il avoit d'aller à Rome, il ſe mit en chemin pour exécuter ſon deſſein. Mais il ne paſſa pas Florence, ayant été contraint par quelque accident à revenir ſur ſes pas. Quelques années après ſe rencontrant à Lyon, & voulant pour la ſeconde fois entreprendre le voyage de Rome, il y trouva encore de nouveaux obſtacles. Cependant il s'appliquoit toûjours au travail avec un même amour; & lorſqu'en 1623. les Peres Jeſuites de Paris celebrerent la Canonization de Saint Ignace & de Saint François Xavier, & que les Ecoliers de leur College, pour rendre cette ceremonie plus conſiderable, voulurent faire peindre les Miracles de ces deux grands Saints, le Pouſſin fut choiſi pour faire ſix tableaux à détrempe. Il avoit une ſi grande pratique dans cette ſorte de travail, qu'il ne fut guéres plus de ſix jours à les faire. Il eſt vrai qu'il y travailloit preſque autant la nuit que le jour, mais ce fut avec tant de promptitude, qu'il n'avoit pas le tems d'étudier les parties dont ils étoient compo-

ſez.

ſez. Il ne laiſſa pas de faire mieux que les autres Peintres qui furent employez à embellir cette Fête, & les ſujets qu'il traita, furent les plus eſtimez,

Dans ce tems-là le Cavalier Marin étoit à Paris. Vous ſçavez qu'il étoit; conſideré pour un des plus excellens poëtes Italiens qui fût alors. Comme la Poëſie & la Peinture ont beaucoup de rapport entr'elles, le Marin jugea aiſément de l'eſprit du Pouſſin par ſes ouvrages, & combien ſon genie étoit élevé au-deſſus de celui des autres Peintres; ce qui lui fit deſirer de le connoître plus particulierement; & même dans la ſuite, il lui donna un logement pour travailler, admirant combien il avoit l'imagination vive, & une facilité à exécuter ſes penſées. Il le loüoit ſouvent de lui voir comme dans les Poëtes, ce beau feu qui produit des choſes extraordinaires. C'étoit une grande ſatisfaction au Marin d'avoir ſa compagnie, parce que ſes indiſpoſitions l'obligeant ſouvent à garder le lit, ou à demeurer au logis, il voyoit pendant ce tems-là repreſenter quelques-unes de ſes inventions poëtiques, dont le Pouſſin prenoit plaiſir de faire des deſſeins, particulierement des ſujets tirez de ſon Poëme d'Adonis. J'en ai vû quelques-uns à Rome chez M M. Maximi, qui les conſervoient ſoigneuſement parmi pluſieurs autres de ſa main.

C'eſt par ces premiers eſſais qu'on connoît combien dès-lors il avoit l'eſprit fécond, & comment il ſçavoit profiter des entretiens du Cavalier Marin, enrichiſſant ſes compoſitions, des ornemens de la Poëſie dont il ſçût depuis ſe ſervir très-à-propos dans les tableaux qui étoient capables de les ſouffrir.

Le Marin ne fut pas long-tems ſans retourner en Italie ; & quand il partit d'ici, il voulut mener avec lui le Pouſſin : mais il n'étoit pas en état de pouvoir quiter Paris, où il fit quelques tableaux, entr'autres celui qui eſt dans une Chapelle de l'Egliſe de Notre-Dame, où il repreſenta le trépas de la Vierge.

Il ne fut pourtant pas long-tems ſans entreprendre pour la troiſiéme fois le voyage de Rome. Il y arriva au printems de l'année 1624. & y trouva encore le Cavalier Marin, qui en partit bien-tôt pour aller à Naples, où il mourut peu de tems après. Avant que de partir de Rome, il recommenda le Pouſſin à M. Marcello Sacchetti, qui lui procura les bonnes graces du Cardinal Barberin, neveu du Pape Urbain VIII. Cette connoiſſance qui lui devoit être avantageuſe, lui fut peu utile alors, parce que le Cardinal étoit ſur le point de s'en aller pour ſes legations : de ſorte que le Pouſſin ſe trouvant ſans connoiſſances

noiſſances dans Rome, ſans eſpoir d'aucun ſecours, & ne ſçachant à qui vendre ſes ouvrages, étoit obligé de les donner à un prix ſi bas, qu'ayant peint les deux batailles qui ſont aujoud'hui dans le cabinet du Duc de Noailles, il eût bien de la peine d'en avoir ſept écus de chacune.

Il n'a pas été le ſeul, dit Pymandre, qui à trouvé un abord ſi rude & ſi fâcheux. Vous m'avez appris que les plus grands Peintres n'ont pas toûjours eû dans les commencemens, la fortune favorable.

Il faut conſiderer, répondis-je, qu'encore que le Pouſſin eût déjà trente ans lorſqu'il arriva à Rome, & qu'il eût fait pluſieurs ouvrages en France, il n'étoit néanmoins connu que de peu de monde; & ſa maniere de peindre aſſez differente de celle qu'on pratiquoit, & qui étoit comme à la mode, ne le faiſoit pas rechercher. Il a conté lui-même aſſez de fois, qu'ayant peint dans ces commencemens-là un Prophête, il n'en pût avoir que la valeur de huit francs; & que cependant un jeune Peintre de ſa compagnie l'ayant copié, eût quatre écus de ſa copie. Le peu de cas qu'on faiſoit alors de lui & de ſes ouvrages, ne le rebutoit pas, ſongeant moins à gagner de l'argent qu'à ſe perfectionner. Il ſe paſſoit de peu de choſe pour ſa nourriture & pour ſon entretien: il

demeura même aſſez long-tems retiré, afin de mieux étudier, & de ſe remplir l'eſprit des belles connoiſſances qui depuis l'ont rendu ſi celebre. Il logeoit avec cet excellent Sculpteur François du Queſnoy, Flamand. Comme ils étudioient l'un & l'autre d'après les Antiques, cela donna lieu au Pouſſin de modeler, & de faire quelques figures de relief; & ne contribua pas peu à rendre François le Flamand, plus ſçavant dans la ſculpture, parce qu'ils meſuroient enſemble toutes les Statuës antiques, & en obſervoient les proportions. Il eſt vrai que dans un Mémoire que j'ai eu du Sieur Jean Dughet, touchant quelques particularitez de la vie & des ouvrages du Pouſſin ſon beau-frere, il écrit que ce fut avec Alexandre Algarde que le Pouſſin meſura la Statuë d'Antinoüs, & non pas avec François le Flamand, comme l'a écrit le Sieur Bellori, ajoûtant que les proportions que l'on en a données dans l'Eſtampe qui eſt à la fin de la vie du Pouſſin, ſont fauſſes, & du deſſein du Sieur Errard. Et ſur ce que le même Bellori dit que le Pouſſin & François le Flamand, conſiderant ſouvent le tableau du Titien qui étoit alors dans la Vigne Ludoviſe, & dans lequel il y a quantité de petits enfans, non ſeulement le Pouſſin les copioit avec les couleurs, mais auſſi les modeloit, & en faiſoit

faiſoit de bas-relief, ſe formant par-là une maniere tendre & agréable à bien deſſiner & à bien peindre de ſemblables ſujets, ainſi qu'on peut voir en pluſieurs tableaux qu'il fit en ce tems-là. Le même Dughet ne veut pas que ce ſoit d'après ces enfans que le Pouſſin ait fait ſon étude, parce qu'on ſçait que le Titien étoit moins bon deſſinateur qu'excellent coloriſte : mais il dit que le Pouſſin s'eſt perfectionné en imitant ſeulement la nature. Cependant je ne voi pas qu'il n'ait bien pû conſiderer les ouvrages du Titien, quoiqu'il ne ſe ſoit pas attaché à les copier ſervilement ; & j'ai ſçû du Pouſſin même, combien il eſtimoit ſa couleur, & le cas particulier qu'il faiſoit de ſa maniere de toucher le païſage.

Je ſçai bien encore qu'il ne s'eſt guéres aſſujetti à copier aucuns tableaux, & même lorſqu'il voyoit quelque choſe parmi ſes Antiques qui meritoit d'être remarquée, il ſe contentoit d'en faire de legeres eſquiſſes. Mais il conſideroit attentivement ce qu'il voyoit de plus beau, & s'en imprimoit de fortes images dans l'eſprit, diſant ſouvent que c'eſt en obſervant les choſes, qu'un Peintre devient habile, plûtôt qu'en ſe fatigant à les copier.

Ce diſcernement ſi juſte & ſi exquis qu'il avoit dès ſes plus jeunes ans, & la forte paſſion qu'il avoit pour ſon art, faiſoient

ſoient qu'il s'y donnoit tout entier avec grand plaiſir, & qu'il ne paſſoit point de tems plus agréablement que lorſqu'il travailloit. Tous les jours étoient pour lui des jours d'étude, & tous les momens qu'il employoit à peindre ou à deſſiner, lui tenoient lieu de divertiſſement. Il étudioit en quelque lieu qu'il fût. Lorſqu'il marchoit par les ruës, il obſervoit toutes les actions des perſonnes qu'il voyoit; & s'il en découvroit quelques-unes extraordinaires, il en faiſoit des notes dans un livre qu'il portoit exprès ſur lui. Il évitoit autant qu'il pouvoit les compagnies, & ſe déroboit à ſes amis, pour ſe retirer ſeul dans les Vignes & dans les lieux les plus écartez de Rome, où il pouvoit avec liberté conſiderer quelques Statuës antiques, quelques vûës agréables, & obſerver les plus beaux effets de la Nature. C'étoit dans ces retraites & ces promenades ſolitaires, qu'il faiſoit de legeres eſquiſſes des choſes qu'il rencontroit propres, ſoit pour le païſage, comme des terraſſes, des arbres, ou quelques beaux accidens de lumieres; ſoit pour des compoſitions d'hiſtoires, comme quelques belles diſpoſitions de figures, quelques accommodemens d'habits, ou d'autres ornemens particuliers, dont enſuite il ſçavoit faire un ſi beau choix & un ſi bon uſage.

Il

Il ne ſe contentoit pas de connoître les choſes par les ſens, ni d'établir ſes connoiſſances ſur les exemples des plus grands Maîtres : il s'apliqua particulierement à ſçavoir la raiſon des differentes beautez qui ſe trouvent dans les ouvrages de l'art, perſuadé qu'il étoit, qu'un ouvrier ne peut acquerir la perfection qu'il cherche, s'il ne ſçait les moyens d'y arriver, & s'il ne connoît les défauts dans leſquels il peut tomber. C'eſt pour cela qu'outre la lecture qu'il faiſoit des meilleurs livres qui pouvoient lui apprendre en quoi conſiſte le bon & le beau ; ce qui cauſe les déformitez, & de quelle ſorte il faut que le jugement ſe conduiſe dans le choix des ſujets, & dans l'exécution de toutes les parties d'un ouvrage : il s'appliqua encore, pour ſe rendre capable dans la Pratique, autant que dans la Théorie de ſon Art, à étudier la Géometrie, & particulierement l'Optique qui dans la Peinture eſt comme un inſtrument neceſſaire & favorable pour redreſſer les ſens, & empêcher que par foibleſſe ou autrement, ils ne trompent, & ne prennent quelquefois de fauſſes apparences pour des veritez ſolides. Il ſe ſervit pour cela des écrits du Pere Matheo Zaccolini Theatin, dont je vous ai parlé. Il n'y a point eû de Peintre qui ait mieux ſçû que ce Pere, les regles de

la Perſpective, & qui ait mieux compris les raiſons des lumieres & des ombres. Ses écrits ſont dans la Bibliotheque Barberine, & le Pouſſin qui en avoit fait copier une bonne partie, en faiſoit ſon étude. Comme quelques-uns de ſes amis les voyoient entre ſes mains, qu'il parloit ſçavamment de l'Optique, & qu'il s'en eſt ſervi avec beaucoup de bonheur, on a crû qu'il avoit compoſé un traité des lumieres & des ombres. Cependant il eſt vrai qu'il n'a rien écrit ſur cette matiere: il s'eſt contenté d'avoir montré par ſes propres Peintures, ce qu'il avoit appris du Pere Zaccolini, & même des livres d'Alhazen & de Vitellion. Il avoit auſſi beaucoup d'eſtime pour les livres d'Albert Durre, & pour le Traité de la Peinture de Leon Baptiſte Albert.

Pendant qu'il étoit à Paris, il s'étoit inſtruit de l'Anatomie : mais il l'étudia de nouveau & avec encore plus d'application, quand il fut à Rome, tant ſur les écrits & les figures de Veſale, que dans les leçons qu'il prenoit d'un ſçavant Chirurgien qui faiſoit ſouvent des diſſections.

C'étoit dans le tems que la plûpart des jeunes Peintres qui étoient à Rome, attirez par la grande réputation où étoit le Guide, alloient avec empreſſement copier ſon tableau du Martyre de Saint André

qui

qui eſt à Saint Gregoire. Le Pouſſin étoit preſque le ſeul qui s'attachoit à deſſiner celui du Dominiquin, lequel eſt dans le même endroit; & il en fit ſi bien remarquer la beauté, que la plûpart des autres Peintres, perſuadez par ſes paroles & par ſon exemple, quiterent le Guide pour étudier d'après le Dominiquin.

Car bien que le Pouſſin fiſt ſa principale étude d'après les belles Antiques, & les ouvrages de Raphaël ſur leſquels il rectifioit toutes ſes idées, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût de l'eſtime pour d'autres Maîtres. Il regardoit le Dominiquin comme le meilleur de l'école des Caraches, pour la correction du deſſein, & pour les fortes expreſſions.

Il conſideroit auſſi ceux qui ont eû un beau pinceau, & l'on ne peut nier que dans ſes commencemens il n'ait beaucoup obſervé le coloris du Titien. Mais on peut remarquer qu'à meſure qu'il ſe perfectionnoit, il s'eſt toûjours de plus en plus attaché à ce qui regarde la forme & la correction du deſſein, qu'il a bien connu être la principale partie de la Peinture, & pour laquelle les plus grands Peintres ont comme abandonné les autres, auſſi-tôt qu'ils ont compris en quoi conſiſte l'excellence de leur Art.

Le Cardinal Barberin étant de retour de

de ſes Legations de France & d'Eſpagne, donna de l'emploi au Pouſſin, qui d'abord fit ce beau tableau de Germanicus que vous avez vû à Rome, & dont les nobles & ſçavantes expreſſions vous touchoient ſi fort.

Il repreſenta enſuite la priſe de Jeruſalem par l'Empereur Titus. Ce tableau qui a été long-tems dans le cabinet de la Ducheſſe d'Aiguillon, eſt preſentement dans celui de M. de Saintot, Maître des Ceremonies. Comme le Cardinal Barberin en fit un preſent peu de tems après qu'il fût fait, le Pouſſin en commença un autre du même ſujet, mais beaucoup plus rempli de figures, & traité d'une maniere encore plus ſçavante. Il y repreſenta l'Empereur victorieux, & à ſes pieds la Nation Juïve, qui par le miſerable état où elle fut reduite, devoit bien connoître dès-lors l'effet des menaces qu'elle avoit ſi ſouvent entenduës des Prophêtes, & de la bouche même de Jeſus-Chriſt. On y voit ce Temple ſi celebre ſaccagé par les ſoldats, qui en le détruiſant, emportent le Chandelier, les Vaſes d'or, & les autres ornemens ſacrez qui le rendoient ſi riche & ſi conſiderable. Ces dépoüilles parurent ſi précieuſes à l'Empereur, qu'on les repreſenta dans les bas-reliefs de l'Arc de-triomphe qu'on lui dreſſa à Rome enſuite de cette expedition,

dition, & qu'on voit encore aujourd'hui dans les reſtes de cet ancien monument comme une marque éternelle de la punition de ce peuple. Ce tableau qui eſt un des beaux que le Pouſſin ait faits pour les fortes expreſſions, fut donné par le Cardinal Barberin au Prince d'Echemberg Ambaſſadeur d'Obedience pour l'Empereur vers le Pape Urbain VIII.

Le Cavalier del Pozzo, que vous avez connu, étoit alors en grande conſideration à la Cour de Rome, non ſeulement par ſa faveur auprès du Cardinal Barberin, mais encore par ſa vertu qui le rendoit digne de la pourpre, dont on croyoit qu'il ſeroit revêtu, par la connoiſſance qu'il avoit des belles lettres; par ſon amour pour les beaux Arts; par ſa generoſité & ſon inclination à ſervir & à proteger toutes les perſonnes de merite. Le Pouſſin fut un de ceux qu'il conſidera beaucoup, cherchant même tous les moyens de faire connoître les rares talens qu'il voyoit en lui. Comme il le ſervoit auprès du Cardinal Barberin, il lui procura un des tableaux que l'on devoit faire dans l'Egliſe de Saint Pierre.

N'eſt-ce pas, interrompit Pymandre, le Saint Eraſme que nous avons vû enſemble, & le ſeul où j'ai remarqué que le Pouſſin a mis ſon nom?

C'eſt

C'eſt celui-là même, repris-je. Il fit dans ce tems-là (1) un autre grand tableau, où il a repreſenté comment la Vierge s'apparut à Saint Jacques dans la ville de Saragoce en Eſpagne (2), où depuis on bâtit un Temple à ſon honneur, qu'on appelle *Nueſtra Segnora del Pilo*. Cet ouvrage qu'il envoya en Flandres, eſt dans le cabinet du Roi. Il en fit encore deux autres, l'un des amours de Flore & de Zephir, & celui qu'on appelle la Peſte. Ce dernier lui donna beaucoup de réputation. Vous pouvez vous ſouvenir que nous fûmes le voir chez un Sculpteur nommé Matheo, auquel il appartenoit alors. Le Pouſſin y a peint de quelle ſorte Dieu affligea les Philiſtins d'une cruelle & honteuſe maladie, pour avoir enlevé l'Arche des Iſraëlites, & l'avoir miſe dans la ville d'Azot. Ce tableau, dont le Pouſſin n'avoit eû que ſoixante écus, après avoir paſſé en pluſieurs mains, fut vendu mille écus au Duc de Richelieu, de qui le Roi l'a eû. On voit dans les figures malades & mourantes qui ſont ſur le devant, comment le Pouſſin cherchoit à imiter par ſes penſées & ſes expreſſions, ce qu'on a écrit des anciens Peintres Grecs, & ce que Raphaël a fait de plus beau. Les principales fi-

(1) Vers l'an 1630.

(2) *Ceſar-Auguſta.* Durant. *de Ritib. Eccleſ. l.* 1.

figures ont environ trois palmes (1) de haut, de même que celles du Germanicus.

Cette maniere de peindre de grands ſujets plût extrémement à tout le monde: de ſorte que la réputation du Pouſſin s'étant répanduë par tout, on lui envoyoit de divers endroits, & particulierement de Paris, des meſures pour avoir des tableaux de cabinet, & d'une grandeur médiocre. Ce qui lui donna occaſion de renfermer ſon pinceau dans des bornes un peu étroites, mais qui lui donnoient cependant aſſez de lieu pour faire paroître ſes nobles conceptions, & pour étaler dans de petits eſpaces, de grandes & ſçavantes diſpoſitions.

Il poſſedoit alors, comme je vous ai dit, l'amitié du Cavalier del Pozzo, qui avoit amaſſé dans ſon cabinet tout ce qu'il avoit pû trouver de plus rare dans les médailles & dans toutes les choſes antiques, dont le Pouſſin pouvoit diſpoſer, & en faire des études: ce qui joint aux entretiens ſçavans qu'il avoit avec ce genereux ami, ne lui étoit pas d'un petit ſecours, parce qu'il apprenoit de lui à connoître dans les livres des meilleurs Auteurs, les choſes dont il avoit beſoin pour bien repreſenter les ſujets qu'il entreprenoit de traiter. Ce fut par

(1) La Palme de Rome dont on ſe ſert à preſent, eſt de 8. pouces 3. lignes.

par ſon moyen qu'il eût la communication des écrits de Leonard de Vinci, leſquels étoient dans la Bibliotheque Barberine. Il ne ſe contenta pas de les lire, il deſſina fort correctement toutes les figures qui ſervent pour la démonſtration & pour l'intelligence du diſcours. Car il n'y avoit dans l'original que de foibles eſquiſſes, comme vous pouvez vous en ſouvenir, puiſque je vous fis voir les unes & les autres, qu'on me prêta à Rome, & que je fis copier.

Ne ſont-ce pas, dit Pymandre, les mêmes que l'on a gravées dans le Traité de Peinture que l'on a imprimé en Italien & en François, & que M. de Cambray a traduit? Il me ſemble avoir vû une lettre dans les Ouvrages de Boſſe, que le Pouſſin lui avoit écrite, par laquelle il paroît n'être point content qu'on eût fait imprimer ces écrits, & où il traite de *goffes* les figures qu'on y a ajoûtées.

Il eſt vrai, repartis-je, que le Pouſſin ne croyoit pas qu'on dût mettre au jour ce Traité de Leonard, qui, à dire vrai, n'eſt ni en bon ordre, ni aſſez bien digeré. Cependant le public eſt obligé à la peine que le Traducteur a priſe, parce que les maximes qu'il contient, ſont excellentes, & donnent de grandes lumieres à un Peintre intelligent qui s'applique à les lire. Le Sieur du Freſnoy, comme vous avez vû,

s'en

s'en eſt heureuſement ſervi dans ſon Poëme de la Peinture ; & quelque choſe que le Pouſſin en ait pû dire, il en a tiré beaucoup de lumiere.

Pour reconnoître les bons offices & les témoignages d'affection du Cavalier del Pozzo, il étoit toûjours prêt à exécuter les choſes qu'il deſiroit. Il en donna des marques par le grand nombre de tableaux qu'il fit pour lui préferablement à tout autre, & avec beaucoup de ſoin & d'étude, particulierement ceux des ſept Sacremens. Ils n'ont que deux palmes de long: mais ils ſont exécutez dans la plus haute idée qu'un Peintre puiſſe avoir de la dignité des ſujets qu'il traite, & dans la plus belle intelligence de l'Art. Ce ſont ces ouvrages ſi excellens qui firent deſirer à M. de Chantelou, Maître d'Hôtel du Roi, d'en avoir de ſemblables. Ceux du Cavalier del Pozzo furent achevez en differens tems. Le Sacrement du Baptême n'étoit encore qu'ébauché, lorſque le Pouſſin vint à Paris, où il le finit.

Il me ſeroit mal aiſé de vous faire un détail de tous les ouvrages que le Pouſſin fit à Rome, avant qu'il en partît pour venir ici : je vous nommerai ſeulement ceux dont je pourrai me ſouvenir.

Le Cavalier del Pozzo eût de lui, outre les ſept Sacremens, un Saint Jean qui Baptiſe

Baptiſe dans le Deſert, & quelques autres que vous avez vûs. Il en fit qui furent portez en Eſpagne, à Naples & en divers autres lieux. Il en envoya deux à Turin au Marquis de Voghera, parent du Cavalier del Pozzo, l'un repreſentant le paſſage de la Mer Rouge, & l'autre l'Adoration du Veau d'Or, tous deux admirables pour la grande ordonnance, la beauté du deſſein, & les fortes expreſſions. Ils ſont preſentement dans le cabinet du Chevalier de Lorraine. Il avoit fait encore un pareil ſujet de l'Adoration du Veau d'Or, lequel perit dans les revoltes de Naples, & dont un morceau fut apporté à Rome.

Il peignit vers le même tems, pour le Maréchal de Crequy, alors Ambaſſadeur à Rome, un Bain de femmes que vous avez pû voir aux Galeries du Louvre chez le Sieur Stella.

Il fit auſſi un grand tableau du Raviſſement des Sabines, qui a été à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, & qui eſt aujourd'hui dans le cabinet de M. de la Ravoir.

Il fit pour M. de Gillier, qui étoit auprès du Maréchal de Crequy, cet excellent ouvrage où Moïſe frape le Rocher, & qui après avoir été dans les cabinets de M. de l'Iſle Sourdiere, du Préſident de Belliévre, de M. Dreux, eſt aujourd'hui un

des

des plus conſiderables tableaux que l'on voye parmi ceux de Monſieur le Marquis de Seignelay.

En 1637. il travailla à un grand tab'eau que vous avez vû dans la Galerie de M. de la Vrilliere Secretaire d'Etat, où eſt repreſenté comment Furius Camillus renvoye les Enfans des Faleriens, & fait foüetter leur Maître, qui par une infame lâcheté, les avoit livrez aux Romains leurs ennemis.

Quelques années auparavant, le Pouſſin avoit traité le même ſujet ſur une toile d'une mediocre grandeur. Il y a quelque difference entre ces deux tableaux, quoiqu'ils repreſentent la même hiſtoire. Le plus petit eſt entre les mains de M Paſſart Maître des Comptes. Il fit encore dans le même tems deux tableaux, l'un pour la Fleur Peintre, où il repreſenta Pan & Syringue; & l'autre pour le Sieur Stella, où l'on voit Armide qui emporte Regnaud. Le premier eſt preſentement dans le cabinet du Chevalier de Lorraine, & l'autre dans celui de M. de Bois-Franc. Lorſque le Pouſſin envoya celui du Sieur Stella, il lui écrivit le ſoin qu'il avoit pris à le bien faire. " Je l'ai peint, dit-il, de la ma- " niere que vous verrez, d'autant que le " ſujet eſt de ſoi mol, à la difference de ce-„ lui de Monſieur de la Vrilliere, qui eſt„

„ d'une maniere plus ſevere ; comme il „ eſt raiſonnable, conſiderant le ſujet qui „ eſt héroïque» .

Le Pouſſin avoit de grands égards à traiter differemment tous les ſujets qu'il repreſentoit, non ſeulement par les differentes expreſſions, mais encore par les diverſes manieres de peindre les unes plus délicates, les autres plus fortes : c'eſt pourquoi il étoit bien-aiſe qu'on connût dans ſes ouvrages le ſoin qu'il prenoit. Auſſi dans la même lettre, en parlant au Sieur Stella, du tableau de la Manne qui eſt aujourd'hui dans le cabinet du Roi, & auquel il travailloit alors : " J'ai trouvé, " „ dit-il, une certaine diſtribution pour le „ tableau de M. de Chantelou, & certai- „ nes attitudes naturelles, qui font voir „ dans le peuple Juif la miſere & la faim „ où il étoit reduit, & auſſi la joye & l'al- „ legreſſe où il ſe trouve, l'admiration dont „ il eſt touché, le reſpect & la reverence „ qu'il a pour ſon Legiſlateur, avec un „ mélange de femmes, d'enfans & d'hom- „ mes, d'âges & de temperamens differens, „ choſes, comme je crois, qui ne déplai- „ ront pas à ceux qui les ſçauront bien „ lire » .

Il fit encore dans le même tems pour le ſieur Stella, Hercule qui emporte Déjanire. Ce tableau eſt dans le cabinet de Mon-

Monſieur de Chantelou, auquel le Pouſſin envoya celui de la Manne au mois d'Avril 1639. lorſqu'il diſpoſoit ſes affaires pour venir en France, après que les grandes chaleurs ſeroient paſſées.

Entre les tableaux qu'il avoit déja envoyez à Paris, il y avoit quatre Baccanales pour le Cardinal de Richelieu, un Triomphe de Neptune qui paroit dans ſon char tiré par quatre chevaux marins, & accompagné d'une ſuite de Tritons & de Nereïdes. Ces ſujets travaillez poétiquement, avec ce beau feu & cet Art admirable qu'on peut dire ſi conforme à l'eſprit des Poétes, des Peintres & des Sculpteurs anciens, & tant d'autres ouvrages de lui, répandus quaſi par toute l'Europe, rendoient celebre le nom du Pouſſin. Et comme alors Monſieur de Noyers Secretaire d'Etat & Surintendant des Bâtimens, ſuivant les intentions du Roi, cherchoit à perfectionner les Arts dans le Royaume, il réſolut d'attirer à Paris une perſonne d'un auſſi grand merite qu'étoit le Pouſſin, & lui en fit écrire. Mais ſoit que le Pouſſin attendît qu'on lui expliquât clairement les avantages qu'on vouloit lui faire, ou qu'aimant autant qu'il faiſoit, le repos & la douceur qu'il goûtoit dans Rome, il eût de la peine à ſe réſoudre de venir à Paris, comme j'ai vû par une de ſes

lettres, (1) où il temoigne à M. de Chantelou, qu'il ne deſire point quitter Rome, mais d'y ſervir le Roi, Monſieur le Cardinal & Monſieur de Noyers, ſen tout ce qui lui ſera commandé : ce ne fut qu'après avoir reçû la lettre (2) de M. de Noyers & celle du Roi qu'il écrivit à M. de Chantelou, qu'il ſe diſpoſoit pour partir l'Automne ſuivant.

Quelques charmes qui le retinſſent en Italie, il lui eût été mal-aiſé de ne pas obéïr aux ordres que le Roi daigna lui donner, & de n'être pas ſatisfait des conditions honorables que Monſieur de Noyers lui marque. Comme j'ai trouvé ce matin ces deux lettres ſous ma main, avec quelques autres écrits qui regardent notre illuſtre Peintre, vous ſerez bien-aiſe de les voir.

Alors Pymandre me les ayant demandées, commença à lire celle de Monſieur de Noyers.

LETTRE DE M. DE NOYERS à Monſieur Pouſſin.

MONSIEUR,

Auſſitôt que le Roi m'eût fait l'honneur de me donner la charge de Surintendant de ſes Bâti-

(1) Du 15. Janvier 1639.
(2) Des 14. & 15. de Janvier 1639.

Bâtimens, il me vint en penſée de me ſervir de l'autorité qu'elle me donne pour remettre en honneur les Arts & les Sciences ; & comme j'ai un amour tout particulier pour la Peinture, je fis deſſein de la careſſer comme une maîtreſſe bien aimée, & de lui donner les prémices de mes ſoins. Vous l'avez ſçû par vos amis qui ſont de deçà ; & comme je les priai de vous écrire de ma part, que je demandois juſtice à l'Italie, & que du moins elle nous fiſt reſtitution de ce qu'elle detenoit depuis tant d'années, attendant que pour une entiere ſatisfaction elle nous donnât encore quelques-uns de ſes nourriſſons. Vous entendez bien que par là je repetois Monſieur le Pouſſin, & quelque autre excellent Peintre Italien. Et afin de faire connoître aux uns & aux autres l'eſtime que le Roi faiſoit de votre perſonne, & des autres hommes rares & vertueux comme vous, je vous fis écrire ce que je vous confirme par celle-ci, qui vous ſervira de premiére aſſûrance de la promeſſe que l'on vous fait, juſques à ce qu'à votre arrivée je vous mette en main les Brevets & les Expeditions du Roi, que je vous envoyerai mille écus pour les frais de votre voyage ; que je vous ferai donner mille écus de gages par chacun an, un logement commode dans la Maiſon du Roi, ſoit au Louvre à Paris, ou à Fontainebleau, à votre choix ; que je vous le ferai meubler honnétement pour la

premiere fois que vous y logerez, ſi vous voulez, cela étant à votre choix; que vous ne peindrez point en plaiſond, ni en voûte, & que vous ne ſerez obligé que pour cinq années, ainſi que vous le deſirez, bien que j'eſpere que lorſque vous aurez reſpiré l'air de la patrie, difficilement le quitterez-vous.

Vous voyez maintenant clair dans les conditions que l'on vous propoſe, & que vous avez deſirées. Il reſte à vous en dire une ſeule, qui eſt que vous ne peindrez pour perſonne que par ma permiſſion; car je vous fais venir pour le Roi, non pour les particuliers. Ce que je ne vous dis pas pour vous exclurre de les ſervir, mais j'entends que ce ne ſoit que par mon ordre. Après cela venez gayement, & vous aſſûrez que vous trouvez ici plus de contentement que vous ne vous en pouvez imaginer DE NOYERS. *A Ruel ce 14. Janvier 1639. A Monſieur Pouſſin.*

La lettre du Roi étoit conçûë en ces termes.

CHer & bien-amé, Nous ayant été fait rapport par aucuns de nos plus ſpecieux ſerviteurs, de l'eſtime que vous vous êtes acquiſe, & du rang que vous tenez parmi les plus fameux & les plus excellens Peintres de

de toute l'Italie; & deſirant, à l'imitation de nos Prédeceſſeurs, contribuer autant qu'il nous ſera poſſible, à l'ornement & décoration de nos Maiſons Royales, en appellant auprès de nous ceux qui excellent dans les Arts, & dont la ſuffiſance ſe fait remarquer dans les lieux où ils ſemblent les plus cheris, Nous vous faiſons cette lettre pour vous dire que Nous vous avons choiſi & retenu pour l'un de nos Peintres ordinaires, & que Nous voulons dorénavant vous employer en cette qualité. A cet effet, notre intention eſt que la preſente reçûë, vous ayez à vous diſpoſer de venir par-deçà, où les ſervices que vous nous rendrez, ſeront auſſi conſiderez que vos œuvres & votre merite le ſont dans les lieux où vous êtes; en donnant ordre au ſieur de Noyers Conſeiller en notre Conſeil d'Etat, Secretaire de nos Commandemens, & Surintendant de nos Bâtimens, de vous faire plus particulierement entendre le cas que nous faiſons de vous, & le bien & avantage que nous avons reſolu de vous faire. Nous n'ajoûterons rien à la preſente que pour prier Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde. Donné à Fontainebleau le 15. Janvier 1639.

Soit que le Pouſſin eût de la peine à quitter ſa femme & le ſejour de Rome, ſoit qu'il reſſentît en effet quelques incommoditez qui lui fiſſent apprehender celles d'un

long voyage, il écrivit au mois de Septembre à Monſieur de Chantelou, qu'il n'étoit pas en aſſez bonne ſanté pour ſortir de Rome ; & trois mois après (1) il manda à M. de Noyers la même choſe, & témoigne à Monſieur de Chantelou par une autre lettre du même jour, qu'il voudroit bien ſe dégager de venir en France.

Son retardement & ſes lettres fâchoient d'autant plus Monſieur de Noyers, qu'il avoit cru que le Pouſſin ſeroit à Paris dans la fin de l'année, comme il lui avoit fait eſperer, & comme le Roi & M. le Cardinal s'y attendoient. Cela fit que Monſieur de Chantelou hâta le voyage qu'il devoit faire en Italie, & qu'étant arrivé à Rome, il obligea le Pouſſin à partir, & l'amena avec lui en France à la fin de l'année 1640. Monſieur de Noyers le reçût avec autant de joie qu'il l'attendoit avec d'impatience, & le preſenta au Cardinal de Richelieu qui l'embraſſa avec cet air agreable & engageant, qu'il avoit pour toutes les perſonnes d'un merite extraordinaire. En ſuite on le conduiſit dans un logis qu'on lui avoit deſtiné dans le Jardin des Tuileries, & qu'il trouva meublé & garni de toutes choſes. Trois jours après il alla à Saint Germain trouver le Roi, qui le

(1) Le 15. Décembre 1639.

le reçût avec beaucoup de bonté, & lui parla aſſez long-tems.

Sa Majeſté lui ordonna de faire deux grands tableaux, l'un pour la Chapelle de Saint Germain en Laye, & l'autre pour celle de Fontainebleau; & voulant lui donner encore des marques plus particulieres de ſon eſtime, il le déclara ſon premier Peintre ordinaire, avec trois mille livres de gages, & ſon logement dans les Tuileries, comme il eſt porté par le Brevet qui lui en fut expedié le 20. Mars 1641.

Le pouſſin de ſon côté, bien aiſe que Monſieur de Noyers eût choiſi la Céne de NotreSeigneur pour ſujet du tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain, ſe mit auſſi-tôt à y travailler, & à faire des deſſeins pour des Tapiſſeries que Monſieur de la Planche, Treſorier des Bâtimens, lui propoſa de la part de M. de Noyers; & quoiqu'outre cela on l'occupât encore à faire des deſſeins pour les frontiſpices des Livres qu'on imprimoit au Louvre, il ne laiſſoit pas de diſpoſer des cartons pour la grande Galerie du Louvre, où il vouloit repreſenter dans des bas-reliefs feints de ſtuc, une ſuite des actions d'Hercule. Vous en pouvez voir pluſieurs deſſeins de la main du Pouſſin, très-finis & très-beaux, qui ſont chez Monſieur de Fromont de Veine.

Tant de grands ouvrages que l'on préparoit au Pouſſin, les graces qu'il reçevoit du Roi & de ſes Miniſtres, attiroient ſur lui la jalouſie des autres Peintres François, particulierement de Voüet & de ſes Eleves, qui en toutes rencontres ne manquoient pas de critiquer ce qu'il faiſoit.

Fouquiere, excellent Païſagiſte, avoit eû ordre de Monſieur de Noyers de peindre des vûës de toutes les principales Villes de France, pour mettre entre les fenêtres de la grande Galerie du Louvre, & en remplir les trumeaux. Il crut que cet ouvrage, qui veritablement eût été conſiderable, devoit le rendre maître de toute la conduite des ornemens de la Galerie; & comme cela ne réuſſiſſoit pas ſelon ſon deſir, il fut un de ceux qui ſe plaignirent le plus du Pouſſin qui en écrivit alors à M. de Chantelou en ces termes. " Le Baron „ de Fouquiere eſt venu me parler avec ſa „ grandeur accoûtumée. Il trouve fort „ étrange de ce qu'on a mis la main à l'œu„ vre de la grande Galerie, ſans lui en avoir „ communiqué aucune choſe. Il dit avoir „ un ordre du Roi, comfirmé de Mon„ ſeigneur de Noyers, prétendant que ſes „ païſages ſoient l'ornement principal de „ ce lieu, le reſte n'étant ſeulement que „ des incidens„.

Je me ſouviens, dit Pymandre, d'avoir

voir vû ce Fouquiere qui portoit toûjours une longue épée.

C'eſt pourquoi, repartis-je, le Pouſſin l'appelle le Baron, car il eût cru dégénérer à ſa nobleſſe, s'il n'eût même travaillé avec une épée à ſon côté.

S'il étoit, repliqua Pymandre, parent de certains Fouquieres d'Allemagne, il pouvoit comme eux avoir beaucoup de cœur : car j'en ai ouï parler comme de perſonnes puiſſantes & genereuſes.

Si quelques-uns, répondis-je, ont cru qu'il fût de cette famille, ils n'ont pas ſçû que leurs noms ni leurs païs n'ont aucun rapport. Fouquiere le Peintre étoit né en Flandres, de parens médiocres. Il fut Eleve de Brugle le Païſagiſte, qu'on appelloit par raillerie Brugle de Velours, parce qu'il étoit ſouvent vêtu de cette étoffe, & que ſes habits étoient toûjours magnifiques. Ceux dont vous voulez parler, ſe nommoient Fouckers : ils étoient d'Auſbourg, & les plus riches & accreditez negocians de leur ville. Du tems de l'Empereur Charles V. ils avoient obtenu un Privilege, pour faire ſeuls paſſer de Veniſe en Allemagne, toutes les Epiceries qui ſe diſtribuoient en France & dans les autres païs voiſins. Comme elles ne venoient alors du Levant que par la Mer Rouge ſur la Mediterranée, elles étoient rares

& fort cheres. Ainſi les Fouckers firent une ſi grande fortune, qu'ils étoient eſtimez les plus opulens de toute l'Allemagne, où il y a un proverbe, qui dit d'un homme fort accommodé, qu'il eſt auſſi riche que les Fouckers. Cette maiſon eſt encore en grand credit, pluſieurs de cette famille ayant rempli des charges conſiderables dans les Armées, & dans la Cour des Empereurs.

On rapporte de ces riches négocians comme une choſe aſſez ſinguliere & curieuſe à ſçavoir, que l'Empereur Charles V. au retour de Thunis, paſſant en Italie, & delà par la ville d'Auxbourg, fut loger chez eux; que pour lui marquer davantage leur reconnoiſſance & la joye de l'honneur qu'ils recevoient, un jour parmi les magnificences dont ils le regaloient, ils firent mettre ſous la cheminée un fagot de canelle, qui étoit une marchandiſe de grand prix, & lui ayant montré une promeſſe d'une ſomme très-conſiderable qu'ils avoient de lui, y mirent le feu, & en allumerent le fagot, qui rendit une odeur & une clarté d'autant plus douce & plus agréable à l'Empereur, qu'il ſe vit quitte d'une dette que ſes affaires d'alors ne lui permettoient pas de payer facilement, & de laquelle ils lui firent preſent de cette maniere aſſez galante.

Or la famille des Fouquieres Peintre, n'a jamais été en état de faire de ſi grandes liberalité. Et quant à lui, pour ſoûtenir ſa vanité ſur le fait de la Nobleſſe que le Roi lui avoit accordée, il ſouffroit volontiers toutes ſortes d'incommoditez, aimant mieux ne point travailler, & ne rien gagner, que de n'être pas conſideré comme un Gentil-homme d'un merite extraordinaire. Il eſt vrai que pour ce qui regarde ſes tableaux, il en a fait de très-excellens, & qu'il avoit une maniere bien plus vraye & meilleure que ſon Maître. Ce qu'il a peint d'après le naturel, ne peut être plus beau & mieux traité. Il y a quantité de ſes ouvrages à Paris, que vous pouvez avoir vûs. Un de ſes diſciples, nommé Rendu, en a beaucoup copié. Ils ſont morts tous les deux ſans avoir laiſſé de bien.

Mais revenons au Pouſſin. Pendant que pluſieurs cherchoient à diminuer ſa réputation, en blâmant ſes peintures, il ne laiſſoit pas de travailler aſſez tranquillement. Il acheva le tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye au mois d'Août 1641. Cet ouvrage eſt traité d'une maniere extraordinaire, tant pour la diſpoſition du ſujet, que pour les beaux effets des lumieres qui ſont diſtribuées avec tant de ſcience, que par ce ſeul tableau, ſi rempli de toutes les plus nobles

parties

parties de la Peinture, les Sçavans connurent bien l'excellence de ſon eſprit, & la difference qu'il y avoit de lui aux autres Peintres.

Cela parut encore davantage quand il eût fini le tableau du Noviciat des Jeſuites, où il a repreſenté un des miracles de Saint François Xavier au Japon. Je vous en parlai il y a quelques tems, comme nous étions dans les appartemens des Tuileries. Cependant bien loin que ces ouvrages & tout ce qu'il faiſoit faire dans la grande Galerie du Louvre, pour l'orner agréablement & à peu de frais, convainquît ſes ennemis de ſon grand merite, ou fiſt ceſſer leur envie; au contraire, cela ne ſervoit qu'à les irriter davantage. Comme il y a peu de perſonnes capables de juger de la perfection des choſes, il ne leur étoit pas mal-aiſé de faire croire aux ignorans que ces ouvrages conſiderables par leur ſimplicité, n'étoient pas comparables à une infinité d'autres que le vulgaire eſtime par la quantité & la richeſſe des ornemens.

Le Mercier, Architecte du Roi, avoit commencé à faire travailler à la grande Galerie du Louvre, & dans la voûte avoit déjà diſpoſé des compartimens pour y mettre des tableaux avec des bordures & des ornemens à ſa maniere, c'eſt-à-dire, fort pe-

peſans & maſſifs. Car quoiqu'il eût les qualitez d'un très-bon Architecte, il n'avoit pas néanmoins toutes celles qui ſont neceſſaires pour la beauté & l'enrichiſſement des dedans.

De ſorte que le Pouſſin fit changer ce qui avoit été commencé par le Mercier, comme choſes qui ne lui paroiſſoient nullement convenables ni au lieu ni au deſſein qu'il avoit formé. Ce changement offenſa le Mercier, qui s'en plaignit; & les Peintres mal-contens ſe joignirent à lui pour décrier tout ce que le Pouſſin faiſoit.

On voyoit alors le tableau qu'il avoit fait au grand Autel du Noviciat des Jeſuites. Il y en avoit auſſi un de Voüet à un des Autels de la même Egliſe, que ceux de ſon parti faiſoient valoir autant qu'ils pouvoient, diſant que ſa maniere approchoit de celle du Guide. Cependant ils étoient aſſez empêchez à reprendre quelque choſe dans celui du Pouſſin, qui eſt d'une beauté ſurprenante, & dont les expreſſions ſont ſi belles & ſi naturelles, que les ignorans n'en ſont pas moins touchez que les ſçavans. Pour y marquer néanmoins quelque défaut, & ne pas ſouffrir qu'il paſſât pour un ouvrage accompli, ils publioient par tout que le Chriſt qui eſt dans la gloire, avoit trop de fierté,

fierté, & qu'il reſſembloit à un Jupiter tonnant.

Ces diſcours n'auroient pas été capables de toucher le Pouſſin, s'il n'eût ſçû qu'ils alloient juſques à M. de Noyers qui les écoutoit, & qui peut-être en fit paroître quelque choſe. Cela donna occaſion au Pouſſin de lui écrire une grande lettre, qu'il commença par lui dire : » Qu'il auroit ſouhaité de même que faiſoit autrefois un Philoſophe, qu'on pût » voir ce qui ſe paſſe dans l'homme, parce que non ſeulement on y découvriroit » le vice & la vertu, mais auſſi les ſciences & les bonnes diſciplines; ce qui ſeroit d'un grand avantage pour les perſonnes ſçavantes, deſquelles on pourroit mieux connoître le merite : mais » comme la nature en a uſé d'une autre » ſorte, il eſt auſſi difficile de bien juger » de la capacité des perſonnes dans les » ſciences & dans les arts, que de leurs » bonnes ou de leurs mauvaiſes inclinations dans les mœurs.

» Que toute l'étude & l'induſtrie des gens » ſçavans ne peut obliger le reſte des hommes à avoir une croyance entiere de ce » qu'ils diſent. Ce qui de tout tems a été » aſſez connu à l'égard des Peintres non » ſeulement les plus anciens, mais encore » des modernes, comme d'un Annibal Carache,

rache, & d'un Dominiquin, qui ne « manquerent ni d'art, ni de ſcience, pour « faire juger de leur merite, qui pour- « tant ne fut point connu, tant par un « effet de leur mauvaiſe fortune, que par « les brigues de leurs envieux qui jouïrent « pendant leur vie, d'une réputation & « d'un bonheur qu'ils ne meritoient point. « Qu'il ſe peut mettre au rang des Cara- « ches & des Dominiquins dans leur mal- « heur. Et s'addreſſant à M. de Noyers, « il ſe plaint de ce qu'il prête l'oreille aux « médiſances de ſes ennemis, lui qui de- « vroit être ſon protecteur, puiſque c'eſt lui « qui lui donne occaſion de le calomnier, « en faiſant ôter leurs tableaux des lieux « où ils étoient pour y placer les ſiens. «

Que ceux qui avoient mis la main à ce « qui avoit été commencé dans la grande « Galerie, & qui prétendoient y faire quel- « que gain, ceux encore qui eſperoient avoir « quelques tableaux de ſa main, & qui « s'en voyoient privez par la défenſe qu'il « lui a fait de ne point travailler pour les « particuliers, ſont autant d'ennemis qui « crient ſans ceſſe contre lui. Qu'encore « qu'il n'ait rien à craindre d'eux, puiſque « par la grace de Dieu, il s'eſt acquis des « biens qui ne ſont point des biens de for- « tune qu'on lui puiſſe ôter, mais avec leſ- « quels il peut aller par tout : la douleur «

néanmoins

» néanmoins de ſe ſentir ſi mal-traité, lui
» fourniſſoit aſſez de matiere pour faire
» voir les raiſons qu'il a, de ſoûtenir ſes opi-
» nions plus ſolides que celles des autres,
» & lui faire connoître l'impertinence de
» ſes calomniateurs. Mais que la crainte
» de lui être ennuyeux le reduit à lui dire
» en peu de mots, que ceux qui le dégoû-
» tent des ouvrages qu'il a commencez
» dans la grande Galerie, ſont des ignorans,
» ou des malicieux. Que tout le monde en
» peut juger de la ſorte, & que lui-même
» devroit bien s'appercevoir que ce n'a
» point été par hazard, mais avec raiſon
» qu'il a évité les défauts & les choſes
» monſtrueuſes, qui paroiſſoient déjà aſſez
» dans ce que le Mercier avoit commen-
» cé, telles que ſont la lourde & deſagréa-
» ble peſanteur de l'ouvrage; l'abbaiſſe-
» ment de la voûte qui ſembloit tomber
» en bas; l'extrême froideur de la compo-
» ſition; l'aſpect mélancolique, pauvre &
» ſec de toutes les parties; & certaines
» choſes contraires & oppoſées miſes en-
» ſemble, que les ſens & la raiſon ne peu-
» vent ſouffrir, comme ce qui eſt trop gros
» & ce qui eſt trop délié; les parties trop
» grandes & celles qui ſont trop petites;
» le trop fort & le trop foible, avec un
» accompagnement entier d'autres choſes
» deſagreables.

Il n'y avoit, continuë-t'il dans ſa lettre, aucune varieté; rien ne ſe pouvoit ſoûtenir; l'on n'y trouvoit ni liaiſon, ni ſuite. Les grandeurs des quadres n'avoient aucune proportion avec leurs diſtances, & ne ſe pouvoient voir commodément, parce que ces quadres étoient placez au milieu de la voûte, & juſtement ſur la tête des regardans, qui ſe ſeroient, s'il faut ainſi dire, aveuglez en penſant les conſiderer. Tout le compartiment étoit défectueux, l'Architecte s'étant aſſujetti à certaines conſoles qui regnent le long de la corniche, leſquelles ne ſont pas en pareil nombre des deux côtez, puiſqu'il s'en trouve quatre d'un côté, & cinq à l'oppoſite: ce qui auroit obligé à défaire tout l'ouvrage, ou bien y laiſſer des défauts inſupportables ».

Après avoir ainſi remarqué ces manquemens, & apporté les raiſons qu'il avoit eûës de tout changer, il juſtifie ſa conduite, & ce qu'il a fait, en faiſant comprendre de quelle ſorte l'on doit regarder les choſes pour en bien juger.

Il faut ſçavoir, dit-il, qu'il y a deux manieres de voir les objets, l'une en les voyant ſimplement, & l'autre en les conſiderant avec attention. Voir ſimplement n'eſt autre choſe que recevoir naturellement dans l'œil, la forme & la reſſemblance

» blance de la choſe vûë. Mais voir un ob-
» jet en le conſiderant, c'eſt qu'outre la
» ſimple & naturelle réception de la for-
» me dans l'œil, l'on cherche avec une ap-
» plication particuliere, le moyen de bien
» connoître ce même objet : ainſi on peut
» dire que le ſimple aſpect eſt une opera-
» tion naturelle, & que ce que je nomme
» le *Proſpect*, eſt un office de raiſon qui dé-
» pend de trois choſes, ſçavoir de l'œil,
» du rayon viſuel, & de la diſtance de
» l'œil à l'objet : & c'eſt de cette connoiſ-
» ſance dont il ſeroit à ſouhaiter que ceux
» qui ſe mêlent de donner leur jugement,
» fuſſent bien inſtruits ».

M'étant un peu arrêté, je regardai Pymandre, & lui dis : ne vous laſſez pas, je vous prie, du recit que je vous fais de la lettre du Pouſſin. Outre que vous verrez de quelle ſorte il juſtifie ſçavamment la conduite qu'il a tenuë dans ſes ouvrages, vous y apprendrez à bien juger, & à ne pas vous laiſſer prévenir facilement, par les fauſſes opinions de ceux qui approuvent ou qui blâment les choſes trop legerement. Après cela je repris ainſi mon diſcours.

» Il faut obſerver, continuë le Pouſſin,
» que le lambris de la Galerie a vingt-un
» pieds de haut, & vingt-quatre pieds de
» long d'une fenêtre à l'autre. La largeur

de

de la Galerie qui ſert de diſtance pour « conſiderer l'étenduë du lambris, a auſſi « vingt-quatre pieds. Le tableau du mi- « lieu du lambris a douze pieds de long « ſur neuf pieds de haut, y compris la bor- « dure : de ſorte que la largeur de la Gale- « rie eſt d'une diſtance proportionnée pour « voir d'un coup d'œil le tableau qui doit « être dans le lambris. Pourquoi donc « dit-on, que les tableaux des lambris ſont « trop petits, puiſque toute la Galerie ſe « doit conſiderer par parties, & chaque « trumeau en particulier ? Du même en- « droit & de la même diſtance, on doit re « garder d'un ſeul coup d'œil, la moitié du « ceintre de la voûte au-deſſus du lambris, « & l'on doit connoître que tout ce que j'ai « diſpoſé dans cette voûte, doit être conſi- « deré comme y étant attaché & en pla- « que, ſans prétendre qu'il y ait aucun « corps qui rompe ou qui ſoit au-delà & « plus enfoncé que la ſuperficie de la voû- « te, mais que le tout fait également ſon « ceintre & ſa figure. «

Que ſi j'euſſe fait ces parties qui ſont at- « tachées, ou feintes être attachées à la voû- « te, & les autres que l'on dit être trop peti- « tes, plus grandes qu'elles ne ſont, je ſe- « rois tombé dans les mêmes défauts qu'on « avoit faits, & j'aurois paru auſſi ignorant « que ceux qui ont travaillé & qui travail- «

lent

» lent encore aujourd'hui à pluſieurs ou-
» vrages conſiderables, leſquels font bien
» voir qu'ils ne ſçavent pas que c'eſt contre
» l'ordre & les exemples que la nature mê-
» me nous fournit, de poſer les choſes plus
» grandes & plus maſſives aux endroits les
» plus élevez, & de faire porter au corps
» les plus délicats & les plus foibles, ce qui
» eſt le plus peſant & le plus fort. C'eſt
» cette ignorance groſſiere qui fait que
» tous les édifices conduits avec ſi peu de
» ſcience & de jugement, ſemblent pâ-
tir, s'abbaiſſer & tomber ſous le faix,
» au lieu d'être égayez, *ſveltes*, & le-
» gers, & paroître ſe porter facilement,
» comme la nature & la raiſon enſeignent
» à les faire.

» Qui eſt celui qui ne comprendra pas
» quelle confuſion auroit paru, ſi j'avois
» mis des ornemens dans tous les endroits
» où les critiques en demandent, & que
» ſi ceux que j'ai placez, avoient été plus
» grands qu'ils ne ſont, ils ſe feroient voir
» ſous un plus grand angle, & avec trop
» de force, & ainſi viendroient à offen-
» ſer l'œil, à cauſe principalement que la
» voûte reçoit une lumiere égale & uni-
» forme en toutes ſes parties? N'auroit-il
» pas ſemblé que cette partie de la voûte
» auroit tiré en bas, & ſe ſeroit détachée
» du reſte de la Galerie, rompant la dou-

ce

ce ſuite des autres ornemens ? Si c'étoit « des choſes réelles, comme je prétends « qu'elles paroiſſent, qui ſeroit ſi mal avi- « ſé de placer les plus grandes & les plus « peſantes dans un lieu où elles ne pour- « roient ſe maintenir ? Mais tous ceux qui « ſe mêlent d'entreprendre de grands ou- « vrages, ne ſçavent pas que les diminu- « tions à l'œil ſe font d'une autre manie- « re, & ſe conduiſent par des raiſons par- « ticulieres dans les choſes élevées perpen- « diculairement en hauteur, & dont les « paralléles ont leur point de concours au « centre de la terre» .

Pour répondre à ceux qui ne trouvoient pas la voûte de la Galerie aſſez riche, le Pouſſin ajoûte : « Qu'on ne lui a jamais « propoſé de faire le plus ſuperbe ouvra- « ge qu'il pût imaginer ; & que ſi on eût « voulu l'y engager, il auroit librement dit « ſon avis, & n'auroit pas conſeillé de fai- « re une entrepriſe ſi grande & ſi difficile « à bien exécuter ; premierement, à cau- « ſe du peu d'ouvriers qui ſe trouvent à « Paris, capables d'y travailler ; ſeconde- « ment, à cauſe du long-tems qu'il eût fal- « lu y employer ; & en troiſiéme lieu, à « cauſe de l'exceſſive dépenſe qui ne lui « ſemble pas bien employée dans une Ga- « lerie d'une ſi grande étenduë, qui ne « peut ſervir que d'un paſſage, & qui « pour-

» pourroit encore un jour tomber dans un » auſſi mauvais état qu'il l'avoit trouvée ; » la negligence & le trop peu d'amour que » ceux de notre nation ont pour les belles » choſes, étant ſi grande, qu'à peine ſont- » elles faites qu'on n'en tient plus de » compte, mais au contraire on prend » ſouvent plaiſir à les détruire. Qu'ainſi il » croyoit avoir très-bien ſervi le Roi, en » faiſant un ouvrage plus recherché, plus » agréable, plus beau, mieux entendu, » mieux diſtribué, plus varié, en moins » de tems, & avec beaucoup moins de » dépenſes, que celui qui avoit été com- » mencé. Mais que ſi l'on vouloit écou- » ter les differens avis, & les nouvelles » propoſitions que ſes ennemis pourroient » faire tous les jours, & qu'elles agréaſ- » ſent davantage que ce qu'il tâchoit de » faire, nonobſtant les bonnes raiſons » qu'il en rendoit, il ne pouvoit s'y op- » poſer ; au contraire, qu'il cederoit vo- » lontiers ſa place à d'autres qu'on juge- » roit plus capables. Qu'au moins il au- » roit cette joye d'avoir été cauſe qu'on » auroit découvert en France des gens ha- » biles que l'on n'y connoiſſoit pas, leſ- » quels pourroient embellir Paris d'excel- » lens ouvrages qui feroient honneur à la » nation ».

Il parle enſuite de ſon tableau du Noviciat

ciat des Jeſuites, & dit : "Que ceux qui "
prétendent que le Chriſt reſſemble plû- "
tôt à un Jupiter tonnant, qu'à un Dieu de "
miſericorde, devoient être perſuadez "
qu'il ne lui manquera jamais d'induſtrie "
pour donner à ſes figures des expreſſions "
conformes à ce qu'elles doivent repre- "
ſenter; mais qu'il ne peut, (ce ſont ſes "
propres termes dont il me ſouvient) qu'il "
ne peut, dis-je, & ne doit jamais s'ima- "
giner un Chriſt en quelque action que ce "
ſoit, avec un viſage de *torticolis, ou d'un* "
pere doüillet, vû qu'étant ſur la terre "
parmi les hommes, il étoit même diffi- "
cile de le conſiderer en face ".

Il s'excuſe ſur ſa maniere de s'énon- "
cer, & dit, " Qu'on doit lui pardonner, "
parce qu'il a vécu avec des perſonnes qui "
l'ont ſçû entendre par ſes ouvrages, n'é- "
tant pas ſon métier de ſçavoir bien écri- "
re. "

Enfin il finit ſa lettre, en faiſant voir "
qu'il ſentoit bien ce qu'il étoit capable "
de faire, ſans s'en prévaloir, ni recher- "
cher la faveur, mais pour rendre toûjours "
témoignage à la verité, & ne tomber ja- "
mais dans la flaterie, qui ſont trop oppo- "
ſées pour ſe rencontrer enſemble ".

Cependant, ſoit que le Pouſſin fût re-
buté d'avoir toûjours à ſe défendre de ſes
ennemis & des envieux de ſa gloire, lui

qui ſur toutes choſes aimoit le repos, & n'avoit d'autre but que de ſe perfectionner dans ſon art, il demanda congé pour faire un voyage à Rome, afin de mettre ordre à ſes affaires & d'amener ſa femme en France pour mieux s'appliquer enſuite aux grands travaux qu'on lui préparoit. Il partit vers la fin de Septembre 1642, & arriva à Rome le 5. Novembre de la même année. Il ne fut pas long-tems ſans apprendre la mort du Cardinal de Richelieu, qui arriva le 4. Décembre enſuivant. Cette nouvelle l'empêcha de penſer à ſon retour; & comme (1) le Roi ne ſurvécut guéres plus de cinq mois ſon premier Miniſtre, & que Monſieur de Noyers ſe retira de la Cour, ces changemens rompirent toutes les meſures que le Pouſſin eût pû prendre pour s'établir en France.

Il ne penſa donc plus qu'à travailler à Rome, & ce fut dans ce tems-là qu'il ſe diſpoſa à faire un tableau du raviſſement de Saint Paul, que Monſieur de Chantelou lui demanda pour accompagner un petit tableau de Raphaël qu'il avoit acheté en paſſant à Boulogne, dans lequel eſt peint la Viſion d'Ezechiel, lorſque Dieu lui apparut au milieu de quatre animaux. Avant que de le commencer, il écrivit (2) à M. de

(1) Il mourut le 14. Mai 1643.
(2) Le 2. Juillet 1643.

de Chantelou, " Qu'il craignoit que sa " main tremblante ne lui manquât en un " ouvrage qui devoit accompagner celui " de Raphaël ; qu'il avoit de la peine à se " resoudre à y travailler, s'il ne lui pro- " mettoit que son tableau ne serviroit que " de couverture à celui de Raphaël, ou du " moins qu'il ne les feroit jamais paroître " l'un auprès de l'autre, croyant que l'af- " fection qu'il avoit pour lui, étoit assez " grande pour ne permettre pas qu'il re- " çût un affront ».

Sur la fin de la même année, il lui envoya ce tableau du Ravissement de Saint Paul, & lui répete encore par sa lettre du 2. Décembre 1643. " Qu'il le supplie, " tant pour éviter la calomnie, que la " honte qu'il auroit qu'on vît son tableau " en parangon de celui de Raphaël, de " le tenir séparé & éloigné de ce qui pour- " roit le ruïner, & lui faire perdre si peu " qu'il a de beauté. » Mais le Cavalier del Pozzo écrivit (1) quasi dans le même tems deux lettres, par lesquelles il parle si avantageusement du tableau de Saint Paul, qu'il ne l'estime pas moins que celui de Raphaël qu'il avoit acheté à Boulogne. Il dit que c'est ce que le Poussin a fait de meilleur, & qu'en les comparant l'un avec l'autre, on pourra voir que la Fran-

(1) Le 2. Juillet 1643.

ce a eû ſon Raphaël auſſi-bien que l'Italie.

Au commencement de Janvier 1644. le Pouſſin envoya encore à ſon ami une copie de la Vierge de Raphaël qui eſt au Palais Farneſe, & qu'on appelle *la Madona della Gatta*, peinte par un nommé Ciccio Napolitain ; une autre copie d'une Vierge auſſi de Raphaël, laquelle tient le petit Jeſus, faite par le Sr Mignard ; une autre peinte d'après le Parmeſan par Nocret ; & une autre copiée par Claude le Rieux ; les Portraits du Pape Leon X. copiez par le Sieur Errard ; un Dieu de Pitié d'après le Carache par le Maire ; & une petite Vierge peinte par le Rieux.

Il lui fit tenir à la fin du même mois huit Buſtes qu'il avoit eûs du Sr Hypolyte Viteleſchi, & lui écrivit qu'entre ces Buſtes il y a un Euripide & un jeune Auguſte d'une excellente maniere : mais que la difficulté avoit été de les faire ſortir de Rome, où alors on étoit extrémement exact à bien garder toutes les choſes antiques. Il en étoit pourtant venu à bout, car il n'y avoit rien qu'il ne fiſt pour ſervir ſes amis ; & s'il étoit un bon œconome de leur bourſe, lorſqu'il faiſoit quelque achat pour eux, il ne l'étoit pas moins pour le payement de ſes propres ouvrages. Car comme on lui porta cent écus pour le tableau de Saint Paul, il n'en prit que cinquante, & l'on ſçait

que

que pour tous les autres tableaux qu'il a faits, il en auſé de même. Auſſi travailloit-il bien moins pour l'interêt que pour la gloire.

Quelques tems auparavant il avoit ſçû le retour de M. de Noyers à la Cour. Et comme enſuite on le preſſoit fortement d'aller en France, pour finir ſeulement la grande Galerie, il fit réponſe : (1) « Qu'il « ne deſiroit y retourner qu'aux condi- « tions de ſon premier voyage, & non pour « achever ſeulement la Galerie, dont il « pouvoit bien envoyer de Rome les deſ « ſeins & les modéles ; qu'il n'iroit jamais « à Paris pour y avoir l'emploi d'un ſim- « ple particulier, quand on lui couvriroit « d'or tous ſes ouvrages. » Auſſi voyant bien que les choſes n'étoient plus à la Cour au même état qu'auparavant, il ne penſoit qu'à travailler à Rome, & à demeurer en repos.

Il commença les tableaux des ſept Sacremens que nous voyons ici. Le premier qu'il fit, fut celui de l'Extrême-Onction : il le finit au mois d'Octobre de l'année mille ſix cent quarante-quatre, & ſix mois après il l'envoya en France. Ce tableau fût un de ceux qui lui plût beaucoup. Lorſqu'il ne faiſoit que de l'ébaucher, il écrivit qu'en vieilliſſant il ſe ſentoit plus que

(1) Par ſa lettre du 26. Juin 1644.

jamais enflammé du deſir de bien faire; & comme il formoit toûjours ſes penſées ſur ce qu'il avoit lû des tableaux des anciens Peintres Grecs, il manda " Que ce » devoit être un ſujet tel qu'Appelle avoit » accoûtumé d'en choiſir, lequel ſe plaiſoit à repreſenter des perſonnes mourantes ».

Vers la fin de Juillet de la même année, il acheta encore quatre têtes de marbre. La premiere repreſentoit le dernier Ptolemée frere de Cleopatre, & il l'eſtimoit ſeule cent piſtoles. La deuxiéme étoit une tête de femme d'une excellente maniere. Elle regarde en haut, & appartenoit autrefois à Cherubin Albert, fameux Peintre. Elle a les oreilles percées pour y attacher quelques ornemens. On la nommoit chez les Alberti, *la Lucrece*. La troiſiéme eſt de Julia Auguſta. La quatriéme paroît un Druſus. Mais n'ayant pas eû moins de difficulté à faire ſortir de Rome ces quatre Buſtes que les huit précedens, on ne les reçût qu'au mois de Février 1646. avec le Sacrement de Confirmation.

Peu de tems après il commença pour Monſieur le Préſident de Thou, ce beau tableau du Crucifiment qui eſt dans le cabinet du Sieur Stella; & au mois de Janvier 1647. il envoya le troiſiéme Sacrement, qui eſt le Baptême.

Dans

Dans des lettres qu'il écrivit quelque tems après à un de ſes amis, il répond à ceux qui avoient trouvé trop douce la maniere de ſon tableau du Baptême, & les renvoyant au Boccalini, pour voir de quelle ſorte il répond à ceux qui ſe plaignent à Apollon que la tarte du Guarini étoit trop ſucrée, (c'eſt ſa Comédie du Paſtor Fido,) il dit « Que pour lui il ne chante pas « toûjours ſur un même ton; qu'il ſçait va- « rier ſa maniere ſelon les differens ſujets, « & que la médiſance & la réprehenſion « l'ont toûjours engagé à mieux faire ».

Ce fut dans la même année 1647. qu'il acheva encore le Sacrement de Penitence, celui de l'Ordre, & celui de l'Euchariſtie, qui eſt la Céne; & que le Sr Pointel reçût ici ce beau tableau de Moïſe ſauvé des eaux, qui eſt preſentement dans le cabinet du Roi. Ce fut au ſujet de ce tableau qu'il écrivit une grande lettre à M. de Chantelou, par laquelle il lui mande « Que ſi ce dernier ouvrage lui a « donné tant d'amour lorſqu'il l'a vû, ce « n'eſt pas qu'il ait été fait avec plus de « ſoin que celui qu'il avoit reçû de lui au- « paravant, mais qu'il doit conſiderer que « c'eſt la qualité du ſujet, & la diſpoſition « dans laquelle il ſe trouve lui-même en « le voyant, qui cauſe un tel effet. Que les « ſujets des tableaux qu'il fait pour lui, «

» doivent être repreſentez d'une autre ma-
» niere ; & que c'eſt en cela que conſiſte
» tout l'artifice de la Peinture. Que c'eſt
» juger avec trop de précipitation de ſes
» ouvrages ; qu'étant difficile de donner
» ſon jugement ſi l'on n'a une grande pra-
» tique & la theorie jointes enſemble, les
» ſens ſeuls ne doivent pas le faire, mais
» y appeller la raiſon. Que pour cela il
» veut bien l'avertir d'une choſe impor-
» tante qui lui fera connoître ce qu'un
» Peintre doit obſerver dans la repreſenta-
» tion des choſes qu'il traite : c'eſt que
» les anciens Grecs, inventeurs des beaux
» Arts, trouverent pluſieurs modes par le
» moyen deſquels ils produiſirent les effets
» merveilleux qu'on a remarquez dans
» leurs ouvrages. Qu'il entend par le mot
» de mode, la raiſon, la meſure, ou la
» forme dont il ſe ſert dans tout ce qu'il
» fait, & par laquelle il ſe ſent obligé à de-
» meurer dans de juſtes bornes, & à tra-
» vailler avec une certaine mediocrité,
» moderation & ordre déterminé qui éta-
» bliſſent l'ouvrage que l'on fait dans ſon
» être veritable» .

» Que le mode des anciens étant une
» compoſition de pluſieurs choſes, il ar-
» rive que de la variété & difference qui
» ſe rencontre dans l'aſſemblage de ces
» choſes, il en naît autant de differens
modes,

» modes, & que de chacun ainſi compoſé
» de diverſes parties miſes enſemble avec
» proprotion, il en procede une ſecrete
» puiſſance d'exciter l'ame à differentes
» paſſions. Que delà les Anciens attribué-
» rent à chacun de ces modes une proprie-
» té particuliere, ſelon qu'ils reconnurent
» la nature des effets qu'ils étoient capa-
» bles de cauſer : comme au mode qu'ils
» nommerent Dorien, des ſentimens gra-
» ves & ſerieux ; au Phrygien, des paſ-
» ſions vehementes ; au Lydien, ce qu'il
» y a de doux, de plaiſant & d'agreable ;
» à l'Ionique, ce qui convient aux Bac-
» canales, aux fêtes & aux danſes. Que
» comme, à l'imitation des Peintres, des
» Poëtes, & des Muſiciens de l'Antiquité,
» il ſe conduit ſur cette idée : c'eſt auſſi ce
» qu'on doit obſerver dans ſes ouvrages,
» où, ſelon les differens ſujets qu'il traite,
» il tâche non ſeulement de repreſenter
» ſur les viſages de ſes figures, des paſ-
» ſions differentes, & conformes à leurs
» actions, mais encore d'exciter & faire naî-
» tre ces mêmes paſſions dans l'ame de
» ceux qui voyent ſes tableaux».

Il ſeroit dangereux, dit Pymandre, que la Peinture eût autant de force que la Muſique pour émouvoir les paſſions ; les excellens Peintres ſeroient en état de faire bien des deſordres. N'avez-vous jamais ouï par-

ler d'un Muſicien, qui par ſon art ſe rendoit le maître abſolu de ceux qui l'écoutoient. (1) Erric II. Roi des Danois, en ayant entendu conter des choſes ſurprenantes, voulut le voir, & éprouver s'il produiroit des effets conformes à ce qu'il avoit ouï dire. Lui ayant commandé d'exciter une paſſion guerriere dans l'ame de ceux qui étoient preſens, ce Muſicien fit auſſi tôt entendre un ſon martial, & des cadences ſi animées, qu'il les mit tous en colere. Chacun commença à chercher des armes; & le Roi même entra dans une fureur ſi étrange, qu'il échapa des mains de ſes gardes pour prendre ſon épée, qu'il paſſa au travers du corps de quatre perſonnes de ſa ſuite.

Veritablement, lui dis-je, une muſique de cette nature ne ſeroit pas fort divertiſſante, & il n'y auroit pas de plaiſir, comme vous dites, d'avoir des Peintres qui cauſaſſent de ſi cruels effets. Auſſi ceux qui ont cru que la Muſique étoit neceſſaire aux plus grands Politiques, qui l'ont miſe entre les diſciplines illuſtres, & même qui ont dit (1) qu'il étoit auſſi honteux de ne la ſçavoir pas, que d'ignorer les lettres, n'ont pas prétendu qu'on en fiſt un pareil uſage;

(1) *Saxo-Gram.*

(1) *Platon. Ariſtote.* Tam turpe eſt Muſicam neſcire quam litteras. *S. Iſidore.*

uſage ; & je crois auſſi que ce n'étoit pas l'intention du Pouſſin de mettre ceux qui verroient ſes tableaux, dans un ſi grand peril. Cependant, ſi l'on conſidere bien la plûpart des choſes qu'il a faites, on trouvera qu'il obſervoit exactement les maximes dont je viens de vous parler, & l'on verra dans ſes ouvrages, des marques de ſon application à les rendre conformes en toutes choſes aux ſujets qu'il traitoit.

Outre le dernier des ſept Sacremens qu'il envoya au commencement de l'année 1648. il finit pour Monſieur du Frêne Annequin une Vierge aſſiſe ſur des degrez, qui eſt preſentement à l'Hôtel de Guiſe; pour le ſieur Pointel, le tableau de Rebecca; pour Monſieur Lumague, un grand païſage, où Diogene rompt ſon écuelle; deux pour le ſieur Ceriſiers, dont l'un repreſente le corps de Phocion que l'on emporte, & l'autre, comme l'on en ramaſſe les cendres; un païſage où eſt un grand chemin, qui eſt dans le cabinet du Chevalier de Lorraine; un petit tableau du Batpême de Saint Jean, peint ſur un fond de bois pour Monſieur de Chantelou l'aîné.

En 1649. il peignit pour le ſieur Pointel un grand païſage, où eſt repreſenté Polyphême; un tableau d'une Vierge qu'on appelle des dix figures; & un Juge-

ment de Salomon, qui eſt preſentement dans le cabinet de Monſieur de Harlay Procureur Général. Ce tableau eſt admirable pour la correction du deſſein, & la beauté des expreſſions.

Il fit auſſi pour M. Scarron un raviſſement de Saint Paul, & pour le ſieur Stella un tableau où Moïſe frape le rocher, tout different de celui qu'il avoit fait autrefois pour Monſieur de Gillier. Ce fut au ſujet de cet ouvrage qu'il écrivit une Lettre (1) au ſieur Stella, „ Qu'il a été bien „ aiſe d'apprendre qu'il en étoit content, „ & auſſi d'avoir ſçû ce qu'on en diſoit „. Et parce qu'on avoit trouvé à redire ſur la profondeur du lit où l'eau coule, qui ſemble n'avoir pû être fait en ſi peu de tems, ni diſpoſé par la nature dans un lieu auſſi ſec & auſſi aride que le deſert où étoient les Iſraëlites, il dit : " Qu'on ne doit pas s'arrêter „ à cette difficulté : qu'il eſt bien aiſe qu'on „ ſçache qu'il ne travaille point au ha„ zard, & qu'il eſt en quelque maniere „ aſſez bien inſtruit de ce qui eſt permis à „ un Peintre dans les choſes qu'il veut „ repreſenter, leſquelles ſe peuvent pren„ dre & conſiderer comme elles ont été, „ comme elles ſont encore, ou comme „ elles doivent être : qu'apparemment la „ diſpoſition du lieu où ce miracle ſe fit, devoit

(1) En Septembre 1649.

» devoit être de la ſorte qu'il l'a figurée,
» parce qu'autrement l'eau n'auroit pû
» être ramaſſée, ni priſe pour s'en ſervir
» dans le beſoin qu'une ſi grande quantité
» de peuple en avoit, mais qu'elle ſe ſeroit
» répanduë de tous côtez. Que ſi à la créa-
» tion du monde, la terre eût reçû une
» figure uniforme, & que les eaux n'euſ-
» ſent point trouvé des lits & des profon-
» deurs, ſa ſuperficie auroit été toute cou-
» verte & inutile aux animaux: mais que
» dès le commencement, Dieu diſpoſa tou-
» tes choſes avec ordre & raport à la fin
» pour laquelle il perfectionnoit ſon ou-
» vrage. Ainſi dans des évenemens auſſi
» conſiderables que fut celui du frape-
» ment du rocher, on peut croire qu'il
» arrive toûjours des choſes merveilleuſes;
» de ſorte que n'étant pas aiſé à tout le
» monde de bien juger, on doit être fort
» retenu, & ne pas décider temeraire-
» ment».

En 1650. il fit pour un Marchand (1) de Lyon un tableau, où Notre Seigneur guerit les aveugles au ſortir de la Ville de Jerico. Ce tableau eſt un des beaux qui ſoient ſortis de ſa main, tant pour la belle diſpoſition du ſujet, & la force du deſſein que pour la couleur & les belles expreſſions des figures. En 1667. ce tableau ſervit

(1) Le ſieur Reynon.

ſervit de ſujet aux conferences de l'Academie de Peinture, & alors on fit de ſçavantes remarques ſur toutes les parties de cet ouvrage, qui après avoir paſſé dans le cabinet du Duc de Richelieu, eſt preſentement dans celui du Roi.

Il y avoit long-tems que les amis du Pouſſin ſouhaitoient d'avoir ſon portrait. Il avoit témoigné à M. de Chantelou qu'il deſiroit de le contenter, mais qu'il ſe trouvoit à Rome peu de Peintres qui fiſſent bien des portraits, & qu'il ne voyoit que le ſeul Monſieur Mignard qui en fût capable.

Au mois de Mai 1650. M. de Chantelou reçût une lettre, par laquelle le Pouſſin lui écrivit, qu'ayant lui-même travaillé à faire ſon portrait, il ſe diſpoſoit à le lui envoyer dans peu : qu'il avoit de la peine à le finir, parce qu'il y avoit 28. ans qu'il n'en avoit fait. Un mois après, ce Portrait arriva à Paris ; & comme il en fit deux en même tems, differens pourtant l'un de l'autre, il envoya le ſecond un mois après au ſieur Pointel. (1)

Dans la même année il fit un grand paiſage, où l'on voit une femme qui ſe lave les pieds. Ce tableau a été à Monſieur Paſſart Maître des Comptes.

L'année d'après il peignit pour le Duc de

(1) Le Pouſſin étoit alors âgé de 56. ans.

de Crequy Ambaſſadeur à Rome, une Vierge dans un païſage, accompagnée de pluſieurs figures. Pour le ſieur Raynon, un Moïſe trouvé ſur les eaux; la compoſition en eſt agréable; il eſt preſentement dant le cabinet de Monſieur le Marquis de Seignelay. Pour le ſieur Pointel, deux païſages; l'un repreſentant un orage, & l'autre un tems calme & ſerein : ils ſont à Lyon chez le ſieur Bay Marchand.

Ce fut encore dans le même tems qu'il fit pour le même Pointel deux grands païſages: dans l'un il y a un homme mort & entouré d'un ſerpent, & un autre homme effrayé qui s'enfuit. Ce tableau que M. du Pleſſis Ramboüillet acheta après la mort du ſieur Pointel, eſt preſentement dans le cabinet de Monſieur Moreau premier Valet de Garderobe du Roi, & doit être regardé comme un des plus beaux païſages que le Pouſſin ait faits.

En 1653. il fit pour M. de Mauroy Intendant des Finances, une Nativité de Notre Seigneur, & les Paſteurs qui viennent l'adorer : elle eſt dans le cabinet de Monſieur de Bois-Franc. Il peignit auſſi pour le ſieur Pointel Notre Seigneur en Jardinier, & la Magdeleine à ſes pieds. Pour M. le Notre, la Femme adultere, qui paroît aux pieds de Jeſus-Chriſt dans une contenance abbatuë, & touchée de dou-

leur

leur, & les Phariſiens confus de leur malice, qui s'en retournent pleins de dépit & de colere.

En 1654. il fit pour le ſieur Stella un Moïſe expoſé ſur les eaux. C'eſt un tableau admirable pour l'excellence du païſage, & la ſçavante maniere dont le ſujet eſt traité.

En 1655. pour Monſieur Mercier Treſorier à Lyon, S. Pierre & Saint Jean qui gueriſſent un boiteux : pour M. de Chantelou, une Vierge grande comme nature. Ce tableau a 9. pieds de haut ſur 5. pieds de large.

Le Pouſſin étoit trop ſçavant dans ſon Art pour n'en pas connoître toutes les parties, & trop ſincere pour ne pas avoüer qu'il y en avoit qu'il poſſedoit moins parfaitement que les autres. Quand il envoya à (1) Monſieur de Chantelou ce tableau de la Vierge dont je viens de parler, il voulut lui-même prévenir le jugement que l'on en feroit, & témoigner qu'il ſçavoit bien qu'on n'y trouveroit pas tous les charmes du coloris & du pinceau. C'eſt pourquoi il écrivit à M. de Chantelou, de lui en mander librement ſon avis ; » mais qu'il le prioit de conſiderer que » tous les talens de la peinture ne ſont pas » donnez à un ſeul homme : qu'ainſi il ne faut

(1) En 1655.

» faut point chercher dans ſon ouvrage » ceux qu'il n'a pas reçûs. Qu'il ſçait bien » que toutes les perſonnes qui le verront, » ne ſeront pas d'un même ſentiment, par- » ce que les goûts des amateurs de la pein- » ture ne ſont pas moins differens que ceux » des Peintres ; & cette difference de goûts » eſt la cauſe de la diverſité qui ſe trouve » dans les travaux des uns & dans les » jugemens des autres». Il fait voir dans » cette lettre les divers talens des Peintres de l'Antiquité, & comment chacun d'eux ayant excellé en quelque partie, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul qui les ait toutes poſſedées dans la perfection. Il remarque la même choſe à légard des anciens Sculp- teurs ; & enfin il dit : " Qu'on peut voir » encore de pareils exemples de cette ve- » rité dans les Peintres qui ont eû de la ré- » putation depuis trois cent cinquante » ans, parmi leſquels il ne deſavouë pas » qu'il croit avoir rang, ſi on conſidere bien tout ce qu'ils ont fait.

Il fit pour un particulier (1) un Ta- bleau où eſt la Vierge, Saint Jean, Sainte Eliſabeth & Saint Joſeph. Pour le Duc de Crequi, Achille reconnuë par Ulyſſe chez le Roi Licomede. Pour le ſieur Stella, (2) un païſage où eſt repreſenté la naiſſance de Bac-

(1) En 1656.
(2) 1657.

Bacchus ; & pour le ſieur de Ceriſiers ; une Vierge qui fuit en Egypte. (1) Pour Monſieur Paſſart Maître des Comptes, un grand païſage où eſt Orion aveuglé par Diane ; pour Madame de Montmort, (2) à preſent Madame de Chantelou, une fuite en Egypte ; & pour M. le Brun, un autre païſage. (3) Pour Madame de Chantelou, une Samaritaine. C'eſt le dernier tableau de figures que le Pouſſin ait fait. Auſſi en l'envoyant, il écrivit, que c'eſt le dernier ouvrage qu'il fera, & qu'il touche à ſa fin du bout du doigt. En effet, ſes infirmitez augmentant tous les jours, & deux ans après ayant perdu ſa femme, il devint quaſi hors d'état de travailler. Il acheva pourtant en 1664. pour le Duc de Richelieu, quatre païſages qu'il avoit commencez dès l'année 1660. Ils repreſentent les quatre Saiſons, & dans chacun il y a un ſujet tiré de l'Ecriture Sainte.

Pour le Printems, c'eſt Adam & Eve dans le Paradis Terreſtre. Pour l'Eté, Ruth, qui étant arrivée à Bethléem avec ſa belle-mere Noémi au tems de la moiſſon, ramaſſe des épis de bled dans le champ de Boos. Pour l'Automne, ſe ſont (4) deux des Iſraëlites que Moïſe avoit envoyez pour reconnoître la terre de Chanaan, & en

(1) 1658. (2) 1659. (3) 1661. (4) Num. c. 13.

en apporter des fruits, leſquels reviennent chargez d'une grappe de raiſin d'une groſſeur extraordinaire. Et pour l'Hyver, il a peint le Deluge. Quoique ce dernier ſoit un ſujet qui ne fourniſſe rien d'agréable, parce que ce n'eſt que de l'eau, & des gens qui ſe noyent, il l'a traité néanmoins avec tant d'art & de ſcience, qu'il n'y a rien de mieux exprimé. Le ciel l'air & la terre ne ſont que d'une même couleur. Les hommes & les animaux paroiſſent tous traverſez de la pluye. La lumiere ne ſe fait voir qu'au travers l'épaiſſeur de l'eau qui tombe avec une telle abondance, qu'elle prive tous les objets de la clarté du jour. Il eſt vrai que ſi l'on voit encore dans ces quatre (2) tableaux la force & la beauté du génie du Peintre, on y apperçoit auſſi la foibleſſe de ſa main.

Le pouſſin ſe trouvant dans l'impuiſſance d'exécuter de la maniere qu'il faiſoit auparavant, toutes les riches penſées que ſon imagination ne laiſſoit pas de lui fournir, ne penſoit plus qu'à la mort. Il me ſouvient que lui ayant écrit vers ce tems là, il me fit réponſe au mois de Janvier 1665. Voici ſa lettre. *Je n'ai pû répondre plûtôt à celle que Monſieur le Prieur de Saint Clementin votre frere, me rendit quelques jours après ſon arrivée en cette*

(1) Ils ſont dans le cabinet du Roi.

cette ville, mes infirmitez ordinaires s'étant accruës par un très-fâcheux rhume, qui me dure & m'afflige beaucoup. Je vous dois maintenant remercier de votre ſouvenir, & tout enſemble du plaiſir que vous m'avez fait de n'avoir point réveillé le premier deſir qui étoit né en Monſieur le Prince d'avoir de mes ouvrages. Il étoit trop tard pour être bien ſervi. Je ſuis devenu trop infirme, & la paralyſie m'empêche d'operer. Auſſi il y a quelque tems que j'ai abandonné les pinceaux, ne penſant plus qu'à me préparer à la mort. J'y touche du corps, c'eſt fait de moi.

Nous avons N. qui écrit ſur les œuvres des Peintres modernes, & de leurs vies. Son ſtile eſt ampoulé, ſans ſel & ſans doctrine. Il touche l'Art de la Peinture comme celui qui n'en a ni Théorie, ni Pratique. Pluſieurs qui ont oſé y mettre la main, ont été recompenſez de moquerie, comme ils ont merité, &c.

Le Pouſſin avoit alors aſſez de peine à écrire, ainſi qu'il l'avoit marqué un peu auparavant à Monſieur de Chantelou, lorſqu'il lui fit ſçavoir la mort de ſa femme, & qu'il lui recommanda ſes parens d'Andely : car lui parlant de ſes infirmitez, il lui dit : " Qu'il a peine à écrire » une lettre en dix jours ».

Il écrivit (1) pourtant à Monſieur de Cam-

(1) Le 7. Mars 1663.

Cambrai ſur ſon livre de la Peinture. Vous ne ſerez pas fâchez de ſçavoir le contenu de ſa lettre, parce qu'on y voit ſon génie, & certaines maximes qu'il obſervoit.

Il faut à la fin, lui dit-il, *tâcher à ſe réveiller après un ſi long ſilence. Il faut ſe faire entendre pendant que le poux nous bat encore un peu. J'ai eû tout le loiſir de lire & d'examiner votre livre de la parfaite idée de la Peinture, qui a ſervi d'une douce pâture à mon ame affligée; & je me ſuis réjoüi de ce que vous êtes le premier des François qui avez ouvert les yeux à ceux qui ne voyent que par ceux d'autrui, ſe laiſſant abuſer à une fauſſe opinion commune. Or vous venez d'échaufer & d'amolir une matiere rigide & difficile à manier: de ſorte que deſormais il ſe pourra trouver quelqu'un, qui, en vous imitant, nous pourra donner quelque choſe au benefice de la Peinture.*

Après avoir conſideré la diviſion que fait le Seigneur François Junius des parties de ce bel Art, j'ai oſé mettre ici briévement ce que j'en ai appris. Il eſt neceſſaire premierement de ſçavoir ce que c'eſt que cette ſorte d'imitation, & de la définir.

DEFINITION.

C'eſt une imitation faite avec lignes & couleurs en quelque ſuperficie, de tout ce

qui

qui ſe voit ſous le Soleil. Sa fin eſt la délectation.

PRINCIPES

que tout homme capable de raiſon peut apprendre.

Il ne ſe donne point de viſible ſans lumiere.
Il ne ſe donne point de viſible ſans forme.
Il ne ſe donne point de viſible ſans couleur.
Il ne ſe donne point de viſible ſans diſtance.
Il ne ſe donne point de viſible ſans inſtrument.

CHOSES

qui ne s'apprennent point, & qui ſont parties eſſentielles à la Peinture.

PREMIEREMENT, *pour ce qui eſt de la matiere, elle doit être noble, qui n'ait reçû aucune qualité de l'ouvrier. Et pour donner lieu au Peintre de montrer ſon eſprit & ſon induſtrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme. Il faut commencer par la diſpoſition, puis par l'ornement, le décore, la beauté, la grace, la vivacité, le* coſtume, *la vrai-ſemblance, & le jugement par tout. Ces dernieres parties ſont du Peintre, & ne ſe peuvent enſeigner. C'eſt le rameau d'or de Virgile,*

que

que nul ne peut trouver ni cueïllir, s'il n'eſt conduit par le Deſtin. Ces neuf parties contiennent pluſieurs choſes dignes d'être écrites par de bonnes & ſçavantes mains.

Je vous prie de conſiderer ce petit échantillon, & de m'en dire votre ſentiment ſans aucune ceremonie. Je ſçai fort bien que non ſeulement vous ſçavez moucher la lampe, mais encore y verſer de bon huile. J'en dirois davantage: mais quand je m'échaufe maintenant le devant de la tête par quelque forte attention, je m'en trouve mal. Au ſurplus, j'ai toûjours honte de me voir placé avec des hommes dont le merite & la vertu eſt au-deſſus de moi plus que l'Etoile de Saturne n'eſt au-deſſus de notre tête. C'eſt un effet de votre amitié dont je vous ſuis redevable, &c.

Lorſque j'eus achevé, Pymandre me dit. Il eſt vrai qu'on voit dans cette lettre un abregé des parties de la Peinture, dont il ſeroit à ſouhaiter que le Pouſſin eût parlé avec plus d'étenduë.

Vous pouvez remarquer, repartis-je, qu'il ne dit rien des choſes qui regardent la Pratique, & qu'il ne s'attache qu'à la Théorie, ou plûtôt à ce qui dépend ſeulement du génie & de la force de l'eſprit; ce qu'il faut particulierement conſiderer dans le Pouſſin, qui par là s'eſt ſi fort élevé au-deſſus des autres Peintres.

Si vous voulez, nous examinerons les talens de cet excellent homme dans ſes propres ouvrages, & nous verrons de quelle ſorte il a executé lui-même ces choſes qu'il jugeoit ſi neceſſaires dans la Peinture. Mais il faut avant cela voir la fin d'une vie ſi illuſtre, & vous repreſenter mort & dans le tombeau, celui qui vit glorieuſement dans la memoire des hommes, & dont le nom éclate avec tant de ſplendeur.

Depuis que le Pouſſin eût écrit à Monſieur de Cambray, il ne fut plus guéres en état de s'entretenir avec ſes amis. Auſſi, après que Monſieur de Chantelou eût appris par une lettre du Sr Jean du Ghet, l'extrémité où il étoit, on eût bien-tôt la nouvelle de ſa mort arrivée le 19. Novembre 1665. Il étoit âgé de 71. ans 5. mois

Le lendemain matin ſon corps ayant été porté dans l'Egliſe de Saint Laurent *in Lucina* ſa Paroiſſe, l'on fit ſon Service, où ſe trouverent tous les Peintres de l'Académie de Saint Luc, & les Amateurs des beaux Arts, leſquels témoignerent par leur douleur, la perte qu'on faiſoit d'un homme ſi celebre.

L'on ne manqua pas de faire des Vers ſur ſa mort. Le Sieur Bellori fit ceux-ci.

Parce piis lachrimis: vivit Puſſinus in urna,
Vivere qui dederat, neſcius ipſe mori:

Hic

Hic tamen ipſe ſilet ; ſi vis audire loquentem,
Mirum eſt, in tabulis vivit & eloquitur.

Monſieur l'Abbé Nicaiſe, Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon, aſſez connu par ſon merite, & les connoiſſances qu'il a dans les belles Lettres, étant alors à Rome, & ami particulier du Pouſſin, donna des marques de ſon affliction, par ce monument qu'il fit pour lui.

D. O. M.

NIC. PUSSINO GALLO

Pictori ſuæ ætatis primario,
Qui ARTEM
DUM PERTINACI STUDIO PROSEQUITUR,
Brevi aſſequutus, poſteà VICIT.
NATURAM
Dum LINEARUM *compendio contrahit,*
Seipſâ MAJOREM *expreſſit.*
EAMDEM,
Dum novâ OPTICES *induſtriâ*
Ordini lucique reſtituit,
Seipſâ fecit ILLUSTRIOREM.
ILLAM
GRÆCIS, ITALISQUE *imitari,*
Soli PUSSINO *ſuperare datum.*
Obiit in URBE ÆTERNA XIV. *Kal. Dec.*
M. D. C. LXV. *annos natus* LXXI,
Ad Sancti Laurentii IN LUCINA *Sepultus.*
CLAUDIUS NICASIUS *Divionenſis*
Regii Sacelli Canonicus,
Dum AMICO *ſingulari parentaret,*
Veteris amicitiæ memor,
MONUMENTUM *hoc poſuit ære perennius.*

Le Pouſſin, par ſon Teſtament fait deux mois avant ſa mort, défendit de faire aucunes ceremonies à ſon enterrement, & diſpoſa

poſa des biens qu'il laiſſoit. De la ſomme de cinquante mille livres ou environ, à quoi ils pouvoient monter, il en donna cinq à ſix mille écus à des parens de ſa femme, pour leſquels il avoit de l'amitié & dont il avoit reçû des ſervices. Du ſurplus, il legua mille écus à Françoiſe le Tellier, l'une de ſes niéces, demeurant à Andely; & du reſte, il en fit ſon legataire univerſel Jean le Tellier, auſſi ſon neveu.

On peut bien juger, dit alors Pymandre, qu'il ne travailloit pas pour acquerir du bien: car il auroit pû en amaſſer beaucoup davantage, voyant ſes tableaux auſſi recherchez qu'ils étoient.

Je vous ai déjà parlé, repartis-je, de ſon deſintereſſement. Ayant mis un prix raiſonnable à ſon travail, il étoit ſi regulier à ne prendre que ce qu'il croyoit lui être legitimement dû, que pluſieurs fois il a renvoyé une partie de ce qu'on lui donnoit, ſans que l'empreſſement qu'on avoit pour ſes tableaux & le gain que quelques particuliers y faiſoient, lui donnât envie d'en profiter. Auſſi on peut dire de lui, qu'il n'aimoit pas tant la Peinture pour le fruit & la gloire qu'elle produit, que pour elle-même, & pour le plaiſir d'une ſi noble étude & d'un exercice ſi excellent. Vous avez pû remarquer com-

bien il eût de peine à venir en France, où il étoit appellé d'une maniere ſi avantageuſe & ſi honorable. Comme ce n'étoit ni la faveur des Grands, ni la recompenſe qu'il recherchoit, il fallut que les ſollicitations des Miniſtres & les prieres de ſes amis le forçaſſent à quitter le repos dont il joüiſſoit dans Rome. Lorſqu'il en partit, il ne s'engagea que pour un tems; & quand il fut arrivé à Paris, il ne ſongea qu'à ſatisfaire ſon Prince, & à faire paroître dans la plus auguſte Cour de l'Europe les talens qu'il avoit reçûs du Ciel. Il n'enviſagea point une grande fortune, & ne penſa jamais à s'élever au-deſſus de ſa condition. Il ne ſouhaitoit point de grands biens, parce que ſa moderation ne le portoit ni à faire des dépenſes ſuperfluës, ni à enrichir ſa famille. Il n'avoit rien eû de ſa femme, & ne l'avoit priſe que par une pure reconnoiſſance des charitables ſervices qu'il en avoit reçûs dans une grande maladie, pendant qu'il logeoit chez ſon pere. Il n'en eût aucun enfant, mais ils vêcurent toûjours enſemble d'une maniere honnête, ſans faſte & ſans éclat, n'ayant pas même un valet pour le ſervir, tant il aimoit le repos, & craignoit l'embarras des domeſtiques. Monſieur Camille Maſſimi, qui depuis a été Cardinal, étant allé lui rendre viſite, il arriva que le plaiſir

ſir de la converſation l'arrêta juſques à la nuit. Comme il voulut s'en aller, & qu'il n'y avoit que le Pouſſin qui le conduiſoit avec la lumiere à la main, Monſieur Maſſimi ayant peine de le voir lui rendre cet office, lui dit qu'il le plaignoit de n'avoir pas ſeulement un valet pour le ſervir. " Et moi, repartit le Pouſſin, je " vous plains bien davantage, Monſeigneur, de ce que vous en avez plu- " ſieurs ".

Vous pouvez vous ſouvenir qu'il diſoit aſſez volontiers ſes ſentimens : mais c'étoit toûjours avec une honnête liberté, & beaucoup de grace. Il étoit extrémement prudent dans toutes ſes actions, retenu & diſcret dans ſes paroles, ne s'ouvrant qu'à ſes amis particuliers ; & lorſqu'il ſe trouvoit avec des perſonnes de grande qualité, il n'étoit point embarraſſé dans la converſation : au contraire, il paroiſſoit par la force des ſes diſcours, & par la beauté de ſes penſées, s'élever au-deſſus de leur fortune.

Il me ſemble que je le vois encore, dit Pymandre. Son corps étoit bien proportionné, & ſa taille haute & droite : l'air de ſon viſage qui avoit quelque choſe de noble & de grand, répondoit à la beauté de ſon eſprit, & à la bonté de ſes mœurs. Il avoit, s'il m'en ſouvient, la couleur du

viſage tirant ſur l'olivâtre, & ſes cheveux noirs commençoient à blanchir lorſque nous étions à Rome. Ses yeux étoint vifs & bien fendus, le nez grand & bien fait, le front ſpacieux, & la mine réſoluë.

Vous ne pouvez pas, interrompis-je, le mieux repreſenter qu'il s'eſt repreſenté lui-même dans ſes deux portraits dont je vous ai parlé; & s'il eſt vrai, ce que l'on dit ſouvent, que les Peintres ſe peignent dans leurs propres ouvrages, on peut encore mieux le reconnoître dans ceux qu'il a faits.

Je vous ai dit que l'on avoit toûjours crû qu'il avoit compoſé un Traité des Lumieres & des Ombres. Monſieur de Chantelou en ayant écrit au Sieur Jean du Ghet ſon beau-frere, quelque tems avant la mort du Pouſſin, afin d'en être mieux informé, voici la réponſe que le Sieur du Ghet lui envoya le 23. Janvier 1666.

V. S. Illuſtriſſima mi ſcrive che M. Ceriſiers gli ha detto haver veduto un libro fatto dal Signor Pouſſin quale tratta di lumi & ombre, colori & miſure. Tutto queſto non è vero cauſa alcuna; & è ben vero che mi è reſtato nelle mani alcuni manoſcritti che trattano d'ombre è lumi, ma non ſono altrimenti del ſudetto Signore; ma ſi bene me li fece copiare da un libro originale che tienne il Cardinal Barberino nella ſua libraria, & l'autore di tal

talopera e' l Padre Matheo Maeſtro di Proſpettiva del Domenichino. Molti anni ſono hora, il ſudetto Signor Pouſſin me ne fece copiare una buona parte prima che noi andaſſimo in Parigi. Mi fece enco copiare alcune regole di Proſpettiva di Vitellione, e da queſte coſe, hanno creduto molti che Monſieur Pouſſin l'habia compoſte, & acciò V. S. Illuſtriſſima ſia certo di quanto gli ſcrivo, mi fara favore ſingolariſſimo far ſapere all' Illuſtriſſimo Signore de Cambray che volendo vedere il ſudetto libro, baſtera che V. S. Illuſtriſſima me lo comandi, che ſi toſto gli lo inviaro per il corriere à conditione che havendolo veduto me lo rimandi. Si tiene da tutti i Franceſi che il ſudetto deffunto habbia laſciato qualche trattato di pittura. V. S. Illuſtriſſima non ne creda coſa alcuna, è ben vero che io li ho inteſo dire piu volte che era in deliberatione di dar principio a qualche diſcórſo in materia di pittura, ma pero benche da me foſſo ſpeſſo importunato a dar principio, ſempre mi rimeſſe di un tempo a un altro; ma finalmente ſopragiungendoli la morte ſuanirano tutte quelle coſe che ſi era propoſto, &c.

Vous voyez par cette lettre que le Pouſſin n'a jamais rien écrit ſur la Peinture, & que les mémoires qu'il a laiſſez, ſont plûtôt des études & des remarques qu'il faiſoit pour ſon uſage, que des productions

qu'il eût deſſein de donner au public. Cependant, par la ſeule lettre que Monſieur de Cambrai reçût de lui, & que nous venons de lire, on peut juger quelles étoient les maximes qu'il ſe formoit pour la compoſition de ſes ouvrages; & ſi nous les examinons, nous trouverons que c'eſt à la clarté de ces lumieres qu'il s'eſt toûjours conduit, & qu'il eſt parvenu à mettre au jour des tableaux auſſi rares que ceux que nous voyons de lui. Car il eſt vrai que nul autre Peintre n'en a fait où l'on puiſſe remarquer comme dans les ſiens, toutes les belles parties qui ne procedent que de la force de l'imagination, de la beauté de l'eſprit, & d'un heureux diſcernement qu'il ſçavoit faire de toutes les choſes neceſſaires pour la perfection d'un ouvrage.

Commençons, ſi vous voulez, par ce qu'il dit, *Que la matiere doit être priſe noble; & qu'elle n'ait reçû aucune qualité de l'ouvrier; & que pour donner lieu au Peintre de montrer ſon eſprit & ſon induſtrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme.*

Il n'eſt pas neceſſaire de vous marquer qu'il parle d'abord du choix des ſujets. Il veut qu'ils ſoient nobles, c'eſt-à-dire, qu'ils ne traittent que des choſes grandes, & non pas de ſimples repreſentations de perſonnes, ou d'actions ordinaires & baſſes.

ſes. Car bien que l'Art de peindre s'étende à imiter tout ce qui eſt viſible, comme il le dit lui-même; il fait néanmoins conſiſter l'excellence de cet Art, & le grand ſçavoir d'un Peintre dans le beau choix des actions héroïques & extraordinaires. Il veut que lorſqu'il vient à mettre la main à l'œuvre, il le faſſe d'une maniere qui n'ayt point encore été exécutée par un autre, afin que ſon ouvrage paroiſſe comme une choſe unique & nouvelle; & que ſi l'on connoît la grandeur de ſes idées, & la beauté de ſon genie dans la forme extraordinaire qu'il lui donnera, on remarque auſſi la netteté & la force de ſon jugement dans le ſujet qu'il aura choiſi. C'eſt par cette haute idée que le Pouſſin avoit des choſes grandes & relevées, qu'il ne pouvoit ſouffrir les ſujets bas, & les peintures qui ne repreſentent que des actions communes; & qu'il avoit même du mépris pour ceux qui ne ſçavent que copier ſimplement la nature, telle qu'ils la voyent.

Si vous rappellez dans votre memoire tous les tableaux que vous avez vûs du Pouſſin, vous connoîtrez la fécondité de ſon eſprit, & combien il a été exact & judicieux dans le choix des ſujets, n'en ayant jamais pris que de nobles, & capables d'inſtruire & de ſatisfaire l'eſprit, en divertiſſant agreablement la vûë.

En quelque endroit qu'il ait puiſé ſa matiere, ſoit dans l'Hiſtoire Sainte, ſoit dans l'Hiſtoire Profane, ſoit dans la Fable, il n'a rien emprunté des autres Peintres. Il a donné à cette matiere une nouvelle beauté, & l'a fait paroître ſous une forme ſi excellente, que par la force de ſon Art & la nouveauté de ſes penſées, il en a toûjours relevé le merite beaucoup au-deſſus de tout ce qui en a été écrit, ou peint avant lui.

De quelle ſçavante maniere a-t'il repreſenté dans un tableau, le petit Moïſe qui foule aux pieds la Couronne de Pharaon; & dans un autre, la Verge de Moïſe qui changée en ſerpent, devore en preſence du Roi, les Verges que les Mages d'Egypte avoient auſſi fait transformer en ſerpens? Ces deux grands ſujets qu'il fit pour le Cardinal Maſſimi, ſont preſentement à Paris.

Peut-on concevoir une idée plus belle & plus noble de la mort d'un grand Prince, que l'idée qu'il doit avoir eûë de la mort de Germanicus, lorſqu'il l'a repreſentédans ſon lit, environnéde ſa femme affligée, de ſes enfans éplorez, & de ſes amis dans une profonde triſteſſe?

Quand il a peint le jeune Pyrrhus que l'on ſauve chez les Megariens, avec quelle force de deſſein a-t'il exprimé cette action

tion que nous voyons dans un des ſes tableaux parmi ceux du Cabinet du Roi?

Les Mauloſſiens s'étant revoltez contre Æacides, & l'ayant chaſſé de ſon Royaume, cherchoient par tout ſon fils Pyrrhus, qui n'étoit encore qu'un enfant à la mamelle. Quelques-uns des plus fidéles amis d'Æacides ayant enlevé le jeune Prince, prirent la fuite, ſuivis de quelques ſerviteurs & de quelques femmes qu'il avoit auprès de lui. Mais comme ils ne pouvoient pas faire une grande diligence, & que leurs ennemis qui les pourſuivoient, ne furent pas long-tems ſans les atteindre, ils mirent l'enfant entre les mains de trois jeunes hommes les plus forts & les plus diſpos qui fuſſent parmi eux, auſquels ils ſe confioient beaucoup, afin qu'ils priſſent les devans vers la ville de Megare, pendant qu'ils s'oppoſeroient à ceux qui venoient les attaquer. En effet, ils firent ſi bien, & en ſe défendant contr'eux, & quelquefois en les priant, qu'ils les arrêterent long-tems, & les obligerent enfin à ſe retirer; après quoi ils coururent après ceux qui portoient Pyrrhus, & les joignirent proche Megare ſur la fin du jour. Mais lorſqu'ils croyoient être en ſûreté, ils trouverent un obſtacle à leur deſſein : car la riviere qui eſt auprès de la ville, étoit ſi groſſe & ſi rapide, à cauſe des pluyes, qu'il leur fut impoſſible de

paſſer plus avant. Outre cela le bruit impetueux de l'eau empêchant que les perſonnes qui étoient de l'autre côté, puſſent les entendre, ils ne ſçavoient de quelle maniere faire connoître le danger où étoit Pyrrhus, lorſqu'enfin quelqu'un d'entr'eux s'étant aviſé de prendre de l'écorce d'un chêne ils écrivirent deſſus l'état où ils étoient, & ayant jetté ces écorces au-delà de l'eau, en les roulant l'une autour d'une pierre, & l'autre attachée à un javelot, ceux qui les reçûrent, apprirent le peril où étoit le jeune Prince, & auſſi-tôt lui donnerent du ſecours.

C'eſt cette action ſi notable dans le commencement de la vie de Pyrrhus, que le Pouſſin a repreſentée dans ce tableau. Ce jeune enfant eſt entre les bras d'un des principaux de ſa ſuite, auquel il ſemble qu'un de ceux qui l'avoient enlevé, l'ait remis, pendant qu'il demande l'aſſiſtance des Megariens qui paroiſſent de l'autre côté de l'eau, & que ſes deux autres camarades leur lancent une pierre & un javelot.

Les femmes qui avoient ſoin de Pyrrhus, attendent auſſi ſur le bord de la riviere le ſecours qu'elles demandent; & le Peintre, pour mieux exprimer toute l'hiſtoire, & embellir l'ordonnance de ſon tableau, a fait paroître dans un endroit éloigné quelques-uns des gens de Pyrrhus, leſquels

leſquels combatent & arrêtent les ennemis qui le pourſuivent.

On voit dans toutes ces perſonnes beaucoup de trouble & d'empreſſement. Les femmes ſont en deſordre & effrayées : mais s'il y a quelques figures qu'on doive particulierement conſiderer, ce ſont ces jeunes hommes qui jettent une pierre & un javelot. L'effort qui paroît dans leurs attitudes & dans toutes les parties de leurs corps par l'extenſion & le renflement des nerfs & des muſcles, eſt conforme à leurs actions. On y peut encore remarquer combien le Peintre a doctement obſervé l'équilibre & la ponderation qui met le corps dans une poſition ferme, & qui contribuë au mouvement & à la force de l'action qu'ils font. Auſſi toutes ces belles parties, la noble diſpoſition des figures, la ſituation du lieu, les bâtimens, la lumiere du Soleil couchant, & la belle union de tout ce tableau l'ont toûjours beaucoup fait eſtimer.

Si nous voulons paſſer à d'autres ſujets moins ſerieux, combien d'eſprit ne voit-on pas dans ſes Tableaux des Metamorphoſes ? Celui où il a repreſenté dans un lieu délicieux, Narciſſe, Clitie, Ajax, Adonis, Iacinthe & Flore qui répand des fleurs en danſant avec de petits Amours, n'inſpire-t-il pas de joie ? Le Triomphe de Flore qu'il fit pour le Cardinal Omodei ;

ce

ce qu'il a peint pour repreſenter la teinture de la roſe & celle du corail, & pluſieurs autres ſujets ſemblables, font voir la fécondité & la beauté de ſon génie dans la nouveauté & la diverſité de ſes penſées. Les Baccanales, les Triomphes Marins, & tant d'autres ſujets poétiques que l'on voit de lui, ne recevoient-ils pas encore de ſon pinceau, des beautez differentes de celles qu'ils tiennent de la plume & de l'eſprit des Poétes?

Voulez-vous ſçavoir comment il a traité des penſées morales & des ſujets allegoriques? Je vous en dirai ſeulement trois. Le premier eſt une Image de la vie humaine, repreſentée par un bal de quatre femmes qui ont quelque rapport aux quatre ſaiſons, ou aux quatre âges de l'homme. Le Tems ſous la figure d'un vieillard, eſt aſſis, & jouë de la lire, au ſon de laquelle ces femmes, qui ſont la Pauvreté, le Travail, la Richeſſe & le Plaiſir, danſent en rond, & ſemblent ſe donner les mains alternativement l'une à l'autre, & marquer par là le changement continuel qui arrive dans la vie & dans la fortune des hommes. L'on connoit facilement ce que ces femmes repreſentent. La Richeſſe & le Plaiſir paroiſſent les premiers, l'une couronnée d'or & de perles, & l'autre parée de fleurs, & ayant une guirlande

de

de roſe ſur la tête. Après eux eſt la Pauvreté vêtuë d'un miſerable habit, tout delabré, & la tête environnée de rameaux dont les feuïlles ſont ſeches, comme le ſimbole de la perte des biens. Elle eſt ſuivie du Travail qui a les épaules découvertes, les bras décharnez & ſans couleur. Cette femme regarde la Pauvreté, & ſemble lui montrer qu'elle a le corps las, & tout abbatu de miſere. Proche le Tems & à ſes pieds ſont deux jeunes Enfans. L'un tient une horloge de ſable; & comme il l'a conſidere avec attention, il ſemble compter tous les momens de la vie qui s'écoulent. L'autre, en ſe joüant, ſoufle au travers d'un roſeau, d'où ſortent des boules d'eau & d'air qui ſe diſſipent auſſi tôt; ce qui marque la vanité & la briéveté de la vie.

Dans le même Tableau eſt un Terme qui repreſente Janus. Le Soleil aſſis dans ſon char, paroit dans le ciel au milieu du Zodiaque. L'Aurore marche devant le char du Soleil, & répand des fleurs ſur la terre : les Heures qui la ſuivent, ſemblent danſer en volant.

Le ſecond ſujet eſt la Verité renverſée par terre. Le Tems, ſous la figure d'un venerable vieillard, ſoûtenu en l'air par les aîles qu'il a au dos, prend d'une main la Verité par le bras pour la relever; & de l'autre main

main chaſſe l'Envie ; qui en fuyant ſe mord le bras , & ſecouë les ſerpens qui environnent ſa tête ; pendant que la Médiſance , qui ne la quitte jamais , & qui eſt aſſiſe derriere la Verité , paroît enflammée de colere , & comme lançant deux flambeaux allumez qu'elle tient.

Le troiſiéme Tableau repreſente le ſouvenir de la mort au milieu des proſperitez de la vie. Le Pouſſin a peint un Berger qui a un genou à terre , & montre du doigt ces mots gravez ſur un tombeau , *Et in Arcadia ego.* L'Arcadie eſt une contrée dont les Poëtes ont parlé comme d'un Païs délicieux : mais par cette inſcription on a voulu marquer que celui qui eſt dans ce tombeau , a vécu en Arcadie , & que la mort ſe rencontre parmi les plus grandes felicitez. Derriere le Berger il y a un jeune homme , la tête couverte d'une guirlande de fleurs , lequel s'appuye contre le tombeau , & tout penſif le conſidere avec application. Un autre Berger eſt auprès delui : il ſe baiſſe , & montre les paroles écrites à une jeune fille agréablement parée , qui poſant une main ſur l'épaule du jeune homme , le regarde , & ſemble lui faire lire cette inſcription. On voit que la penſée de la mort retient & ſuſpend la joye de ſon viſage.

Ces exemples ne ſuffiſent que trop pour faire comprendre avec quelle inteligence ,

quelle

quelle netteté d'eſprit & quelle nobleſſe d'expreſſions notre illuſtre peintre ſçavoit traiter toutes ſortes de matieres, ſans embarras, ſans obſcurité, & ſans ſe ſervir de ces penſée creuſes, & de ces circonſtances fades, baſſes & deſagreables, dont pluſieurs qui ont voulu employer les allegories, ont rempli leurs ouvrages, faute de connoiſſance de doctrine.

Mais entrons encore, ſi vous voulez, plus avant dans l'examen des ouvrages du pouſſin, puis que nous ne pouvons en choiſir de plus utiles & de plus agreables; & après avoir reconnu combien il étoit judicieux dans le choix de ſa matiere, & habile à en bien relever le prix, voyons comment il a diſpoſé ſes ſujets, puiſque ſelon ſes propres maximes, c'eſt par où le Peintre doit commencer ſon travail.

Je ne feindrai point de vous dire ce que je penſe ſur cela du Pouſſin. Je crois qu'il n'y a jamais eû de Peintre qui ait eû plus de lumieres naturelles, & qui ait plus travaillé que lui pour acquerir toutes les belles connoiſſances qui peuvent ſervir à perfectionner un Peintre. Auſſi ſçavoit-il toutes les parties qui doivent entrer neceſſairement dans la compoſition & dans l'ordonnance d'un Tableau; celles qui ſont inutiles & qui peuvent cauſer de la confuſion : de quelle ſorte il faut faire paroître

avan-

avantageuſement les principales figures; ne rien donner aux autres qui les rende trop conſiderables, ſoit par la Majeſté ou par la nobleſſe des actions, ſoit par la richeſſe des habits & des accommodemens; & faire en ſorte que dans la repreſentation d'une hiſtoire, il n'y ait ni trop, ni trop peu de figures; qu'elles ſoient agreablement placées, ſans que les unes nuiſent aux autres, & que toutes expriment parfaitement l'action qu'elles doivent faire. C'eſt ce que l'on voit dans ces beaux Tableaux du frapement de roche, & dans les ſept Sacremens, où toutes les parties concourent à la perfection de l'ordonnance, & à la belle diſpoſition des figures, comme les membres bien proportionnez, ſervent à rendre un corps parfaitement beau

Nous n'aurions pas de peine à en prendre quelqu'un pour exemple, puiſqu'ils ſont tous également bien diſpoſez, & conduits chacun en particulier, conformément aux differens modes qu'il ſe preſcrivoit.

Quelle *beauté*, quel *décore*, quelle *grace* dans le Tableau de Rébecca? L'on ne peut pas dire du Pouſſin ce qu'Apelle diſoit à un de ſes diſciples, (1) que n'ayant pû peindre Helene belle, il l'avoit repreſentée

(1) *Clem. Alex.*

ſentée riche. Car dans ce Tableau du Pouſſin, la beauté éclate bien plus que tous les ornemens, qui ſont ſimples & convenables au ſujet. Il a parfaitement obſervé ce qu'il appelle décore ou bienſéance, & ſur tout la grace, cette qualité ſi précieuſe & ſi rare dans les ouvrages de l'Art, auſſi-bien que dans ceux de la nature.

Par la *vivacité* dont il parle, il entend cette vie & cette forte expreſſion qu'il a ſi bien ſçû donner à ſes figures, quand il a voulu repreſenter les divers mouvemens du corps, & les differentes paſſions de l'ame. Il faudroit trop de tems pour parcourir ſeulement les principaux ouvrages, où il a fait voir ſon grand ſçavoir dans cette partie. Trouve-t'on ailleurs des expreſſions de douleur, de triſteſſe, de joie & d'admiration plus belles, plus fortes & plus naturelles que celles qui ſe voyent dans ce merveilleux Tableau de Saint François Xavier qui eſt au Noviciat des Jeſuites ? Il n'y a point de figure qui ne ſemble parler, ou faire connoître ce qu'elle penſe, ou ce qu'elle ſent. Dans les deux Tableaux du frapement de roche, combien de differentes actions noblement repreſentées ? On peut encore dans ces mêmes Tableaux remarquer ce qu'il dit du *coſtume*, c'eſt à dire, ce qui regarde la convenance dans toutes les choſes qui doivent accompagner une

une hiſtoire. C'eſt en quoi l'on peut dire qu'il a ſurpaſſé tous les autres Peintres, & qu'il s'eſt diſtingué d'une maniere qui eſt d'autant plus conſiderable, que dans le tems qu'elle fait voir la ſcienne de l'ouvrir, elle divertit par la nouveauté, & enſeigne une infinité de choſes qui ſatisfont l'eſprit & plaiſent à la vûë.

Il ſçavoit bien que le merveilleux n'eſt pas moins propre à la Peinture qu'à la Poëſie: mais il n'ignoroit pas auſſi qu'il faut que la vraiſemblance paroiſſe en toutes choſes, comme je vous ai dit qu'il l'écrivit lui-même au ſieur Stella, en répondant à ceux qui avoient trouvé à redire à ſon Tableau du frapement du rocher, & qui n'approuvoient pas qu'il y eût marqué une profondeur pour l'ecoulement des eaux

A l'égard de ce qu'il veut que le *jugement* du Peintre paroiſſe dans tout l'ouvrage, c'eſt en effet la partie qui domine ſur toutes les autres, qui les doit conduire, & qui perfectionne davantage la compoſition d'un Tableau. Vous ne verrez pas qu'il y ait jamais manqué, ſoit pour ce qui regarde la naturelle ſituation des lieux, ſoit dans la fabrique des édifices qu'il a toûjours faits conformes aux differens Païs; ſoit dans les armes & les habits propres à chaque nation, au tems & aux conditions;

tions ; ſoit dans les expreſſions des mouvemens du corps & de l'eſprit, qu'il n'a ni outrez, ni rendus deſagreables. Enfin il n'eſt point tombé dans les defauts & les ignorances groſſieres de ces Peintres qui repreſentent dans de beaux & verdoyans Païſages, des actions qui ſe ſont paſſées dans des Païs deſerts & arides ; qui confondent l'Hiſtoire Sainte avec la Fable ; qui donnent des vétemens modernes aux anciens Grecs & Romains ; & qui croyent faire paroitre beaucoup de vie & d'action à leurs figures, quand ils leur font faire des poſtures ridicules & des expreſſions qui font peur, ou ne ſignifient rien.

Voilà ce qu'il faut conſiderer dans le Pouſſin plus que dans les autres Peintres. Pour ce qui eſt des parties qui regardent la pratique de la Peinture, comme ſont le deſſein, la couleur, & les autres choſes qui en dépendent, il n'eſt pas malaiſé de faire voir que bien loin de les avoir ignorées, il les a ſçavamment miſes en exécution.

C'eſt ſur cela, interrompit Pymandre, que je ſerai bien-aiſe de voir comment on peut répondre à ceux qui demeurent d'accord de ce que vous venez de dire à l'égard de la theorie ; mais qui ne conviennent pas qu'il ait été auſſi habile pour ce qui eſt du travail & du manîment du pinceau ;

ceau ; qui ſoûtiennent qu'il n'a point ſuivi la Nature, mais ſeulement copié l'Antique, & fait toutes ſes figures d'après les ſtatuës & les bas-reliefs, imitant d'une maniere dure & ſeche juſques aux draperies & aux plis ſerrez des marbres qu'il a copiez trop exactement.

Qu'il n'a point ſçû l'Art de bien peindre les corps, & faire paroître par l'épanchement des lumieres & la diſtribution des ombres, la beauté des carnations & l'amitié des couleurs. Que c'eſt la raiſon pour laquelle il n'a jamais oſé entreprendre de grands Ouvrages, & qu'il s'eſt toûjours réduit à ne faire des tableaux que d'une moyenne grandeur.

» Si ceux-là, repartis-je, qui trouvent » qu'il a trop préferé l'Antique à la Na- » ture, avoüent eux-mêmes, qu'on ne » peut pas s'attacher à des proportions » plus belles & plus élegantes que celles » des Statuës antiques ; que les anciens » Sculpteurs ſe ſont attachez à fraper la » vûë par la Majeſté des attitudes, par la » grande correction, la délicateſſe & la » ſimplicité des membres, évitant toutes » les minuties, qui ſans le ſecours de la » couleur ne peuvent qu'interrompre la » beauté des parties » : ne ſont-ce pas-là d'aſſez belles choſes qu'un Peintre doit étudier ; & peut-on rendre les Antiques

ques ſi recommendables, ſans donner envie de les imiter ? Il faut, dit-on, en ſçavoir ôter la dureté & la ſechereſſe. Qui doute de cela, & qu'il ne faille même prendre garde aux effets des lumieres qui ſe répandent ſur les marbres & ſur les choſes dures, d'une maniere bien differente que ſur les corps naturels, & ſur de veritables étoffes ? Mais où voit-on que le Pouſſin ait fait des hommes & des femmes de bronze ou de marbre, au lieu de les repreſenter de chair ? Il a connu que pour former les corps les plus parfaits, il ne pouvoit trouver de plus beaux modéles que les ſtatuës & les bas-reliefs, qui ſont les chef-d'œuvres des plus excellens hommes de l'Antiquité ; que ce qui nous en reſte, doit être conſideré comme le fruit des travaux de tant d'années que les plus ſçavans Ouvriers de la Gréce & de l'Italie ont employées à perfectionner un Art, qu'ils ont mis à un ſi haut degré, que depuis eux tout ce qu'on a pû faire, a été de tâcher à les ſuivre.

Le Pouſſin n'étoit pas ſi préſomptueux de croire que ſur ſes ſeules idées il pût former des figures auſſi accomplies que celles de la Venus de Medicis, du Gladiateur, de l'Hercule, de l'Apollon, de l'Antinoüs, des Lutteurs, & de pluſieurs autres ſtatuës que l'on admire tous les jours

à Rome. Il ſçavoit d'ailleurs, que quelque recherche qu'il pût faire pour trouver des corps d'hommes & de femmes bien faits, il n'en rencontreroit point de ſi accomplis que ceux que l'Art a formez par la main de ces grands Maîtres, à qui les mœurs & les coûtumes de leur tems avoient donné des moyens favorables & commodes pour en faire un beau choix: ainſi, qu'au lieu de ſuivre ce que les Anciens ont fait de plus grand & de plus beau, il tomberoit aiſément dans pluſieurs défauts, auſquels infailliblement il s'accoûtumeroit en ne voyant que la ſeule nature, de même qu'ont fait la plûpart des autres Peintres, qui prennent pour modéles toutes ſortes de perſonnes, ſans penſer à éviter ce qu'il y a de défectueux.

Mais il eſt aiſé de faire voir que le Pouſſin s'eſt ſervi des belles & élegantes proportions des Antiques, de la Majeſté de leurs attitudes, de la grande correction, & de la ſimplicité de leurs membres, & même de leurs accommodemens de draperies, ſans rien faire qui ait de la dureté & de la ſechereſſe. Il a ſçû en faire le choix pour repreſenter des Divinitez ou des hommes, étant de lui-même entré dans l'eſprit des anciens Sculpteurs qui ont ſi doctement fait paroître de la difference entre leurs Dieux, les heros & les hommes; repreſentant

ſentant les uns comme des corps impaſſibles, & les autres comme des ſubſtances mortelles & periſſables. Il a même ſçû diſtinguer les perſonnes de qualité & d'un temperamment plus délicat, d'avec celles qui ſont plus fortes & plus robuſtes, ſelon les differentes conditions.

A cela, il a joint la beauté du pinceau & la verité des carnations, en conſervant dans les contours la correction du deſſein, que les plus grands Peintres ont toûjours préferée à toute autre choſe ; & il a répandu ſur tous les corps, des lumieres fortes ou foibles, avec des reflets conformes au lieu & aux actions qu'il a figurées, ſans s'éloigner de la nature, mais en la perfectionnant, & en évitant les défauts qui s'y rencontrent.

L'on conviendra de toutes ces veritez, ſi l'on n'eſt point préoccupé de goûts particuliers ; ſi l'on a une forte idée de la perfection de la Peinture, & que ſans prévention on veüille bien entrer dans les raiſons que le Pouſſin a eû d'exécuter ſes tableaux tels qu'on les voit. Mais il faut outre la docilité de l'eſprit & la droiture de la volonté, avoir auſſi les connoiſſances neceſſaires pour faire ces diſcernemens, & pour bien juger de ſon intention.

Pourquoi les Sçavans trouvent-ils des beautez dans les Statuës antiques & dans

les Peintures de Raphaël que les esprits mediocres n'y voyent point? C'est qu'ils ne s'arrêtent pas à la superficie des choses; qu'ils ont des lumieres plus penetrantes que ceux qui n'ont que des regards ordinaires pour voir simplement les objets, & qui ne sont point capables de développer les secrets de l'Art.

Les gens qui ne connoissent quasi que le nom de la Peinture, & qui sont seulement dans la curiosité des tableaux, font ordinairement paroître plus d'estime pour une partie de cet art que pour les autres, selon qu'ils sont conseillez par des Peintres, ou par d'autres personnes qui ont ces differens goûts. Les curieux qui ne s'attachent qu'à des choses particulieres, ne considerent jamais dans les ouvrages qu'on leur montre, que ce qui est conforme à leur connoissance ou à leur inclination, & mépriſent tout le reste. C'est pourquoi nous en voyons qui preferent la couleur des Peintres Venitiens à tout ce que Raphaël & ceux de son école ont fait de plus correct. D'autres choisiront les ouvrages du Caravage & du Valentin plûtôt que ceux du Dominiquin ou du Guide. D'autres encore, qui rampant, s'il faut ainsi dire, parmi les choses les plus basses, & n'élevant point leur esprit au-dessus des sujets ordinaires, préferent des Peintures fort

fort médiocres & des actions ſimples, & quelquefois même ridicules, à ce que les habiles hommes ont jamais fait de plus ſerieux & de plus parfait.

Pour ceux qui n'ont point d'inclinations particulieres, ni de prévention pour aucune maniere; qui ont une idée de la beauté & de la perfection, non ſur des exemples de choſes modernes que le tems n'a point encore approuvez, mais ſur ce que la force de l'eſprit peut imaginer, ce que la raiſon en juge, & ce que le conſentement des grands hommes en a preſcrit: ceux-là, dis-je, conſiderent les tableaux d'une autre ſorte. Ils examinent l'intention de l'Auteur, la fin pour laquelle il a travaillé, le choix de ſon ſujet, les moyens dont il s'eſt ſervi, les raiſons qu'il a eû de ſe conduire d'une maniere plûtôt que d'une autre; & enfin ils jugent par l'exécution de ſon ouvrage, s'il eſt parvenu à l'imitation parfaite de ce qu'il s'eſt propoſé ſuivant la plus belle idée qu'il en pouvoit concevoir.

Par exemple, quand le Pouſſin fit ſon tableau de Rebecca, quel fut, je vous prie, ſon deſſein? J'étois encore à Rome lorſque la penſée lui en vint. L'Abbé Gavot avoit envoyé au Cardinal Mazarin un tableau du Guide, où la Vierge eſt aſſiſe au milieu de pluſieurs jeunes filles qui s'oc-

cupent à differens ouvrages. Ce tableau eſt conſiderable par la diverſité des airs de tête nobles & gracieux, & par les vétemens agréables, peints de cette belle maniere que le Guide poſſedoit. Le Sieur Pointel l'ayant vû, écrivit au Pouſſin, & lui témoigna qu'il l'obligeroit s'il vouloit lui faire un tableau rempli comme celui-là, de pluſieurs filles, dans leſquelles on pût remarquer differentes beautez.

Le Pouſſin, pour ſatisfaire ſon ami, choiſit cet endroit de l'Ecriture Sainte, où il eſt rapporté comment le ſerviteur d'Abraham rencontra Rebecca qui tiroit de l'eau pour abreuver les troupeaux de ſon pere, & de quelle ſorte, après l'avoir reçû avec beaucoup d'honnêteté, & donné à boire à ſes chameaux, il lui fit preſent des bracelets & des pendans d'oreilles dont ſon Maître l'avoit chargé.

Voilà quel eſt le ſujet que le Pouſſin choiſit pour faire ce qu'on deſiroit de lui. Voyons de quelle maniere il s'eſt conduit pour parvenir à ſa fin, qui étoit de faire un tableau agréable.

Il y réüſſit ſans doute, dit Pymandre. Il me ſouvient qu'à peine ce tableau fut arrivé à Paris, que vous & moi allâmes le voir avec une Dame de notre connoiſſance, qui en fut ſi charmée, qu'elle offrit au Sieur Pointel de lui en donner tout ce qu'il

qu'il voudroit : mais il avoit tant de paſſion pour les ouvrages de ſon ami, que bien loin de les vendre, il n'auroit pas voulu s'en priver ſeulement pour un jour.

Pluſieurs autres perſonnes, repris-je, s'éfforcerent inutilement de l'avoir pendant qu'il vécut. Je ne ſçai ſi vous en avez obſervé une parfaite idée. Pour vous en rafraîchir la mémoire, je vais en faire une briéve deſcription. Mais afin que vous puiſſiez mieux remarquer tout ce qui contribuë à la perfection de cet ouvrage, ſouffrez, je vous prie, que j'en examine toutes les parties, pour mieux comprendre l'ordonnance ; & ſi je vous marque juſques aux differentes couleurs des habits, c'eſt pour vous donner moyen d'obſerver la conduite du Peintre dans ce qui regarde l'union & la douceur des teintes differentes, qu'il a choiſies pour la beauté & l'ornement de ſon ſujet.

(1) Ce tableau a près de ſept pieds de long ſur plus de trois pieds & demi de haut. Le fond eſt un païſage & pluſieurs bâtimens d'un ordre ſimple, mais régulier, & où ce qu'il y a de ruſtique, ne laiſſe pas d'avoir de la beauté & de la grace. Les bâtimens ſont élevez ſur deux colines entre leſquelles la vûë ſe perd dans un éloignement ; & les colines qui ſont d'une

(1) Tableau de Rebecca.

couleur un peu brune, ſervent de fond aux figures dont la principale eſt Rebecca. On la connoît entre les autres, non ſeulement par cet homme qui l'aborde proche d'un puits, & qui lui preſente des bracelets & des pendans d'oreilles, mais par ſon maintien gracieux, par une ſageſſe & une douceur qui paroît ſur ſon viſage, & enfin par une modeſtie qu'on voit dans ſes regards & dans ſa contenance. Sa robbe eſt d'un bleu celeſte, ornée par le bas d'une broderie d'or. D'une main elle la releve négligemment, & de l'autre elle fait une action par laquelle il ſemble qu'elle ſoit dans l'incertitude ſi elle doit prendre les preſens qu'on lui offre. Sous cette robbe ceinte d'un ruban tiſſu d'or, il y a une maniere de juppe peinte d'un rouge de laque, rehauſſé d'un peu de jaune ſur les clairs. Une écharpe de gaze lui couvre les épaules & la gorge; & un petit voile blanc qui lui ſert de coeffure, tombe en arriere, & laiſſe voir ſes cheveux qui ſont d'un châtain clair. Celui qui lui fait des preſens, a ſur ſa tête un bonnet en forme de turban: il eſt habillé d'une veſte jaune ombrée de laque. Sa ſous-veſte eſt d'un violet tirant ſur le gris-de-lin; & ſes chauſſes & ſes ſouliers ſont ſemblables à ceux que portent les Levantins. Une écharpe jaune & verte lui ſert de ceinture;

&

& à ſon côté lui pend un cimeterre & un carquois rempli de fléches. De la main droite il tient des pendans d'oreilles, & de la gauche des bracelets.

Auprès de Rebecca eſt une grande fille appuyée ſur un vaſe poſé ſur le bord du puits. Son viſage paroît mélancolique. Ses cheveux ſont bruns. Elle eſt vêtuë d'un habit verd avec une eſpece de camiſole ou demi-tunique, qui ne la couvre que depuis les épaules juſques ſur les hanches, & dont la couleur eſt de laque & d'un bleu fort pâle.

Une autre jeune fille eſt proche celle dont je viens de parler : elle tient un vaſe. Ses cheveux ſont blonds, & dans ſon viſage il y a quelque choſe de mâle & d'animé. Sa robbe de deſſous eſt d'un rouge de vermillon ; & le vêtement de deſſus d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de jaune & de gris-de-lin. Ce vêtement eſt ceint, retrouſſé d'une maniere particuliere & agréable. De ſa main droite elle s'appuye ſur l'épaule d'une autre fille dont l'habit eſt bleu. Elle a un voile blanc qui lui ſert de coeffure, & qui lui couvre auſſi la gorge.

De l'autre côté, & proche la figure de l'homme dont j'ai parlé, eſt une fille vêtuë de blanc, qui deſcend une corde dans le puits. Elle eſt diminuée dans la force

du deſſein & des couleurs, parce qu'elle eſt un peu plus éloignée que les autres. Il y en a une autre qui verſe de l'eau de ſa cruche dans celle d'une de ſes compagnes. Sa robbe eſt verte, ſon manteau rouge, & pour coeffure, elle a un voile blanc qui renferme ſes cheveux.

Celle qui reçoit l'eau, eſt courbée, & a un genou à terre. Sa robbe eſt d'un gris-de-lin, ayant par-deſſus, un autre vétement ſans manche, qui eſt d'un jaune ombré de laque.

Tout proche, & ſur la même ligne, eſt une autre fille qui porte un vaſe ſur ſa tête, & qui ſe baiſſe pour en prendre encore un qui eſt à terre. Sa robbe de deſſous eſt d'un gris-de-lin rompu de verd & de laque dans les ombres, & celle de deſſus eſt rouge avec des manches qui paroiſſent de toile de lin. Sa coeffure eſt un voile blanc un peu verdâtre qui tombe ſur ſes épaules.

Derriere la jeune fille qui verſe de l'eau à ſa compagne, il y en a trois autres, dont la plus éloignée tient des deux mains un vaſe ſur ſa tête. Son habit eſt d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de blanc & de jaune, rompu de verd & d'une laque claire. Le voile qui couvre ſes cheveux en partie, ſemble, en tombant ſur ſes épaules, voltiger au gré du vent. Des deux autres il y en a une qui ne montre que le dos, mais

mais qui en tournant la tête, laiſſe voir ſon viſage de profil. Elle tient une cruche. Sa robbe eſt peinte d'une laque fort vive, dont les clairs ſont rehauſſez d'une couleur plus claire, mêlée d'un bleu pâle.

La fille qui eſt auprès d'elle, & qui s'appuye ſur ſon épaule, a un habit de bleu celeſte : elle a un air enjoüé, & paroît plus jeune que les autres. Ces deux dernieres filles ſemblent en regarder deux autres qui ſont aſſiſes, dont l'une appuyée ſur un vaſe, eſt vêtuë d'un habit verd rehauſſé de jaune, & l'autre à un vétement jaune, ombré de laque. Elles ont toutes les pieds nuds ; & comme le Pouſſin a voulu traiter ce ſujet avec beaucoup de modeſtie & de bienſéance, il n'a repreſenté de nud que les bras, & un peu des jambes, faiſant voir cependant dans ces parties, ce qui peut ſe rencontrer de plus beau dans des filles bien faites.

Si je vous fais une deſcription un peu longue, c'eſt pour vous donner moyen de mieux juger du tableau, lorſque vous le verrez : car vous connoîtrez que le Pouſſin a exactement ſuivi ſes propres maximes, en choiſiſſant une matiere capable de recevoir de l'ouvrier une forme nouvelle & digne de ſon jujet. Ne vous ſouvenez-vous point comment Paul Veroneſe a traité une pareille hiſtoire qui eſt dans le ca-

binet du Roi, de quelle ſorte Raphaël l'a peinte dans les Loges du Vatican, & comment pluſieurs autres Peintres l'ont repreſentée? Je ne parle que pour la compoſition & l'ordonnance. Songez-bien je vous prie, ſi vous avez vû quelque choſe de ſemblable au tableau dont nous parlons, & ſi le Pouſſin a pris pour exemple aucun Maître qui l'ait précedé.

Comme une des premieres obligations du Peintre eſt de bien repreſenter l'action qu'il veut figurer; que cette action doit être unique, & les principales figures, plus conſiderables que celles qui les doivent accompagner, afin qu'on connoiſſe d'abord le ſujet qu'il traite: le Pouſſin a obſervé que les deux figures qui dominent dans ſon tableau, ſont ſi bien diſpoſées, & s'expriment par des actions ſi intelligibles, que l'on comprend tout d'un coup l'hiſtoire qu'il a voulu peindre. Car de la maniere que cet étranger preſente à Rebecca les joyaux qu'il avoit apportez, on connoît qu'il ne doute pas que ce ne ſoit celle qu'il eſt venu chercher pour être la femme d'Iſaac; & dans la fille on remarque une pudeur, une modeſtie, & comme une irréſolution de prendre ou de refuſer le preſent qu'il lui fait, ne croyant point que le ſervice qu'elle lui a rendu, en donnant à boire à ſes chameaux, merite aucune récompenſe.

L'autre

L'autre maxime du Pouſſin admirablement obſervée dans cet ouvrage, conſiſte dans la belle diſpoſition des groupes qui le compoſent. Il faudroit que vous le viſſiez, pour mieux comprendre ce que je ne puis aſſez vous exprimer par des paroles. Je vous dirai ſeulement que la raiſon qui oblige les Peintres à traiter les grands ſujets de cette maniere, & à diſpoſer leurs figures par groupes, eſt tirée de ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux, & de ce qui ſe paſſe quand pluſieurs perſonnes ſe trouvent enſemble. Car on peut remarquer, comme a fait Leonard de Vinci, que d'abord elles s'atroupent ſeparément ſelon la conformité des âges, des conditions & des inclinations naturelles qu'elles ont les unes pour les autres, & qu'ainſi une grande compagnie ſe diviſe en pluſieurs autres; ce que les Peintres appellent groupes. De ſorte que la nature en cela, comme en toute autre choſe, eſt leur maîtreſſe qui leur enſeigne à ſuivre cette métode dans les grandes ordonnances, afin d'éviter l'embarras & la confuſion. C'eſt un effet de l'habileté du Peintre de bien diſpoſer ces groupes, de les varier tant par les attitudes & les actions des figures, que par les effets des lumieres & des ombres; mais d'une maniere où le jugement agiſſe toûjours, pour ne pas outrer

les actions, ni rendre ſon ſujet deſagréable par des ombres trop fortes & de grands éclats de lumieres donnez mal-à-propos.

La partie qui paroît une des plus eſſentielles, & des plus conſiderables dans un ouvrage, eſt l'expreſſion : elle eſt traitée dans celui-ci d'une maniere non moins ingenieuſe que naturelle. Cette fille appuyée contre le puits, (car je vous ai fait ſouvenir de toutes celles qui compoſent le tableau, & je ſuppoſe que preſentement vous l'avez comme devant les yeux) cette fille, dis-je, eſt dans une attention ſi bien exprimée, qu'elle ſemble trouver à redire de ce que Rebecca reçoit les preſens d'un étranger, ou qu'elle eſt jalouſe de ce qu'il la recompenſe ſi liberalement du ſervice qu'elle lui a rendu. Si l'on conſidere la beauté & la nobleſſe de cette figure, ſoit dans la proportion de toutes ſes parties, ſoit même dans ſes vétemens, on verra qu'elle eſt conforme aux plus belles Statuës antiques : mais on verra en même tems que le Peintre a penſé à varier ſon ſujet, autant par les differens mouvemens de l'ame, que par les actions du corps & les attitudes differentes des perſonnes qu'il a figurées. Voulant faire paroître celle-ci jalouſe de ſa compagne, il l'a repreſentée plus âgée, & d'un teint moins vif, parce qu'il eſt naturel que les filles déjà plus avancées

en

en âge, ayent du chagrin, lorſqu'on leur en préfere de plus jeunes. Son teint un peu pâle, eſt la marque d'un temperament mélancolique & d'une inclination à la jalouſie. Auſſi paroît-elle penſive & ſans action, négligemment appuyée contre le puits.

Les deux autres, qui ſont une groupe avec elle, ne ſont pas de même humeur, & ne ſemblent pas ſi touchées. L'on apperçoit pourtant ſur leur viſage un certain trouble, & une eſpece d'émotion cauſée par un ſecret reſſentiment de voir Rebecca préferée à toutes les autres.

On peut particulierement conſiderer avec quel eſprit le Pouſſin a repreſenté cette fille qui verſe de l'eau à ſa compagne, & qui en même tems obſerve avec attention ce qui ſe paſſe entre Rebecca & le ſerviteur d'Abraham. Celle qui reçoit l'eau, ſemble l'avertir que ſa cruche eſt trop pleine, & lui demander à quoi elle penſe de ne pas regarder à ce qu'elle fait.

Cette action eſt ſi naturelle & ſi heureuſement trouvée, que le Peintre ne pouvoit rien s'imaginer de plus convenable en une pareille occaſion, ni l'exprimer avec plus d'élegance. Car ſi dans les autres filles dont je viens de parler, on voit de l'envie, il ne paroît quaſi dans celles-ci que de l'indifference.

Dans

Dans les quatre qui ſont plus éloignées, on remarque plus de curioſité. Celle qui tient ſa cruche, ſemble écouter ce que l'Étranger dit à Rebecca. Il n'y a rien de mieux deſſiné que cette jeune fille vêtuë de rouge, qui ſe tourne vers ſa compagne. Celle qui s'appuye ſur ſon épaule, ne ſemble-t'elle pas parler à un autre qui porte un vaſe ſur ſa tête, & qui ſe courbe pour en prendre encore un qui eſt à terre? Toutes leurs actions ſont ſi vrayes, & ſi noblement diverſifiées, qu'il y paroît du mouvement & de la vie. Et pour augmenter davantage la beauté du ſujet par une plus grande diverſité, le Peintre a repreſenté encore d'autres filles, dont les cruches ſont pleines, & qui ſemblent s'en retourner chez elles.

Il y en a deux, qui pour s'entretenir confidemment, ſe ſont éloignées des autres juſques à ce que leur rang ſoit venu pour tirer de l'eau. Elles ſont aſſiſes, & ſi appliquées à parler enſemble, qu'elles n'ont nulle attention à ce qui ſe paſſe auprès du puits. Pour ce qui regarde la proportion des corps, elle eſt judicieuſement obſervée dans toutes ces filles ſelon leur âge; & c'eſt dans leurs differens airs de tête qu'on voit differentes beautez, qui toutes ont des graces particulieres.

Quant à la diſtribution des couleurs, elle

elle fait dans ce tableau une grande partie de ce qui charme la vûë. De l'union du païſage avec les figures, il en naît un doux accord, & une harmonie admirable qui ſe répand dans tout l'ouvrage. Il eſt vrai auſſi, qu'outre la belle entente qui ſe voit dans l'arrangement des couleurs, on peut dire que les ombres & les lumieres y ſont traitées avec un artifice qui ne contribuë pas peu à ſa perfection, par les differens effets qu'elles font dans la campagne contre les bâtimens, & enfin ſur tous les corps qui entrent dans la compoſition de ce tableau.

Le Pouſſin voulant qu'il n'y eût rien que de beau & d'agréable, a choiſi, comme je vous ai fait voir, une ſituation de lieu conforme à ſon intention. Le païſage n'a rien de ſolitaire : on y voit les beautez de la campagne, & la commodité d'une ville qui repreſente bien la ſimplicité, & la douceur de la vie des premiers hommes. Et quoique pour ſe conformer à l'hiſtoire, il ait pris l'heure que le Soleil commence à deſcendre ſous l'horiſon, l'air néanmoins n'eſt point chargé de ces vapeurs que nous voyons qui s'élevent de la terre lorſque la nuit approche, parce qu'il n'ignoroit pas que dans les païs chauds & ſecs le Soleil n'attire pas durant le jour, comme en d'autres endroits, des vapeurs & des exhalaiſons

ſons ſi épaiſſes. Il a repreſenté une de ces belles ſoirées où l'air eſt pur & ſerein, & où les objets éclairez des rayons du Soleil qui baiſſe, ſe font voir avec plus de douceur & de tendreſſe.

Mais en quoi on peut admirer ſon ſçavoir & ſon jugement, c'eſt dans les carnations & les couleurs de toutes les figures. Il fait connoître dans cet ouvrage, qu'il ſçavoit bien diſtinguer de quelle maniere on doit peindre les corps qui ſont en pleine campagne, & ceux qui ſont renfermez, & la difference qu'il faut mettre entre une figure vûë de loin, & une qui eſt proche. Ce qui a donné du credit à quelques Peintres qui ont repreſenté des carnations fraîches & vives, c'eſt qu'ils n'ont pas eû ces égards. Ils ont peint leurs figures comme vûës de près; & leur donnant une beauté de couleurs plus ſenſibles, & moins éteintes qu'elles ne peuvent avoir dans une diſtance un peu éloignée, ils ont mieux aimé ſatisfaire les yeux que la raiſon. C'eſt en cela que les goûts ſont differens. Le Pouſſin n'a pas crû devoir garder cette conduite. Il a ſuivi la nature dans les choſes eſſentielles, beaucoup mieux que les autres Peintres, & n'a jamais voulu s'en écarter que dans ce qu'elle a de défectueux; mais il l'a toûjours exactement imitée, lorſqu'il l'a trouvée belle & parfaite. Et quand

il

il a repreſenté des perſonnes en campagne & en plein air, il les a peintes telles qu'elles doivent paroître du lieu où l'on les voit. Il a obſervé la diminution des teintes, de même que celle de la forme & des grandeurs, & a été auſſi excellent obſervateur de la perſpective Aërienneque de la perſpective linéale. Comme il connoiſſoit que c'eſt une perfection de la Peinture, & un des plus difficiles ſecrets de l'art, de bien marquer la quantité d'air qui s'interpoſe entre l'œil & les objets, il avoit tellement étudié cette partie, & l'a ſi bien miſe en pratique, qu'on peut dire, avec verité, que c'eſt en cela qu'il a excellé. C'eſt auſſi par ce moyen qu'il a rendu ſes compoſitions ſi charmantes, qu'il ſemble qu'on chemine dans tous les païs qu'il repreſente; que ſes figures ſe détachent de telle ſorte les unes des autres, qu'il n'y a ni confuſion, ni embarras; que les couleurs mêmes les plus vives demeurent dans leur place ſans trop avancer, ou trop reculer, ni ſe nuire les unes aux autres; que les lumieres, de quelque nature qu'elles ſoient, ne ſont jamais ni trop fortes, ni trop foibles; que les réflets font les effets qu'ils doivent, & que de quelque ſorte qu'il traite un ſujet, & qu'il l'éclaire, il fait toûjours un effet admirable, parce qu'avec l'affoibliſſement des couleurs, il ſçavoit en faire le choix

choix ſelon l'amitié qu'elles ont entr'elles, & répandre les jours & les ombres à propos.

Que ſi le Pouſſin n'a pas toûjours ſuivi les maximes des Peintres Venitiens dans l'épanchement des ombres & des lumieres par des grandes maſſes, ni ſuivi entierement leur conduite dans la maniere de coucher ſes couleurs, pour aider à donner plus de relief aux corps, il a travaillé ſur un autre principe. Il a pris Raphaël pour ſon guide: & fondé ſur les obſervations qu'il faiſoit continuellement en voyant la nature, il a fort bien ſçû détacher, comme je viens de vous dire, toutes les figures par la diminution des teintes, & par cette merveilleuſe entente qu'il avoit de la perſpective de l'air. Cette maniere & cette conduite fait dans ſes Tableaux un effet conforme à ce que l'on voit dans la nature: car ſans l'artifice des grandes ombres & des grands clairs, on y voit les objets tels qu'on les découvre ordinairement dans le grand air & en pleine campagne, où l'on ne voit point ces fortes parties de jours & d'obſcuritez. Auſſi pluſieurs ne s'en ſervent que comme d'un ſecours pour ſuppléer à leur impuiſſance, & les affectent même ſouvent avec auſſi peu de raiſon & de jugement; que ces contraſtes d'actions extraordinaires, & ces mouvemens mal entendus,

tendus, cachant dans ces grandes ombres les defauts du deſſein, & trompant les ignorans par des mouvemens forcez & ridicules qu'ils leur font regarder comme de merveilleux effets de l'art.

Dans le Tableau dont je viens de parler, les habits de toutes les filles ſont de couleurs vives & douces, mais rompuës & éteintes en quelques endroits. Il ne les a point chargées de riches parures, pour les faire paroître davantage, parce qu'il ſçavoit leur donner une beauté qui efface toutes ſorte de richeſſe. Leurs accommodemens ſont conformes à leur âge & à leur ſexe. Enfin ſi l'on conſidere bien ce Tableau, on verra que toutes les beautez en ſont pures, & ſi j'oſe dire, toutes nuës. Elles ſont naturelles, ſans ajuſtemens & ſans fard. Le Peintre n'a relevé d'aucunes fleurs cet excellent ouvrage; il l'a dépouïllé de tout ornement, comme un baux viſage que l'on découvre, & à qui l'on ôte le voile.

M'étant un peu arrêté, ce que vous venez de remarquer, dit Pymandre, ſuffiroit pour apprendre à faire un Tableau accompli: car il ne faudroit, à mon avis, que bien imiter cet ouvrage, pour faire un ſecond chef d'œuvre.

Il n'eſt pas aiſé, lui repartis-je, de ſe ſervir des belles choſes ſans choquer les regles

regles de l'art, & manquer dans les maximes de notre illuſtre Peintre. Vous avez vû, comme il dit lui-même, qu'il ne chante pas toûjours ſur un même ton. S'il s'eſt conduit de la maniere que je vous ai marquée pour un ſujet qui ſe paſſe à la campagne, il prend d'autres meſures pour ceux qu'il repreſente dans des lieux enfermez. Le Tableau où il a peint Moïſe qui foule aux pieds la Couronne de Pharaon, eſt bien oppoſé à celui de Rebecca. Les carnations ſont de couleurs plus ſenſibles, les ombres & les lumieres plus fortes, les reflets plus marquez, & toutes les parties plus reſſenties & plus diſtinctes, parce qu'il ſuppoſe que le ſujet eſt renfermé, & proche de celui qui le regarde. Combien les expreſſions en ſont-elles differentes? Le Roi y paroît étonné, voyant que le petit Moïſe jette ſa couronne, au lieu de répondre à ſes careſſes. On y remarque la colere des Prêtres Egiptiens, qui prennent cette action pour un préſage ſi funeſte, qu'ils veulent à l'heure même ſe défaire de cet enfant. La crainte que la Princeſſe en a, lui fait tendre les bras pour le ſauver.

Le Tableau de l'Extrême-Onction qui fait un des ſept Sacremens de Monſieur de Chantelou, eſt encore traité de la même ſorte à l'égard du lieu & de la diſtance, mais different par les ombres & les jours cau-

cauſez par des lumieres particulieres, & encore par les expreſſions de triſteſſe & de douleur diverſement répanduës ſur les viſages de toutes les perſonnes qui ſont autour du malade.

Le Prêtre qui lui donne les ſaintes huiles, eſt un homme grave & venerable par ſon âge & par ſa dignité. Il n'eſt pas vêtu d'un habit particulier : car dans les premiers tems de l'Egliſe, les Prêtres n'étoient point diſtinguez par leurs vêtemens. On connoit par les ſentimens de douleur que témoignent les aſſiſtans, ceux qui prennent plus de part à la conſervation du malade. On diſcerne la femme, la mere & les enfans, d'avec les autres perſonnes qui ne lui ſont pas ſi proches. Pour ce qui eſt du mourant, on croit voir en lui comme dans le Tableau de cet ancien Sculpteur (1), combien il lui reſte de tems à vivre.

Je ne ſçai pas comment ceux qui diſent que le Pouſſin n'a pas bien fait les draperies, ont regardé ſes Tableaux : car dans celui dont je parle, de même que dans les autres, on ne peut pas ſouhaiter des vêtemens mieux mis, des plis mieux formez & mieux entendus. Ce ne ſont point de ces grands morceaux d'étofe qui n'ont nulle figure, & qui ne repreſentent que des pieces de drap déployées & jettées au hazard, mais

(1) Greſillas.

mais on voit que tous les habits ſont de veritables vêtemens, qui en couvrant le nud, marquent la forme du corps, & le cachent avec une honnêteté & une modeſtie conforme aux ſexes, aux âges & aux conditions. Les étofes paroiſſent ce qu'elles doivent être, c'eſt-à-dire, ou legeres ou plus peſantes, ſelon leur uſage, avec un agencement ſi commode & ſi aiſé, ſi noble & ſi agreable, qu'il n'y a rien qui embarraſſe, qui choque la vûë, ni qui faſſe un mauvais effet. Ce n'eſt point la quantité d'ornemens qui en fait la beauté : la ſimplicité y donne tout l'agrément ; & les couleurs ſont ſi bien ménagées que la vivacité des unes ne détruit point les autres. Si quelquefois dans les figures les plus éloignées il employe une couleur qui ait beaucoup d'éclat, elle eſt miſe avec une diſcretion & une entente ſi admirable, que celles qui ſont les plus proches ne perdent rien de leur force & de leur beauté.

Je ſouhaiterois pouvoir vous faire preſentement remarquer cette merveilleuſe gradation de couleurs dans le Tableau de Saint François Xavier qui eſt aux Jeſuites: vous admireriez ſans doute dans cet ouvrage la ſcience du Pouſſin. C'eſt un des plus conſiderables qu'il ait faits, tant pour les excellentes parties du deſſein & du coloris, que pour les expreſſions nobles & na-

naturelles, qui paroiſſent d'autant plus, que les figures ſont grandes comme nature.

J'ai beaucoup d'impatience, dit Pymandre, de voir cet ouvrage dont vous relevez ſi ſouvent le merite, à cauſe auſſi que j'avois toûjours oüi dire que le Pouſſin n'avoit jamais fait de grandes figures.

Ce Tableau ſeul, repartis-je, peut faire juger du contraire. Mais il faut que je vous diſe, pour vous deſabuſer, que quand le Pouſſin ſe fut mis en réputation pour les Tableaux de moyenne grandeur, il ſe vit ſi accablé de ces ſortes d'ouvrages, qu'il ne ſongea pas à en entreprendre d'autres: outre qu'il n'étoit point de ceux qui recherchent avec empreſſement les grands atteliers plûtôt pour s'enrichir que pour acquerir de l'honneur: & qu'il demeuroit dans un Païs où d'ordinaire ceux de la nation ſont toûjours préferez aux étrangers, quand il y a quelque entrepriſe glorieuſe ou utile à faire: c'eſt ce que j'ai vû à Rome. Lors qu'on voulut faire un Tableau à Saint Charles des Catinares, on demanda des deſſeins à nos meilleurs Peintres François: mais quand ſe vint à l'exécution, les Italiens s'intereſſerent tous à ne pas ſouffrir qu'on leur préferât un étranger. Ainſi le Pouſſin de même que nos plus habiles Peintres François qui ont demeuré à Rome, n'ont

n'ont guéres été appellez pour faire de grands ouvrages. Le Pouſſin s'en ſoucioit moins qu'un autre, parce qu'il ſe contentoit de ſon travail ordinaire, & trouvoit dans des Tableaux d'une mediocre grandeur un champ aſſez vaſte pour faire paroître ſon ſçavoir : auſſi n'en a-t-il point fait où l'on ne puiſſe remarquer une infinité de differentes beautez. Mais ne pouvant pas entrer dans le détail de tous ſes ouvrages pour vous en faire connoître les divers caracteres, & ce que les ſçavans y admirent, je veux ſeulement vous parler encore du Tableau de la Manne, qui eſt dans le Cabinet du Roi. Comme cet ouvrage paſſe pour un des plus beaux de ce Peintre, je vous rapporterai les remarques que l'on y fit en 1667. dans l'Académie Royale de Peinture, où étoient alors tous les Peintres & les Sculpteurs qui la compoſent, & pluſieurs perſonnes ſçavantes : le jugement de tant d'habiles hommes pourra ſervir à autoriſer tout ce que je vous ai dit du Pouſſin. Je n'aurai pas de peine à vous parler de cet ouvrage : car je me ſouviens aſſez de ce que j'en ai déjà écrit.

Ce Tableau, qui repreſente les Iſraëlites dans le deſert, lorſque Dieu leur envoya la Manne, a ſix pieds de long ſur quatre pieds de haut. Le Païſage eſt compoſé de montagnes, de bois & de rochers. Sur le devant paroît

roît d'un côté une femme aſſiſe qui donne la mamelle à une vieille femme, & qui ſemble flater un jeune enfant qui eſt auprès d'elle. La femme qui donne à teter, eſt vêtuë d'une robe bleuë & d'une manteau de pourpre rehauſſé de jaune; & l'autre eſt habillée de jaune. Tout proche eſt un homme debout, couvert d'une draperie rouge; & un peu plus derriere, il y a un malade à terre, qui ſe levant à demi, s'appuye ſur un bâton.

Un vieillard eſt aſſis auprès de ces deux femmes dont je viens de parler: il a le dos nud, & le reſte du corps couvert d'une chemiſe, & d'un manteau d'une couleur rouge & jaune. Un jeune homme le tient par le bras, & aide à le lever.

Sur la même ligne, & de l'autre côté, à la gauche du Tableau, on voit une femme qui tourne le dos, & qui porte entre ſes bras un petit enfant. Elle a un genou à terre: ſa robbe eſt jaune, & ſon manteau bleu. Elle fait ſigne de la main à un jeune garçon qui tient une corbeille pleine de Manne, d'en porter au vieillard dont je viens de parler.

Près de cette femme, il y a deux jeunes garçons: le plus grand repouſſe l'autre, afin d'amaſſer lui ſeul la Manne qu'il voit répanduë à terre. Un peu plus loin ſont quatre figures. Les deux plus proches

repreſentent un homme & une femme qui recueïllent de la Manne ; & des deux autres, l'une eſt un homme qui porte quelque choſe à ſa bouche, & l'autre une fille vêtuë d'un robbe mêlée de bleu & de jaune. Elle regarde en haut, & tient le devant de ſa robbe pour recevoir ce qui tombe du Ciel.

Proche le jeune garçon qui porte une corbeille, eſt un homme à genou qui joint les mains, & leve le yeux au Ciel.

Les deux parties de ce Tableau qui ſont à droit & à gauche, forment deux groupes de figures qui laiſſent le milieu ouvert, & libre à la vûë, pour mieux découvrir Moïſe & Aaron qui ſont plus éloignez. La robbe du premier eſt d'une étoffe bleuë, & ſon manteau eſt rouge. Pour le dernier, il eſt vêtu de blanc. Ils ſont accompagnez des Anciens du peuple, diſpoſez en pluſieurs attitudes differentes.

Sur les montagnes & ſur les colines qui ſont dans le lointain, paroiſſent des tentes, des feux allumez, & une infinité de gens épars de côté & d'autre ; ce qui repreſente bien un campement.

Le Ciel eſt couvert de nuages fort épais en quelques endroits ; & la lumiere qui ſe répand ſur les figures, paroît une lumiere du matin qui n'eſt pas fort claire, parce que l'air eſt rempli de vapeurs, & même

me d'un côté il eſt plus obſcur pa la chûte de la Manne.

Ce tableau ayant été expoſé dans l'Académie non ſeulement pour être vû de toute l'Aſſemblée, mais pour être examiné dans toutes ſes parties, on conſidera d'abord la diſpoſition du lieu, qui repreſente parfaitement un deſert ſterile & une terre inculte.

Car quoique le paiſage ſoit compoſé d'une maniere très-ſçavante & agréable, ce ne ſont pourtant que de grands rochers qui ſervent de fond aux figures. Les arbres n'ont nulle fraîcheur ; la terre ne porte ni plantes, ni herbes ; & l'on n'apperçoit ni chemins, ni ſentiers qui faſſent juger que ce païs ſoit frequenté.

Le Peintre ayant à repreſenter le Peuple Juif dans un endroit dépourvû de toutes choſes, & dans un extrême neceſſité, ne pouvoit imaginer une ſituation qui convînt mieux à ſon ſujet. On y voit quantité de perſonnes qui paroiſſent dans une laſſitude, une faim & une langueur extrême.

Cette multitude de monde répanduë en divers endroits, partage agréablement la vûë, & ne l'empêche point de ſe promener dans toute l'étenduë de ce deſert. Cependant, afin que les yeux ne ſoient pas toûjours errans, & emportez dans un ſi

grand eſpace de païs, ils ſe trouvent arrêtez par les groupes de figures qui ne ſéparent point le ſujet principal, mais ſervent à le lier, & à le faire mieux comprendre. On y trouve un contraſte judicieux dans les differentes diſpoſitions des figures dont la poſition & les attitudes conformes à l'hiſtoire, engendrent l'unité d'action, & la belle harmonie que l'on voit dans ce tableau.

Quant à la lumiere, on remarquera de quelle ſorte elle ſe répand ſur tous les objets; que le Peintre, pour montrer que cette actoin ſe paſſe de grand matin, a fait paroître quelques vapeurs qui s'élevent au pied des montagnes & ſur la ſurface de la terre: ce qui fait que les objets éloignez ne ſont pas ſi apparens.

Cela ſert même à détacher davantage les figures les plus proches, ſur leſquelles frapent certains éclats de lumieres qui ſortent par des ouvertures de nuées, que le Peintre a faites exprès pour autoriſer les jours particuliers qu'il diſtribuë en divers endroits de ſon ouvrage. L'on connoît bien qu'il a crû devoir tenir l'air plus ſombre du côté où tombe la Manne, & faire que les figures y ſoient plus éclairées que de l'autre côté où le Ciel eſt ſerain, afin de les varier toutes auſſi-bien dans les effets de la lumiere que dans leurs actions,

tions, & donner une agréable diverſité de jours & d'ombres à ſon tableau.

Après avoir fait ces remarques ſur la diſpoſition de tout l'ouvrage, on examina ce qui regarde le deſſein. Pour montrer que le Pouſſin a été ſçavant & exact dans cette partie, on fit voir combien les contours de la figure du vieillard qui eſt debout, ſont grands & bien deſſinez, & toutes les extrémitez correctes, & prononcées avec une préciſion qui ne laiſſe rien à deſirer.

Mais ce que l'on obſerva d'excellent dans cette rare Peinture, eſt la proportion de toutes les figures, laquelle eſt priſe ſur les plus belles Statuës antiques, & parfaitement accommodée au ſujet.

On fit voir que le vieillard qui eſt debout, a les proportions de Laocoon, qui eſt d'une taille bien faite, & dont toutes les parties du corps conviennent à un homme qui n'eſt ni extrémement fort, ni trop délicat; que le Pouſſin s'eſt ſervi des mêmes meſures pour repreſenter cet homme malade, dont les membres, bien que maigres & décharnez, ne laiſſent pas d'avoir entr'eux un rapport très-juſte, & capable de former un beau corps.

Quant à la femme qui donne la mamelle à ſa mere, on jugea qu'elle tient de la figure de Niobé; que toutes les parties

en ſont deſſinées agréablement, & très-correctes; & qu'il y a, comme dans la Statuë de cette Reine, une beauté mâle & délicate tout enſemble, qui marque une bonne naiſſance, & qui convient à une femme de moyen âge.

La mere eſt ſur la même proportion; mais on y voit plus de maigreur & de ſechereſſe, parce que la chaleur naturelle venant à s'éteindre dans les vieilles gens, il arrive que les muſcles ne ſont plus ſoûtenus avec autant de vigueur qu'auparavant, & qu'ainſi ils paroiſſent plus relâchez, & même que les nerfs cauſent certaines apparences que le Peintre ne doit pas omettre pour bien imiter le naturel.

On trouva que cet homme couché derriere ces femmes, tire ſa reſſemblance de la Statuë de Seneque qui eſt à Rome dans la Vigne Borgheſe. Le Pouſſin a choiſi l'image de ce Philoſophe, comme la plus convenable pour repreſenter un vieillard qui paroît un homme d'eſprit. On y voit une belle proportion dans les membres; mais une apparence de veines & de nerfs, & une ſechereſſe ſur la peau, qui ne vient que d'une grande vieilleſſe, & des fatiqu'il a ſouffertes.

Le jeune homme qui lui parle, tient beaucoup de l'Antinoüs qui eſt à Belevedere: on croit voir dans toutes les parties

de

de ſon corps comme une chair ſolide qui marque la force & la vigueur de ſa jeuneſſe.

Les deux autres qui ſe battent, ſont de proportions differentes. Le plus jeune peut avoir été pris ſur le modéle des enfans de Laocoon ; & pour mieux figurer un âge encore tendre & peu avancé, le Peintre a fait que toutes les parties en ſont délicates & peu formées. Mais l'autre qui ſemble plus âgé & plus vigoureux, tient de cette forte compoſition de membres qu'on voit dans un des Lutteurs qui eſt au Palais de Medicis.

La jeune femme qui tourne le dos, a quelque reſſemblance à la Diane d'Epheſe qui eſt au Louvre ; & bien que cette femme ſoit plus couverte d'habits que la Diane, on ne laiſſe pas de connoître la beauté & l'élegance de tous ſes membres, dont les contours délicats & gracieux, forment cette taille ſi agréable & ſi aiſée, que les Italiens nomment *Svelte.*

Le Peintre a eû deſſein de faire voir dans ce dernier groupe, des proportions differentes de celles du premier dont j'ai parlé, afin qu'il y eût un eſpece d'oppoſition, & qu'il parût de la diverſité dans les figures auſſi-bien par leur âge, par leur forme & leur délicateſſe, que par leurs actions. Car dans le jeune homme qui porte une

corbeille, il y a une beauté délicate, qui ne peut avoir pour modéle, que cette admirable figure de l'Apollon antique, les contours de ſes membres ayant quelque choſe encore de plus gracieux que ceux du jeune homme qui parle à ce vieillard.

La fille qui tend ſa robbe, a la taille & la proportion de la Venus de Medicis; & l'homme qui eſt à genou, ſemble avoir été deſſiné ſur l'Hercule Commode.

Après que chacun eût dit ſon avis ſur ces differentes proportions, bien loin de blâmer le Peintre d'avoir en cela imité les Antiques, il fut loüé de les avoir ſi bien ſuivies. On admira les expreſſions de ſes figures toutes propres à ſon ſujet: car il n'y en pas une dont l'action n'ait rapport à l'état où étoit alors le Peuple Juif, qui ſe trouvant dans une extrême neceſſité, & dans un abbatement inconcevable, ſe vit dans ce moment ſoulagé par le ſecours du Ciel. Auſſi l'on voit que les uns ſemblent ſouffrir ſans connoître encore l'aſſiſtance qui leur eſt envoyée, & que les autres qui en reſſentent les effets, ſont dans des diſpoſitions differentes.

Pour entrer dans le particulier de ces figures, & apprendre de leurs actions mêmes non ſeulement ce qu'elles font, mais ce qu'elles penſent, on examina tous leurs differens mouvemens. Les uns, pour penetrer

nettre l'intention du Peintre, & déclarer ſur cela leurs propres penſées, diſoient que ce n'eſt pas ſans deſſein que le Pouſſin a repreſenté un homme déjà âgé pour regarder cette femme qui donne à teter à ſa mere, parce qu'une action de charité ſi extraordinaire devoit être conſiderée par une perſonne grave, afin de la relever davantage, d'en connoître le merite, & donner ſujet de la faire auſſi remarquer plus particulierement à ceux qui verront le tableau. Qu'il n'a pas voulu que ce fût un homme groſſier & ruſtique, parce que ces ſortes de gens ne font pas de reflexion ſur les choſes qui meritent d'être obſervées.

Les autres s'empreſſoient à faire voir comment ce même vieillard, pour repreſenter une perſonne étonnée & ſurpriſe, a les bras retirez & poſez contre le corps, diſant que dans les actions imprévûës les membres ſe retirent d'ordinaire les uns auprès des autres, lors principalement que l'objet qui nous ſurprend, imprime dans notre eſprit une image qui nous fait admirer ce qui ſe paſſe, & que l'action ne nous cauſe aucune crainte ni aucune frayeur qui puiſſe troubler nos ſens, & leur donner ſujet de chercher du ſecours, ou de ſe défendre contre ce qui les menace. Auſſi on voit que ne conce-

vant que de l'admiration pour une choſe ſi digne d'être remarquée, il ouvre les yeux autant qu'il le peut ; & comme ſi en regardant plus fortement, il comprenoit davantage la grandeur de cette action, il employe toutes les puiſſances qui ſervent au ſens de la vûë, pour mieux voir ce qu'il ne peut trop eſtimer.

Il n'en n'eſt pas de même des autres parties de ſon corps : les eſprits qui les abandonnent, font qu'elles demeurent ſans mouvement. Sa bouche eſt fermée, comme s'il craignoit qu'il lui échapât quelque choſe de ce qu'il a conçû, & auſſi parce qu'il ne trouve pas de paroles pour exprimer la beauté de cette action ; & comme dans ce moment le paſſage de la reſpiration ſe trouve fermé, l'eſtomac eſt plus élevé qu'à l'ordinaire, ce qui paroît dans quelques muſcles de cette partie du corps qui n'eſt pas couverte.

Cet homme ſemble même ſe retirer un peu en arriere pour marquer ſa ſurpriſe, & en même tems le reſpect qu'il a pour la vertu de cette femme qui donne ſa mamelle.

Conſiderant pourquoi elle ne regarde pas ſa mere, en lui rendant ce charitable ſecours, mais qu'elle ſe panche du côté de ſon enfant ; on attribua cela au deſir qu'elle avoit de pouvoir les ſecourir tous deux

en même tems, lequel lui fait faire une action de double mere. Car d'un côté elle voit dans une extrême défaillance celle qui lui a donné la vie ; & de l'autre, celui qu'elle a mis au jour, lui demande une nourriture qui lui appartient, & qu'elle lui dérobe en la donnant à une autre : ainſi le devoir & la pieté la touchent également. C'eſt pourquoi dans le moment qu'elle ôte le lait à ſon enfant, elle lui donne des larmes, & tâche de l'appaiſer par ſes paroles & par ſes careſſes. Comme cet enfant a de la crainte pour ſa mere, & qu'il n'eſt pas émû de jalouſie, comme ſi c'étoit un autre enfant de ſon âge qu'on lui préferât, il ſe contente de témoigner ſa douleur par des plaintes, & il ne paroît pas qu'il s'emporte avec excès pour avoir ce qu'on lui ôte.

L'action de cette vieille qui embraſſe ſa fille, & qui lui met la main ſur l'épaule, eſt bien une action de vieilles gens qui craignent toûjours que ce qu'ils tiennent, ne leur échappe, & qui marque auſſi ſon amour & ſa reconnoiſſance envers ſa fille.

Le malade qui ſe leve à demi pour les regarder, ſert encore à les faire conſiderer. Il eſt ſi ſurpris de la charité de la fille, qu'il oublie ſon mal, & fait un effort pour les mieux voir.

Le Peintre a voulu figurer deux mou-

vite le jeune homme qui tient une corbeille pleine de manne à en porter au vieillard qui eſt derriere elle, croyant qu'il a beſoin d'être ſecouru.

Quelqu'un conſiderant combien le Peintre a exprimé de beauté & de délicateſſe dans la jeune fille qui regarde en haut, & qui tient le devant de ſa robbe pour recevoir ce qu'elle voit tomber, attribua cette action à l'humeur dédaigneuſe de ce ſexe, qui croit que toutes choſes lui doivent arriver ſans peine, ne voulant pas ſe baiſſer comme les autres, pour recuëillir la manne, mais la reçoit du Ciel comme s'il ne la repandoit que pour elle.

Le Pouſſin, pour varier toutes les actions de ſes figures, a repreſenté un homme qui porte de la manne à ſa bouche: on voit qu'il ne fait que commencer à y tâter, & qu'il cherche quel goût elle a.

Par les deux figures ſi empreſſées à amaſſer cette nourriture extraordinaire, on peut juger qu'on a voulu repreſenter les perſonnes, qui par une prévoyance inutile, tâchoient d'en faire une trop grande proviſion.

Ceux qui paroiſſent devant Moïſe & Aaron, les uns à genoux, & les autres dans une poſture encore plus humiliée, ont auprès d'eux des vaſes remplis de manne, & ſemblent remercier le Prophête du bien qu'ils

qu'ils viennent de recevoir. Moïſe, en levant les bras & les yeux en haut, leur montre que c'eſt du Ciel qu'ils reçoivent un ſecours ſi favorable ; & Aaron qui joint les mains, leur ſert d'exemple pour rendre graces à Dieu ; ce que font auſſi les anciens & les plus ſages des Iſraëlites qui ſont plus derriere, dont la poſture & les actions expriment la reconnoiſſance particuliere qu'ils ont des miracles que Dieu opere pour eux.

Entre les perſonnes qui ſont les plus proches de Moïſe, il y a une femme, qui, par ſon action, fait remarquer ſa curioſité. Car comme ſi elle entendoit dire que c'eſt du Ciel que cette nourriture leur eſt envoyée, elle regarde en haut ; & pour ſe défendre d'une trop forte lumiere qui l'ébloüit, elle met ſa main au-devant, comme ſi de ſes yeux elle vouloit penetrer juſques dans la ſource d'où ſortent ces biens.

Outre toutes ces differentes expreſſions, on conſidera encore la belle maniere dont le Pouſſin a vêtu ſes figures, chacun avoüant qu'il a toûjours excellé en cela. Les habits qu'il leur donne, les couvrent agreablement, ne faiſant pas comme d'autres Peintres, qui, comme je vous ai déja dit, ne cachent le corps qu'avec des piéces d'étofes qui n'ont aucune forme de vétement. Dans les Tableaux de ce grand

Maître

Maître, il n'en eſt pas de même. Comme il n'y a point de figure qui n'ait un corps ſous ces habits, il n'y a point auſſi d'habit qui ne ſoit propre à ce corps, & qui ne le couvre bien. Mais il y a encore cela de plus, qu'il ne fait pas ſeulement des habits pour cacher la nudité, & n'en prend pas de toutes ſortes de modes & de tout païs. Il a trop ſoin de la bienſéance, & de cette partie du *coſtume*, non moins neceſſaire dans les Tableaux d'Hiſtoires que dans les Poëmes : c'eſt pourquoi l'on voit qu'il ne manque jamais à cela, & qu'il ſe ſert de vétemens conformes aux païs & à la qualité des perſonnes qu'il repreſente.

Ainſi comme parmi ce peuple il y en avoit de toutes conditions, & qui avoient plus fatigué les uns que les autres, les figures ne ſont pas regulierement vêtuës d'une ſemblable maniere. On en voit qui ſont à demi-nuës, comme celle du Vieillard qui conſidere cette charitable fille qui allaite ſa mere.

On obſerva qu'encore que les plis de ſon manteau ſoient grands & libres, & qu'il paroiſſe d'une groſſe étoffe, on ne laiſſe pas neanmoins de voir le nud de la figure. Cette eſpece de caleçon que les Anciens appelloient *Bracca*, qui lui couvre les cuiſſes & les jambes, n'eſt pas d'une étoffe

étoffe pareille à celle du manteau ; elle ſouffre des plis plus petits & plus preſſez : cependant les jambes ne paroiſſent point ſerrées, & l'on voit toute la beauté de leurs contours.

La condition des perſonnes eſt particulierement diſtinguée par leurs vétemens, dont quelques-uns ſont enrichis de broderies ; & les autres plus grands & plus amples, donnent davantage de majeſté à celles qui en ſont vétuës.

Pour ce qui regarde la perſpective du plan de ce Tableau, elle y eſt parfaitement obſervée. Le Pouſſin ayant repreſenté un lieu dont la ſituation eſt tout-à-fait inégale, il s'eſt ſervi des terraſſes les plus élevées, pour y mettre les principaux perſonnages ; ce qui donne plus de jeu & de varieté à la diſpoſition entiere de tout cet ouvrage : & même cela lui a ſervi à placer une plus grande quantité de perſonnes dans un petit eſpace, & à poſer avantageuſement les figures de Moïſe & d'Aaron, qui ſont comme les deux Heros de ſon ſujet.

Quant à l'épanchement de la lumiere, ayant repreſenté un air épais & chargé des vapeurs du matin, il a comme precipité les diminutions de ſes figures éloignées, & les a affoiblies autant par la qualité que par la force des couleurs, pour faire

faire avancer celles de devant, & les faire éclater avec plus de vivacité, par la grande lumiere qu'elles reçoivent au travers de quelques ouvertures de nuées qu'il ſuppoſe être au deſſus d'elles : ce qu'il autoriſe aſſez par les autres nuages entre-ouverts, qui ſont dans le Tableau.

On conſidera même dans les effets du jour, trois parties dignes d'être remarquées. La premiere, une lumiere ſouveraine, qui eſt celle qui frape davantage. La ſeconde, une lumiere gliſſante ſur les objets : & la troiſiéme, une lumiere perduë, & qui ſe confond par l'épaiſſeur de l'air.

C'eſt de la lumiere ſouveraine qu'eſt éclairée l'épaule de cet homme qui eſt debout, & qui paroit ſurpris, la tête de la femme qui donne ſa mamelle, ſa mere qui tete, & le dos de cette autre femme qui ſe tourne & qui eſt vêtuë de jaune. Il n'y a que le haut de ces figures qui ſoit éclairé de cette forte lumiere ; car le bas ne reçoit qu'un jour gliſſant, ſemblable à celui de la figure du malade, du vieillard couché, & du jeune homme qui aide à le relever, & encore de ces deux garçons qui ſe batent, & des autres qui ſont autour de la femme qui tourne le dos.

Pour Moïſe & ceux qui l'environnent, ils ne ſont éclairez que d'une lumiere étein-

te

te par l'interpoſition de l'air qui ſe trouve dans la diſtance qu'il y a entr'eux, & les autres figures qui ſont ſur le devant du Tableau, & qui reçoivent encore du jour, ſelon qu'elles ſont plus ou moins éloignées.

Le jaune & le bleu étant les couleurs qui participent le plus de la lumiere & de l'air, le Pouſſin a vêtu ſes principales figures d'étoffes jaunes & bleuës; & dans toutes les autres draperies, il a toûjours mêlé quelque choſe de ces deux couleurs principales, faiſant enſorte que le jaune y domine davantage, afin qu'elles tiennent de la lumiere qui eſt répanduë dans tout le Tableau.

A toutes ces remarques ſi ſçavantes & ſi judicieuſes, on en ajoûta pluſieurs autres, non ſeulement neceſſaires pour connoître la beauté de cet ouvrage, mais encore très-utile à ceux qui cherchent à s'inſtruire & à ſe perfectionner dans la Peinture. Mais comme je vous ai fait un détail aſſez ample de ce qui fut dit alors, je pourrois vous devenir ennuyeux par un plus long recit.

Ayant ceſſé de parler, Pymandre me dit: Eſt-il poſſible que dans une ſi grande compagnie, il n'y eût perſonne qui trouvât quelque choſe à reprendre dans un ſi grand ouvrage?

Vous me faites ſouvenir, repartis-je, qu'un

qu'un de l'Academie, après en avoir fait l'éloge pour captiver les auditeurs, dit qu'il lui ſembloit que le Pouſſin ayant été ſi exact à ne vouloir rien omettre des circonſtances neceſſaires dans la compoſition d'une hiſtoire, il n'avoit pas neanmoins fait une image reſſemblante à ce qui ſe paſſa au deſert, lorſque Dieu y fit tomber la manne, puiſqu'il l'a repreſentée comme de la neige qui tombe de jour & à la vûë des Iſraëlites; ce qui eſt contre le Texte (1) de l'Ecriture, qui porte qu'ils la trouvoient le matin aux environs du camp, répanduë ainſi qu'une roſée qu'ils alloient amaſſer. De plus, que cette grande neceſſité, & cette extrême miſere, qu'il a marquée, ne convient pas au tems de l'action qu'il figure: car lorſque le peuple reçût la manne, il avoit déja été ſecouru par les cailles, qui avoient été ſuffiſantes pour appaiſer ſa plus grande faim: ainſi il n'étoit pas neceſſaire de peindre des gens dans une ſi grande langueur, & moins encore faire tomber cette viande miraculeuſe, de la ſorte que tombe la neige.

A cela on repartit qu'il n'en eſt pas de la Peinture comme de l'Hiſtoire: qu'un Hiſtorien ſe fait entendre par un arrangement de paroles, & une ſuite de diſcours qui forme une image des choſes, & repreſente ſucceſſi-

(1) EXODE. Chap. XX.

ſucceſſivement telle action qu'il lui plaît. Mais le Peintre n'ayant qu'un inſtant dans lequel il doit prendre la choſe qu'il veut figurer ſur une toile, il eſt quelquefois neceſſaire qu'il joigne enſemble beaucoup d'incidens qui ayent précedé, afin de faire comprendre le ſujet qu'il expoſe, ſans quoi ceux qui verroient ſon ouvrage, ne ſeroient pas mieux inſtruits de l'action qu'il repreſente que ſi un Hiſtorien, au lieu de rapporter toute le ſujet de ſon hiſtoire, ſe contentoit d'en dire ſeulement la fin.

Que c'eſt par cette raiſon que le Pouſſin voulant montrer comment la Manne fut envoyée aux Iſraëlites, a cru qu'il ne ſuffiſoit pas d'en répandre par terre, & de repreſenter des hommes & des femmes qui la recueïllent; mais qu'il falloit, pour marquer la grandeur de ce miracle, faire voir en même tems l'état où ils étoient alors. Que pour cela il les a repreſentez dans un lieu deſert; les uns dans une langueur, les autres empreſſez à amaſſer cette nourriture, & d'autres encore à remercier Dieu de ſes bienfaits: ces differens états & ces diverſes actions lui tenant lieu de diſcours & de paroles pour faire entendre ſa penſée. Et puiſque le Peintre n'a point d'autre langage ni d'autres caracteres que ces ſortes d'impreſſions, c'eſt ce qui l'a obligé

obligé de faire voir cette Manne tombant du Ciel, parce qu'il ne peut autrement faire connoître d'où elle vient. Car ſi on ne la voyoit pas choir d'enhaut, & que ces hommes & ces femmes la priſſent à terre, on pourroit auſſi-tôt croire que ce ſeroit une graine, ou quelque fruit.

Qu'il eſt vrai que le peuple avoit déjà reçû de la nourriture par les cailles qui étoient tombées dans le camp : mais comme il ne s'étoit paſſé qu'une nuit, on peut dire qu'elles n'avoient pû donner ſi promptement de la vigueur aux plus abbatus. Qu'encore que dès le jour précedent Dieu eût promis au peuple par ſon Prophete, de lui donner de la viande ce ſoir-là, & du pain tous les matins : comme ce peuple néanmoins étoit en grand nombre, répandu dans une ample étenduë de païs, il n'eſt pas hors d'apparence qu'il n'y en eût pluſieurs qui n'euſſent point encore ſçû la promeſſe qui leur avoit été faite, ou même la ſçachant, n'ajoûtaſſent pas foi aux paroles de Moïſe, puis qu'ils étoient naturellement incredules.

Quelque autre perſonne ajoûta à toutes ces raiſons, que ſi par les regles du theatre, il eſt permis aux Poëtes de joindre enſemble pluſieurs évenemens arrivez en divers tems pour en faire une ſeule action, pourvû qu'il n'y ait rien qui ſe contrarie

trarie, & que la vraiſemblance y ſoit exactement obſervée ; il eſt encore bien plus juſte que les Peintres prennent cette licence, puis que ſans cela leurs ouvrages demeureroient privez de ce qui en rend la compoſition plus admirable, & fait connoître davantage la beauté du génie de leur Auteur. Que dans cette rencontre l'on ne pouvoit pas accuſer le Pouſſin d'avoir mis dans ſon Tableau, aucune choſe qui empêche l'unité d'action, & qui ne ſoit vrai-ſemblable, n'y ayant rien qui ne concoure à un même ſujet. Quoiqu'il n'ait pas entierement ſuivi le texte de l'Ecriture Sainte, on ne peut pas dire qu'il ſe ſoit éloigné de la verité de l'hiſtoire. Car s'il a voulu ſuivre celle de Joſephe, cet Auteur rapporte que les Juifs ayant reçû les cailles, Moïſe pria Dieu qu'il leur donnât encore une autre nourriture ; & que levant les mains en haut, il tomba comme des goutes de roſée qui groſſiſſoient à vûë d'œil, & que le peuple penſoit être de la neige : mais en ayant tous goûté, ils connurent que c'étoit une veritable nourriture qui leur étoit envoyée du Ciel : de ſorte que les matins, ils alloient dans la campagne en prendre leur proviſion pour la journée ſeulement.

Pour ce qui eſt d'avoir repreſenté des perſonnes, dont les unes ſont dans la miſe-

re,

re, & d'autres qui ſemblent avoir reçû du ſoulagement, c'eſt en quoi ce ſçavant homme montre qu'il n'étoit pas ignorant de l'art poëtique, ayant compoſé ſon ouvrage dans les regles qu'on doit obſerver aux piéces de théatre. Car pour peindre parfaitement l'hiſtoire qu'il traite, il avoit beſoin des parties neceſſaires à un Poëme, afin de paſſer de l'infortune au bonheur. L'on voit que ces groupes de differentes perſonnes qui font diverſes actions, ſont comme autant d'épiſodes qui ſervent à ce que l'on nomme *peripeties*, ou des moyens pour faire connoître le changement arrivé aux Iſraëlites qui ſortent d'une extrême miſere, & rentrent dans un état plus heureux : ainſi leur infortune eſt marquée par ces perſonnes languiſſantes & abbatuës. Le changement qui s'en fait, eſt figuré par la chûte de la Manne, & leur bonheur ſe connoît dans la poſſeſſion d'une nourriture qu'on leur voit amaſſer avec une joie extrême. De ſorte que bien loin de trouver quelque choſe à redire dans ce Tableau, on doit plûtôt admirer de quelle maniere le Pouſſin s'eſt conduit dans un ſujet ſi grand & ſi difficile, & où il n'a rien fait qui ne ſoit autoriſé par de bons exemples, & digne d'être imité par tous les Peintres qui viendront après lui.

Ce ſentiment fut celui non ſeulement de

de tous ceux de l'Académie qui étoient en grand nombre, mais encore de pluſieurs perſonnes Doctes dans les Sciences, & intelligentes dans les beaux Arts, leſquelles ſe trouverent à cette conference dont j'ai voulu vous faire le détail, parce qu'il me ſemble qu'elle ſert d'une approbation auſſi forte qu'on en peut deſirer, pour convaincre ceux qui oſent blamer ce que le Pouſſin a fait. Car que peut-on dire de plus avantageux que ce que je viens de rapporter au ſujet du tableau de la Manne? Et quel autre ouvrage pourroit-on faire voir, où il y eût un auſſi grand nombre de belles parties à conſiderer? On a examiné ce qui regarde l'invention, la diſpoſition, le deſſein, les proportions, les expreſſions, ce qui appartient à la beauté du coloris; & l'on n'a rien trouvé qui ne merite de l'admiration. Ainſi jugez, je vous prie, de quelle autorité peuvent être les ſentimens de ceux qui diſent, que ſi le Pouſſin a ſçû la Theorie de cet Art, il n'a pas été capable de le pratiquer comme ont fait beaucoup d'autres; lui, dont vous voyez, au jugement des Sçavans, des choſes exécutées avec une ſcience ſi profonde, des connoiſſances ſi particulieres, une beauté de pinceau ſi agréable, & un raiſonnement ſi ſolide.

Je pourrois vous donner encore pour exemple

exemple pluſieurs de ſes tableaux, pour vous faire voir de quelle ſorte il a heureuſement réüſſi dans l'exécution des differens modes qu'il s'eſt toûjours propoſez dans ſes ouvrages; & vous dire qu'on peut bien le conſiderer comme un génie extraordinaire, puiſqu'ayant trouvé l'art de mettre en pratique toutes les differentes manieres des plus ſçavans Maîtres de l'Antiquité, il s'en eſt fait des regles ſi certaines, qu'il a donné à ſes figures la force d'exprimer tels ſentimens qu'il a voulu, & de faire qu'elles inſpirent de pareils mouvemens dans l'ame de ceux qui voyent ſes tableaux.

Je l'ai déjà dit, que ce ſçavant homme a même ſurpaſſé en quelque ſorte les plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Antiquité qu'il s'eſt propoſé d'imiter, en ce que dans ſes ouvrages on y voit toutes les belles expreſſions qui ne ſe rencontroient que dans differens Maîtres. Car Timomachus qui repreſenta Ajax en colere, ne fut recommendable que pour avoir bien peint les paſſions les plus vehementes. Le talent particulier de Zeuxis, étoit de peindre des affections plus douces & plus tranquilles, comme il fit dans cette belle figure de Penelope, ſur le viſage de laquelle on reconnoiſſoit de la pudeur & de la ſageſſe. Le Sculpteur Cteſilas fut princi-

palement conſideré pour les expreſſions de douleur.

Mais, comme je viens de dire, ſi ces ſçavans ouvriers excelloient dans quelques parties, le Pouſſin les poſſedoit toutes. C'eſt dans dans le Tableau du petit Moïſe, qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, qu'on peut voir des effets de colere. Combien de ſujets ſaints & dévots, dont la comparaiſon ne ſe peut faire avec les Tableaux de Zeuxis, portent-ils les marques d'une ſainte pudeur, & d'une ſageſſe toute divine ?

Ce mourant auquel on donne l'Extrême-Onction, & dont je vous ai parlé, ne doit-il pas nous perſuader que ce qu'on a écrit de la Statuë de Cteſilas, n'eſt point une exaggeration ? Quels effets de reſpect & de crainte peut-on voir plus touchans que ceux du Tableau où Eſther paroit devant Aſſuérus ? Je vous ai entretenu des ſujets où il a ſi bien repreſenté la triſteſſe, la joye & les autres paſſions.

Y a-t-il rien de plus plaiſant & de plus gracieux que les Baccanales qu'il a peintes ? Dans celle qu'il fit pour Mr du Freſne, l'on voit une femme enjoüée, qui ſemble chanter & danſer en touchant des caſtagnettes, pendant qu'un jeune homme joüe de la flûte. C'eſt un des tableaux où il a pris plus de ſoin, & où il a ſuivi des pro-

proportions tirées des Statuës & des plus beaux bas-reliefs antiques. Ceux qui en ont une parfaite connoiſſance, n'ont pas de peine à découvrir de quelle ſorte il a obſervé ce qu'on y remarque de plus élegant; & comment il a ſouvent imité avec beaucoup d'adreſſe & de bonheur, ce qu'il y a de plus agréable dans le bas-relief des danſeuſes, dans les vaſes de Medicis & de Borgheſe, dans celui que l'on voit encore dans une Egliſe de Gaïéte au Royaume de Naples, dont il faiſoit une eſtime particuliere. Ces reſtes antiques ſont des chef-d'œuvres de l'art, qui lui ont paru bien plus dignes d'être pris pour modéles que des hommes malfaits, & des femmes telles qu'on les trouve, dont pluſieurs Peintres moins habiles ſe ſont contentez.

S'il a mis quelquefois dans ſes Tableaux, des figures entieres & telles qu'elles ſont dans les reſtes antiques, il n'a fait en cela qu'imiter les plus ſçavans Peintres qui l'ont précedé, & Raphaël le premier, leſquels pourtant ne s'en ſont point ſervis plus heureuſement que le Pouſſin. Car on peut dire, ſans vouloir le trop loüer à leur deſavantage, qu'ils n'ont point, comme lui, entendu à diſpoſer leurs figures dans les regles de la perſpective linéale & de celles de l'air, ni enrichi leurs Tableaux de païſages & d'évenemens qui ſervent non

ſeulement pour l'ornement du ſujet, mais inſtruiſent de quelques particularitez neceſſaires à l'Hiſtoire, & remettent devant les yeux les ceremonies & les coûtumes anciennes : ce qui ſatisfait les ſçavans, & donne du plaiſir à tout le monde.

Ainſi ayant repreſenté dans un païſage le corps de Phocion que l'on emporte hors du païs d'Athénes, comme il avoit été ordonné par le peuple, on apperçoit dans le lointain & proche la ville, une longue proceſſion qui ſert d'embelliſſement au Tableau, & d'inſtruction à ceux qui voyent cet ouvrage, parce que cela marque le jour de la mort de ce grand Capitaine qui fut le dix-neuviéme de Mars, jour auquel les Chevaliers avoient accoûtumé de faire une proceſſion à l'honneur de Jupiter.

Dans le Tableau que le Pouſſin fit pour Monſieur de Chantelou, où la Vierge eſt en Egypte, on y voit une autre ſorte de proceſſion de Prêtres Egyptiens, qui ont la tête raſe, ſont couronnez de verdure, & vêtus ſelon l'uſage du païs. Les uns ont des timbales, des flûtes, des trompettes : d'autres portent des éperviers ſur des bâtons : il y en a qui ſont ſous un porche, & qui ſemblent aller vers le Temple de leur Dieu Serapis, portant le cofre dans lequel étoient enfermez ſes os. Derriere une

une femme vétuë de jaune, eſt une ſorte de fabrique faite pour la retraite de l'oiſeau Ibis que l'on y voit, & une eſpece de tour dont le toit eſt concave, avec un grand vaſe pour recuëillir la roſée. Cependant le Peintre ne faiſoit point ces embelliſſemens par un pur caprice, & pour les avoir imaginez, ainſi qu'il l'écrivit alors. Il s'appuyoit ſur l'Hiſtoire, ou ſur des exemples antiques, comme dans cette ceremonie Egyptienne, " qu'il dit avoir " tirée du Temple de la Fortune de Paleſ- " trine, dont le pavé de Moſaïque repre- " ſentoit l'Hiſtoire naturelle & morale des " Egyptiens, & dont il s'eſt ſervi dans le " fond de ſon tableau, pour plaire, & " faire connoître que la Vierge étoit alors " en Egypte ".

C'eſt ainſi qu'il en a uſé en d'autres rencontres, quand, pour faire mieux connoître les lieux où les choſes ſe ſont paſſées, il en a donné quelques marques particulieres, ſoit par la magnificence des bâtimens, ſoit par les Divinitez des eaux qu'il a repreſentées ſous differentes figures; ſoit par les animaux paticuliers à chaque païs, ainſi que faiſoit le Peintre Néacles, qui pour marquer le Fleuve du Nil, mettoit ordinairement un crocodile tout proche. Dans le tableau où le Pouſſin a repreſenté le petit Moïſe trouvé ſur

les eaux, & qui eſt dans le cabinet du Roi, on voit une ville remplie de Palais magnifiques & de hautes pyramides, qui font connoître aſſez que c'eſt Memphis la Capitale d'Egypte.

Outre que les païſages qu'il a faits quinze ou ſeize ans avant ſa mort, ſont agréables par leurs differentes diſpoſitions, il y a mis des ſujets tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable, ou quelques actions extraordinaires qui ſatisfont l'eſprit, & divertiſſent les yeux.

Cette ſolitude qui eſt chez Monſieur le Marquis de Hauterive, où l'on voit des Moines aſſis contre terre, & appliquez à la lecture, ne cauſe-t'elle pas un certain repos à l'ame, qui fait naître un deſir de pouvoir joüir d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir des Religieux dans un deſert ſi paiſible & ſi charmant?

Le païſage qui eſt dans le cabinet de Monſieur Moreau, fait un effet contraire. La ſituation du lieu en eſt merveilleuſe; mais il y a ſur le devant, des figures qui expriment l'horreur & la crainte. Ce corps mort & étendu au bord d'une fontaine, & entouré d'un ſerpent; cet homme qui fuit avec la frayeur ſur le viſage, cette femme aſſiſe, & étonnée de le voir courir & ſi épouvanté, ſont des paſſions que peu d'autres Peintres ont ſçû figurer auſſi dignement

dignement que lui. On voit que cet homme court veritablement, tant l'équilibre de ſon corps eſt bien diſpoſé pour repreſenter une perſonne qui fuit de toute ſa force ; & cependant il ſemble qu'il ne court pas auſſi vîte qu'il voudroit. Ce n'eſt point, comme diſoit, il y a quelque tems, un de nos amis, de la ſeule grimace qu'il s'enfuit : ſes jambes & tout ſon corps marquent du mouvement.

Je pourrois vous parler de pluſieurs autres païſages que ce ſçavant homme a faits, où l'on trouve toûjours dequoi admirer, & ſe divertir : mais il faut que vous les voyez auſſi-bien que ſes autres tableaux qui ſont à Paris. Le Roi en a deux que le Pouſſin fit en 1641. pour le Cardinal de Richelieu. Dans l'un eſt repreſenté le Temps qui découvre la Verité ; & dans l'autre eſt peint comme Dieu s'apparut à Moïſe dans le buiſſon ardent.

Vous verrez chez le Sieur Stella aux Galeries du Louvre, Apollon qui pourſuit Daphné, une Danaé couchée ſur un lit, & Venus qui donne les armes à Enée. Ce dernier fut peint en 1639.

Dans le cabinet de Monſieur le Marquis de Hauterive eſt un Co iolan.

Dans celui de M. le Noſtre, un S. Jean qui Baptiſe le Peuple au bord du Jourdain. Un petit Moïſe trouvé ſur les eaux, peint

en 1638. Un autre tableau de la premiere maniere, repreſentant Narciſſe, qui ſe regarde dans une fontaine.

Il y a chez M. Fromont de Veines, un tableau de la mort de Saphira, & une Vierge dans un païſage accompagnée de cinq figures.

Dans le cabinet de M. Gamard des Chaſſes, on y voit Apollon & Daphné de la premiere maniere.

Monſieur Blondel, Maître des Mathématiques de Monſeigneur le Dauphin, a eû de M. de Richaumont un Sacrifice de Noé, & un Hercule entre le Vice & la Vertu, des premieres manieres du Pouſſin.

Il y a encore pluſieurs tableaux de ce ſçavant homme, deſquels je ne me ſouviens pas preſentement, qui ſe trouvent en divers cabinets de Paris, & que l'on déplace ſouvent, ou par la mort des curieux, ou par les échanges & les ventes qui s'en font.

Je ne demande pas, dit Pymandre, que vous faſſiez un effort de memoire pour vous en ſouvenir; vous en avez nommé un aſſez grand nombre. Mais pourſuivez, ſi vous le trouvez bon, d'examiner encore les excellentes qualitez de ce grand Peintre. Car bien que je cruſſe avoir une entiere connoiſſance de lui par ce que j'en ai vû, & par tout ce que j'en ai oüi dire, j'avoüe

j'avoüe que je ne m'étois point imaginé qu'il eût un rang ſi conſiderable parmi les Peintres les plus celebres ; & je ſuis ravi que la France ait produit un homme ſi rare, que les Italienss mêmes, comme vous diſiez tantôt, l'ayent reconnu pour le Raphaël des François.

Il eſt vrai, lui repartis-je, que la France & l'Italie n'ont point eû de Peintres plus ſçavans. Ils avoient beaucoup de reſſemblance dans la grandeur de leurs conceptions, dans le choix des ſujets nobles & relevez, dans le bon goût du deſſein, dans la belle & naturelle diſpoſition des figures, dans la forte & vive expreſſion de toutes les affections de l'ame. Tous les deux ſe ſont plus attachez à la forme qu'à la couleur, & ont preferé ce qui touche & ſatisfait l'eſprit & la raiſon, à ce qui ne contente que la vûë. Auſſi, plus on conſidere leurs ouvrages, & plus on les aime & on les admire.

Ne vous imaginez pas, s'il vous plaît, que la comparaiſon que je fais de ces hommes illuſtres, ſoit un moyen dont je me ſerve pour loüer davantage le Pouſſin : je ne prétends point établir ſon merite par rapport à ce qu'ont fait les plus grands Peintres, ſoit de ceux qui ont été avant lui, ſoit de ceux de ſon tems, ſoit encore de ceux qui ont travaillé depuis en quelque

païs que ce puiſſe être. Chacun d'eux a eû ſes talens particuliers; & ſi quelques-uns en ont poſſedé de très-conſiderables, je ne crois pas qu'on puiſſe pour cela rien diminuer de l'eſtime qu'on doit faire de lui. Je vous ai autrefois parlé des differentes qualitez qui ont donné de la réputation au Titien & au Corege : l'excellence & la beauté ſinguliere de leur travail n'a pas empêché que Raphaël n'ait été regardé comme le Maître de tous, parce qu'il poſſedoit des qualitez ſi grandes, qu'elles l'ont rendu ſans égal.

Mais ſi l'on vouloit marquer quelque difference entre Raphaël & le Pouſſin, on pourroit dire que Raphaël avoit reçû du Ciel ſon ſçavoir & les graces de ſon pinceau, & que le Pouſſin tenoit de la force de ſon génie & de ſes grandes études ſes belles connoiſſances, & tout ce qu'il poſſedoit de merveilleux dans ſon Art.

Pour bien juger de notre premier Peintre François, il faut le conſiderer ſeul ſans le comparer à d'autres; & regardant les talens particuliers qu'il a eûs, on aura de la peine à en trouver parmi ceux dont je vous ai parlé, qui lui ſoient comparables.

Il me ſemble que je vous ai aſſez fait connoître quelle étoit la force de ſon génie à bien inventer, & la beauté de ſon jugement à ne choiſir qu'une maniere grande

de & illuſtre. Les tableaux dont je vous ai fait des deſcriptions, vous doivent avoir perſuadé de ſon ſçavoir dans ce qui regarde la compoſition & l'ordonnance. Vous y avez pû remarquer ſa ſcience dans l'art de bien deſſiner les figures, & donner des proportions convenables aux perſonnes, aux ſexes, aux âges & aux differentes conditions. C'eſt lui qui a fait paroître le premier, cet art admirable de bien traiter les ſujets dans toutes les circonſtances les plus nobles, & qui comme un flambeau a ſervi de lumiere pour voir ce que les autres n'ont fait qu'avec deſordre & confuſion.

Il étudioit ſans ceſſe tout ce qui étoit neceſſaire à ſa profeſſion, & ne commençoit jamais un tableau ſans avoir bien medité ſur les attitudes de ſes figures qu'il deſſinoit toutes en particulier & avec ſoin. Auſſi on pouvoit ſur ſes premieres penſées & ſur les ſimples eſquiſſes qu'il en faiſoit, connoître que ſon ouvrage ſeroit conforme à ce qu'on attendoit de lui. Il diſpoſoit ſur une table de petits modéles qu'il couvroit de vétemens pour juger de l'effet & de la diſpoſition de tous les corps enſemble, & cherchoit ſi fort à imiter toûjours la nature, que je l'ai vû conſiderer juſques à des pierres, à des mottes de terre, & à des morceaux de bois, pour mieux imiter des Rochers, des terraſſes, & des

troncs d'arbres. Il peignoit avec une propreté, & d'une maniere toute particuliere. Il arrangeoit sur sa palette toutes ses teintes si justes, qu'il ne donnoit pas un coup de pinceau inutilement, & jamais ne tourmentoit ses couleurs. Il est vrai que le tremblement de sa main ne lui eût pas permis de travailler avec la même facilité que font d'autres Peintres : mais la force de son génie & son grand jugement reparoient en lui la foiblesse de la main.

Quelque ouvrage qu'il fist, il ne s'agitoit point avec trop de violence : il se conduisoit avec moderation sans paroître plus foible à la fin de son travail qu'au commencement, parce que le beau feu qui échaufoit son imagination, avoit toûjours une force pareille. La lumiere qui éclairoit ses pensées, étoit uniforme, pure & sans fumée. Soit qu'il fallût faire voir dans ses compositions de la vehemence, & quelquefois de la colere & de l'indignation, soit qu'il fût obligé de representer les mouvemens d'une juste douleur, il ne se transportoit jamais trop, mais se conduisoit avec une égale prudence, & une même sagesse. S'il traitoit quelques sujets poëtiques, c'étoit d'une maniere fleurie & élegante ; & si dans les Baccanales il a tâché de plaire, & de divertir par les actions & manieres enjoüées qu'on y voit, il a cependant

pendant toûjours conſervé plus de gravité & de modeſtie que beaucoup d'autres Peintres qui ont pris de trop grandes libertez.

Il eſt vrai qu'on peut regarder en lui comme une adreſſe toute particuliere, le ſoin qu'il a eû de peindre avec beaucoup d'amour & d'agrémens ces ſortes de ſujets, & de les avoir remplis de plus d'embelliſſemens que les actions hiſtoriques qu'il a traitées, dans leſquelles on trouve la verité belle & bien ornée, mais ſans fard, & où ſouvent même il a affecté de retrencher certaines richeſſes que le ſujet auroit pû recevoir, mais qui ſe trouvent bien recompenſées par la grande beauté de ſes figures.

On voit pourtant dans la compoſition des uns & des autres, qu'à l'exemple des ſçavans Orateurs, ſon intention a été d'en ſerrer toutes les parties qu'il diviſe en certains membres, auſquels il ne donne d'étenduë que ce qui eſt neceſſaire pour exprimer ſa penſée, ſans qu'il y ait dans ſon ouvrage ni embarras, ni confuſion, ni rien de ſuperflu.

L'on n'y voit jamais de mouvemens qui ne ſoient conformes à ce que les perſonnages doivent faire. Ces racourciſſemens deſagréables, ces contraſtes d'attitudes & d'actions contraintes & ſouvent ridicules,

les, que certains Peintres recherchent, & affectent ſi fort, pour donner, diſent-ils, plus de vie & d'agitation à leurs figures, ne ſe rencontrent point dans les tableaux du Pouſſin : tout y paroît naturel, facile, commode & agréable : chaque perſonne fait ce qu'elle doit faire, avec grace & bienſeance.

Ce n'eſt pas avec un moindre ſuccès qu'il a réüſſi dans l'expreſſion de toutes les paſſions de l'ame. Je vous ai fait obſerver que quelques fortes qu'elles ſoient, il ne les outre jamais ; qu'il connoît juſques à quel degré il faut les marquer : & ce qui eſt encore conſiderable, il ſçait faire un parfait diſcernement des perſonnes capables des plus fortes paſſions, & de quelle maniere il faut les en rendre touchées.

On ne voit rien de trop recherché, ni de trop négligé dans ſes tableaux. Les bâtimens, les habits, & generalement tous les accommodemens ſont toûjours conformes à ſon ſujet.

Les lumieres & les ombres ſont répanduës de la même ſorte que la nature les fait paroître ; il n'affecte point d'en repreſenter de plus grandes, ni de donner plus de force ou de foibleſſe à ſes corps ; il ſçait l'art de les faire fuïr ou avancer par des moyens naturels & agréables. Il entend parfaitement l'amitié que les couleurs ont les unes

avec

avec les autres; & quoiqu'il ſe ſerve également dans le près & dans le loin, de couleurs claires & vives, il les rompt, les affoiblit & les diſpoſe de ſorte, qu'elles ne ſe nuiſent point les unes aux autres, & font toûjours un bel effet. Je vous ai parlé tant de fois de ſon intelligence à bien faire toutes ſortes de païſages, & à les rendre ſi plaiſans & ſi naturels, qu'on peut dire que hors le Titien, on ne voit pas de Peintre qui en ait fait de comparables aux ſiens. Il touchoit parfaitement toutes ſortes d'arbres, & en exprimoit les differences & l'agitation; il diſpoſoit les terraſſes d'une maniere naturelle, mais bien choiſie; donnoit da la fraîcheur aux eaux, qu'il embelliſſoit des reflets des objets voiſins; ornoit les campagnes & les colines, de villes ou de fabriques bien entenduës, diminuant les choſes les plus éloignées avec une entente merveilleuſe; & pour donner ce précieux que l'on voit dans ſes ouvrages, il faiſoit naître des accidens de jours & d'ombres par des rencontres de nuages & par des vapeurs ou des exhalaiſons élevées en l'air, dont il ſçavoit parfaitement faire les differences de celles du matin & de celles du ſoir.

Dans quelques-uns de ſes tableaux, il a repreſenté des tems calmes & ſerains; dans d'autres, des pluyes, des vents & des

des orages, comme ceux que vous avez vûs autrefois chez le Sieur Pointel. Le Pouſſin les fit en 1651. & dans le même tems il écrivit au Sieur Stella, " qu'il avoit » fait pour le Cavalier del Pozzo, un grand » païſage, dans lequel, lui dit-il, j'ai eſ- » ſayé de repreſenter une tempête ſur ter- » re, imitant le mieux que j'ai pû, l'effet » d'un vent impetueux, d'un air rempli » d'obſcurité, de pluye, d'éclairs & de » foudres qui tombent en pluſieurs en- » droits, non ſans y faire du deſordre. Tou- » tes les figures qu'on y voit, joüent leur » perſonnage ſelon le tems qu'il fait ; » les unes fuyent au travers de la pouſſie- » re, & ſuivent le vent qui les emporte ; » d'autres au contraire vont contre le vent, » & marchent avec peine, mettant leurs » mains devant leurs yeux. D'un côté un » Berger court, & abandonne ſon trou- » peau, voyant un Lion, qui, après a- » voir mis par terre certains Bouviers, » en attaque d'autres, dont les uns ſe dé- » fendent, & les autres piquent leurs » bœufs, & tâchent de ſe ſauver. Dans ce » deſordre la pouſſiere s'éleve par gros » tou billons. Un chien aſſez éloigné, a- » boye & ſe heriſſe le poil, ſans oſer ap- » procher. Sur le devant du tableau l'on » voit Pirame mort & étendu par terre, & » auprès de lui Tiſbé qui s'abandonne à la » douleur ».

Voilà

Voilà de quelle maniere il ſçavoit peindre parfaitement toutes ſortes de ſujets, & même les effets les plus extraordinaires de la nature, quelques difficiles qu'ils ſoient à repreſenter; accompagnant ſes païſages d'hiſtoires, ou d'actions convenables: comme dans celui-ci, qui eſt un tems fâcheux, il a trouvé un ſujet triſte & lugubre.

Toutes les choſes que je viens de vous rapporter, ne doivent-elles pas faire prononcer en faveur du Pouſſin, ſans être même obligé d'attendre le jugement de quelque ſçavant qui les autoriſe?

En effet, dit Pymandre, je tiens que ce que la multitude approuve, doit être auſſi approuvé des Doctes: la grande eſtime que tout le monde fait des tableaux du Pouſſin, eſt un eſpece de jugement populaire, où je voi que les ignorans & les habiles ne ſont point de differens avis.

Enfin, repris-je, nous avons parlé de pluſieurs ſçavans hommes qui ont travaillé long-tems, & qui par le ſecours de l'étude & une longue pratique, ont tâché de ſe rendre capables d'exprimer noblement leurs penſées. Mais après avoir bien conſideré tout ce qu'ils ont fait de plus beau, & même avoir examiné les ouvrages des Anciens dans le peu de choſes à fraiſque que l'on a tirez de la Vigne Adriane, &

particulierement ce mariage qui est dans la Vigne Aldobrandine, dont la simplicité & la noblesse qu'on y remarque, ont fait concevoir au Poussin quel pouvoit être le génie de ces grands hommes: il faut avoüer que ce Peintre, sans s'attacher à aucune maniere, s'est fait le maître de soi-même, & l'auteur de toutes les belles inventions qui rempliſſent ses tableaux; qu'il n'a rien appris des Peintres de son tems, sinon à éviter les défauts dans lesquels ils sont tombez; que nous lui sommes redevables de la connoissance que nous pouvons avoir de la plus grande perfection de cet art. Et l'on peut dire qu'il a rendu un signalé service à sa patrie, en y répandant les sçavantes productions de son esprit, lesquelles relevent considerablement l'honneur & la gloire des Peintres François, & serviront à l'avenir d'éxemples & de modéles à ceux qui voudront exceller dans leur profession.

Pymandre vouloit me parler, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques personnes: ce qui nous obligea de finir notre conversation, & de remettre à une autre fois ce que nous avions encore à dire.

ENTRE-

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET SUR
LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

PYmandre avoit été ſi ſatisfait de notre derniere converſation, qu'étant venu me trouver quelque tems après, il me parla d'abord du Pouſſin, & me demanda s'il n'avoit pas laiſſé des Diſciples qui euſſent ſuivi ſa maniere, & profité des lumieres d'un ſi ſçavant homme.

Le Pouſſin, lui dis-je, n'a point eû de Maîtres qu'il ait imitez, & n'a point fait d'Eleves, travaillant toûjours ſeul dans ſon cabinet ſans entreprendre de grands ouvrages. Il n'avoit beſoin de perſonne pour lui

lui aider : & auſſi ne voit-on point de tableaux de lui qui ne ſoient entierement de ſa main. Il ne vouloit pas même permettre qu'on copiât ce qu'il faiſoit, ſçachant la difference qu'il y a d'une copie à un original. M. de Chantelou l'ayant prié de faire copier les ſept Sacremens du Cavalier del Pozzo, il ne pût s'y réſoudre : il aima mieux être le copiſte de ſes propres ouvrages que de les confier à un autre. Il eſt vrai qu'il n'y a rien dans les ſept Sacremens de Monſieur de Chantelou, qui ne ſoit different de ceux du Cavalier del Pozzo, & qu'au lieu de copies il a fait de ſeconds originaux encore plus parfaits que les premiers. Vous pouvez juger de la difference qu'il y a des uns aux autres, par les Eſtampes que l'on en a gravées.

Il s'eſt trouvé quelques particuliers qui ont voulu imiter ſa maniere, mais nul n'en a approché. Le petit le Maire a fait pluſieurs tableaux d'après ſes deſſeins. GASPRE DU GHET ſon beau-frere, a auſſi peint dans le goût du Pouſſin, des païſages aſſez beaux, particulierement ſur la fin de ſa vie. On pourroit même dire de quelques-uns que c'étoit les reſtes des feſtins du Pouſſin, comme on a dit autrefois des Tragedies d'Euripides, que c'étoit les reſtes des feſtins d'Homere. Gaſpre mourut peu de tems après ſon beau-frere.

Com-

Comme c'eſt la mort, dit Pymandre, qui auſſi-bien que le tems, leve le voile dont toutes les actions des hommes ont été cachées pendant leur vie, & qui donne moyen d'en juger avec liberté, il me ſemble que c'eſt depuis que le Pouſſin n'eſt plus au monde, qu'on a encore mieux connu ſon merite. L'eſtime qu'on fait de lui, & le prix où ſont ſes ouvrages, font juger de leur valeur; & c'eſt en cela que ſon ſort pareil au ſort des grands hommes, eſt different de celui de pluſieurs autres Peintres qui ont eû ſeulement pendant leur vie une fauſſe reputation.

Il a joüi, repartis-je, d'un bonheur d'autant plus grand qu'il étoit ſelon ſes deſirs; parce que ne ſouhaitant que de travailler avec tranquillité, & aux choſes qui étoient de ſon goût, il l'a toûjours fait avec un applaudiſſement general. Mais il eſt vrai que quand je conſidere les Tableaux de cet excellent homme, & ceux de quelques Peintres qui ont eû du merite, je voi qu'il y a une grande difference entre les bons & les ſçavans Peintres: j'appelle un bon Peintre celui qui dans ſes ouvrages s'exprime avec ordre, avec beaucoup de force, de grace & de netteté, & qui en imitant bien ce qu'il veut repreſenter, ſatisfait les eſprits ordinaires, & plaît aux yeux de tout le monde: mais celui-là ſeul me paroit

digne

digne d'être appellé ſçavant, qui non ſeulement poſſede toutes ces belles parties, mais encore qui attirant ſur ſes ouvrages l'admiration des eſprits même du premier rang, ennoblit les matieres les plus communes par la ſublimité de ſes penſées, & trouve dans ſon imagination & dans ſa mémoire, comme dans deux ſources inépuiſables, tout ce qui peut rendre ſes Tableaux entierement parfaits.

Veritablement dans le reſte des choſes que j'ai à vous dire aujourd'hui, il me ſeroit malaiſé de vous rapporter des exemples ſemblables à ceux que notre Peintre François nous a fournis. Cependant, comme il n'y a point d'homme qui poſſede univerſellement toutes les ſciences, mais que le plus & le moins met de la difference entre les plus habiles, il faut eſtimer dans chaque particulier les talens qu'il a reçûs, & lorſqu'il a excellé dans quelque partie, le conſiderer par les choſes qu'il a ſçû faire le mieux. Car comme il n'y a rien dans la nature qui n'ait de la beauté, cette beauté eſt toûjours digne d'être regardée, lorſque l'art a pris ſoin de la bien imiter. C'eſt pourquoi dans la Peinture on loüe avec juſtice, ceux qui ont parfaitement réüſſi à faire des païſages, des fleurs, des fruits & des animaux, quand leur génie n'a pas été capable de plus grands ſujets;

& alors ils ſont d'autant plus dignes de loüange, qu'ils ont fait paroître plus de jugement dans le beau choix & l'agreable diſpoſition de ce qu'ils ont tâché de repreſenter.

Pendant la vie du Pouſſin, il y avoit pluſieurs Peintres qui travailloient en Italie avec reputation dans ces divers genres de Peinture, & qui ſont morts peu de tems après lui. Claude Gelée, dit le Lorrain, qui a ſi bien copié la nature dans ſes païſages, avoit un diſciple nommé JEAN DOMINIQUE, qui s'eſt fait connoître pour l'avoir bien imité.

Quant aux Peintres d'Hiſtoires, qui avoient alors le plus d'emploi à Rome, je puis vous nommer ANDRÉ SACCHI, autrement André Ouche, Eleve de l'Albane, & ANDRÉ CAMACÉE, diſciple du Dominiquin. Ils ont eû des talens qui pouvoient les faire conſiderer. Vous avez vû de leurs ouvrages dans les appartemens du Palais des Barberins à Montecaval. André Sacchi étoit Romain, & a fait pluſieurs Tableaux dans l'Egliſe de S. Pierre & en divers autres lieux. Le Camacée avoit pris naiſſance à Bevagna, à treize milles de Spolete. Il a auſſi peint dans l'Egliſe de Saint Pierre & à Saint Jean de Latran.

PIERRE BERRETIN de Cortone les ſurpaſſa

paſſa de beaucoup dans la *gentilleſſe* d'eſprit pour ce qui regarde l'invention, & dans le bel emploi des couleurs. Il n'étoit pas extrêmement correct dans le deſſein, ni ſçavant pour les fortes expreſſions: mais il n'y a guéres eû de Peintre de ſon tems, qui pour les grandes ordonnances, ait été plus ingenieux, plus facile & plus agréable.

Comme nous avons dit qu'il y a deux ſouveraines qualitez dans la Peinture; l'une de travailler avec ſcience pour inſtruire, & l'autre de peindre agréablement pour plaire; & que celui qui plaît, fait un effet bien plus general que celui qui inſtruit, on peut dire auſſi que la qualité neceſſaire pour plaire, étoit le partage de Pietre de Cortone. Combien de fois avons-nous conſideré dans Rome le Salon du Palais Barberin, où nous trouvions tant de graces & de nobleſſe dans la diſpoſition des figures, tant d'agrément dans leurs attitudes & dans leurs airs de têtes; une ſi belle union dans leurs couleurs, & ce que les Italiens nomment *Vaguezza*? Quoique cet ouvrage ſoit à fraiſque, il n'y a pas moins de force & de tendreſſe que s'il étoit peint à l'huile. Et bien que le deſſein n'en ſoit pas d'un goût exquis, ni les draperies des figures tout-à-fait bien entenduës & naturelles; cependant il ſe trouve

que

que le tout enſemble a quelque choſe de ſi gracieux & de ſi doux à la vûë, qu'il n'y a perſonne qui ne ſente beaucoup de plaiſir en le regardant.

Auſſi n'étoit-ce pas ſon coup d'eſſai. Etant venu à Rome fort jeune, avec intention de s'appliquer entierement à la Peinture, il eut pour Maître un Peintre Florentin aſſez habile, ſous lequel il fit en peu de tems un progrès conſiderable. M. Alexandre Saccheti, & ſon frere le Cardinal, ayant conçû pour lui beaucoup d'eſtime, le reçûrent dans leur Palais, & le firent travailler à pluſieurs ſujets, & entr'autres à un Raviſſement des Sabines. Mais le premier Tableau qu'il expoſa en public, fut une Nativité de Notre Seigneur, qui eſt dans l'Egliſe de *San Salvatore in Lauro*, proche le Mont Jordan. Cet ouvrage qui tenoit beaucoup de la maniere des Caraches, lui donna de la reputation, & fut cauſe que le Pape Urbain VIII. le fit peindre dans l'Egliſe de Sainte Bibienne, où ſon Maître travailloit auſſi dans le même tems.

Ce fut enſuite de cela que le Pape lui fit faire ce grand Salon du Palais Barberin dont je viens de parler. L'on en voit des Eſtampes gravées par Bloémart dans le Livre d'*Ædes Barberini*, par leſquelles on peut juger de la compoſition & des or-

nemens dont la voûte de ce Salon est enrichie.

Après que le Cortone eût fini ce Salon, il alla à Venise, & delà il passa dans la Lombardie pour y voir les plus excellens Tableaux des Peintres de cepaïs-là. Comme il s'en retournoit par Florence, le Grand Duc l'arrêta pour peindre un Salon & quelques appartemens du Palais Piti. C'est particulierement dans un des platfonds où il a peint la Vertu enlevée, qu'on peut voir ce qu'il a fait de plus beau pour ce qui regarde le coloris. Il est vrai qu'il n'acheva pas tout ce que le Grand Duc lui avoit ordonné, parce que les Peintres de Florence, jaloux de le voir dans l'emploi, & cherchant à lui rendre de mauvais offices, persuaderent au Cardinal oncle du Duc, que certains Tableaux du Titien & d'autres Peintres Lombards que Pietre de Cortone avoit achetez, n'étoient point Originaux. Le Cardinal lui en ayant fait des reproches, il en fut si touché, qu'après avoir fini quelques ouvrages déjà beaucoup avancez, il demanda permission d'aller faire un voyage à Rome. Le Grand Duc lui accorda ce qu'il desiroit, & lui fit donner dix mille écus pour récompense de ce qu'il avoit fait. Mais le Cortone étant arrivé à Rome, ne voulut plus retourner à Florence; & ce fut un de ses Eleves

ves nommé *Ciro Ferri*, imitateur de ſa maniere, qui acheva ce qu'il avoit laiſſé à faire au Palais Piti.

Pietre commença à peindre pour les Peres de l'Oratoire à la *Chieſa nova*. Il y travailla à pluſieurs repriſes, parce qu'il fut employé pendant trois ans par le Pape Innocent X. à peindre la Galerie du Palais Pamphile à la Place Navone, où il repreſenta pluſieurs ſujets tirez de l'Eneïde de Virgile. Il fit enſuite un deſſein pour peindre le Dome de Sainte Agnés, & pluſieurs cartons colorez pour les ouvrages de Moſaïque qu'on vouloit faire dans des voûtes ou petits domes de l'Egliſe de Saint Pierre. Mais ſa ſanté ne lui permettoit pas d'executer tout ce qu'il eût bien voulu entreprendre : car la grandeur du travail ne l'étonnoit pas, ayant même beaucoup plus de facilité pour les grands ouvrages, à cauſe de la pratique qu'il y avoit acquiſe, que pour les petits Tableaux auſquels il travailloit moins ſouvent.

Il eſt vrai qu'il ne s'appliquoit à ceux-ci que quand il étoit incommodé de la goute, & que ne pouvant ſortir de ſa chambre, il employoit quelques heures pour ſe délaſſer, & pour ſatisfaire ſes amis : auſſi ſes petits Tableaux ne ſont pas comparables à ſes autres ouvrages.

D'où vient, me dit Pymandre, qu'il ne

réuſſiſſoit pas dans ſes Tableaux de moyenne grandeur comme le pouſſin a fait dans les ſiens ? Quelle eſt, je vous prie, la raiſon de cette difference?

Il s'eſt trouvé, lui répondis-je, aſſez de Peintres qui ont fait très-peu de Tableaux de chevalet, quoiqu'ils euſſent pû s'en bien acquiter ; mais ne pouvant s'aſſujetir à de petites choſes, ils aimoient mieux s'attacher uniquement à de grands ouvravrages.

D'autres qui ont trouvé plus d'utilité dans les grandes entrepriſes, ont cru qu'elles feroient aſſez de bruit pour que le public eût une bonne opinion d'eux, & que pour la conſerver, ils ne devoient point expoſer d'autres tableaux au jugement des Sçavans, ne ſe mettant pas en peine que leur nom paſſât à la poſterité.

D'auttres encore, qui ont eû des conſiderations plus raiſonnables, ont connu qu'ils réuſſiſſoient mieux dans les grandes choſes que dans les petites, comme il eſt ordinaire à ceux qui ont beaucoup de feu & de facilité à executter leurs penſées. Telles étoient les qualitez de Pietre de Cortone. Quand il travailloit à de grands Tableaux, la vivacité de ſon eſprit, & une émotion violente qui animoit ſa main ; & qui lui étoit comme naturelle, l'échaufoit, & l'emportoit hors de lui-même: ce qui faiſoit

que

que ſes productions étoient pleines de chaleur & de vehemence; au lieu que quand recuëilli dans ſon cabinet, il prenoit le pinceau pour travailler avec plus de repos, cette émotion qui comme un vent impeteueux l'agitoit dans les grands lieux, ſe trouvant plus reſſerrée, affoibliſſoit le feu de ſon imagination; & ſes penſées demeurant ſans vigueur, devenoient languiſſantes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſe ſont étudiez à travailler avec tranquillité d'une maniere plus correcte & plus arrêtée; leur jugement les accompagne toûjours; ils agiſſent en toutes choſes avec les mêmes lumieres, & par ce moyen conſervent une force égale & un ſemblable caractere, ſoit qu'ils travaillent à de grands Tableaux, ſoit qu'ils en peignent de plus petits, ſoit même qu'ils ne faſſent que de ſimples deſſeins. Comme l'eſprit ne peut être continuellement dans un même degré de chaleur, lorſque cette chaleur vient à diminuer, il faut que la force, & ſi j'oſe le dire, toute la flamme d'un Peintre s'éteigne. De ſorte que c'eſt ſeulement dans les grandes productions du Cortone qu'on découvre la beauté de ſon imagination: comme au contraire, on apperçoit également dans tons les Tableaux du Pouſſin, cette force d'eſprit, cette ſcience ſolide &

ce profond raiſonnement qui l'ont rendu ſuperieur à tant d'autres.

Cependant il ne faut pas diſconvenir que le Cortone n'ait un aſſez grand nombre de Tableaux de grandeurs médiocres qui ſon d'une beauté conſiderable. On en voit dans des Egliſes de Rome, & en pluſieurs endroits d'Italie. Il y en a de ſa plus forte maniere dans le cabinet du Roi, dans celui du Chevalier de Lorraine, & dans la Galerie de l'Hôtel de la Vrilliere.

Depuis qu'il fut arrivé à Rome, il ne vécut que ſept ans, & preſque toûjours malade de la goute, dont il mourut le 22. Mai 1669. Il fut enterré dans l'Egliſe de Saint Luc, qui n'étoit anciennement dediée qu'à Sainte Martine. Mais en 1588. le Pape Sixte V. l'ayant accordée à la compagnie des Peintres, elle fut encore dédiée à Saint Luc leur Patron, ſous le Pontificat d'Urbain VIII. Comme elle étoit en fort mauvais état, à cauſe de ſon antiquité, quoiqu'on l'eût réparée pluſieurs fois, les Cardinaux Barberin la firent rebâtir dès les fondemens : ce qui fut executé ſur les deſſeins de Pietre de Cortone, qui contribua non ſeulement par ſa conduite & par ſon travail, mais auſſi par ſes liberalitez, à la dépenſe du bâtiment de cette Egliſe, & à parer l'Autel de riches ornemens.

La vertu & le merite de ce Peintre lui acquirent

acquirent durant ſa vie l'eſtime & l'amitié de tout le monde. Ce fut après qu'il eût achevé le Portail de l'Egliſe de Notre Dame de la Paix, que le Pape Alexandre VII. l'honora de l'Ordre de Chevalier de l'Eperon d'or, qu'il reçût de la main du Cardinal Sacchetti, ſon ancien protecteur. Pour marque de ſa reconnoiſſance, il fit preſent au Pape de deux Tableaux, l'un d'un Ange Gardien, l'autre d'un Saint Michel; & le Pape lui donna une chaîne d'or avec la Croix de Chevalier.

Le Cortone étoit bien fait de corps, la taille grande, l'eſprit vif, la memoire heureuſe, ouvert & agreable dans ſes diſcours, prompt & facile au travail qu'il entreprenoit avec joye ſi-tôt que la goute lui donnoit du relâche, mais dont ſur la fin de ſes jours, il fut tellement accablé, qu'il avoit même de la peine à parler.

CLEANTE & VELASQUE étoient deux Peintres Eſpagnols contemporains du Cortone. Il y a dans le Cabinet du Roi un Païſage accompagné de figures, fait par Cleante; & dans les apartemens bas du Louvre, pluſieurs Portraits de la Maiſon d'Aûtriche peints par Velaſque.

Que trouvez-vous, dit Pymandre, d'excellent dans les ouvrages de ces deux inconnus? Car je ne me ſouviens pas d'en avoir oüi parler: auſſi n'eſt-il gué-

res ſorti de grands Peintres de leur païs.

J'y remarque, lui répondis-je, les mêmes qualitez qui ſe rencontrent dans les autres qui n'ont pas tenu le premier rang, hormis qu'il ſemble à voir la maniere de ces deux Eſpagnols, qu'ils ayent choiſi & regardé la nature d'une façon toute particuliere, ne donnant point à leurs tableaux outre la naturelle reſſemblance, ce bel air qui releve & fait paroître avec grace ceux des autres Peintres dont nous avons parlé.

Et quel eſt, dit Pymandre, ce bel air? Je ne puis bien le dire, répondis-je; mais ce que je ſçai, eſt que je connois bien qu'il y en a un, & vous le connoîtrez comme moi, ſi vous obſervez les tableaux des Peintres d'Italie. Car vous y remarquerez un certain goût tout particulier qui ne ſe voit point dans ceux des Peintres étrangers qui ont conſervé celui de leurs païs; & cette difference ne ſe remarque pas ſeulement dans les ouvrages des plus excellens Peintres, mais même dans les tableaux des Peintres ordinaires. On peut juger de cela par ceux d'ALEXANDRE VERONESE, qui vivoit de ce tems-là. Il étoit de Verone. Quoique ſa maniere fût foible & léchée, elle étoit néanmoins agréable. Il étoit plus fort dans la couleur que dans le deſſein. Il peignit toutes ſes figures dans le naturel, & pour modéles il ſe ſervoit ordinairement de

de ſa femme & de ſes filles. Il n'étoit pas de ceux qui ſe donnent la peine de faire pluſieurs deſſeins d'un même ſujet pour choiſir le meilleur ; car ſans mediter ſur l'invention & la diſpoſition de ſon ouvrage, il commençoit tout d'un coup à peindre ſur ſa toile, plaçant ſes figures les unes auprès des autres à meſure qu'il les finiſſoit. Il eſt vrai auſſi que ce qu'il a fait, n'entrera jamais en comparaiſon de ce qu'on voit des grands Maîtres, quoiqu'il ſe trouve quelques morceaux de lui aſſez bien peints. Vous pouvez voir dans le cabinet du Roi, un tableau de moyenne grandeur, où il a repreſenté le Déluge, & un autre où la Vierge tient le petit Jeſus qui met un anneau au doit de Sainte Catherine. On rencontre peu de ſes tableaux, parce que la plûpart ont été portez en Eſpagne; auſſi ne travailloit-il quaſi que pour ceux de cette nation, & n'avoit aucun commerce avec les François, & même fort peu avec les Italiens.

Paſſons, ſi vous voulez, tous les Peintres qui ſont morts en Italie depuis ceux que je viens de nommer, ſi ce n'eſt que vous ſoyez bien aiſe de ſçavoir ſeulement leurs noms, & à quel genre de peinture ils ſe ſont appliquez : car vous ne devez pas vous attendre que j'en remarque aucun qui ſoit comparable aux derniers dont j'ai parlé

pour ce qui regarde l'Hiſtoire, puiſque même je ne me ſouviens que de quelques-uns qui ont eû d'autres ſortes de talens, comme de DOMINIQUE & MATHIEU BOURBON de Boulogne, qui repreſentoient des Perſpectives & de l'Architecture, & qui ont beaucoup travaillé à Lyon & en Avignon.

SALVATOR ROSE, dit Salvatoriel, Napolitain, dont le veritable génie étoit de peindre des batailles, n'étoit pas agréable dans les autres grands ſujets. Il faiſoit aſſez bien les Ports de mer & les païſages, néanmoins toûjours d'une maniere bizarre & extraordinaire. C'étoit un homme imaginatif, qui faiſoit facilement des vers, & d'une converſation aiſée. Il mourut en 1673. Il y a de ſes ouvrages dans le cabinet du Roi & au Palais Mazarin.

LE CAVALIER CALABRESE mourut auſſi dans ce tems-là. Il a travaillé à Rome dans l'Egliſe de Saint André de la Val, & peignoit aſſez bien les figures.

MARIO DE FIORI de Rome (1) étoit un excellent Peintre pour bien faire des fleurs.

MICHEL DEL CAMPIDOGLIO faiſoit auſſi des fleurs & des fruits; mais il étoit mort quelques années avant les derniers que j'ai nommez.

Bien

(1) Il mourut en 1656.

Bien que ces ſortes d'ouvrages ne ſoient pas les plus conſiderables dans l'art de peindre, toutefois ceux qui s'y ſont le plus ſignalez, n'ont pas laiſſé d'acquerir de la reputation, comme LABRADOR, DE SOMME, & MICHEL ANGE DES BATAILLES.

FIORAVENTE & le MALTOIS ſe ſont mis en eſtime par les Tapis & les inſtrumens de muſique, les vaſes, & les autres choſes de cette nature qu'ils repreſentoient dans une grande perfection; mais revenons à nos Peintres François.

Quelques années avant la mort de Voüet, pluſieurs Peintres inquietez dans l'exercice de leur profeſſion par les Maîtres Peintres de Paris, s'unirent enſemble (1), & formerent une Académie qui fut autoriſée par le Roi, & qui reçût de Sa Majeſté une protection favorable. D'abord elle fut gouvernée par douze Anciens, & eut pour Chef M. de Charmois amateur des beaux Arts, lequel par ſes ſoins & par ſon credit avoit beaucoup contribué à ſon établiſſement. Enſuite le Roi donna à ceux qui compoſoient cette Académie, un logement pour faire leurs aſſemblées, leur accorda des privileges, & les gratifia d'une penſion, & agrea le choix qu'ils avoient fait du Cardinal Mazarin pour

(1) Etabliſſement de l'Académie de Peinture & de Sculpture.

leur Protecteur, & de Monſieur le Chancelier Seguier pour leur Viceprotecteur.

Après la mort du Cardinal, Monſieur le Chancelier fut Protecteur, & Monſieur Colbert Viceprotecteur; & lorſque Monſieur le Chancelier (1) mourut, Monſieur Colbert prit la protection de l'Académie, & Monſieur le Marquis de Seignelay fut Viceprotecteur.

Elle fut donc gouvernée dans ſon origine par un Chef qui n'étoit pas Peintre de profeſſion : mais depuis on a fait pluſieurs nouveaux Statuts & divers Reglemens, par leſquels elle ſe trouve compoſée, après la perſonne du Protecteur & Viceprotecteur, d'un Directeur, d'un Chancelier, de quatre Recteurs, de douze Profeſſeurs, d'Ajoints à Recteurs & à Profeſſeurs, de Conſeillers, Secretaire, de deux Profeſſeurs, l'un pour l'Anatomie, & l'autre pour la Géométrie & la Perſpective, & de deux Huiſſiers. Monſieur Ratabon rempliſſoit la charge de Directeur lorſqu'il mourut.

Quand l'Académie reçoit quelqu'un, il eſt admis dans la Compagnie pour Peintre, ou pour Sculpteur. Les Peintres ſont reçûs ſelon le talent qu'ils ont dans la Peinture, diſtinguant ceux qui travaillent à l'Hiſtoire, d'avec ceux qui ne font que

(1) En 1672.

que des Portraits, ou des Batailles, ou des Païſages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou bien qui ne peignent que de mignature, ou qui s'appliquent à la gravûre, ou à quelque autre partie qui regarde le deſſein.

Je vous fais ce détail, afin qu'en parlant des Peintres de l'Académie qui ſont morts depuis ſon établiſſement, vous puiſſiez mieux connoître le rang qu'ils y ont tenu : car c'eſt par eux que je veux commencer, avant que de dire quelque choſe des autres qui n'ont point été de ce corps. Ainſi vous voyez que nous voilà parvenus aux Peintres de ces derniers tems ; & comme je n'ai point crû vous devoir parler d'un grand nombre de Peintres étrangers, auſſi lorſque j'aurai nommé ceux de l'Académie & quelques autres Peintres François qui ſont morts, il en reſtera encore beaucoup dont je ne dirai rien. Je ne vous parlerai point non plus des vivans, n'ayant pas une aſſez grande connoiſſance de tous ceux qui travaillent aujourd'hui, pour juger de leur merite.

Ce n'eſt pas, dit Pymandre, la raiſon que vous alleguez, qui vous empêche de nommer les vivans : vous craignez que l'on ne ſçache ce que vous me dites ici, & que ceux que vous auriez omis, ne vous en ſçûſſent mauvais gré.

Eſt-

Eſt-ce, repartis-je, que vous ne ſçauriez garder le ſecret? Je le garderai fort bien, répondit Pymandre: mais il eſt vrai que ſi vous vouliez parler de la même ſorte de ceux qui vivent, que vous avez fait de ceux qui ſont morts, vous rencontreriez bien des gens de peu de merite qui en effet pourroient être les premiers à ſe plaindre d'avoir été oubliez, ou de n'avoir été loüez que médiocrement: ainſi vous aimez mieux n'en point parler que de dépendre de ma diſcretion.

Pour vous dire vrai, repartis-je, je ne crois pas devoir porter aucun jugement ſur les perſonnes vivantes. Ne peut-il pas arriver tous les jours des changemens pareils à ceux que l'on a vûs dans Rome, où des ouvrages mediocrement conſiderez ſont devenus rares, & d'autres pour leſquels on avoit beaucoup d'eſtime, n'être plus regardez après la mort de leurs Auteurs? Et puis, comme je vous diſois tantôt, c'eſt le tems & la mort qui mettent en plein jour, le merite, ou les défauts des hommes que l'envie, ou la faveur ont tenu cachez pendant qu'ils ont vécu.

Pour vous parler donc de ceux qui ont été du corps de l'Académie, & qui ſont morts depuis ſon établiſſement, je crois devoir commencer par celui qui a contribué a cet établiſſement, & que vous avez con-

connu : j'entends MARTIN DE CHARMOIS, Sieur de Lauré, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, & Chef de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. L'amour qu'il avoit pour les beaux Arts, le portoit ſi fort à les cultiver, qu'il en acquit non ſeulement la Théorie, mais auſſi la Pratique, travaillant également bien de Peinture & de Sculpture. Quoiqu'il fût attaché en qualité de Secretaire, auprès du Maréchal de Schomberg, Colonel des Suiſſes, il partageoit ſi bien ſon tems qu'il en employoit toûjours une partie à ſes affaires, & l'autre à travailler de Peinture & de Sculpture; de ſorte qu'après ſa mort on trouva ſa maiſon remplie de quantité de tableaux, de Statuës & de deſſeins, la plûpart de ſa main.

EUSTACHE LE SUEUR fut dès le commencement de l'Académie un des anciens: il étoit de Paris, & Diſciple de Voüet. Bien qu'il ne ſoit jamais ſorti de France, il a néanmoins fait des ouvrages d'un excellent goût; & c'eſt ce qui doit faire juger qu'un homme veritablement né pour la Peinture, ſe forme toûjours la même idée de beauté, que celle qu'ont eû de tout tems les plus grands perſonnages. Cela ſe voit dans les tableaux du Sueur, qui ſans avoir été à Rome, a fait dire qu'il a été un Peintre preſque achevé, & dont

les

les ouvrages approchent de bien près de la perfection. Il a obſervé dans les ſujets qu'il a traitez, tout ce qui pouvoit y entrer d'adreſſe & de jugement. C'eſt dans les tableaux qu'il a peints à Paris dans le Cloître des Chartreux, qu'on voit des ordonnances & des expreſſions nobles & naturelles. Le raiſonnement y paroît juſte & élevé; rien n'eſt plus élegant que la diſpoſition de toutes les figures; leurs attitudes & leurs actions ſont ſimples & aiſées, & il y a de la vie, de la dignité & de la grace.

Il commença ce grand ouvrage en 1649. & quoiqu'il ſoit compoſé de 22. tableaux tous preſque également remplis de travail, il ne laiſſa pas de les achever en moins de 3. ans. Il en avoit déjà fait pluſieurs autres qui lui avoient donné de la réputation : mais ces derniers firent encore bien mieux connoître ſa capacité, que tout ce qu'il avoit fait auparavant. En effet, on voit qu'à meſure qu'il travailloit, il ſe fortifioit toûjours de plus en plus.

Si vous n'aviez pas vû ces tableaux de l'hiſtoire de Saint Bruno, je pourrois vous en dire quelque choſe.

Qoique je les aye ſouvent conſiderez, interrompit Pymandre, ne laiſſez pas d'en parler. Il me ſemble qu'ils meritent bien d'être remarquez : car la derniere fois que je les vis, je ne pouvois les quitter, particulierement

culierement celui où le Saint Fondateur des Chartreux paroît appliqué à lire une lettre. J'admirois ſa contenance ſimple & naturelle, ſon viſage modeſte & penitent, & ſur lequel ſemble éclater un rayon de ſageſſe & de ſainteté.

Il n'y a aucun de ces tableaux, repartis-je, où l'on ne trouve des beautez particulieres. Celui qui eſt le premier, & où l'on voit un Docteur qui prêche, ne repreſente-t'il pas bien une aſſemblée de peuple qui écoute avec attention la parole de Dieu? La diſpoſition en eſt grande: les figures ſont dans des ſituations & des attitudes faciles & naturelles. Il y a de la diverſité dans tous les airs de têtes, & une belle entente dans les accommodemens des draperies.

Quoique le ſecond ſoit un peu gâté, on ne laiſſe pas de bien remarquer de quelle ſorte les perſonnes qui y ſont repreſentées, s'appliquent differemment à conſiderer ce même Docteur dans le lit de la mort.

Le ſujet du troiſiéme eſt bien particulier. On y voit l'état affreux où ce Docteur parut dans l'Egliſe, pendant qu'on chantoit l'Office des Morts, & que ſortant à demi de ſon cercuëil, il déclara lui-même l'arrêt de ſa condamnation. Tous ceux qui l'environnent, ſont ſaiſis de crainte;

te; & comme l'on prétend que ce fut ce qui donna lieu à la converſion de Saint Bruno, le Peintre a repreſenté ce Saint dans un état plein de frayeur & d'étonnement, derriere le Prêtre qui officie.

Bien de gens, dit Pymandre, ne demeurent pas d'accord de la verité de cette hiſtoire.

Ce n'eſt pas, repartis-je, ce dont il eſt queſtion; je ne prétends parler que de ce qui regarde la Peinture & non l'Hiſtoire. Mais ſoit que la choſe ſoit arrivée conformément à une opinion ſi ancienne & ſi établie, ſoit que cette tradition n'ait de fondement que ſur quelque viſion, ou qu'elle ait été inventée depuis la mort de Saint Bruno, parce qu'on ne trouve aucuns bons Auteurs qui en rendent témoignage: vous voyez que depuis trente-cinq ans on l'a renouvellée & comme miſe dans un nouveau jour par ces tableaux, dont le quatriéme repreſente Saint Bruno à genoux devant un Crucifix, & dans la poſture d'un veritable penitent, qui paroît abbatu & touché de ce qu'il a vû de ſi ſurprenant après la mort de ce Docteur.

Et parce que l'Hiſtoire rapporte que S. Bruno, penetré de douleur, & rempli de la crainte des jugemens de Dieu, ne rentra plus dans les écoles pour donner des leçons, comme il faiſoit auparavant; mais qu'il

qu'il y alloit ſeulement pour imprimer dans l'eſprit de ſes auditeurs les ſentimens dans leſquels il étoit lui même, il eſt repreſenté dans le cinquiéme tableau, environné de pluſieurs perſonnes qui l'écoutent, & qui paroiſſent émûës par la force de ſes paroles.

Dans le ſixiéme qui ſuit, on voit qu'ayant réſolu de ſe retirer du monde, il ſe joint à ſix de ſes amis pour embraſſer un même genre de vie; & dans le ſeptiéme, trois Anges ſe preſentent à lui pendant ſon ſommeil, & ſemblent l'inſtruire de ce qu'il doit faire. Ce tableau eſt un des plus beaux & des mieux peints de toute cette Hiſtoire.

Il y a davantage de travail dans le huitiéme. Si vous en avez conſervé le ſouvenir, vous ſçavez que c'eſt celui où Saint Bruno & ſes compagnons diſtribuent leurs biens aux pauvres. La diſpoſition du lieu & les bâtimens en ſont agréables, & l'ordonnance de toutes les figures bien entenduë.

Dans le neuviéme, Hugues Evêque de Grenoble, reçoit Saint Bruno chez lui. Ce fut pour lors que ce Prélat comprit le ſonge qu'il avoit eû quelque tems auparavant, dans lequel il lui ſembloit que Dieu ſe bâtiſſoit une maiſon dans un endroit de ſon Evêché, nommé Chartreuſe, & que

ſept

ſept étoiles d'une beauté & d'une clarté extraordinaire, marchoient devant lui comme des guides qui lui montroient le chemin.

C'eſt auſſi dans le dixiéme tableau que l'on voit ce Saint Evêque avec Saint Bruno & ſes compagnons qui traverſent des deſerts affreux, & paſſent entre de hautes montagnes pour ſe rendre dans le lieu que Saint Bruno avoit prié l'Evêque de leur donner; mais qui n'accorda ſa demande qu'après lui avoir repreſenté & fait voir la ſituation & la ſterilité du païs, jointes aux incommoditez qu'on y ſouffre du froid & des neiges pendant une grande partie de l'année.

On voit dans l'onziéme tableau, comment ſous le (1) Pontificat de Gregoire VII. Saint Bruno & ſes compagnons, avec l'aſſiſtance de l'Evêque, bâtirent ſur la croupe d'une montagne une Egliſe qu'on appelle Notre-Dame *de Caſalibus*, avec de petites cellules ou cabanes ſéparées les unes des autres. Ce qui fut le premier établiſſement de l'Ordre des Chartreux, qui paroiſſant entre ces rochers plûtôt des Anges que des hommes, vivoient dans un perpetuel ſilence. Leurs prieres étoient continuelles auſſi-bien que leurs jeûnes: ils ſe nourriſſoient l'eſprit de la lecture des ſain-

(1) En 1084.

ſaintes Lettres, & ſur tout conſervant une grande pureté de cœur, fuyoient l'oiſiveté avec beaucoup de ſoin, en s'occupant à des œuvres manuelles pour gagner leur vie par leur travail, parce qu'ils ne s'étoient rien reſervé des biens qu'ils poſſedoient dans le monde.

Dans le douziéme Tableau, l'Evêque Hugues leur donne l'habit blanc, tel que les Chartreux le portent. Je ſerois trop long ſi je voulois vous faire ſouvenir des belles parties de cette peinture, de même que de celles du treiziéme Tableau, où le Pape Victor III. paroît en plein Conſiſtoire qui confirme l'Inſtitut de l'Ordre des Chartreux. Ce Tableau doit être regardé comme un des plus beaux, de même que le quatorziéme qui ſuit, où Saint Bruno donne l'habit à quelques Religieux; & le quinziéme encore, dont vous avez parlé, où le même Saint reçoit une lettre d'Urbain II. Ce grand Pape qui avoit été à Paris, diſciple de Saint Bruno, deſirant établir dans l'Egliſe un gouvernement conforme aux obligations d'un veritable Paſteur du troupeau de Jeſus-Chriſt, crut qu'il ne pouvoit prendre de meilleurs conſeils que ceux de Saint Bruno, qu'il connoiſſoit capable de lui rendre de grands ſervices par ſa doctrine & par ſa piété : & pour cela il lui écrivit de ſe rendre à Rome.

Dans

Dans le ſeziéme Tableau, le Saint ſe preſente au Pape, & lui baiſe les pieds ; & dans le dix-ſeptiéme où le Pape lui offre une mitre, & veut le pourvoir de l'Archevêché de Rioles, on voit de quelle maniere le Saint refuſe cette dignité dont il ſe croit indigne. Ce fut à peu près dans ce tems-là que le Pape quitta Rome pour venir en France, & que Saint Bruno ſupplia S. S. de lui permettre de ſe retirer dans un deſert de la Calabre, accompagné de quelques perſonnes qui vouloient le ſuivre, & y vivre comme lui dans la penitence. C'eſt pourquoi on a peint dans le dix-huitiéme Tableau Saint Bruno dans ces deſerts d'Italie, où pendant qu'il eſt en priere, quelques-uns de ſes Religieux commencent à remuer la terre pour s'etablir. Bien que ce lieu fût fort éloigné du commerce des hommes, Dieu permit qu'un jour Roger, Comte de Sicile & de Calabre, étant à la chaſſe, ſe rencontra par haſard dans la ſolitude de Saint Bruno & de ſes compagnons. Les ayant trouvez en prieres, il s'informa qui ils étoient ; & s'étant enquis de leur façon de vivre, il en fut ſi ſurpris & ſi édifié, qu'il leur fit preſent de l'Egliſe de Saint Martin & de Saint Eſtienne, & leur donna un fonds pour ſubvenir à leur nourriture ; & même depuis ce tems-là, il alloit ſouvent viſiter le Saint, lui demandoit conſeil

ſeil dans ſes affaires, & ſe recommendoit toûjours à ſes prieres. Elles lui furent d'un grand ſecours envers Dieu, ayant été miraculeuſement délivré d'un peril où il étoit prêt de tomber. Car comme il aſſiégeoit Capoüe, où l'un de ſes Capitaines le trahiſſoit, il eût en ſonge un avertiſſement du Ciel qui le ſauva de ſes ennemis. C'eſt dans le dix-neuviéme tableau que l'on voit comme Roger rencontre Saint Bruno dans le deſert; & dans le vingtiéme, le même Roger eſt peint couché dans ſa tente, & le Saint qui lui apparoît, lui donnant avis de la conjuration faite contre lui.

Le vingt-uniéme eſt traité d'une maniere ſçavante, tant pour la noble diſpoſition des figures, que pour les differentes expreſſions des Religieux qui regardent leur pere qui expire. Dans l'un de ces Religieux, on voit de la fermeté & une ſoumiſſion aux ordres de Dieu; dans un autre, une devotion ſimple & tranquille. L'un s'attache à conſiderer S. Bruno avec plus d'attention; un autre le regarde ſans faire paroîtetrop de douleur; l'un leve les yeux & les mains au Ciel, comme pour le ſuivre en eſprit. Il y en a qui baiſſent la tête, & qui ſe proſternent contre terre; enfin ils font tous voir des actions differentes de triſteſſe, de conſtance & de reſignation

ſignation à la volonté divine, mais conformes aux divers temperamens des hommes, & aux ſentimens particuliers que Dieu inſpire dans de pareilles rencontres.

Ce qui paroît traité dans ce tableau avec beaucoup de ſcience & une entente admirable, eſt la lumiere des flambeaux, laquelle eſt répanduë ſur tous les corps avec une conduite ſi judicieuſe qu'on ne peut rien voir de mieux exécuté.

Le dernier de tous les tableaux repreſente S. Bruno enlevé au Ciel par les Anges. La diſpoſition en eſt merveilleuſe : mais c'eſt vous avoir arrêté aſſez long-tems ſur les ſujets de ces Peintures.

Je ne me ſouvenois pas, dit Pymandre, de toutes les particularitez dont vous venez de parler, quoique ce grand ouvrage m'ait paru admirable toutes les fois que je l'ai vû. Auſſi, bien loin que le recit que vous en venez de faire, m'ait été ennuyeux, vous l'avez fini plûtôt que je ne deſirois. Cependant il me ſemble qu'on ne parle point aſſez du Sueur, ni de ce qu'il a fait.

Il faut pourtant avoüer, repartis-je, qu'il étoit un excellent peintre : je ne dis pas que ce fût un eſprit extraordinaire, dont les penſées ſublimes & merveilleuſes égalaſſent celles des plus grands hommes : mais combien ſont-ils rares, ces

grands

grands hommes? Et ſi nous cherchons ſeulement les principales qualitez neceſſaires à un Peintre, en avons-nous beaucoup comme lui, leſquels, depuis que le bon goût s'eſt rétabli en France, ayent compoſé des Tableaux avec plus de nobleſſe, & ſi j'oſe dire, de gravité; qui ayent exprimé les actions avec plus de bienſeance; qui ayent donné à leurs figures des mouvemens plus naturels; fait paroître un raiſonnement plus ſage, une conduite plus judicieuſe, & enfin qui ayent repreſenté de grands ſujets dans des eſpaces auſſi reſſerrez? Plutarque dit de Phocion, qu'il avoit dans tous ſes diſcours une brieveté d'un General d'armée & d'homme de commandement; ce que Tacite (1) appelle *imperatoriam brevitatem*. On peut remarquer quelque choſe qui a rapport à cela, dans les ouvrages dont je viens de parler. L'ordonnance eſt ſerrée; il y a même quelques ſujets qui ſont traitez d'une maniere moins élevée que les autres, parce que les hautes & ſublimes penſées ne ſont pas toûjours propres à gagner créance dans les ames, mais bien à les tranſporter d'admiration & d'étonnement. Or il faut dans la peinture, que la vraiſemblance y paroiſſe la premiere. C'eſt pourquoi un des plus grands ſoins du Peintre, eſt

(1) Lib. 1. Hiſt.

de ne rien repreſenter qui s'en éloigne, de crainte de bleſſer les yeux, ou d'offenſer le jugement de ceux qui regardent ſes ouvrages, de même (1) qu'Antoine, un des excellens Orateurs de ſon tems, obſervoit de ne rien laiſſer échaper dans ſes diſcours qui fût capable de nuire à ſa cauſe.

Il ne faut pas que les Etrangers nous accuſent de loüer avec excès les Peintres de notre nation, comme quelques-uns d'eux ont fait ceux de leur païs : c'eſt pourquoi je ne vous dirai pas que le Sueur ait égalé Raphaël & le Titien dans la correction du deſſein & la beauté du coloris, ni qu'il ait ſçû, comme le Pouſſin, toutes les belles parties neceſſaires à la perfection de la Peinture. Mais s'il n'eſt pas arrivé à un ſi haut degré de doctrine, il s'eſt bien élevé, & n'eſt pas tombé dans beaucoup de fautes qu'on peut remarquer en pluſieurs des Peintres qui ont travaillé de ſon tems. Il eſt vrai encore qu'il n'a pas toûjours traité ſes ſujets avec tous les accommodemens de bienſéance qui leur ſont neceſſaires : & ſi en parlant des ouvrages de Raphaël, nous avons remarqué qu'il n'avoit pas été exact en cela, repreſentant des Cardinaux avec des chapeaux & des habits rouges, long-tems avant que cet uſage fût dans l'Egliſe, on peut

(1) Cic. 2. Orat.

peut bien reprendre le Sueur d'avoir fait la même faute, lorſqu'il a peint le Pape Victor & le College des Cardinaux.

Mais il faut conſiderer que ce Peintre n'avoit pas fait aſſez d'étude dans l'Hiſtoire, ni même d'après les Antiques & les plus excellens Maîtres d'Italie; & qu'ainſi ſon ſeul génie lui a fourni tout ce qu'il a produit. On doit l'eſtimer d'avoir par lui-même ſuivi une maniere ſi ſage, & marché ſans guide ſur les pas des plus grands hommes, de telle ſorte qu'il ſemble s'être inſtruit dans l'école de Raphaël, ſans avoir été à Rome; & on peut l'admirer, quand on conſidere la beauté de ſes diſpoſitions, les attitudes ſi aiſées de ſes figures, & avec quelle ſageſſe il ſe contentoit de (1) ſuivre ſon ſujet où il le menoit, & non pas où il le convioit d'aller: ce qui eſt une prudence que tous les Peintres n'ont pas, qui vont ſouvent plus loin qu'ils ne doivent.

Il ne faut pas croire auſſi que ſes Tableaux de l'hiſtoire de Saint Bruno ſoient les ſeuls témoins de ce qu'il ſçavoit faire. Il y en a beaucoup d'autres de lui à Paris, dans leſquels on voit encore plus de force de deſſein & de beauté de couleurs. On peut dire même que ceux qu'il a peints

(1) Quò ducit materia ſequendum eſt, non quò invitat. SENEQUE. *L.* 5. *de Benef.*

aux Chartreux, font bien connoître ſon génie; mais que par les choſes qu'il a faites depuis, on juge encore mieux de ſes études, de ſon application, & de ce qu'il auroit pû faire dans la ſuite. Car outre la correction du deſſein, on remarque beaucoup plus d'art dans ſa derniere maniere de peindre. Auſſi fit-il les Tableaux du Cloître des Chartreux en fort peu de tems, & pour un prix très-médiocre. Il diſoit lui-même qu'il ne les conſideroit que comme des eſquiſſes, & les premieres penſées de ce qu'il auroit ſouhaité de faire avec plus de loiſir. Lorſqu'il eût fini ce travail, il fit quelques ouvrages pour M. de Nouveau, dans ſa maiſon à la Place Royale, & pour pluſieurs autres Particuliers.

En 1650. il fit le Tableau qu'on a de coûtume de preſenter tous les ans à Notre-Dame de Paris, le premier jour de Mai. Saint Paul y eſt peint qui prêche dans la ville d'Epheſe, & convertit pluſieurs Juifs & pluſieurs Gentils, dont quelques-uns renonçant aux ſçiences curieuſes, portent leurs livres pour les jetter au feu. La premiere penſée, ou plûtôt l'original de ce Tableau, eſt, comme vous ſçavez, dans le cabinet de M. le Normand, Greffier en chef du Grand Conſeil & Secretaire du Roi.

J'ai

J'ai vû cet original, interrompit auſſitôt Pymandre : notre ami qui le poſſede, prétend qu'il y a des choſes plus belles que dans celui qui eſt à Notre-Dame. Les premieres penſées des grands hommes, lui dis-je, ſont ſouvent les meilleures, non ſeulement parce que la force de ce premier feu qui échaufe leur imagination, s'y trouve toute entiere, mais auſſi à cauſe qu'ayant beaucoup d'eſprit & de lumieres, ils ſont capables de juger par eux-mêmes de la bonté de ce qu'ils produiſent, & diſcerner le bien d'avec le mal. Cependant comme ils n'ont pas moins de ſageſſe & de prudence que de capacité, ils écoutent tous les avis qu'on leur donne; & il arrive quelquefois qu'aimant mieux déferer au jugement des autres qu'à leur propre ſens, ils quittent leur opinion particuliere, & prennent le plus mauvais parti. Si vous avez bien conſideré le Tableau de M. le Normand, vous y aurez reconnu dans toutes ſes parties, la force de l'eſprit & de l'imagination du Peintre. La diſpoſition en eſt grande & noble; les attitudes des figures aiſées & naturelles; les airs de têtes tous differens, & pleins de majeſté; les draperies ſimples, mais bien diſpoſées; les plis faciles & bien entendus; les lumieres répanduës ſi judicieuſement & ſi à propos

ſur tous les corps, que l'on ne voit dans tout l'ouvrage aucune confuſion. S. Paul, qui eſt la principale figure, paroit avec un air majeſtueux, & plein de ce zele tout divin dont il étoit rempli. Pluſieurs ou Juifs, ou Gentils, ſont autour de lui, qui l'écoutent avec étonnement, pendant que quelques-uns de ſes diſciples impoſent les mains, font des aumônes & travaillent à la converſion des peuples. On voit de nouveaux Chrétiens proſternez & dans une poſture humble & penitente, goûter les douceurs de la grace que l'eſprit de Dieu répand en eux. Il y a un homme qui ſemble écrire avec ſoin ce qu'il entend prêcher; & un autre qui paroit lui expliquer ce que Saint Paul dit.

Ces Sçavans dont il eſt parlé dans les Actes, (1) qui avoient exercé les arts curieux, apportent leurs livres, & les brûlent devant tout le monde. La quantité en fut ſi conſiderable, que quand on en eût ſupputé le prix, on trouva qu'il montoit à cinquante mil deniers (2). Je ne m'étends pas à vous marquer plus particulierement toutes les beautez de cet ouvrage, parce que vous le connoiſſez.

La derniere fois que je vis ce Tableau, dit

(1) XXXV. 19. (2) C'eſt environ dix-neuf mille livres.

dit Pymandre, c'étoit avec une perſonne qui l'eſtimoit aſſez : mais ſoit qu'il n'eût de la Peinture qu'une connoiſſance médiocre, ou qu'il n'eût pas d'amour pour les ouvrages du Sueur, il me ſouvient qu'il y avoit neanmoins quelques parties qui ne lui plaiſoient pas tant que d'autres.

Il ne faut pas s'étonner de cela, lui dis-je : il n'y a point d'ouvrages où il ne s'en doive rencontrer qui ayent ou plus de force, ou plus d'agrémens. Et puis, ne vous ai-je pas dit pluſieurs fois que les manieres de peindre ſont differentes dans tous ceux qui travaillent, parce que les goûts ne ſont point ſemblables, & que chacun croit voir les choſes, & en juger mieux qu'un autre ? C'eſt ainſi que les caracteres des lettres, qui ſont les veritables ſignes des paroles, & les paroles mêmes ſont differentes, & n'ont pû être communes à toutes les Nations par une certaine contrarieté d'avis & d'humeurs qui leur eſt ſi ordinaire, que chacun croit avoir la raiſon de ſon côté, & veut commander aux autres. Le ſigne & la marque de cet orgueïl, fut cette ſuperbe Tour que les hommes éleverent juſqu'au Ciel : Entrepriſe inſolente & hardie, s'écrie un grand (1) Saint ! Impieté inſuportable, qui fut cau-

(1) S. Auguſt. L. 2. de la Doctrine Chrét. chap. 4.

ſe que les hommes ne furent pas ſeulement differens de ſentimens & d'opinions, mais encore de voix & de langage!

Le Sueur fit auſſi pour les Capucins de la ruë Saint Honoré un Chriſt mourant; & dans l'Egliſe de Saint Germain-de-l'Auxerrois, un Tableau de la Magdelaine, & le Martyre de Saint Laurent.

En 1651. il peignit pour les Religieux de Marmoutier deux Tableaux de l'hiſtoire de Saint Martin. Il fit auſſi dans le même tems quelques ouvrages dans une Chapelle de l'Egliſe de Saint Gervais à Paris, aux Carmelites du grand Couvent, & en pluſieurs autres lieux. Mais ce qu'il a peint de plus conſiderable ſur la fin de ſa vie, ſont les bains de M. le Preſident de Torigny dans ſa maiſon de l'Iſle Notre-Dame, & un grand Tableau pour ſervir de patron à une tenture de tapiſſerie que la Paroiſſe de Saint Gervais vouloit faire faire pour repreſenter l'Hiſtoire & le Martyre de Saint Gervais & S. Prothais.

Il avoit même commencé un ſecond Tableau du même ſujet: mais n'ayant pû l'achever, il a été fini par Thomas Gouſſe, ſon Eleve & ſon beau-frere.

Tous ces ouvrages ſont ſuffiſans pour faire connoître le merite du Sueur. Les deſſeins que l'on voit de lui, & dont le Sieur Girardon, Sculpteur, en conſerve, avec

avec beaucoup de ſoin, une grande partie de très-conſiderables, font juger de la peine qu'il prenoit à bien faire. Auſſi l'on peut dire que s'il eût vécu plus long-tems, ſes études continuelles l'auroient rendu capable de perfectionner entierement ſes ouvrages, & on l'auroit vû éclater parmi les premiers Peintres du tems. Car n'étant âgé que de trente-huit ans lorſqu'il mourut, & ayant un eſprit auſſi ſage & auſſi aiſé qu'étoit le ſien, il auroit tiré de la pratique de ſon art tous les avantages qu'on en peut deſirer. Mais ſa trop grande paſſion pour ce même art, le deſir de la gloire, & une application trop aſſiduë au travail pour ſurpaſſer les autres Peintres, qui avoient alors le plus de réputation, lui firent faire de ſi grands efforts d'eſprit, qu'il épuiſa bien-tôt toutes ſes forces, & trouva une mort veritablement glorieuſe pour lui, mais pleine de douleurs pour les ſiens & pour les amateurs de la peinture. Il mourut au mois de Mai 1655. & ſon corps fut porté à Saint Etienne-du-Mont, où il a ſa ſepulture.

D'où vient, dit Pymandre, qu'étant ſi aimé & ſi eſtimé pendant ſa vie, il a eu après ſa mort, des ennemis aſſez jaloux de ſa reputation pour gâter ſes Tableaux des Chartreux, où l'on a été pluſieurs fois, comme j'ai ſçû des Religieux-mê-

mes, effacer & défigurer en diverſes manieres ce qu'il y avoit de plus beau; & c'eſt pourquoi ils ont été obligez de les couvrir de volets qui ferment preſentement à clef?

Je ne puis m'imaginer, lui repartis-je, que cela ſoit arrivé par des perſonnes de la profeſſion dont étoit le Sueur. Je ſçai bien que la plûpart des hommes ſont envieux de leurs égaux; que c'eſt un vice commun & répandu dans toutes les profeſſions; & qu'une fortune, quoique médiocre, lorſqu'elle eſt accompagnée d'honneur, ne manque jamais de faire des jaloux. Mais cela eſt arrivé long-tems après la mort du Sueur; ſa fortune ne pouvoit être ſouhaitée de perſonne; & quand ſa réputation auroit été encore plus grande, nous ne voyons point d'exemples d'autres Peintres qui ayent été outragez dans leurs tableaux, d'une maniere ſi cruelle & ſi lâche: au contraire, ceux qui les ont ſurvécus, les ont regardez avec eſtime, & s'ils ont eû des concurrens pendant leur vie, ils n'ont plus eû que des admirateurs après leur mort. Mais continuons à parler des Peintres de l'Académie.

Louis Testelin de Paris étoit auſſi du nombre des Anciens, & fut Profeſſeur après que les premiers Statuts eurent été changez, & qu'on eût fait de nou-

nouveaux Reglemens. Les Tableaux qu'on voit de lui dans l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, ſont des meilleurs qu'il ait faits.

THOMAS PINAGER & ARMAND SUANVERT, étoient contemporains, & faiſoient du païſage.

FRANÇOIS PERIER natif de Saint-Jean-de-Laune, ou de Salins, dans la Franche-Comté, & fils d'un Orfévre, étoit fort jeune, lorſqu'il ſe débaucha pour aller en Italie avec un aveugle qu'il conduiſoit. Quand il fut arrivé à Rome, il s'obligea à un de ces Peintres qui tiennent boutique, avec lequel il demeura juſqu'à ce que ſon Maître étant venu à mourir, & ſes Tableaux ayant été vendus, le Marchand qui les acheta, le prit avec lui; & voyant que Perier ſe donnoit beaucoup de peine à travailler, il empruntoit de ſes amis des Tableaux des meilleurs Peintres pour les lui faire copier, & même le fit connoître à Lanfranc, duquel il reçût dans la ſuite de bonnes inſtructions. Après que Perier eût travaillé aſſez de tems à Rome, il vint en France. En paſſant à Lyon, il y trouva Sarazin Sculpteur, qui l'arrêta, & lui fit donner le Cloître des Chartreux à peindre. Quand il eût fini cet ouvrage, il alla à Mâcon, où il avoit deux freres, l'un Peintre, & l'autre Sculpteur. Il y ſejourna quelque tems,

& enſuite dans d'autres Villes de la Breſſe, où il fit quantité de Tableaux, & grava pluſieurs planches à l'eau forte. En 1630. il vint trouver Voüet qui travailloit à Chilly, & qui l'arrêta, pour peindre dans la maiſon de Monſieur d'Effiat. Il fit lui ſeul la Chapelle d'après les deſſeins de Voüet : c'eſt ce qu'il y a de mieux peint dans toute cette maiſon. Il entreprit encore pluſieurs Tableaux à Paris, entr'autres ceux que l'on voit de lui dans l'Egliſe de Sainte Marie de la ruë Saint Antoine. Peu de tems après, il retourna à Rome, où il demeura juſqu'en l'année 1645. qu'étant revenu à Paris, il peignit la Galerie de l'Hôtel de la Vrilliere, travailla au Rincy; & après avoir fait pluſieurs autres ouvrages, mourut Profeſſeur de l'Academie.

Que dites-vous, dit Pymandre, de la Galerie dont vous venez de parler? Ne trouvez-vous pas que c'eſt un ouvrage conſiderable?

Perier, repartis-je, ordonnoit bien, travailloit avec facilité, & l'on ne peut pas dire qu'il ne cherchât le bon goût dans ſa maniere de deſſiner. Il avoit beaucoup de feu, mais il eſt vrai qu'il eſt ſouvent peu correct. Ses airs de têtes ſont ſecs, peu agreables, & ſon coloris un peu noir. Il ignoroit la Perſpective & l'Architectu-

re;

re; ce qui cauſe beaucoup d'irregularitez dans le plan de ſes figures : cependant il peignoit aſſez bien le païſage, imitant la maniere des Caraches.

HANSE fut auſſi un des anciens dans l'Academie. Il faiſoit des portraits de Miniature ; & pour cela, il étoit en vogue à la Cour. SIMON GUILLAIN en faiſoit au Paſtel, & mourut au mois de Decembre 1658.

Ce fut dans la même année que l'Academie perdit auſſi LAURENT DE LA HIRE, l'un de ſes Anciens. Il étoit de Paris, où il a toûjours travaillé avec réputation. Il couchoit ſes couleurs avec tant de propreté, qu'elles frapoient la vûë. L'ordonnance de ſes ſujets n'étoit point embarraſſée. Il entendoit parfaitement l'Architecture & la Perſpective. Il peignoit toutes choſes avec beaucoup d'amour & de ſoin, accompagnant ſes figures de bâtimens & de païſages agreables. L'on ne peut pas dire qu'il y ait dans ſes ouvrages cette proportion, cette beauté naturelle & non fardée, ce ſang pur, & s'il faut ainſi dire, une force dans les membres, & un embonpoint dans les carnations, qu'il n'avoit jamais bien étudiées dans la nature & dans les Tableaux des grands Maîtres.

Cependant il a été heureux pendant ſa vie,

vie : car il a trouvé des perſonnes qui le cheriſſoient juſqu'au point de ne faire pas tant d'état de la force que de la délicateſſe, qui ne ſe ſoucioient pas qu'il parût de la foibleſſe dans ſes ouvrages, pourvû qu'il y eût un air agreable. Ce n'eſt pas que dans quelques figures il n'ait fait paroître des muſcles; mais à conſiderer ſon goût de peindre en general, il y a de la moleſſe & de la langueur. Toutefois il a eu ſes approbateurs, & a travaillé dans les principales Egliſes, dans les Palais & les plus grandes maiſons de Paris, où ſes Tableaux ſont encore conſiderez, principalement par les gens qui cheriſſent cette délicateſſe de pinceau dont il s'eſt ſervi. Il a laiſſé un fils qui a ſuivi un autre goût de peindre, pendant qu'il s'y eſt appliqué; mais qui, s'étant trouvé avec une inclination & un génie tout particulier pour les Mathematiques, tient aujourd'hui un rang conſiderable entre les plus ſçavans.

Après m'être un peu arrêté, il faut, continuai-je, que je vous parle de LOUIS DU GUERNIER, l'un des Anciens dans l'Academie, & qui a été un des plus habiles pour bien faire des portraits en miniature. Quoique vous l'ayez connu aſſez particulierement, vous ne ſerez pas fâché que je vous en entretienne, puiſque

que l'eſtime que vous aviez pour ſon merite & pour ſa vertu, vous fera écouter favorablement ce que je vous dirai de lui. Vous m'avez ſouvent témoigné que vous ne voyez perſonne qui eût une plus belle phiſionomie, & qui ſentît plus ſon homme de naiſſance. Vous ſouvient-il que me parlant quelquefois de ſa bonne mine, de ſa douceur & de ſon affabilité, vous me diſiez qu'il falloit neceſſairement qu'il logeât une belle ame dans un corps ſi bien fait, & que vous n'étiez pas ſurpris que je me fuſſe lié d'amitié avec lui, bien qu'il fût d'une Religion differente de la nôtre.

Il eſt vrai auſſi que ſi je ne craignois pas que vous cruſſiez que je me laiſſe trop emporter à mon affection, & que je le loüe avec trop d'excès, le plaiſir que j'ai de me ſouvenir de lui, me pourroit faire étendre ſur les belles qualitez de ſon ame; & oubliant ce que j'ai à dire de ſa ſcience, je ne vous parlerois que de ſes vertus; car je n'ai jamais connu aucune perſonne de ſon âge, qui eût une moderation & une ſageſſe égale à la ſienne.

J'étois fort jeune, lorſque je le vis la premiere fois, & il n'étoit pas encore beaucoup avancé en âge. J'entrois dans la curioſité de la peinture, & je cherchois à connoître les plus habiles en cet art, particu-

particulierement ceux qui travailloient de miniature, parce que je n'étois pas encore capable de juger de la difference qu'il y a dans toutes les manieres de peindre. J'eus beaucoup de joie d'avoir ſa connoiſſance, voyant qu'il étoit en réputation pour bien faire des portraits, & on peut dire celui qui réüſſiſſoit le mieux pour la reſſemblance. Car bien qu'il en fiſt qui étoient d'un ſi petit volume qu'on les mettoit dans des bagues, cependant ils ne laiſſoient pas d'être fort reſſemblans, & j'admirois alors dans ces petits ouvrages la merveilleuſe induſtrie de l'Ouvrier, bien plus que la force d'eſprit des plus ſçavans Peintres.

En effet, interrompit Pymandre, ſi la nature eſt ſi admirable dans les plus petits animaux, que Pline conſiderant les differentes formations des inſectes, ne peut s'empêcher de dire qu'il n'y a rien de ſi merveilleux que l'induſtrieuſe compoſition de ces petits corps; & ſi (1) un Grand Saint n'a pas fait difficulté de dire que Dieu n'avoit créé les plus petits animaux avec un ſens très-ſubtil, qu'afin de nous faire conſiderer avec plus d'étonnement & d'application, l'agilité d'une mouche qui vole, que la grandeur du mouvement d'un cheval qui marche; & nous

(1) Saint Auguſtin.

nous faire admirer d'avantage le travail d'une fourmi, que la force d'un chameau; je ne ſuis pas ſurpris que vous euſſiez tant d'eſtime pour ces ſortes d'ouvrages, dont j'en ai vû quelques-uns qu'on ne pouvoit trop priſer.

Quelque plaiſir, repris-je, que je reçûſſe à voir travailler du Guernier, ma joie fut encore bien plus grande, quand après l'avoir frequenté quelque tems, je m'apperçûs que ſon ſçavoir & ſon habileté à bien peindre étoient en lui les qualitez les moins eſtimables, & qu'il avoit une beauté d'ame qui ſurpaſſoit de beaucoup tout ce que j'en pourrois dire. De ſorte que ſi l'excellence de ſon travail m'avoit fait rechercher à le connoître, ſes bonnes mœurs & ſon merite perſonnel m'engagerent à l'aimer & à le voir ſouvent. Sa converſation étoit douce & agreable, ſes divertiſſemens innocens; tout étoit ſerieux en lui; il n'y avoit rien de chagrin; on reſpectoit ſon abord, & on ne l'apprehendoit pas; il paroiſſoit extrémement froid & retiré, mais civil & honnête; ennemi des vices, ſans être ennemi des honnêtes divertiſſemens. Il aimoit la muſique, touchoit fort bien le Theorbe, ſe plaiſoit à la lecture des bons livres, en jugeoit fort bien, ne parloit jamais de ſa Religion: s'il parloit de la nôtre,

nôtre, c'étoit d'une maniere ſage & honnête, & dans toutes ſes actions on voyoit toûjours quelque choſe de noble & de genereux. Il eſt vrai qu'il n'étoit pas d'une naiſſance baſſe & obſcure. Son grand-pere avoit poſſedé une charge conſiderable dans le Parlement de Roüen : mais pendant les guerres de la Religion, il perdit la vie, pour vouloir ſoûtenir un mauvais parti. il ne laiſſa qu'un fils, nommé Alexandre, qui avoit étudié, & qui ſçavoit un peu deſſiner. Étant encore jeune, & voyant tous les biens de ſon pere au pillage, il alla en Angleterre, où il fut contraint de ſe mettre à enſeigner les Langues.

Après que les troubles furent un peu appaiſez, il revint en France, & n'ayant ni Papiers ni tîtres pour rentrer dans ſon bien, il revint à Paris, obligé de ſe mettre à peindre de miniature. Il épouſa Marie Dophin fille d'un Peintre de Troye, de laquelle il eut pluſieurs enfans. Loüis fut l'aîné, & naquit le 14. Avril 1614. Ayant perdu ſon pere d'aſſez bonne heure, il ſe vit chargé du ſoin de ſa famille, qui s'addonna comme lui à travailler de miniature. Il eût une ſœur qui en ſecondes nôces épouſa Bourdon Peintre, laquelle deſſinoit fort bien. Alexandre ſon frere puîné, s'appliqua particulierement au païſage, & mourut trois ans avant lui. Pier-

re

re, le plus jeune de ſes freres, a réüſſi dans les Portraits de miniature, & lorſqu'il mourut il y a peu d'années, il étoit en réputation pour la beauté de ſon travail.

Quant à Loüis, il reſiſta long-tems à ſe marier par l'attache qu'il avoit à demeurer avec ſa mere, & la neceſſité dans laquelle il ſe trouvoit de ſoûtenir le reſte de ſes freres & ſœurs, qui n'étant point encore pourvûs, avoient beſoin de ſon aſſiſtance. Enfin il épouſa vers l'année 1649. une fille de ſon voiſinage & de ſa Religion, qu'il conſidera plus pour ſa vertu que pour ſon bien. J'étois alors en Italie, & à mon retour je le trouvai engagé dans le mariage, mais toûjours le même, je veux dire toujours ſage, toûjours moderé, & ſans ambition. Il s'étoit mis à faire des Portraits en émail; & comme il avoit de l'eſprit & un eſprit de Philoſophie, il avoit beaucoup médité ſur cette nouvelle maniere d'employer les émaux, & y avoit même fait de grandes découvertes; outre qu'il égaloit dans la beauté du travail, les autres ouvriers qui s'addonnoient alors à ce genre de peindre. Il avoit cet avantage ſur eux de mieux deſſiner, & d'atraper heureuſement la reſſemblance; & il avoit encore acquis des connoiſſances ſi particulieres pour la beauté des émaux, qu'il eſt certain que s'il eût vécu plus long-tems, il

auroit

auroit pouſſé l'excellence de ce travail plus loin que nous ne voyons. Mais comme il étoit d'une complexion aſſez délicate, qu'il avoit la poitrine & l'eſtomach foible ; ſa vie ſedentaire, & une grande aſſiduité au travail abregerent ſes jours, en ſorte qu'après une longue & langoureuſe maladie, il mourut le 16. Janvier 1659. Ce fut dans ces derniers momens qu'il fit paroître encore plus de vertu, & je vous avoüe que ce me fut une douleur extraordinairement ſenſible de me voir privé d'une perſonne que j'avois beaucoup cherie, & de voir une perte entiere de tant de rares qualitez que j'avois admirées en lui, & dont j'eſperois toûjours qu'il feroit un bon uſage dans une autre Religion que celle où il eſt mort.

Ne renouvellons pas, interrompit Pymandre, nos douleurs par le ſouvenir des afflictions paſſées. Vous ſçavez combien je reſſentis ſa perte, & combien de fois nous en avons parlé depuis, croyant qu'enfin un eſprit ſi reglé ſe laiſſeroit toucher aux lumieres de la foi & de la raiſon. Mais finiſſons nos plaintes, & continuez, je vous prie, de parler de ſes ouvrages, ou d'examiner les talens des autres Peintres qui ſont morts après lui.

Quoique Du Guernier, repartis-je, eût de concurrens très-habiles, il eſt vrai que pour la force & la reſſemblance d'une tête,

il

il l'emportoit ſur tous les autres, dont les manieres étoient aſſez differentes de la ſienne. Il ne ſe ſervoit point de blanc, & pointilloit tout ſon ouvrage ſur le vélin, comme faiſoit auſſi en ce tems-là le Pere Saillant, Auguſtin, qui avoit de la réputation. Hanſe couchoit du blanc ſur ſon vélin, & cherchoit à imiter la maniere d'Olivier & de Coupre qui travailloient avec eſtime en Angleterre. Du Guernier a fait pluſieurs Portraits du Roi & de toutes les perſonnes de la premiere qualité. Lorſque le Duc de Guiſe alla à Rome, il emporta un livre de prieres, où Du Guernier avoit repreſenté en Saintes, toutes les plus belles Dames de la Cour peintes au naturel.

Mais paſſons aux autres Peintres qui ont encore eû place dans l'Academie; & afin d'avoir le tems d'achever ce que j'ai à vous en dire, ne nous arrêtons qu'à ceux dont vous voulez être informez davantage.

Michel Corneille, Eleve de Voüet, conſervoit beaucoup de la maniere de ſon Maître. Il avoit été des Anciens dans l'Académie, & faiſoit la charge de Recteur lorſqu'il mourut en 1664. âgé de 61. an. Il y a des ouvrages de lui dans l'Egliſe des Jeſuites de la ruë Saint Antoine, & en pluſieurs autres lieux. L'on voit auſſi pluſieurs tapiſſeries exécutées d'après ſes deſſeins.

Mr.

Michel Dorigni étoit de Saint Quentin. Après avoir travaillé long-tems ſous Voüet, il épouſa une de ſes filles. Il a peint dans les appartemens du Château de Vincennes, & a beaucoup gravé d'après les tableaux de ſon beau-pere. Il exerçoit la charge de Profeſſeur dans l'Académie, lorſqu'il mourut en 1665. âgé de 48. ans 6. mois.

L'année ſuivante mourut Le Bicheur, qui étoit auſſi Profeſſeur. Il peignoit fort bien les Perſpectives, & en a fait imprimer un Traité.

Jacques Sarasin de Noyon mourut dans la même année. Il étoit Peintre & Sculpteur. Il fut un des plus anciens dans l'Académie, & exerça la charge de Recteur. Ses ouvrages de Sculpture ſont conſiderables, & l'on eſtime beaucoup un Crucifix qu'il a fait à Saint Jacques de la Boucherie.

Nicolas de Plate-Montagne mourut dans ce tems-là. Il faiſoit fort bien des Mers & du Païſage.

Pluſieurs autres Peintres ne le ſuvécurent pas long-tems; comme Jean Blanchart qui travailloit à l'Hiſtoire; Vanmol qui faiſoit des Hiſtoires & des Portraits; Lanse, habile pour le païſage, les fleurs & les fruits; Le Moyne qui peignoit auſſi des fleurs & des fruits.

Les

LES NAINS, freres, faiſoient des Portraits & des Hiſtoires, mais d'une maniere peu noble, repreſentant ſouvent des ſujets ſimples & ſans beauté.

J'ai vû, interrompit Pymandre, de leurs tableaux : mais j'avoüe que je ne pouvois m'arrêter à conſiderer ces ſujets d'actions baſſes & ſouvent ridicules.

Les ouvrages, repris-je, où l'eſprit a peu de part, devienent bien-tôt ennuyeux. Ce n'eſt pas que quand il y a de la vraiſemblance, & que les choſes y ſont exprimées avec art, ces mêmes choſes ne ſurprennent d'abord, & ne plaiſent pendant quelque tems avant que de nous ennuyer : c'eſt pourquoi comme ces ſortes de peintures ne peuvent divertir qu'un moment & par intervalle, on voit peu de perſonnes connoiſſantes qui s'y attachent beaucoup.

MOUELLON travailloit à des Hiſtoires pour des tapiſſeries, de même que CHARLES PERSON Lorrain, qui a été Recteur, & dont la maniere tenoit de celle de Voüet, ſous lequel il avoit beaucoup peint. Il mourut en 1667.

THIBAULT POISSAN d'Abeville, & GIRARD VANOSBTAT de Bruxelles, Sculpteurs, moururent en 1668. Vanobſtat faiſoit la fonction de Recteur dans l'Académie. Il étoit particulierement recommendable

dable pour bien faire des bas-reliefs. Il travailloit auſſi ſur l'yvoire, & il y a pluſieurs piéces de ſa façon dans le cabinet du Roi. Ce fut pour lui que M. de Lamoignon, aujourd'hui Avocat General, plaida dans la Grand' Chambre une cauſe celebre, le premier Decembre 1667. où avec une éloquence admirée de tout le monde, il releva avantageuſement la Peinture & la Sculpture, comme vous pouvez avoir vû par le Plaidoyé qui en fut imprimé alors.

Nicolas Mignard, qui mourut dans la même année, étoit un des Peintres dont nous cherchons à examiner les bonnes qualitez. Si nous conſiderons bien les derniers qui ſont morts, nous en trouverons de deux ſortes. Les uns, pour exprimer leurs penſées, ſe ſont ſervi d'une maniere ſimple & ſerrée. Les autres qui ont eû un génie plus élevé, ont peint avec plus d'éclat & plus d'étenduë : mais quoique les productions d'eſprit ſublimes & magnifiques ſoient les plus conſiderables, les autres néanmoins peuvent être excellentes dans leur genre, & d'une bonté qui les doit faire eſtimer. Dans ces deux differentes manieres il y a des extrémitez à éviter. Un Peintre naturellement ſimple & ſerré dans ſes ouvrages, doit prendre garde à ne pas tomber dans l'indigence & dans la pauvre-

pauvreté, & un esprit plus vif & plus élevé doit se défendre de l'enflure & des mouvemens trop forts & trop agitez. Nicolas Mignard inventoit facilement, peignoit avec grace ; & comme il n'avoit pas un génie propre à exprimer de fortes passions, il s'abstenoit de representer des actions violentes Il paroissoit toûjours doux & moderé dans ses tableaux, où il n'y a rien qui ne soit correct & agréable ; & quoique l'on n'y voye pas un caractere vehement qui jette le trouble dans les ames, & qu'il ait même souvent dans les actions de ses figures, plus de tranquillité qu'il ne faut pour émouvoir puissamment les esprits : toutefois les nobles expressions, les beaux airs de têtes, & l'excellence de son pinceau, touchent les yeux avec tant de douceur, qu'on se troue aussi-tôt emporté par les graces differentes dont ses ouvrages sont remplis.

Il étoit né à Troye en Champagne, & issu d'une honnête famille. Son pere nommé Pierre, après avoir porté vingt-ans les armes pour le service du Roi, se maria, & de son mariage eut trois garçons, dont deux firent paroître dès leur jeunesse une inclination extraordinaire pour la Peinture. Aussi dans la suite se sont-ils fait assez connoître, & se sont distingez, l'aîné nommé Nicolas, par le nom de Mignard

d'Avignon ; & l'autre nommé Pierre, qui travaille encore aujourd'hui avec tant de réputation, par celui de Mignard de Rome. Nicolas fit ſes premieres études ſous le plus habile Peintre qui fût alors à Troye. Il y demeura quelque tems : mais comme ſon pere connut la force de ſon génie, ne voulant rien épargner pour ſon avancement, il l'ôta de chez ſon premier Maître pour le faire inſtruire dans une meilleure école. Fontainebleau étoit celle où tous les jeunes hommes alloient pour étudier, tant à cauſe des ouvrages de Freminet que l'on regardoit alors avec eſtime, qu'à cauſe de ceux du Primatice & de pluſieurs autres tableaux dont cette Royale Maiſon étoit décorée. Après s'être attaché pendant quelques années à deſſiner & à peindre, comme il avoit une forte paſſion de voir l'Italie, il alla à Lyon, où il s'arrêta quelques tems à travailler pour des particuliers. De là il paſſa en Avignon, à deſſein de s'embarquer à Marſeille, ou à Toulon : mais il y fut encore retenu pendant ſix ſemaines, & lorſqu'il étoit ſur le point d'en partir, Monſieur de Montreal, l'un des principaux Seigneurs de ce païs, l'obligea par beaucoup d'honnêtetez & de conditions avantageuſes à retarder ſon voyage, & à demeurer chez lui pour peindre la Galerie d'une maiſon conſiderable qu'il

avoit

avoit nouvellement fait bâtir. Il eſt vrai que Mignard s'engagea avec d'autant plus de facilité à ce Seigneur qu'il étoit déjà attaché d'inclination à une jeune fille d'Avignon dont il étoit devenu amoureux; de ſorte qu'il entreprit cet ouvrage, où dans une ſuite de tableaux il repreſenta le Roman de Théagene & de Cariclée. Les ſoins qu'il apporta à bien peindre, & en même tems à entretenir ſes nouvelles inclinations, lui acquirent l'eſtime de tout le monde & la bienveillance du pere & de la mere de ſa maîtreſſe. Mais ſa nouvelle paſſion n'empêchoit pas celle qu'il avoit d'aller à Rome. Le deſir qu'il fit paroître de vouloir ſe perfectionner dans ſon art, obligea la fille qu'il aimoit, & ſes parens, à lui permettre de faire ce voyage, & à lui donner le tems qu'il leur demanda. Ce fut pour lui une occaſion favorable, qu'ayant achevé la Galerie, le Cardinal de Lyon paſſant en Avignon, logea chez Monſieur de Montreal, qui lui preſenta Mignard, & le recommenda à ſon Eminence qui en avoit déjà conçû de l'eſtime, & qui le reçût à ſa ſuite pour aller à Rome. Lorſque Mignard y fut arrivé, & qu'il ſe vit au milieu de tant de beautez après leſquelles il avoit ſoupiré, il ne ſongea qu'à en joüir : mais d'un autre côté penſant à ce qu'il avoit laiſſé en Avignon,

& qui partageoit ſes affections, c'étoit avec un empreſſement extraordinaire qu'il tâchoit de dérober, s'il faut ainſi dire, l'art & la ſcience qu'il voyoit dans tous les plus beaux ouvrages qui ſe preſentoient à lui. Il travailla pendant deux ans, qui ne lui ſemblerent pas un tems trop long pour ſes études: mais les tendreſſes de ſon cœur s'oppoſant aux plaiſirs de l'eſprit, lui firent attendre avec impatience le terme qu'il s'étoit preſcrit, qui ne fut pas ſi-tôt arrivé qu'il ſortit de Rome, pour retourner en Provence, où il conclut ſon mariage au grand contentement de tous ſes amis, qui ſouhaitoient avec paſſion de le voir arrêté en ce païs-la. Il y avoit déjà vingt-ans qu'il y étoit établi, & qu'il travailloit avec réputation, lorſque le Roi paſſa par Avignon en 1659. pour ſon mariage avec l'Infante d'Eſpagne. Comme toute la Cour y ſéjourna trois ſemaines, le Cardinal Mazarin, qui avoit été Vicelegat d'Avignon, & qui pendant ſon Gouvernement avoit connu Mignard, & l'avoit honoré de ſon affection, ſe ſouvint de lui & l'envoya chercher. Après lui avoir donné beaucoup de marques d'eſtime, il deſira de voir ſes derniers ouvrages. Il s'apperçût bien-tôt du progrès qu'il avoit fait, & fut ſi content qu'il ſouhaita d'avoir une ſeconde fois ſon Portrait de ſa main. Je vous laiſſe

à penſer ſi Mignard fut bien aiſe d'une occaſion ſi avantageuſe, qui ne pouvoit que le rendre encore plus conſiderable dans la Province. Il ne manqua pas auſſi d'obéir ponctuellement aux ordres de ſon Eminence, & à faire ſes efforts pour ſe ſurpaſſer dans ce dernier ouvrage. Il le fit en effet, & le Roi & la Reine qui le virent des premiers, avoüerent qu'il ne ſe pouvoit rien faire de mieux, & réſolurent de faire venir Mignard à Paris, auſſi-tôt que Leurs Majeſtez ſeroient de retour.

La réputation que le Portrait du Cardinal trouva parmi les Courtiſans, donna envie à cinq ou ſix Seigneurs des plus curieux de ſe faire peindre : mais comme le tems de leur ſejour n'étoit pas aſſez long pour pouvoir faire achever entierement leurs Portraits, il finit ſeulement les têtes, termina le reſte à ſon loiſir, & les envoya enſuite à Paris.

Cependant ſi-tôt que le Roi fut de retour de ſon voyage, le Cardinal n'oublia pas à faire ſouvenir Sa Majeſté du deſſein qu'elle avoit fait d'appeller Mignard à Paris. Elle lui envoya une lettre de cachet, & dequoi fournir aux frais de ſon voyage ; & Mignard de ſon côté ſe rendit à Fontainebleau, où il eut l'honneur de ſaluër le Roi, & de remercier le Cardinal des bontez qu'il avoit pour lui. Il ſe pré-

paroit à travailler, lorſque ſon Eminence tomba malade ;& bien que d'abord on ne crût pas ſa maladie dangereuſe, toutefois elle continua pendant tout l'hyver, & augmenta de ſorte qu'il mourut au Bois de Vincennes au mois de Mars 1661. Cette mort mit le deüil à la Cour qui revint à Paris, où quelque tems après, Mignard commença de travailler aux Portraits du Roi & de la Reine. Leurs Majeſtez en furent ſi ſatisfaites, que le Roi lui ordonna d'en faire pluſieurs pour envoyer dans les Païs étrangers. La plûpart des grands Seigneurs voulurent auſſi en avoir des copies, & à l'envi les uns des autres deſirerent d'être eux-mêmes peints de ſa main : ce qui fut cauſe qu'il demeura quelque tems ſans faire autre choſe que des Portraits, contre ſon inclination qui le portoit beaucoup plus à peindre des ſujets d'hiſtoires. Auſſi ne laiſſoit-il pas de travailler de tems en tems à des tableaux d'Autel, & à quelques autres qu'on lui demandoit pour envoyer en Provence. Il fit deux grands tableaux pour la Chartreuſe de Grenoble, où il repreſenta le Martyre que pluſieurs Chartreux endurerent en Angleterre ſous le regne du Roi Henry VIII. qui les fit cruellement mourir à Londres ; & comme ſon merite & ſa réputation augmentoient tous les jours, il fut un des Peintres que l'on choiſit

choiſit pour peindre aux Tuileries. Il eût en partage le petit appartement bas du Roi qui regarde ſur le jardin. Vous ſçavez quelle eſt la diſpoſition de tous ces lieux, & je ne doute pas même que vous ne vous ſouveniez bien de ce qu'il a repreſenté.

Je vous avoüe, repartit Pymandre, que je n'ai preſentement qu'une idée confuſe des Peintures qu'on y a faites, & vous me ferez plaiſir de me faire ſouvenir de celles de Mignard.

Il faut donc vous dire, répondis-je, que le Platfond de la Chambre du Roi ſemble être percé, & que par cette feinte ouverture qui eſt de figure ovale, l'on croit voir le Ciel; & ſur des nuages pluſieurs figures. La principale eſt Apollon. Il eſt aſſis ſur un ſiége d'or fait à l'antique. D'une main il tient une Lyre, & de l'autre le Plectre, pour me ſervir de ce mot, qui ſert d'archet, & avec lequel on touche les cordes. L'air de ſon viſage eſt doux & agréable; & ſa chevelure blonde, & environnée de lumiere, répand autour de lui un certain éclat qui le diſtingue des autres Dieux.

Comme le Peintre a prétendu qu'Apollon & le Soleil ne ſont qu'une même Divinité, Apollon eſt environné du Zodiaque, & derriere lui, dans une diſtance aſſez éloignée, l'on apperçoit ſes chevaux que de belles filles atellent à ſon char.

Au-dessous sont quatre figures de femmes, qui representent les quatre Saisons.

Sous ces differentes images, l'on a voulu figurer Apollon, c'est-à-dire, le Soleil, dans le plus bel endroit de sa course, & lorsqu'élevé au plus haut du Ciel, il répand ses rayons sur la terre: & de même que le Soleil étant dans le Solstice de l'Eté & dans son midi, semble être arrêté & comme assis dans son Trône pour considerer toute la nature; le Peintre a éloigné ses chevaux que les heures accommodent, parce qu'en effet dans la saison de l'Eté, & principalement sur le milieu du jour, il semble que le Soleil s'arrête, & que les heures soient plus long-tems à venir qu'en une autre saison.

Apollon a le corps presque nud, à cause qu'il n'y a rien de plus découvert & de plus visible à tout le monde que le Soleil. Il est seulement environné d'un manteau de pourpre rehaussé d'or, pour representer le feu & la lumiere dont le Soleil est la source. Sa Lyre marque l'harmonie avec laquelle le Soleil dispose les saisons: c'est pourquoi ont les voit rangées autour de lui dans l'ordre qu'elles gardent inviolablement.

Celle qui est couronnée de fleurs, & qui en répand sur la terre, represente le Printemps. Comme le Printemps inspire de

de l'amour à toute la nature, il eſt peint ſous l'image d'une jeune fille ſi belle & ſi agréable, qu'elle charme tous ceux qui la regardent. Il n'y a perſonne qui d'abord ne la prenne pour Venus, la voyant ſi accomplie, & de plus accompagnée d'un jeune enfant qui a des aîles au dos, & qui porte une corbeille pleine de fleurs. Cependant le deſſein du Peintre a été de repreſenter la Déeſſe Flore qui préſide à cette ſaiſon, & par cet enfant le vent Zephire dont les aîles ſont ſemblables à celles d'un papillon, & differentes de celles qu'on donne d'ordinaire à l'amour. Et parce que le Zephire eſt un vent doux & frais qui contribuë à la naiſſance de toutes choſes, & qui ſemble lui-même naître avec l'année, il eſt peint ſous la forme d'un jeune enfant.

Auſſi l'on peut remarquer que les habits, les parures, & l'état auquel on a repreſenté Flore, conviennent admirablement bien à ce qu'on a voulu exprimer par cette figure. Car on voit qu'elle a preſque toute la gorge découverte, parce que dans cette ſaiſon la terre commençant à s'éveiller & à ſe lever; s'il faut ainſi dire, paroît comme à demi-nuë. Le reſte eſt caché d'une robbe blanche, qui figure le Printemps, qu'un Poëte Grec (1) appelle Blanc, lorſqu'il

(1) Theocrite.

veut ſignifier la plus belle ſaiſon de l'année. Son manteau eſt verd, mais il eſt fait de telle maniere, qu'il ſemble tiſſu de differentes ſortes de verds, pour repreſenter comme dans cette nouvelle ſaiſon la terre eſt couverte d'herbes & de plantes, dont le different verd fait une agréable varieté.

La figure qui repreſente l'Eté, eſt au-deſſous du Lion qui paroît dans le Zodiaque : elle eſt la plus proche d'Apollon, parce qu'en effet c'eſt elle qui reſſent plus que toutes les autres, les effets de ſa lumiere & de ſa chaleur.

Elle n'a qu'une petite robbe de gaze blanche que les rayons du Soleil jauniſſent ſur les extrémitez. Cette robbe tombe négligemment de deſſus ſes épaules, & en découvre une partie auſſi-bien que de ſes bras. La faucille qu'elle tient, & la gerbe de bled qui eſt proche d'elle, ſignifient le tems de la moiſſon, qui eſt comme ſon appanage. Ce manteau de drap d'or ſur lequel elle eſt aſſiſe, & dont l'inégalité des plis cauſe differens jours & divers reflets, repreſente la campagne qui en Eté paroît comme une Mer doucement agitée, & dont les petites ondes ſemblent être d'un or liquide.

L'autre figure, qui a l'air d'une Bacante, étant faite pour repreſenter l'Au-

tomne,

tomne, le Peintre lui a donné des marques qui lui conviennent parfaitement. Car comme dans ce tems-là le Soleil commence à s'éloigner, & que les vapeurs qu'il a élevées de la terre pendant l'Eté, s'épaiſſiſſent en l'air, & nous privent ſouvent des rayons de cet Aſtre, on voit que cette femme n'eſt fortement éclairée qu'en certaines parties, & que le reſte eſt d'une demi-teinte qui ſert à faire paroître dans la diſpoſition de tout le tableau, un agréable contraſte d'ombres & de lumieres.

Elle eſt couronnée de feüilles de vigne: d'une main elle preſſe des raiſins dans une coupe d'or qu'elle tient de l'autre main. Son habit eſt de pourpre violet, approchant de la couleur des fruits de la ſaiſon.

Pour l'Hyver, on l'a repreſenté par cette vieille qui eſt plus éloignée d'Apollon que les autres figures. Au lieu que celle de l'Eté eſt toute éclairée de la lumiere du Soleil, celle-ci en eſt preſque privée, & ne paroît qu'à mi-corps, pour marquer les jours d'Hyver ſi courts & ſi ſombres.

Mais s'il y a de l'oppoſition entre ces deux figures en ce qui regarde la lumiere & les ombres, il n'y a pas moins de difference entre les traits du viſage de cette vieille & ceux de la jeune Flore. Cependant le Peintre n'a pas moins fait paroître ſon ſçavoir à bien repreſenter une vieilleſ-

ſe décrepite, que lorſqu'il a répandu ſur le viſage de cette autre figure les charmes d'une jeune beauté. Et comme la terre, lorſque le Soleil en eſt éloigné pendant l'Hyver, n'a de chaleur que ce qu'elle en conſerve dans ſes entrailles, on a repreſenté cette figure tenant du feu dans un braſier.

Dans le même Platfond de cette chambre, & à côté de cette ouverture feinte dont je viens de parler, il y a deux tableaux qui ſont comme attachez & peints ſur un fond d'or. Celui du côté de la porte repreſente Apollon ſur un amas de nuées, qui d'une main tenant un arc, & de l'autre une fleche, tire ſur des Cyclopes qui fuyent & tachent à ſe ſauver ſous une roche. Il y en a trois de morts ſur le devant du tableau, & deux autres que l'on voit dans le lointain qui ſemblent courir du côté de la Mer.

Ces figures étant preſque toutes nuës, & d'une couleur convenable à des forgerons, le Peintre a pris ſoin de bien repreſenter toutes les parties d'un corps fort & robuſte, & d'exprimer dans le dos, dans les bras, & dans les autres membres, les differens effets des nerfs & des muſcles ſelon la diſpoſition de ſes figures, & les actions qu'il leur fait faire.

Il n'a pas gardé cette conduite dans ce

ſeul

ſeul tableau, mais encore dans celui qui eſt à l'autre bout du Platfond du côté des fenêtres, où il a repreſenté Apollon & Diane qui exercent leur vengeance ſur les enfans de Niobé, que ſa beauté & ſes proſperitez avoient renduë ſi pleine de vanité & d'orgueïl, qu'elle avoit eû l'inſolence de ſe comparer à Latone.

Apollon & Diane paroiſſent en l'air ſur des nuages. Diane eſt vétuë d'un habit blanc avec un carquois ſur les épaules & un arc à la main, toute prête à décocher une fleche. Pour Apollon, il en vient de tirer une, & le coup paroît dans un des fils de Niobé, qui bleſſé à mort tombe de deſſus ſon cheval.

C'eſt-là qu'on voit des expreſſions douloureuſes, & de quelle ſorte ces Divinitez jalouſes de leur gloire, puniſſent l'injure qui leur a été faite. Cependant on ne laiſſe pas d'appercevoir de la beauté parmi le ſang & les bleſſures. La douleur qui eſt ſi fortement peinte ſur le viſage de Niobé, & la mort même ſi bien exprimée ſur celui de ſa fille, n'ont point encore effacé les traits qui rendoient ſi agréable cette jeune fille, & qui donnoient à cette malheureuſe mere tant de vanité & de préſomption.

Comme ces deux tableaux ſont fairs pour parer cette chambre, & pour honorer Apollon qui y préſide, & qui ſemble

y répandre ſa lumiere par l'ouverture du Platfond; c'eſt encore avec le même deſſein qu'on a orné l'alcove de deux autres ſujets qui ſont peints d'une ſemblable maniere. Dans l'une on a repreſenté le ſupplice de Marſyas, & dans l'autre le châtiment de Midas qui avoit donné ſon jugement en faveur de Pan.

Toutes ces Peintures tirées de l'Hiſtoire d'Apollon, conviennent au Soleil, & outre cela elles ſont des images emblematiques des belles actions du Roi. C'eſt Sa Majeſté qu'on doit conſiderer dans le tableau du milieu ſous la figure d'Apollon; c'eſt elle qu'on voit environnée de gloire; c'eſt elle qui paroît élevée au-deſſus de toutes choſes, & qui par ſa dignité & par ſes hautes qualitez répand ſes lumieres ſur la terre, & ſe fait admirer dans toutes les parties du monde.

Par les quatre tableaux particuliers qui ſont peints ſur un fond d'or, le Peintre a prétendu donner quatre enſeignemens conſiderables. Car par les Cyclopes qu'Apollon ne punit de la ſorte que pour avoir forgé les foudres dont Jupiter ſe ſervit contre Eſculape, on peut voir dans quel peril ſe trouveroient de ſemblables temeraires, dont l'imprudence les porteroit à donner ſecours, & à fournir des armes aux ennemis de Sa Majeſté.

L'Hiſtoire

L'Hiſtoire de Niobé montre la perte inévitable de ceux qui manqueroient au reſpect qu'ils doivent à la perſonne ſacrée d'un ſi puiſſant Monarque.

Le châtiment de Marſyas eſt une image de la punition que meriteroient ces perſonnes groſſieres & préſomptueuſes qui oſeroient s'égaler en l'art de conduire les peuples, à un Prince qui ſçait s'en acquiter avec cette prudente harmonie qui n'eſt bien entenduë que par ceux qui l'ont reçûë du Ciel.

Et par l'exemple de Midas, on peut remarquer combien ceux-là ſe rendroient ridicules, qui par ignorance ou par envie voudroient faire des comparaiſons deſavantageuſes à la gloire de Sa Majeſté.

Au Platfond de l'alcove on a feint une ouverture ſemblable à celle qui eſt au Platfond de la chambre. Comme c'eſt le lieu deſtiné à prendre le repos après que le Soleil s'eſt retiré, on y a repreſenté la nuit ſous la figure d'une femme vétuë d'une robbe rouge & d'un manteau bleu ſemé d'étoiles. Elle a de grandes aîles au dos: elle eſt couronnée de pavots, & tient deux enfans qui dorment entre ſes bras.

Ces enfans ſont les ſonges des Rois. Les Poëtes en ont feint une infinité, comme en effet il y en a un grand nombre de differente eſpece. Mais on peut dire qu'un

grand

grand Prince qui veille inceſſamment au bien de ſes ſujets, n'en reçoit que de deux ſortes, dont l'un lui repreſente continuellement ce qui regarde ſa propre gloire, & l'autre les choſes qu'il eſt obligé de faire pour l'avantage de l'Etat.

En effet, ſi les ſonges ne ſont, ſelon quelques Philoſophes, que des mouvemens de l'ame qui ſe font en diverſes manieres, & par leſquels les biens & les maux nous ſont quelquefois montrez avant qu'ils arrivent, il y a bien apparence que ſi les choſes futures étoient découvertes aux hommes, ce devroit être aux Rois, & principalement à un grand Roi, qui n'ayant l'eſprit rempli que des douces penſées qu'il a d'augmenter le bonheur de ſon Royaume, n'a pendant le repos de la nuit que des ſonges agréables & beaux, conformes à ſes occupations.

Proche l'alcove dont je viens de parler, il y a un cabinet qui a vûë ſur le jardin. Dans le Platfond le Peintre a repreſenté Apollon & les Muſes: mais comme il n'a pas trouvé d'eſpace pour en placer neuf, il s'eſt contenté d'en repreſenter trois, fondé auſſi ſur ce qu'il y a differens avis touchant le nombre des Muſes. Car ſelon l'opinion de quelques Ateurs, on n'en connoiſſoit au commencement que trois qui étoient filles de Jupiter, & auſquelles ils donnent

donnent des noms qui conviennent à la memoire, au travail & au chant. Ce qui ſe rapporte aſſez à ce que Varron a écrit, que d'abord il n'y avoit que trois Muſes, & qu'elles n'ont paru au nombre de neuf, que quand les habitans d'une ville, qu'on croit être Scycione, ayant un jour choiſi trois excellens Sculpteurs, & ordonné à chacun d'eux de faire les images des trois Muſes, afin de pouvoir prendre parmi ce nombre de figures, les trois plus parfaites pour les placer dans le Temple d'Apollon, ces Ouvriers réüſſirent ſi heureuſement qu'il n'y eût pas une de toutes les figures qu'ils firent, qu'on ne trouvât admirable & digne d'être conſervée. Ainſi elles furent toutes les neuf dédiées à Apollon, ce qui a été cauſe qu'on l'a conſideré depuis comme celui qui commande aux neuf Muſes.

Or le Peintre ayant pris la choſe dans ſon origine, n'en a repreſenté que trois, auſquelles il a donné des marques convenables aux noms qu'elles avoient: car comme Apollon & les Muſes préſident aux Sciences & aux Arts, & que c'eſt par leur moyen que les grands hommes & leurs ouvrages reçoivent une gloire immortelle, il repreſente ces trois Muſes comme celles qui ont l'intendance & le pouvoir ſur la Poëſie, ſur la Peinture & ſur la Muſique.

En

En effet, n'eſt-ce pas la Poëſie qui la premiere conſerve la mémoire des belles actions des Heros, qui eſt comme la dépoſitaire de leurs hauts faits, & qui les apprend à la poſterité?

Combien la Peinture de ſon côté, releve-t'elle la grandeur des demi-Dieux par l'excellence de ſon travail? C'eſt elle qui leur erige des Images, qui leur bâtit des monumens éternels, & qui par un artifice ſurprenant & tout divin, les fait revivre par ſes couleurs.

Sur ce que la Poëſie rapporte & ſur ce que la Peinture repreſente, la Muſique prend ſujet d'élever ſa voix; & d'un ton qui charme les hommes, & qui eſt agréable aux Dieux, elle chante leurs loüanges & celles des Heros.

La figure qui eſt appuyée ſur les œuvres d'Homere & de Virgile, & qui tient une trompette à la main, repreſente la Poëſie. Elle eſt vétuë d'une robbe de couleur citron, & d'un manteau de pourpre violet rehauſſé d'un jaune doré.

Celle qui eſt de l'autre côté, & dont l'on ne voit que fort peu du viſage, eſt la Peinture. Sa robbe eſt d'une étoffe verte & aurore; elle eſt ceinte d'une écharpe bleuë; ſon manteau eſt rouge. Il y a auprès d'elle une palette & des pinceaux; & c'eſt par là, auſſi-bien que par la toile & le

le crayon qu'elle tient, que le Peintre a prétendu la faire connoître.

Il a placé la Muſique au milieu de ces deux figures, parce que c'eſt la Poëſie & la Peinture qui lui font connoître ceux de qui elle doit chanter les loüanges. Elle eſt vétuë de blanc pour marque de cette grande ſimplicité, & de cette union qui forme une douce harmonie que le Peintre a doctement ſignifiée par la Harpe dont elle joüe.

Ces trois figures reçoivent toutes leurs lumieres d'Apollon, qui d'une main tient ſa Lyre, & de l'autre main leur diſtribuë des couronnes de laurier.

Si dans le Platfond de la chambre on a peint cette Divinité au-deſſus des quatre Saiſons, pour ſignifier de quelle ſorte le Roi répand ſes graces ſur les peuples en general, la maniere dont on la repreſentée dans ce cabinet, fait voir comment Sa Majeſté recompenſe en particulier les perſonnes d'un merite extraordinaire, & qu'il connoit s'être diſtinguez du commun des hommes par leur valeur, par leur ſcience, & par leur vertu. Car Apollon ne met des couronnes de laurier entre les mains des Muſes, qu'afin de les donner à ceux de qui elles doivent elles-mêmes marquer les belles actions.

Si l'on veut encore regarder l'invention

de

de cette Peinture dans un autre jour, l'on verra que ces trois Muſes repreſentent cet accord, & ce concert de tous les grands hommes qui paroiſſent aujourd'hui dans les Sciences & dans les Arts, leſquels unanimement celebrent les vertus de Sa Majeſté, & travaillent à rendre ſa gloire immortelle.

Il y a deux Païſages ſur les portes de ce cabinet. Dans l'un on a figuré le lever du Soleil qui paroît à l'extrémité de l'Horiſon, & comme ſortant du ſein de la Mer, ſur un char tout rayonnant d'une nouvelle lumiere. Sur le devant on a repreſenté cette fleur que l'on nomme Giraſol, qui regarde ſans ceſſe le Soleil.

Les Poëtes ont feint que Clytie avoit un amour ſi violent pour Apollon, qu'elle négligea le ſoin même de ſe nourrir pour ne le pas perdre de vûë : de ſorte qu'étant tombée dans une extrême langueur, elle en mourut. Mais Apollon l'ayant changée en fleur, elle conſerva toûjours ſes premieres inclinations, & ſous la forme de cette plante elle ne ceſſe de regarder l'objet de ſes deſirs.

Ce changement qui fut la récompenſe de ſes nobles affections, marque la faveur du Roi pour ceux qui demeurent fidélement attachez à ſon ſervice, auſquels il donne des privileges, & des mar-

marques d'honneur qui ne periront jamais.

C'eſt encore dans ce même ſens que l'autre tableau a été fait, où l'on a peint le coucher du Soleil. Il y a ſur le devant un manteau de couleur de pourpre, & tout auprès on voit du ſang répandu à terre, d'où ſort une petite fleur violette. C'eſt le ſang de l'infortuné Hyacinthe, qu'Apollon a changé en fleur après qu'il eût malheureuſement tué ce jeune homme avec un Diſque, en joüant au palet.

Par ce Diſque la fable n'a voulu ſignifier autre choſe que la figure du Soleil, dont l'ardeur extrême fit mourir Hyacinthe pour s'y être trop expoſé.

Le grand amour & le zele violent qu'on doit avoir pour ſon Prince, expoſe ſouvent les jeunes courages aux perils de la mort: mais lorſqu'ils la rencontrent dans de glorieuſes occaſions, elle ne leur eſt qu'honorable & avantageuſe; & pour du ſang qu'ils perdent, ils acquerent un honneur & une réputation dont l'odeur ſe répand par toute la terre.

M'étant arrêté, & Pymandre s'appercevant que j'étois diſtrait, & comme ſongeant à autre choſe: Qu'eſt-ce, me dit-il, qui vous retient? Il ſemble que quelque nouvelle penſée vous ait interrompu? Il eſt vrai, lui répondis-je, que les dernieres

paroles

paroles que je vous ai dites, m'ont remis tout d'un coup dans l'eſprit la vie & la mort du ſçavant Peintre dont je vous parle, qui porté d'un noble deſir d'acquerir de la gloire en ſervant ſon Prince, augmentoit tous les jours ſes fatigues, par ſes veilles & par les peines qu'il prenoit à perfectionner encore davantage ſes ouvrages. Tout le monde applaudiſſoit à ceux qu'il venoit de faire, & le Roi ſatisfait de la beauté de ſes Peintures, lui avoit ordonné de ſe préparer à peindre ſa grande chambre de parade. Comme c'étoit un lieu où il pouvoit encore mieux faire voir ce qu'il ſçavoit, il travailloit aux deſſeins, & ils étoient tous finis lorſqu'il tomba dans une maladie qui ne paroiſſoit point dangereuſe, mais qui s'étant enfin changée en hydropiſie, lui cauſa la mort (1) bien-tôt après, au grand regret de ſa famille & de tous les honnêtes gens, qui n'avoient pas moins d'eſtime pour ſa perſonne que pour ſes Peintures. Son corps fut porté dans l'Egliſe des Petits Auguſtins du Fauxbourg Saint Germain, où il eſt enterré. L'Académie Royale des Peintres, dont il avoit été Directeur, lui fit faire un Service ſolennel dans l'Egliſe des Peres Feüillans, où les amateurs des beaux Arts ne manquerent pas de ſe trouver.

Il

(1) En 1668.

Il a laiſſé deux fils. L'aîné eſt Architecte du Roi, & l'autre Peintre dans ſon Académie.

Il y a une choſe remarquable en Nicolas Mignard, c'eſt qu'il peignoit de la main gauche : ſemblable en cela à ce (1) Chevalier Romain, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire. Il étoit fort habile à tirer de la même main ; car il avoit beaucoup aimé la chaſſe, & en faiſoit ſon divertiſſement, pendant qu'il demeuroit en Avignon : mais on peut dire de lui ce que Pline le jeune a dit de ſoi-même en écrivant à Tacite, que quand il alloit à la chaſſe, il y portoit toûjours des Tablettes, afin de ne revenir jamais les mains vuides, & ſans avoir fait quelque choſe.

L'année ſuivante (2) moururent NOEL QUILLERIÉ, qui a peint dans un cabinet de l'appartement haut des Tuilleries, & qui étoit Adjoint à Profeſſeur ; BARTHELEMY de Fontainebleau, NICOLAS DU MOUSTIER de Paris, & VANLO Hollandois.

CLAUDE VIGNON de Tours, s'eſt beaucoup diſtingué entre les Peintres de ſon tems par ſa maniere toute particuliere, & ſi facile à connoître. Le nombre de ſes ouvrages eſt très-grand, parce qu'il travailloit

(1) Turpilius.
(2) 1669.

vailloit avec une merveilleuse promptitude Il mourut Professeur en 1670. & dans la même année mourut aussi GERVAISE ; qui a peint aux Tuileries ; LOÜIS LERAMBERT & LE GENDRE Sculpteurs & Professeurs, & GREGOIRE HURET Graveur.

Bien-tôt après ceux-ci, mourut un des anciens & des principaux de l'Académie, & qui exerçoit alors la charge de Recteur. Il étoit de votre connoissance, c'est SEBASTIEN BOURDON de Montpellier.

Hé bien, interrompit aussi-tôt Pymandre, en quel rang le mettez-vous ? Car vous aviez de l'estime pour lui.

C'est un des Peintres de ce siecle, lui repartis-je, qu'on doit le plus regarder par differens endroits. Lorsqu'il arriva à Paris à son retour d'Italie, où il n'avoit pas demeuré long-tems, & qu'il commença à faire voir ses ouvrages, il eût une approbation assez universelle. Il fit plusieurs tableaux de grandeurs médiocres pour des Orfévres & pour des Curieux; & lorsqu'on lui eût procuré le tableau du May pour Notre-Dame, où il a representé S. Pierre que l'on crucifie, on jugea qu'il étoit capable d'entreprendre de plus grands ouvrages que ceux que l'on avoit vûs de lui. Les Peintres mêmes qui étoient en reputation

tion à Paris eſtimoient ſa maniere, & en concevoient de grandes eſperances, parce qu'il étoit encore fort jeune. Il y avoit de la facilité & une grande liberté de pinceau dans ce qu'il faiſoit. Il cherchoit à imiter l'Ecole Lombarde; & bien qu'il ne fût pas correct & ne peignît pas ſes ouvrages autant qu'il eût été à deſirer, toutefois il ſembloit que dans la ſuite il pourroit acquerir par l'étude & par le travail, les parties qu'il ne poſſedoit pas encore. Auſſi commença-t'il à étudier davantage le deſſein.

Bourdon avoit épouſé, comme j'ai dit, la ſœur de Du Guernier, dont les conſeils ne pouvoient lui être qu'avantageux; car ſon temperament vif & impetueux le portant à travailler avec beaucoup de promptitude, les avis de ſon beau-frere ne lui étoient pas inutiles. Outre cela Du Guernier, qui étoit connu à la Cour, & qui avoit quantité d'amis, lui procuroit des ouvrages en differens endroits.

Bourdon avoit beaucoup de feu, diſpoſoit aiſement, donnoit à ſes couleurs un éclat & une fraîcheur qui plaiſoit: mais avec tout cela, ſoit qu'il y eût trop de mouvement dans ſon eſprit qui lui empêchât de pouvoir fixer ſes penſées & ſon imagination, ſoit qu'il n'eût pas aſſez étudié la nature, & fait un fond aſſez grand

des parties neceſſaires à ſon art, il ne pouvoit ſe faire une maniere arrêtée. Tantôt il cherchoit à ſuivre le coloris du Titien; tantôt la diſpoſition & les ordonnances du Pouſſin, comme il avoit fait celles de Benedette, ſans faire choix d'un goût particulier, & prendre aſſez de ſoin à ſe fortifier dans toutes les parties les plus eſſentielles de la Peinture. Cependant il avoit acquis de l'eſtime parmi les Curieux. Un des tableaux les plus agréables qu'il fit dans ſes commencemens, fut celui que j'ai vû autrefois chez Monſieur l'Evêque de Lizieux, où il avoit repreſenté L. Alvanius (1), qui ſortant de Rome avec ſa femme & ſes enfans, après que les Gaulois eurent pris la ville, & rencontrant en ſon chemin le Grand Prêtre & les Veſtales qui s'en alloient à pied, emportant les Vaſes ſacrez, fit deſcendre toute ſa famille de ſon char pour y faire monter les Veſtales, qu'il conduiſit au lieu où elles alloient. Il avoit fait ce tableau avant que j'allaſſe à Rome, & ce fut après que je fus de retour qu'il fit ceux qui ſont à Chartres; l'un qui eſt au grand Autel de l'Egliſe de Saint André, où le Martyre de ce Saint eſt repreſenté; & l'autre, dans une des Chapelles baſſes de la grande Egliſe, dans lequel la Vierge tient l'Enfant Jeſus. Vous pouvez vous

(1) Val. Max. l. 1.

vous ſouvenir auſſi-bien que moi, de ce qu'il faiſoit en ce tems-là.

Il eſt vrai, dit Pymandre, mais nous fûmes quelque tems ſans le voir, lorſqu'il quitta Paris pour aller en Suede.

Ce fut vous, lui repartis-je, qui en fûtes la cauſe, en lui procurant ce voyage.

Je le fis, comme vous ſçavez, répondit Pymandre, dans un tems où tous les Arts ſembloient comme abandonnez. Les travaux de Peinture, auſſi-bien que beaucoup d'autres, étoient interrompus par nos deſordres & nos Guerres Civiles. Franchesque Grimaldi qui étoit venu de Rome avec moi, ne ſçavoit que faire à Paris. La Reine de Suede attiroit auprès d'elle de tous les endroits de l'Europe, ceux d'entre les excellens hommes dans les Sciences & dans les Arts, qui vouloient bien aller dans cette partie du Nord: & la réputation qu'elle avoit d'aimer les belles choſes, & d'être fort liberale, porta pluſieurs perſonnes de merite à chercher quelque fortune auprès d'elle.

Bourdon crut qu'en attendant que les affaires ſe fuſſent rétablies en France, il pourroit faire un voyage en Suede: qu'il y ſeroit d'autant mieux reçû qu'il étoit de la même Religion que la Reine, & qu'il avoit auprès d'elle des amis aſſez grands Seigneurs pour le proteger.

Comme pendant ſon ſejour en Suede je fus auſſi abſent de Paris, je n'eus de ſes nouvelles que celles que vous me fiſtes ſçavoir.

Je vous aurai donc mandé, lui dis-je, de quelle ſorte il fut reçû de la Reine: qu'il commença en faiſant ſon Portrait, à lui faire voir ce qu'il ſçavoit, & que ſur les intentions qu'elle témoignoit avoir de vouloir faire des choſes extraordinaires en bâtimens & en Peintures, il meditoit quelque ouvrage par lequel il pût ſe ſignaler. Ce fut ce qui porta un de ſes amis à lui envoyer un deſſein accompagné d'une lettre que vous avez pû voir, dans laquelle il faiſoit une ample deſcription de ce qu'il avoit imaginé pour un ſuperbe monument, où il trouveroit dequoi faire en Architecture, en Sculpture, & en Peinture, des choſes aſſez conſiderables.

Il eſt vrai, interrompit Pymandre, que Bourdon m'a entretenu quelquefois de cette lettre, mais je ne l'ai jamais lûë.

Peut-être, lui repartis-je, ne vous en ſouvenez-vous plus: en tout cas, vous pourrez la lire quand il vous plaira: car j'en ai gardé une copie.

Si vous pouvez me la montrer preſentement, repliqua Pymandre, vous me ferez plaiſir de ne pas differer à un autre jour.

Auſſi-

Auſſi-tôt, pour ſatisfaire la curioſité de Pymandre, je me levai, & ayant tiré d'un portefeüille l'écrit qu'il demandoit, liſez, lui dis-je, vous-même ce que vous deſirez voir.

Pymandre ayant pris la lettre, commença à lire tout haut.

" Je vous envoye le deſſein d'un ſuperbe édifice que la Reine pourroit faire bâtir dans ſa ville Capitale, pour ſervir de Mauſolée aux cendres du Roi ſon pere. La forme en eſt ronde. L'on monte d'abord vingt-cinq ou trente marches, au haut deſquelles eſt une Terraſſe entourée d'une Baluſtrade de marbre, où l'on mettra, ſi l'on veut, pluſieurs de ces belles ſtatuës dont on dit que la Reine a un ſi grand nombre. Le Temple placé au milieu de cette Terraſſe, eſt entouré d'un Portique ſoûtenu de colonnes, & pour y entrer il y a un Portail avancé, & compoſé de ſix grandes colonnes d'ordre Dorique, parce que les anciens dédioient particulierement aux grands hommes cette maniere de bâtir. Au-deſſus de la Corniche regne une autre Baluſtrade, ſur laquelle on mettra d'eſpace en eſpace, quelques figures, ou bien des enfans qui porteront differens Trophées. Sur le haut du Dome ſera une Renommée de bronze doré, qui tenant une trompette à la

„ main, ſemblera annoncer à toute la ter-
„ re la gloire du Grand Guſtave. Je ne
„ détermine point la grandeur de ce Tem-
„ ple, & je ne m'arrête pas à en marquer
„ les proportions. L'on ne peut guéres s'é-
„ loigner de celles que les anciens ont
„ ſuivies. Je dirai ſeulement que plus le
„ bâtiment ſeroit grand & ſpacieux, &
„ plus auſſi toutes les parties auroient de
„ majeſté. Je ne conſidere point encore de
„ quelle matiere ſeront tous les dehors:
„ mais pour le dedans, je le voudrois tout
„ de marbre blanc, ou du moins d'un ſtuc
„ bien poli, que toute la hauteur fût di-
„ viſée en deux ordres l'un ſur l'autre, à
„ prendre du rez de chauſſée juſqu'au com-
„ mencement de la coupe. Le premier or-
„ dre ſeroit Ionique, pour être agréable
„ & délicat. Les colonnes, ou les pilaſtres
„ ſeroient de marbre blanc, veiné de noir.
„ Entre les colonnes il y auroit des niches
„ pour mettre les Statuës des Rois prédé-
„ ceſſeurs de la Reine, au pied deſquelles
„ ſeroit un bas-relief de bronze, repre-
„ ſentant leurs principales actions; ou bien
„ des tables de marbre noir, ſur leſquel-
„ les leurs éloges ſeroient gravez en lettres
„ d'or. Les chapitaux des colonnes ſe-
„ roient de bronze doré, & toutes les mou-
„ lures & les filets de l'Architecture do-
„ rez. Quant à l'ornement de la friſe, je

vou-

voudrois que ce fuſſent quantité de jeu- "
nes enfans, qui avec des branches de "
laurier & de palme, s'occuperoient à "
former des lettres d'or, en ſorte qu'on "
pût lire autour du Temble, GUSTAVO "
PATRI CHRISTINA FILIA HOC MAUSO- "
LEUM EREXIT. Et il me ſemble que cela "
ne feroit pas un effet deſagréable, parce "
qu'on verroit un ou deux enfans atten- "
tifs à faire une lettre; & que pendant "
qu'ils ſeroient diverſement occupez à "
noüer ces branches de palme & de lau- "
rier avec des rubans noirs, il ſe trou- "
veroit qu'en travaillant à toutes les let- "
tres enſemble, elles ne laiſſeroient pas "
d'être viſibles: car l'un acheveroit le bas, "
l'autre le milieu, & ces enfans diſpoſez "
agréablement en diverſes attitudes, cet- "
te compoſition paroîtroit aſſez ingenieu- "
ſe, lorſque le Sculpteur auroit pris ſoin "
de faire qu'il n'y eût rien de confus. "

Au-deſſus de ce premier ordre, il y "
auroit un ſecond ordre Corinthien, dont "
la corniche ſeroit ſoûtenuë par des pilaſ- "
tres; & entre les fenêtres qui ſeroient per- "
cées pour éclairer le Temple, on y fe- "
roit de grands tableaux en forme de ta- "
piſſeries. "

Pour remplir ces tableaux, vous choi- "
ſirez entre le grand nombre des plus bel- "
les actions dont la vie du feu Roi de Sue- "

» de eſt compoſée, les plus remarquables,
» ou plûtôt celles qui ſont les plus propres
» pour le lieu, & les plus avantageuſes
» pour faire paroître l'excellence de la
» Peinture. Par exemple, vous pourriez
» dans la derniere, repreſenter cette fameu-
» ſe journée de Lutzen, où ce grand Prin-
» ce finit ſa vie en remportant la victoire
» ſur ſes ennemis. Il ne ſeroit pas à pro-
» pos de le peindre combatant à la tête de
» ſon armée, parce que le principal de
» cette action, & qui ſemble l'avoir im-
» mortaliſe, n'arriva qu'après ſa mort. Il
» ne faudroit pas auſſi qu'il parût expirant
» dans le ſang & dans la pouſſiere, tandis
» que les ſiens ſeroient encore dans la cha-
» leur du combat, & que ſon nom porte-
» roit la terreur dans le cœur des ennemis:
» car la vûë d'un objet ſi funeſte eſt toû-
» jours deſagréable, & un Heros ne doit
» jamais toucher l'eſprit ni d'horreur ni
» de pitié. Il ſeroit donc neceſſaire dans
» cette rencontre, de ſe ſervir du privilege
» qu'ont les Peintres & les Poëtes, de qui-
» ter le vraiſemblable pour prendre le mer-
» veilleux, principalement, lorſqu'ils trai-
» tent leurs ſujets d'une maniere qui peut
» ſouffrir l'allegorie, & faire que le Roi
» parû en l'air conduit par la main de la
» victoire, qui lui montreroit le champ
» de bataille couvert des corps de ſes en-
nemis,

nemis, quelques-uns étendus morts ſur « la place, d'autres reſpirans encore, d'au- « tres qui ne ſeroient que breſſez; plus loin « une armée en fuite, & les troupes Sue- « doiſes qui renverſeroient comme un tor- « rent, tout ce qui s'oppoſeroit à elles. «

On pourroit repreſenter tous les acci- « dens qui arrivent dans une bataille, com- « me la pouſſiere & la fumée des canons « confonduës enſemble; le brillant des ar- « mes mêlé avec le feu, & l'éclair des « mouſquetades; des gens acharnez les « uns contre les autres; quelques-uns qui « tombent de cheval; d'autres qui déjà « tombez, reſiſtent, & ſe défendent encore. « Sur le devant on verroit quelques figu- « res conſiderables, comme des Capitai- « nes & des principaux Officiers de ce Con- « querant, qui tiendroient ſes armes avec « un viſage qui exprimeroit la triſteſſe & « la douleur qu'ils reſſentent de ſa perte. « Quelques-uns pourroient regarder en « haut, & le montrer à d'autres avec admi- « ration. Il paroîtroit ſur un nuage envi- « ronné de lumiere. La victoire qui l'ac- « compagne ſera une femme, qui d'une « main le couronnera d'une guirlande de « laurier, & de l'autre tiendra une bran- « che de palme. Elle aura deux gran- « des aîles au dos, & ſa robbe ſera tou- « te blanche, ayant par-deſſus un man- «

» teau jaune qui ſemblera voltiger en
» l'air.
» Enfin ſi la conduite de ce travail vous
» étoit donnée, vous ſçavez aſſez & ce
» qui ſe peut faire en telles occaſions, &
» de quelle ſorte il faut l'exécuter excel-
» lemment.
» Quant à la coupe qui commenceroit
» au-deſſus de ces feintes tapiſſeries, tout
» ſon milieu, c'eſt-à-dire, le plus haut du
» Dome, ſeroit éclairé d'une grande lu-
» miere, & à l'endroit le plus éminent pa-
» roîtroit une belle femme aſſiſe ſur un
» Trône d'or, ayant la tête environnée
» d'une clarté très-brillante. Sa robbe ſe-
» roit d'un verd d'émeraude, mais dont
» on ne verroit que fort peu, parce qu'el-
» le auroit un grand manteau de drap
» d'or qui la couvriroit entierement. Sa
» contenance ſeroit grave, & l'air de ſon
» viſage, majeſtueux. D'une main, el-
» le tiendroit un ſerpent, qui en ſe mor-
» dant la queuë, formeroit un cercle. De
» l'autre main, elle ſembleroit recevoir le
» Grand Guſtave qui lui ſeroit preſenté par
» une fille, en qui la jeuneſſe, la beauté
» & la grace ſeroient parfaitement expri-
» mées. Elle ſeroit vétuë en Amazone,
» ayant un caſque en tête, & une lance à
» la main, pour ſignifier la vertu héroï-
» que qui conduit le Roi de Suede dans
le

le Ciel, & le preſente à l'Eternité. «

Auprès du Roi ſera la Gloire ſous la « figure d'une jeune femme, qui d'une « main lui ôtera ſa couronne d'or pour lui « en mettre ſur la tête une d'étoiles très- « brillantes, & de l'autre donnera ſes armes « à la Renommée. La Renommée ſera vé- « tuë legerement, & en état de voler & « de deſcendre en terre. D'une main elle « tiendra une trompette, & de l'autre les « armes du Roi. «

Autour du ſiege de l'Eternité paroî- « tront pluſieurs belles femmes. La plus « proche ſera la Felicité. Elle doit être aſſi- « ſe ſur un nuage. Ses cheveux blonds ſe- « ront environnez d'une branche de lau- « rier, tenant une palme d'une main, & « de l'autre une flamme de feu, regardant « l'Eternité avec un air agréable. D'un « autre côté paroîtra une jeune fille vétuë « de blanc, & appuyée ſur une maſſuë. « Elle aura le corps à demi découvert, fai- « ſant voir dans ſes bras & dans ſes épaules « quelque choſe de vigoureux, pour re- « preſenter la Force. La Pieté y ſera pein- « te comme une belle femme parfaitement « blanche, les yeux vifs, le nez aquilin, « vétuë d'une couleur rouge, ayant une « flamme ſur la tête, & ſon bras droit ap- « puyé ſur un Autel à l'antique. «

Plus bas, au-deſſous du Roi de Sue- «

» de, à l'endroit de la Coupe qui regarde-
» ra la porte, ſeront aſſiſes les trois Par-
» ques vétuës de blanc, ayant des couron-
» nes d'or ſur leurs têtes Au milieu d'el-
» les poroîtra une femme d'un maintien
» grave & ſevere, couverte d'un manteau
» rouge, & tenant entre ſes genoux un
fuſeau de Diamant : c'eſt la Neceſſité,
» que Platon dit être mere des Parques, &
» que les Anciens ont adorée comme une
» Divinité. Ses trois filles lui aident à
» tourner le fuſeau : l'une le tient de la
» main droite, l'autre de la gauche, & la
» troiſiéme y met les deux mains.

» Autour des Parques il y aura huit
» jeunes filles qui tiendront des inſtrumens
» de Muſique, & dont les habits ſeront
» de diverſes couleurs. Ces filles ſont les
Sirenes qui habitent le haut des Cieux;
» c'eſt-à-dire, les Muſes, ou les huit Sphe-
» res qu'elles repreſentent (1), qui chan-
» tent avec les Parques les choſes paſſées,
» les preſentes, & les futures : car la neu-
» viéme eſt retenuë ici bas en terre.

» Aſſez près de la Deeſſe Neceſſité doit être
» un enfant tout nud, beau, & agréable
» de viſage. D'une main il tiendra deux
» clefs, & de l'autre conduira le fil que les
» trois Sœurs tournent autour du fuſeau,
» & qui ſemble venir du haut du Ciel.

Cet

(1) Plutarque.

Cet enfant repreſente l'Amour ; & parce « que les Platoniciens veulent que ce ſoit « par ſon moyen que les ames deſcendent « dans les corps, & retournent de la terre « au Ciel ; que pour cela il y a deux portes pour en ſortir, & pour y entrer ; l'une « qu'ils appellent la porte des Dieux, & « l'autre la porte des hommes : c'eſt par « cette raiſon que l'Amour ſera repreſenté « tenant deux clefs, & conduiſant le fil de « la vie de la Reine de Suede. Et comme « c'eſt une vie de bonheur & de felicité, « Minerve ſera auprès de la Neceſſité, qui « lui donnera de l'or, & de la ſoye pour « mêler parmi ſon fil. Car quoique les « Dieux même ſoient obligez d'obéir à « cette Divinité, qui ne change rien dans « ce qui eſt arrêté pour la durée de la vie « des hommes ; néanmoins ils l'adouciſſent, « ou y mêlent de l'amertume comme il « leur plaît. «

Enſuite, & à main gauche, un peu « plus haut que les Parques, doivent pa- « roître deux femmes. L'une tient une clef « d'or, & ouvre un grand Livre que l'autre « ſoûtient d'une main, pendant que de « l'autre main elle frape avec une torche ar- » dente, une femme qui ſe gliſſe entre les « nuages pour regarder dans ce livre. Cel- « le qui tient la clef, eſt la Déeſſe Themis, à « qui eſt donné en dépôt le ſecret de l'ave- « nir,

» nir, & qui ſe prépare à l'ouvrir au Roi
» de Suede, pour lui montrer tout ce que
» doit faire la Reine ſa fille. Cette femme
» qui ſoûtient ce livre, eſt la Connoiſſance.
» Le flambeau qu'elle a dans la main, ſi-
» gnifie que rien ne lui eſt caché: mais el-
» le s'en ſert auſſi pour ébloüir la Curioſité
» qui veut penetrer dans les myſteres di-
» vins. Cette Curioſité ſera repreſentée
» avec des aîles au dos, & vétûë d'un ha-
» bit rouge & bleu. Elle aura les cheveux
» droits, & mal ordonnez, tâchant avec
» ſes mains d'éloigner cette torche qui
» l'éblouït, & ces nuages qui l'offuſquent.

» Dans une autre endroit de la voûte,
» continuant toûjours ſur la gauche, &
» comme à l'oppoſite des Parques, paroîtra
» un vieillard dans un chariot tiré, ſi vous
» voulez, par deux cerfs, qui ſembleront
» courir très vîte. Ce vieillard aura deux
» grandes aîles au dos, le corps aſſez
» décharné, la barbe & les cheveux blancs,
» enfin tel qu'on peint le Tems: car c'eſt
» lui qu'il faut repreſenter avec une faulx à
» la main, dont il arrachera un grand voile
» noir qui cachoit une belle femme preſ-
» que nuë, & dont une partie du corps eſt
» environnée ſeulement d'un crêpe blanc
» & fort délié. D'une main elle tient un
» miroir, & de l'autre une branche de
» palme. Dans ce miroir on verra la fi-

gure

gure du Roi de Suede de la même ſorte « qu'elle eſt peinte vis à vis : c'eſt la Ve- « rité qui la fait voir après que le Tems l'a « découverte. L'Envie la cachoit avec ce « voile qu'elle ſemble encore s'efforcer de « retenir : mais un homme armé à l'anti- « que, couronné de laurier, tenant un « javelot d'une main, & de l'autre un bou- « clier, renverſe l'Envie, & chaſſe une in- « finité de monſtres qui accompagnent cet- « te malheureuſe paſſion. Ce Heros repre- « ſente le Merite, qui ne ſouffre pas que ni « la Médiſance, ni la Jalouſie, ni les autres « vices dérobent aux yeux de tout le mon- « de les belles actions. Et parce que le Me- « rite eſt un acte de vertu qui ne s'acquiert « qu'avec peine, il faudra le repreſenter dé- « jà un peu âgé, & armé de toutes pieces, « pour montrer qu'il faut combatre long- « tems avant que de recevoir quelque ré- « compenſe. Quant à l'Envie, les anciens « l'ont toûjours repreſentée comme une « vielle femme, ſeche, décharnée, & vétuë « d'un méchant habit de couleur de rouïl- « le, tout déchiré; les yeux de travers, « les cheveux environnez de ſerpens; & « il me ſemble qu'ils ont ſi bien réuſſi dans « cette Peinture, qu'il ne ſeroit pas beſoin « d'y rien changer. Pour les autres vices, « il faut les peindre en forme de Harpies, « & d'autres Monſtres qui ſe précipitent « dans

» dans des nuages obſcurs, en jettant
» le feu par les yeux & le venin par la
» bouche.

» Au-deſſous du Merite ſera aſſis un jeune
» homme vétu de couleur de pourpre, a-
» yant une couronne de laurier ſur la tête.
» D'une main, il tiendra une corne d'abon-
» dance pleine de fleurs & de fruits. Dans
» l'autre main il aura des guirlandes de lau-
» rier, parce qu'il repreſente l'Honneur, &
» que c'eſt lui qui diſtribuë les récompen-
» ſes. Devant eux paroîtra la Reine de
» Suede vétuë d'un manteau Royal. Elle ſe-
» ra appuyée ſur un belle femme qui aura
» des aîles à la tête, & qui tiendra dans
» ſa main une boule, où ſera marqué la
» figure d'un triangle, afin de faire con-
» noître que c'eſt la Science qu'on a voulu
» repreſenter. Un peu plus bas ſeront aſ-
» ſiſes pluſieurs autres femmes qui ſem-
» bleront obéïr aux ordres de la Reine.
» Ces femmes ſont l'Hiſtoire, la Poëſie &
» la Sculpture, qui conſiderent avec at-
» tention l'image du Roi.

» L'Hiſtoire ſera vétuë de blanc, & aura
» auprès d'elle quantité de papiers. La
» Poëſie ſera repreſentée avec une couron-
» ne de laurier ſur la tête, couverte à de-
» mi d'un grand manteau bleu, ſemé
» d'étoiles. D'une main elle tiendra un
» livre; de l'autre, elle appuyera ſa tête

avec

avec une action rêveuſe. Aſſez proche " d'elle ſeront trois petits enfans qui ſe " joüëront, l'un tenant une flûte, l'autre " un luth, & le troiſiéme une trompette, " pour repreſenter les trois ſortes de Poë- " mes, le Bucholique, le Lyrique, & l'Hé- " roïque. "

La Peinture ſera une femme parfaite- " ment belle, vétuë d'un habit de diver- " ſes couleurs, ayant quelque choſe de " grand & de majeſteux ſur le viſage, les " cheveux noirs, & ajuſtez d'une maniere " noble & agreable. Elle tiendra ſon pin- " ceau d'une main, & de l'autre ſa palete. " Un petit enfant qui ſoûtiendra ſa toile, " repreſentera le Genie de la peinture, " parce que ſans lui il eſt difficile de bien " faire, & qu'il faut être né avec beaucoup " d'inclination à cet Art pour y pouvoir " réuſſir. Cet enfant aura les yeux vifs " & penetrans; des aîles au dos de di- " verſes couleurs, pour faire voir avec " combien de promptitude le Peintre " doit remarquer les changemens de la na- " ture. "

La Sculpture ſera auſſi peinte comme " un femme, vétuë d'un habit blanc, mais " plus gris & plus éteint que celui de l'Hiſ- " toire, ayant une Couronne de laurier " ſur la tête, & à ſes pieds divers inſtru- " mens néceſſaires à ſon Art: il ſemblera "

même

» même qu'elle commence à ébaucher en
» marbre la Statuë du Roi.

» Aux pieds de la Reine de Suede ſera
» aſſiſe une belle fille, tenant d'une main
» un grand vaſe rempli de chaînes d'or,
» de médailles, & d'autres choſes de prix
» qu'elle diſtribuëra à ces jeunes enfans
» qui ſont à l'entour de la Poëſie & de la
» Peinture: c'eſt la Liberalité: & parce
» qu'il y a du plaiſir à bien faire, la cou-
» leur de ſon habit ſera d'un beau verd,
» qui eſt le ſymbole de la joye.

» Un peu devant la Reine, ſera un au-
» tre femme aſſiſe ſur un monceau d'ar-
» mes, tenant un ſceptre & une épée. Elle
» ſera richement vétuë, ayant le front
» ceint d'un bandeau Royal pour repre-
» ſenter la Majeſté; & derriere la Reine
» ſera la Clemence, la Charité, la Pru-
» dence & la Vigilance, qui ſont des qua-
» litez dignes de la ſuite de cette Princeſſe.

» Vous ſçavez comme chacune de ces
» figures doit être repreſentée, & c'eſt de
» vous que toutes ces choſes doivent tirer
» leur plus grande beauté, tant pour les
» attitudes differentes, pour la diverſité
» des mouvemens, pour la beauté des airs
» de têtes, l'expreſſion des viſages, l'agen-
» cement des habits, que pour la riche
» diſpoſition de tous ces corps, & de leurs
» differentes parties.

Je

Je vous ay marqué que Themis paroîtra tenant le livre des choſes futures; & parce que cet eſpace de lieu où elle ſera placée, ne me ſemble pas aſſez rempli de figures, il ſeroit à propos qu'elle fût accompagnée de la Juſtice, de la Loy, & de la Paix, qu'on dit être ſes trois filles, quoiqu'elle ſoit ſouvent priſe elle-même pour la Juſtice. Mais je voudrois auſſi qu'il parût comme elle envoye la Paix vers la Reine de Suede, établir le repos dans ſes Etâts, & l'aſſûrer d'une parfaite tranquilité. Pour cet effet vous repreſenteriez une femme vétuë d'un habit incarnat, tenant d'une main une corne d'abondance, & de l'autre une branche d'olivier: il faudroit qu'elle fût dans une action qui ſembleroit la faire deſcendre vers ſa Majeſté.

Je ne ſçai ſi je me ſuis expliqué aſſez nettement dans la deſcription de ces Peintures, & ſi le long recit que j'ai crû devoir faire pour en mieux marquer toutes les particularitez, ne vous en fera point paroître l'ordonnance ou confuſe, ou remplie de trop d'Ouvrage. Je vous dirai néanmoins qu'il me ſemble, ſelon l'idée que je m'en ſuis faite, qu'il n'y a point de figure qui ne puiſſe être miſe chacune en ſon lieu; car vous ſçavez que l'excellence de votre Art conſiſte en

» ce que par le moyen des enfoncemens,
» que la Perſpective vous aide à bien re-
» preſenter, l'on trouve la place à beau-
» coup de choſes qui embarraſſeroient, ſi
» on les mettoit ſur un même plan: mais
» comme vous ſçavez parfaitement bien
» cette partie d'ordonnance, ainſi que
» toutes les autres, il n'eſt pas neceſſaire
» que j'en parle davantage.

» Au milieu de ce Temple ſeroit la Se-
» pulture du Roi; & pour faire un Tom-
» beau digne d'un ſi grand Monarque,
» ſans m'arrêter à parler ici des meſures
» qui ſeroient toûjours proportionnées à
» celles du Bâtiment, je voudrois qu'il
» fût de marbre blanc; que la forme en
» fût quarrée en maniere de piédeſtal élevé
» ſur trois grandes marches de marbre
» noir: mais qu'entre les marches & la
» baſe du piédeſtal, il y eût un quarré auſſi
» de marbre noir en forme de Dé, qui ſer-
» viroit à relever davantage le piédeſtal,
» & lui donner plus de grace. Que ſur la
» baſe du piédeſtal il y eût deux Statuës de
» bronze doré à chaque face du Tom-
» beau, qui en façon de Termes en ſup-
» porteroient la corniche. Ces figures re-
» preſenteroient les principaux Etâts du
» Royaume de Suéde. Elles tiendroient
» comme enchaînées, quelques autres Sta-
» tuës auſſi de bronze, ou de marbre blanc,

aſſiſes

aſſiſes à leurs pieds, qui ſeroient des Pro- "
vinces conquiſes. Leurs poſtures pa- "
roîtroient contraintes, comme celles "
des Eſclaves que l'on repreſente ordi- "
nairement. "

Aux faces du piédeſtal ſeront quatre "
Bas-reliefs de cuivre, repreſentant quel- "
ques-unes des plus belles actions du feu "
Roi, comme des Villes priſes, ou des "
Batailles gagnées, ou bien quelques "
Emblêmes taillez en demi-boſſe ſur le "
marbre blanc. Sur le haut de ce Tom- "
beau doit être élevé un Trophée de dif- "
ferentes armes, du milieu deſquelles & "
& parmi des flâmes d'or ſortira un Phœ "
nix auſſi d'or, & dans un drapeau ſera "
écrit d'un caractere aſſez gros, CLARIOR "
RESURGO. A la face qui regarde l'en- "
trée du Temple, ſera fait une ouverture "
pour une deſcente de cave. Il y aura "
une porte dont les jambages & le linteau "
ſeront de marbre noir. Les deux batans "
ou fermetures ſeront de bronze, où pa- "
roîtront élevez en boſſe pluſieurs feſtons "
faits de branches de Pin, de Cyprès, & "
de Peuplier, arbres lugubres, & conſa- "
crez aux funerailles. Aux deux côtez "
de la porte ſeront aſſiſes deux figures de "
marbre blanc, repreſentant les Genies "
des deux principaux Royaumes que poſ- "
ſedoit le Roi de Suéde; & ſur le frontiſ- "

pice

» pice de la porte tombera un grand rou-
» leau de cuivre, où ſera écrit l'Epitaphe
» du Roi. Une femme aſſiſe doit tenir ce
» rouleau tout déployé. Cette figure de
» femme ſera de marbre blanc, couverte
» d'un grand voile, ayant auprès d'elle
» une de ces manieres d'Urnes antiques.
» Sa contenance abbatuë, & l'air de ſon
» viſage triſte, la feront aſſez connoître
» pour la Douleur.

» Pour deſcendre dans ce Tombeau, il
» y aura pluſieurs degrez. La figure en ſe-
» ra ronde par dedans, la voûte ſans or-
» nement, mais faite d'un marbre noir ſe-
» mé de larmes d'or en boſſe, autant plein
» que vuide; & au fond du caveau, vis-
» à-vis la porte, paroîtra la figure du Roi
» couchée ſur un lit de repos, auſſi de
» marbre noir. Cette figure ſera de marbre
» blanc, vétuë d'une cuiraſſe à l'antique,
» & couverte d'un grand manteau Royal,
» ayant la tête appuyée ſur un carreau
» que ſoûtiendront deux jeunes Enfans
» auſſi de marbre blanc, & aſſez reſſem-
» blans par les traits de leurs viſages. Ces
» Enfans repreſenteront le Sommeil &
» la Mort. Le premier paroîtra aſſoupi,
» ayant des aîles au dos, & tenant une
» corne d'abondance d'où ſortiront quel-
» ques pavots & une eſpece de vapeur.
» L'autre ſera dans une action éveillée,

foulant

foulant aux pieds des Sceptres & des « Couronnes, & tenant à la main un dard, « pous témoigner ſon pouvoir. Dans ce « caveau & ſur une maniere de Socle de « marbre noir qui regneroit tout autour, « ſeront aſſis douze Amours de marbre « blanc, qui d'une main tiendront cha- « cun un flambeau éteint & renverſé, & « de l'autre une lampe à l'antique, qui re « preſentant le feu inextinguible que l'on « mettoit autrefois dans les tombeaux, « ſignifiera auſſi l'amour des peuples qui « conſerveront à jamais la mémoire d'un « ſi grand Prince. «

Encore que je ſois aſſez exact à repre- « ſenter toutes les figures des Tableaux, & « que j'en aye marqué l'ordonnance & la « diſpoſition ; néanmoins je ne prétends « pas lier les mains, pour ainſi dire, aux ou- « vriers, & empêcher qu'ils n'employent « la force de leur imagination dans une ſi « noble entrepriſe, ſoit pour augmenter « les choſes qui ne ſeroient pas aſſez rem- « plies, ſoit pour diminuer celles où l'ex- « cès apporteroit de la confuſion. Je leur « laiſſe de plus une liberté entiere d'em- « bellir le Tombeau, d'ornemens & de « richeſſes que je n'ai pas décrites.» «

Pymandre ayant achevé de lire, Il eſt vrai, dit-il, que voilà le projet d'une entrepriſe bien grande & bien conſiderable.

Mais

Mais comme on peut croire que la Reine de Suéde avoit dèſlors un deſſein plus important, & qu'elle penſoit déjà au changement que l'on a vû depuis, il y a bien apparence que quand on lui auroit propoſé un ſi grand Ouvrage, elle n'auroit pas ſongé à le faire executer. Il auroit fallu employer bien du tems, & faire beaucoup de dépenſe, ſuppoſé même que l'on eût trouvé ſur les lieux, des ouvriers capables d'exécuter un édifice ſi magnifique.

On n'auroit pas dû, répartis-je, executer une penſée auſſi peu digerée que celle-là ſans la rectifier. Comme ce n'étoit qu'une imagination vague, ne croyez pas qu'il n'y eût dans la compoſition, des défauts que je pourrois bien vous faire remarquer, ſi nous venions un jour à examiner de ſemblables ſujets. Mais pour reprendre mon diſcours, je vous dirai que Bourdon, bien éloigné de travailler en ce païs là à de grands Tableaux, il ne fit que quelques Portraits pendant qu'il y demeura ; car il ne fut pas long-tems à ſon voyage; & ce fut après ſon retour qu'il travailla à des Deſſeins de tapiſſeries, & à pluſieurs Tableaux pour des Particuliers, & qu'il entreprit de peindre dans l'Iſle de Notre Dame la Galerie de M. le Préſident de Bretonvilliers. Cet Ouvrage eſt le plus grand

grand qu'il ait fait. Il y a une fraîcheur & une vivacité de couleurs qui ſurprend d'abord; & pourvû que l'on n'y cherche que les parties de la Peinture dont Bourdon avoit le plus de pratique, l'on connoîtra dans toutes les figures qui rempliſſent la voûte, & dans les ornemens qui enrichiſſent le lambris, qu'il fit tous ſes efforts, afin que ce fût ſon chef d'œuvre. Il eſt vrai auſſi que depuis ce tems là, il a fait beaucoup d'autres Ouvrages qui n'en approchent pas; ce qu'on peut attribuër au peu de fonds qu'il avoit fait dans ſa jeuneſſe: car pendant qu'il fut à Rome, il n'eût pas le loiſir d'étudier tout ce qui regarde la theorie & la pratique de ſon Art. Auſſi-tôt qu'il y fût arrivé, il eût un different avec un Peintre nommé De Rieux, qui le menaça de le dénoncer au Saint Office, & de faire connoître qu'il n'étoit pas Catholique; ce qui l'obligea de ſortir en diligence des terres du Pape, de crainte d'être arrêté; de ſorte que n'ayant fait que paſſer par Veniſe, il revint bientôt en France pour travailler en liberté. Mais le beſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance, ne lui donna ni le tems ni le moyen d'étudier aſſez tout ce qu'un Peintre doit ſçavoir: joint à cela que la vivacité de ſon eſprit, la facilité naturelle qu'il avoit à repreſenter toutes ſortes de ſujets, ſoit

des Hiſtoires, ſoit des Païſages, dont il étoit très-bien payé, le portoit aiſément à ne penſer qu'à ſatisfaire ceux qui ſe contentoient de ſes tableaux en l'état où il les mettoit. Et on a vû même que ſes premieres penſées, & ce qu'il finiſſoit le moins, étoit ſouvent beaucoup meilleur que les choſes qu'il vouloit terminer davantage, parce que d'abord le feu de ſon imagination lui fourniſſoit dequoi ſatisfaire les yeux : mais lorſqu'il tâchoit de bien finir un ſujet, il demeuroit court, & ne pouvoit le mettre au point où il eût dû être. Ainſi par un travail peu éclairé, il obſcurciſſoit plûtôt ſes premieres idées qu'il ne les rendoit claires & belles.

C'eſt ce qu'on a remarqué dans des portraits de ſa main : car bien qu'il prît tous les ſoins poſſibles à faire un tête achevée, on voyoit que plus il vouloit approcher de la reſſemblance, plus il s'en éloignoit, faute de connoître aſſez les principes de ſon Art : ſemblable en cela à pluſieurs autres Peintres, qui pour bien peindre une tête, vont cherchant hors de leur ſujet, des moyens pour bien exprimer le naturel : au lieu qu'un ſçavant homme ne ſe ſert que de la nature même pour en imiter tous les traits, & ne ſonge à mettre ſur ſa toile que l'image de ce qu'il voit, ſans rapeller dans ſa memoire les idées de quel-

quelques autres portraits pour en ſuivre les manieres, ni croire que par le ſecours de certaines maximes, & de quelques obſervations qu'il aura faites ſur les Ouvrages d'autres Peintres, il puiſſe arriver à faire quelque choſe de plus parfait que ce que la nature qu'il a preſente, lui enſeigne elle-même.

C'étoit ſouvent ce ſouvenir de quantité de tableaux que Bourdon avoit vûs, & qu'il vouloit imiter, qui affoibliſſoit ſes Ouvrages. Car qu'un Peintre ait l'eſprit plein de pluſieurs choſes qu'il aura vûës, ou même que ſon imagination lui fourniſſe un grand nombre de penſées, s'il n'a aſſez d'eſprit & de jugement pour les bien ordonner, tout ſon Ouvrage ſera rempli de confuſion. Il eſt d'une trop grande abondance de penſées comme d'une populace, dont Tacite dit (1), que n'ayant point de Conducteur, elle eſt toute tremblante, toute effrayée, & toute étourdie. Et comme l'âge diminuë beaucoup le feu de la jeuneſſe, & qu'il n'y avoit que ce feu qui brilloit dans ſes premiers Ouvrages, on voit que les derniers qu'il a faits, ne ſont pas les plus eſtimez. Pour ceux de ſa premiere maniere, il s'en voit quantité que l'on conſidere. Il y en a à Munich dans le Cabinet du Baron de Mayer, qui tiennent

(1) Vulgus ſine Rectore pavidum, ſocors.

leur place parmi pluſieurs autres d'excellens Maîtres. A peine avoit-il achevé le Platfond d'une chambre de l'Apartement bas des Tuileries, lorſqu'il mourut (1) Recteur de l'Académie. Il a laiſſé des filles qui peignent fort bien de Miniature.

Entre les Peintres de l'Académie qui moururent en ce tems-là, je me ſouviens de SIMON FRANÇOIS, beaucoup plus connu par ſa vertu, & ſes bonnes mœurs, que par ſes Peintures. Il naquit à Tours l'an 1606. Dès ſa jeuneſſe Dieu lui donna une forte inclination pour la retraite, à quoi il auroit joint l'état de pauvreté en ſe faiſant Capucin, ſi ſes parens ne l'en euſſent empêché. Ce refus lui fit former le deſſein d'être Peintre, auquel ils ne s'oppoſerent pas avec moins de violence. Il eſt vrai que ce n'étoit point une inclination, & une pente naturelle qui le portât à choiſir cette profeſſion plûtôt qu'une autre. Ce deſir ne lui vint qu'après avoir vû un tableau de la Nativité de Notre-Seigneur, dont il fut ſi touché qu'il réſolut d'apprendre un Art, qui par la force de ſes expreſſions ſçavoit frapper le cœur auſſi vivement que les yeux. Son pere étoit particuliérement connu du Maréchal de Souvré, qui ſçachant les loüables inclinations de ce jeune homme, le prit chez lui, & l'ayant mené

(1) En Mars 1671.

mené à Paris, lui fit apprendre à deſſiner. L'application avec laquelle il ſe mit à étudier, le rendit bien-tôt capable de peindre. D'abord il fit des Portraits, & enſuite, par le credit du Marêchal de Souvré, il copia pluſieurs des meilleurs tableaux qui fuſſent à Paris. Après la mort du Maréchal, il trouva un nouveau Protecteur en la perſonne du Comte de Béthune, qui s'en allant Ambaſſadeur à Rome, le mena avec lui, & lui procura une penſion du Roi. Il y demeura juſqu'en l'année 1638. Mais avant que de quitter l'Italie, il paſſa à Bologne, où il fit connoiſſance avec le Guide, qui fit ſon Portrait. Il s'arrêta auſſi à Turin à faire quelques Tableaux. Etant arrivé à Paris dans le tems que la Reine venoit de donner un Dauphin à la France, il fut aſſez heureux pour être le premier Peintre qui eût l'honneur de faire ſon Portrait. La Reine en fut ſi contente, qu'elle lui ordonna de faire un tableau pour mettre auprès de ſon lit, où elle fut repreſentée en Vierge avec le petit Jeſus reſſemblant à Monſeigneur le Dauphin. Il y travailla auſſi-tôt, & ſon travail auroit eu un favorable ſuccès, ſans une rencontre inopinée qui renverſa toutes ſes eſperances. La Reine étoit dans l'impatience d'avoir ſon tableau; & François l'ayant fait porter à Saint Germain, & mis dans la

chambre de Monſeigneur le Dauphin, une perſonne de qualité, qui avoit beaucoup d'eſtime pour François, croyant que le Cardinal de Richelieu qui ſçavoit reconnoître le merite de tous les ſçavans hommes, récompenſeroit plus avantageuſement ſon travail que ne pouvoit alors faire la Reine, lui voulut perſuader d'en faire preſent à ſon Eminence; & ſur le refus qu'il en fit, lui arracha des mains le tableau, & auſſi-tôt le fut preſenter au Cardinal, qui le donna à M. de Cinq-Mars, & ce Favori le donna au Roi.

La Reine qui ſçût celà bien-tôt après, mais qui ignoroit la violence qu'on avoit faite au Peintre, fut ſi indignée contre lui, qu'elle n'en voulut plus entendre parler, ni regarder ſes Ouvrages.

Le Cardinal de Richelieu lui fit faire quelques tableaux dans un de ſes Cabinets. M. de Noyers vouloit auſſi le faire travailler pour le Roi: mais la mort du Cardinal, & enſuite celle du Roi, rompirent tous les deſſeins que François pouvoit avoir faits ſur les eſperances qu'on lui donnoit. De ſorte qu'ayant réſolu de quiter la Cour où il avoit eu plus d'applaudiſſement que de bonne fortune, il ſe diſpoſa à mener une vie retirée, & en s'occupant paiſiblement à ſon travail, penſer en même tems à ſon ſalut.

Pour

Pour cela il ne voulut plus faire que des tableaux de dévotion, & quelques portraits de ſes plus particuliers amis. Il peignoit avec beaucoup de grace & de douceur. La ſainteté des ſujets qu'ils choiſiſſoit, & la fraîcheur de ſon coloris les faiſoient rechercher particulierement des perſonnes pieuſes, qui n'ayant pas une grande connoiſſance de la perfection de la Peinture, ne deſirent que des choſes agréables. On voit pluſieurs de ſes Ouvrages dans des Cabinets & dans des Egliſes de Paris, comme au grand Autel des Jeſuites, à celui de l'Inſtitution des Peres de l'Oratoire, aux Incurables, aux Minimes, & aux Religieuſes de la Viſitation. Il y en a auſſi à Tours en differens endroits.

Ayant dès ſa jeuneſſe vécu avec beaucoup de piété, il a continué juſques à la fin de ſes jours ſes mêmes exercices de dévotion qui pouvoient ſervir d'exemples à de très-parfaits Religieux. Il étoit extrémement ſobre, patient dans toutes les afflictions d'eſprit & de corps, humble, ſincere, charitable aux pauvres, qui le regardoient comme leur Pere; ennemi de toute médiſance, & même de toutes paroles vaines & inutiles. Pendant les huit dernieres années de ſa vie, il fut affligé de la pierre; & quoique ce mal lui cauſât des douleurs horribles, il les ſouffroit avec

une patience incroyable, juſqu'à ce qu'enfin ne pouvant plus y réſiſter, il mourut le 22. Mai 1671. Après ſa mort on lui tira du corps une pierre peſant ſeize onzes. Il fut enterré dans le Cimetiere des pauvres de Saint Sulpice, comme il l'avoit ordonné lui même par un ſentiment d'humilité, & un amour tout particulier qu'il avoit toûjours eu pour la pauvreté de Jeſus-Chriſt.

NOCRET, qui étoit de Lorraine, & diſciple du Clerc, dont je crois vous avoir parlé, peignoit d'une maniere fraîche & agréable. Il avoit long-tems travaillé en Italie à faire des Portraits. Quoique ce fût ſon principal talent, vous avez vû qu'il a fait neanmoins d'aſſez grands Ouvrages à Saint Cloud dans la Maiſon de Monſieur, & aux Tuileries dans l'Apartement de la Reine, où il a repreſenté cette Princeſſe en divers endroits ſous la figure de Minerve. Il étoit Recteur de l'Académie, lorſqu'il mourut en 1672.

Ce fut dans la même année que mourut Monſieur le Chancelier Seguier. L'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, qui depuis pluſieurs années l'avoit toûjours conſideré comme ſon Pere & ſon Protecteur, n'ayant pû ſouffrir la perte de ce grand homme ſans en reſſentir une douleur extrême, réſolut de lui faire un Ser-

Service autant ſolennel qu'il ſeroit en ſa puiſſance. Comme il me ſemble que vous n'étiez pas alors à Paris, je vous ferai, ſi vous le deſirez, une relation de ce qui ſe paſſa dans les honneurs funébres que l'Académie crût devoir rendre à la mémoire de ſon illuſtre Protecteur, pourvû qu'un diſcours qui ſera peut-être un peu long, ne vous ſoit pas ennuyeux.

Au contraire, dit auſſi-tôt Pymandre, je ſerai bien aiſe d'apprendre de vous quel fut le ſuccès de cette ceremonie.

L'Academie, repris-je, ayant choiſi l'Egliſe des Reverends Peres de l'Oratoire de la ruë Saint Honoré comme la plus commode pour élever une Repreſentation funebre, & M. le Brun Premier Peintre du Roi, en ayant fourni le principal Deſſein, pluſieurs des autres Peintres & Sculpteurs de l'Académie contribuérent par leurs differens Ouvrages, à mettre cette Egliſe en l'état que je vai décrire.

Au milieu de la Nef paroiſſoit le Tombeau, & ce qu'on appelle Catafalque.

La baſe de tout ce Tombeau étoit un grand Zocle de marbre blanc & noir, de figure quarrée, mais plus long que large, ſur lequel s'élevoient ſix degrez garnis d'une infinité de lumieres. Sur ce Zocle, & dans ſes angles, il y avoit quatre piédeſtaux de marbre noir. Dans le tym-

pan de chacune de leurs faces étoient les armes de M. le Chancelier, & au-deſſus quatre figures de Mort aſſiſes. Elles tenoient d'une main les maſſes qu'on porte ordinairement devant les Chanceliers de France, mais veritablement briſées par le haut qui étoit environné de Cyprès, & ſe terminoit en une torche ardente. De l'autre main elles ſoûtenoient les marques des Dignitez dont le défunt a été honoré pendant ſa vie.

Elles étoient couvertes de grands manteaux, qui leur donnant plus de Majeſté, ſervoient en même tems à cacher une partie du ſquelette, qui eût été un objet trop affreux & deſagreable à voir.

Entre ces figures, mais plus bas, étoient quatre autres figures de femmes aſſiſes & dans une contenance abbatuë & toute deſolée. Elles repreſentoient l'Eloquence, la Poëſie, la Peinture, & la Sculpture; & dans les faces des piédeſtaux ſur leſquels elles étoient poſées, on avoit écrit en lettres d'or, ſçavoir au-deſſous de l'Eloquence, ces paroles,

DEFICIT INGENIUM.

Au-deſſous de la Poëſie, ARS MIHI NON TANTI EST, VALEAS MEA TIBIA.

Au-deſſous de la Peinture, ET CEDENT ARTI TRISTIA FATA MEÆ.

Et ſous la Sculpture, ET AFFLICTIO SPIRAT REVERENTIA.

Sur le plus haut des degrez & ſur les quatre angles paroiſſoient quatre autres figures de femmes debout, & dans une action triſte & déplorée. Leurs habits étoient ſemez d'Etoiles d'or. Elles repreſentoient la Juſtice, la Science, la Fidelité & la Piété. D'une main elles tenoient les marques qui les font connoître, & de l'autre elles ſoûtenoient au-deſſus de leurs têtes un Zocle de marbre noir. Sur ce Zocle étoit un Tombeau de porphire travaillé d'une maniere antique & ſçavante, enrichi dans tous ſes angles de têtes de Mort avec des aîles, & d'autres ornemens de marbre blanc & de bronze doré.

Au-deſſus de ce Tombeau étoit la repreſentation dont l'on a accoûtumé de couvrir les corps des défunts lorſqu'ils ſont expoſez à l'Egliſe, c'eſt-à-dire un grand Poële de velours noir, traverſé d'une croix de toile d'argent, enrichi des armes du défunt, & rebordé d'Hermine.

Cette repreſentation étoit ſous un dais auſſi de velours noir. Au-deſſus de ce funeſte appareil paroiſſoit une grande Pyramide dont la baſe avoit une étenduë égale à celle du Catafalque, & formoit une eſpece de corniche proportionnée à ſon exhauſſement.

CettePyramide couverte d'Etoiles d'or, & chaque Etoile garnie d'un cierge de cire blanche, étoit ſoûtenuë en l'air par quatre figures de jeunes hommes, ayant des aîles au dos, & qui portoient les marques qu'on donne à l'Eloquence, à la Poëſie, à la Peinture & à la Sculpture.

Ces mêmes figures ſoûtenoient auſſi un grand pavillon noir ſemé d'Etoiles d'or, & de larmes d'argent, qui ſortoit de deſſous une large campane dont la baſe de la Pyramide étoit couronnée. Cette campane étoit ornée de têtes de Belier d'argent; & au lieu de houpes qui ſont attachées aux extrémitez des campanes ordinaires, il y avoit à celle-ci des larmes d'argent.

Au haut de la Pyramide paroiſſoit une Urne de bronze doré, d'où ſembloit ſortir de la flâme & de la fumée, & au-deſſus unefigure de femme ſoûtenuë en l'air par de grandes aîles qu'elle avoit au dos. Elle étoit couronnée d'Etoiles auſſi d'or, & vétuë d'un grand manteau ſemé d'Etoiles. D'une main elle tenoit un Sceptre, & de l'autre un Bouclier environné d'Etoiles, ſur lequel étoit le nom de M. le Chancelier en lettres d'or.

Vous ſçavez que dans toutes ſortes d'Ouvrages la diſpoſition eſt une des principales parties, & celle où l'on reconnoît d'abord la force d'eſprit, & le jugement

de

de ceux qui en ſont les Auteurs. Dans l'Ouvrage dont je parle, la diſpoſition étoit d'autant plus digne de conſideration que toutes choſes y gardoient entr-elles une juſte proportion, & que non ſeulement de toutes les differentes parties qu'on y voyoit, il s'en formoit un beau tout, mais encore à cauſe du rapport qu'il y avoit entre ce Tombeau & le lieu où il étoit élevé: car quoique l'Egliſe fût remplie de cet appareil funebre, elle ne ſe trouvoit point neanmoins embarraſſée par la quantité des figures, qui étoient diſpoſées de maniere qu'elles n'empêchoient point que du bas de la Nef tout le peuple ne pût voir juſques ſur l'Autel.

Outre que cette diſpoſition de figures contribuoit infiniment à la belle ordonnance de ce Mauſolée, & à la commodité des ſpectateurs, elle convenoit encore plus parfaitement à l'expreſſion de tout le ſujet, qui eſt une des choſes que l'on doit davantage conſiderer dans de pareilles rencontres. Car les quatre figures de femmes qui repreſentoient l'Eloquence, la Poëſie, la Peinture & la Sculpture, n'avoient été placées au-deſſous de toutes les autres que pour marquer davantage les effets de la douleur & de la triſteſſe, qui abattent de telle ſorte les perſonnes qui en ſont fortement touchées, qu'elles ne trouvent point

point de lieu aſſez bas où elles puiſſent deſcendre, la premiere impreſſion qu'une extrême douleur fait ſur les hommes, étant de les humilier, & comme les anéantire. C'eſt ce qui paroiſſoit parfaitement bien dans ces quatre figures, qu'on n'avoit repreſentées de la ſorte que pour marquer la douleur des deux celebres Académies dont M. le Chancelier étoit Protecteur.

On voyoit l'Eloquence au pied du tombeau, ſe ſerrant les genoux de ſes mains, élevant les yeux au Ciel, comme ſi elle eût perdu l'uſage de la voix, & ne lui reſtant plus que des ſoupirs pour exprimer ſon affliction.

La Poëſie qui étoit à l'un des côtez, avoit les yeux baiſſez, la tête appuyée ſur une de ſes mains, & à ſes pieds un Syſtre qu'elle abandonne dans l'excès de ſa douleur.

La Peinture étoit en face de l'Autel, abbatuë, & comme ſans aucun ſentiment. Elle tenoit une palete & des pinceaux dont il ſembloit qu'elle n'eût plus la force de ſe ſervir.

De l'autre côté étoi la Sculpture. Elle avoit auprès d'Elle un Buſte de Monſieur le Chancelier qui étoit l'objet de ſon travail. Mais comme ſi la lumiere du jour lui eût été funeſte, elle étoit toute couverte de ſon manteau, & à peine pouvoit-on voir

voir son visage. Cependant quelque caché qu'il fût, l'on y apperçevoit & beaucoup de douleur, & beaucoup de tristesse.

Les figures de Mort qui étoient sur les quatre piédestaux, n'étoient pas dans de semblables actions : elles paroissoient comme triomphantes. Leur contenance étoit fiere, & le grand manteau qui les couvroit, tenoit quelque chose de ceux dont les Empereurs Romains se paroient aux jours de leurs triomphes. Aussi avoient-elles comme eux la tête couronnée de laurier, & pour marque de leur victoire, portoient, comme j'ai dit, les dépoüilles de celui qu'elles avoient surmonté. Car il y en avoit une qui tenoit le Mortier de Chancelier, l'autre une Couronne de Duc, la troisiéme avoit sous ses pieds la cassette des Sceaux, & la quatriéme portoit à la main une table où étoit écrit le nom & l'âge de feu Monsieur le Chancelier, au-dessous des noms de ses Ayeux. C'étoit une espece de leçon à tous les assistans pour les faire souvenir qu'il n'y a rien sur la terre qui ne soit soumis à l'empire de la Mort; que la noblesse du Sang, les grandeurs, les plus hauts emploits, & les dignitez les plus élevées sont de sa dépendance comme les moindres fortunes; que toutes choses passent & succedent les unes aux autres.

Mon-

Monſieur le Chancelier a ſuccedé à ſes peres, & il eſt paſſé comme eux. Son âge de 84. ans marqué comme une choſe conſiderable au-deſſous de ſon nom, n'étoit que pour montrer qu'à quelque âge qu'on puiſſe arriver, il faut tomber entre les mains de la Mort; que la plus longue vie ſe termine comme la plus courte; que la longueur de nos jours eſt l'Eternité, & qu'il n'y a rien de long que ce qui eſt éternel, ſelon le langage de l'Ecriture.

Ces Maſſes briſées, & dont on voyoit une partie aux pieds de la Mort, étoient-là pour marquer encore plus particulierement qu'elle fait ce qu'elle peut, afin qu'il ne reſte rien de toutes les grandeurs & de toutes les dignitez que les hommes ont poſſedées. Cependant quelque effort qu'elle employe pour établir un pouvoir ſi abſolu, elle ne peut toutefois l'étendre que ſur les biens de la fortune, principalement à l'égard des grands perſonnages qui ſe ſont diſtinguez des autres hommes par des vertus & des qualitez extraordinaires. Et c'eſt ce qu'on avoit repreſenté par les quatre principales vertus que Monſieur le Chancelier poſſedoit, leſquelles s'élevant au-deſſus de la Mort, élevent en même tems ſon corps, & ne ſouffrent pas qu'elle en triomphe, comme elle ſemble faire de ſes grandeurs temporelles.

Ces

Ces jeunes hommes repreſentez comme des Anges avec des aîles au dos, & qui ſembloient ſoûtenir la Pyramide de feu & de lumiere dont tout le Monument étoit couvert, marquoient, ainſi que j'ai déjà dit, les Génies de l'Eloquence, de la Poëſie, de la Peinture & de la Sculpture aſſiſes au pied du Tombeau comme mourantes & outrées de douleur. Car bien que d'ordinaire les figures allegoriques, telles qu'étoient celles de ces quatre Arts, ſoient faites pour repreſenter toutes enſemble les Arts & le Génie de ceux qui travaillent, l'on peut auſſi ſous des figures particulieres, diſtinguer les Sciences & les Arts d'avec les Génies des hommes ſçavans. C'eſt ainſi que les Anciens en ont uſé, lorſqu'ils ont repreſenté des Villes, des Provinces, & d'autres choſes ſemblables, comme on peut voir par pluſieurs de leurs Médailles, où dans les unes la ville de Rome eſt figurée d'une maniere, & dans les autres le Génie du peuple Romain eſt repreſenté d'une autre ſorte.

C'eſt pourquoi ceux qui avoient donné leurs ſoins à la compoſition de tout cet ouvrage, ayant cru que ſi par les figures des femmes qui étoient au bas du Tombeau, l'on pouvoit bien repreſenter l'Académie de l'Eloquence, & celle des Peintres & des Sculpteurs accablez de douleur

par

par la mort de leur illuſtre Protecteur, l'on pouvoit bien auſſi par ces autres figures des jeunes hommes qui avoient des aîles, marquer les Génies de ces ſçavans hommes, qui par la force de leur eſprit travaillent à élever un Monument éternel à la mémoire de leur Bienfaiteur. Et c'eſt ce qu'on avoit prétendu figurer par cette Pyramide toute de feu & élevée en l'air, où premierement on vouloit faire voir par cette élevation, que leur reconnoiſſance eſt toute ſpirituelle, c'eſt-à-dire, encore plus grande par les ſentimens de leur ame que par les actions exterieures de leurs corps. Secondement, par la lumiere & le feu, marquer l'ardeur de l'amour qui les enflamme. Et en troiſiéme lieu, par cette figure pyramidale, ſymbole de l'Eternité, ſignifier que leur reconnoiſſance & leur amour n'auroient point de fin.

Au plus haut de la Pyramide étoit l'Urne dont j'ai parlé, & de laquelle ſortoit une flamme, qui eſt toûjours hiérogliphe de la Vertu qui éleve les hommes au Ciel. On voyoit au-deſſus de cette flamme une figure repreſentant l'Immortalité, qui en s'élevant emporte avec elle le nom de Monſieur le Chancelier, écrit ſur le bouclier qu'elle tient.

L'Egliſe toute tenduë de noir, & qui n'avoit de lumiere que celle d'une infinité

de

de cierges allumez, paroiſſoit bien un lieu de triſteſſe & de douleur. Il n'y avoit point d'endroit où les armes du défunt ne fuſſent attachées comme autant de Trophées que la Mort avoit arborez pour marque de ſa victoire. La friſe qui regne autour de l'Egliſe, avoit pour ornement les piéces qui compoſent les armes de Mr le Chancelier. Sur la corniche du Chœur il y avoit des figures de Mort qui tenoient les inſtrumens qui ſervoient aux Funerailles & aux Pompes funebres; & ſur la corniche de la Nef, au lieu de plaques & de chandeliers pour porter les cierges, on avoit mis des horloges de ſable avec des aîles & des étoiles d'or entre deux.

Mais comme l'intention de ceux qui avoient conduit cet ouvrage, étoit de repreſenter une diverſité d'actions dans toutes les figures, pour rendre le ſujet plus grand & plus ingenieux, on voyoit que ſi d'un côté la Mort faiſoit montre de ſon pouvoir, & ſembloit triompher des dignitez de Monſieur le Chancelier, les Sciences & les Arts s'empreſſoient auſſi à relever la gloire de ce digne Miniſtre.

Pour cela ſur l'arcade qui fait l'ouverture du Chœur, on avoit peint au naturel deux figures de femmes, qui repreſentoient la Peinture & la Sculpture. Elles étoient toutes éplorées, & comme ſurpri-

ſes

ſes au bruit de la mort de Monſieur le Chancelier, que deux figures de Mort ſembloient leur annoncer avec des trompettes qu'elles tenoient à la bouche. Les deux femmes étoient accompagnées de pluſieurs petits enfans, qui étoient comme les Amours de la Peinture & de la Sculpture. Et au-deſſous de ce tableau étoit écrit en lettres d'or ſur une table de marbre noir :

QUID SPECTAS, GALLIA?
NON HOMINIS MAUSOLEUM EST,
SED VIRTUTIS TROPHÆUM;
NE MORTUUM CREDAS, CUJUS IN
AUGUSTISSIMO
REGIS PECTORE FELIX MEMORIA
ASSERVATUR ET VIGET.
HIC VIR, HIC EST ILLUSTRISSIMUS
PETRUS SEGUERIUS,
QUI IN PURPURA NATUS, IN THEMIDIS
SINU EDUCATUS,
QUADRAGINTA FERME ANNIS GALLIARUM CANCELLARIUS,
REGNIQUE INDEFESSUS ADMINISTER FUIT.
MAGNIFICENTISSIMO LIBERALIUM
DISCIPLINARUM PROTECTORI,
NOBILES IN ARTE PINGENDI
ET SCULPENDI MAGISTRI
PIISSIMÆ GRATITUDINIS MONIMENTUM HOC FECERE.
M. DC. LXXII.

C'étoit par cet éloge que les Sciences paroiſſoient comme s'oppoſer aux inſultes de la Mort, & qu'enſuite on voyoit les Amours de la Peinture qui s'efforçoient de leur côté à relever le nom & la mémoire de leur Protecteur dans ce même lieu où ſes grandeurs ſembloient comme renverſées. Car tout autour de l'Egliſe, ils étoient occupez à ſoûtenir ſon Nom & ſes Armes qui pendoient en forme de feſtons avec des Deviſes faites à l'honneur du défunt, & qui avoient rapport au ſujet repreſenté dans les tableaux qu'elles accompagnoient.

Ces tableaux étoient peints en maniere de bas-reliefs, ébauchez ſeulement avec une ſeule couleur, & faits avec précipitation, comme ſi les Amours des Arts les euſſent ſeulement tracez & relevez d'or pour les rendre plus durables. Les principales actions de Monſieur le Chancelier étoient ſi bien exprimées dans chacun de ces ouvrages, que malgré la Mort même qui préſidoit en ce lieu, on croyoit voir encore vivant, celui dont on celebroit les funerailles.

Dans le premier de ces tableaux, Monſieur Seguier paroiſſoit fort jeune; & avoit auprès de lui trois figures de femmes, qui par les marques qu'on leur avoit données, repreſentoient les trois differens états dans leſquels

leſquels il pouvoit alors s'engager. Celle qui étoit vétuë d'une longue robbe, & qui d'une main portoit un petit Temple, figuroit l'Etat Eccleſiaſtique. L'autre, qui étoit armée comme une Pallas, repreſentoit celui des Armes. Et la troiſiéme, qui tenoit des Balances & une Epée, ſe faiſoit aſſez connoître pour la Juſtice.

Au-deſſus de ces figures il y en avoit une autre aſſiſe ſur des nuages, ayant ſur ſa tête une Colombe. Elle ſembloit faire déterminer Monſieur le Chancelier à prendre le parti de la Juſtice, qui lui preſentoit ſon Epée & ſes Balances pour en être comme le dépoſitaire. Par cette femme qui étoit ainſi ſur des nuages, on avoit voulu marquer la Grace divine qui dès l'année 1608. le fit reſoudre à embraſſer une profeſſion dont il s'eſt acquité ſi dignement; ce qui étoit expliqué au bas du tableau par cet écrit:

DUBITANTI SEGUERIO QUOD VITÆ GENUS AD MAJOREM DEI GLORIAM ET REIPUBLICÆ BONUM AMPLECTERETUR, AN MILITIAM ARMATAM, AN TOGATAM, AN VERO SACRAM, GRATIA DIVINA AD JUSTITIÆ TEMPLUM VIAM OSTENDIT.

Les deux Deviſes qui accompagnoient ce tableau, & qui étoient mêlées avec les chifres

chifres & les armes du défunt, avoient pour corps ; l'une, un jeune Aiglon qui ſort de ſon aire pour voler vers le Soleil, & pour ame ces paroles :

(1) ARDUA PRIMA VIA EST.

L'autre, un petit Agneau qui ſuit de loin un troupeau de Moutons, avec ces mots de Juvenal (2) :

PATRUM VESTIGIA DUCUNT.

Dans le ſecond tableau on voyoit M. le Chancelier, qui après avoir dignement exercé la Charge de Conſeiller au Parlement de Paris, & s'être heureuſement acquité des Commiſſions extraordinaires où le Roi l'employa, comme celle qu'il eût en Guyenne en 1616. fut reçû en ſurvivance dans la Charge de Préſident à Mortier, au lieu de Mre Antoine Seguier ſon oncle, qu'on voyoit auſſi peint, & preſentant ſon Neveu à la Cour de Parlement, aſſemblée dans la Grand' Chambre du Palais, de la maniere que cela ſe paſſa en 1624. Ce qui étoit encore expliqué au bas du tableau par ces paroles :

POST ALIQUOS IN SUPREMO SENATU EX-

(1) Ovid. Metamorph. L. 2. (2) Sat. 14.

EXACTOS ANNOS, MISSUS PETRUS A REGE IN AQUITANIAM DELEGATUS, ANNO SCILICET M. DCXVI. DEINDE AD MUNUS PRÆSIDIS INFULATI IN EODEM SENATU PROMOVETUR IN LOCUM ANTONII AMANTISSIMI PATRUI, POST OBITUM IPSI SUCCESSURUS.

Les Deviſes qui avoient rapport à ce ſujet, étoient; ſçavoir, la premiere, un Rejeton qui repouſſe au pied d'un arbre demi-mort, avec ces mots:

(1) SIC ALIUM EX ALIO.

La ſeconde, un Cadran au Soleil, & pour ame ces paroles:

LEX MIHI LUX.

Dans le troiſiéme tableau Monſieur le Chancelier étoit repreſenté comme il préſidoit dans la Chambre de la Tournelle au milieu de tous les Conſeillers. Devant lui paroiſſoit d'un côté un Criminel condamné au ſupplice; de l'autre, un Innocent fauſſement accuſé, auquel on ôte les fers des pieds & des mains. Ces paroles étoient au bas du tableau:

IN CAPITALIUM DISQUISITIONUM CAMERA

(1) Stat. Theb. lib. 6.

MERA PRÆSES, INNOCENTES BENIGNISSIME FOVET, ET IN LIBERTATEM ASSERIT; SCELESTOS VERO GRAVIBUS POENIS ADDICIT, SEVERITATEM UT DECEBAT, MANSUETUDINE TEMPERANS.

Les Deviſes qui accompagnoient cette Peinture, avoient pour corps; l'une, un Niveau dreſſé en forme de chevron rompu, qui eſt une piéce des armes de feu M. le Chancelier, & pour ame:

RECTUM DISCERNIT.

Et l'autre, une Horloge avec ſon balancier & ſes poids; & ces paroles:

(1) ALIOS QUOD MONET, IPSE FACIT.

Dans le quatriéme tableau l'on voyoit le Roi Loüis XIII. aſſis, & proche de lui le Cardinal de Richelieu debout, avec pluſieurs Seigneurs & Officiers de Sa Majeſté. Devant le Roi étoit Monſieur le Chancelier, ayant auprès de lui Mercure le Dieu de l'Eloquence, que le Peintre avoit ainſi repreſenté pour marquer l'Eloquence de ce grand homme, laquelle parut avec un heureux ſuccès, lorſqu'en l'année 1632. quelques Cours Souverai-

(1) Ovid. Faſt.

nes ayant été calomnieuſement accuſées de ne vouloir pas obéïr aux ordres du Roi, il alla à Nancy, où Sa Majeſté étoit alors; & là, par la force & la douceur de ſes paroles, il effaça de l'eſprit du Roi les mauvaiſes impreſſions qu'on lui avoit fait concevoir contre le Parlement de Paris; ce qui étoit ainſi expliqué au bas du tableau.

IN NANCEO CASTRO QUO A REGE CUM PLURIBUS ALIIS COLLEGIS EVOCATUS FUERAT, CALUMNIAM QUAM MALIGNI OBTRECTATORES SUPREMÆ CURIÆ IMPEGERANT, QUASI ILLA REGIIS MANDATIS OBSTITERIT APUD BENIGNUM PRINCIPEM SUAVISSIMA ELOQUENTIÆ VI FELICITER DILUIT.

Les Deviſes faites ſur ce ſujet, étoient; l'une, une Horloge avec ſes poids, & le marteau levé pour fraper ſur le timbre, avec ces mots:

(1) DICTAQUE PONDUS HABENT.

L'autre, une balance en équilibre, & pour ame ces paroles tirées des Proverbes:

LEX IN LINGUA EJUS.

Le

(1) Ovid. 1. Faſt.

Le cinquiéme tableau repreſentoit encore le Roi Loüis XIII. aſſis au bout d'une table, & mettant les Sceaux entre les mains de Monſieur le Chancelier, derriere lequel il y avoit deux figures de femmes; l'une, tenant des balances & une épée, pour repreſenter la Juſtice; & l'autre, vétuë & armée comme Minerve, pour figurer le ſçavoir de ce grand homme, qui par ſa prudente conduite dans les Négociations les plus importantes, & par ſon intégrité à rendre la Juſtice, fut élevé à cette haute Dignité en l'année 1633. Au bas de cette Peinture étoient ces paroles:

REX JUSTUS LUDOVICUS XIII. PROBATÆ MULTIS IN NEGOTIIS PRUDENTIÆ ET INTEGRITATI SACRUM SIGILLUM COMMITTIT.

La premiere Deviſe de ce tableau avoit pour corps l'Agneau de l'Apocalipſe ſur le livre fermé des ſept Sceaux, & pour ame ces paroles de Virgile:

(1) MIHI FAS SACRATA RESOLVERE JURA.

La ſeconde étoit un Miroir oppoſé au Soleil, & dont il repreſentoit l'image, &

(1) 2. Æneid.

allumoit en même tems du feu au point de ſon foyer, avec ces paroles:

(2) NON SPECIES TANTUM,

SED IPSA POTENTIA.

Dans le ſixiéme tableau l'on voyoit comme Monſieur le Chancelier entrant dans la Ville de Roüen, les Eſchevins lui apporterent les clefs à la porte, lorſqu'en l'année 1639. il alla dans la Normandie, où il pacifia les troules, & mit le calme dans cette Province par ſa prudence, ſans ſe ſervir de la force des Armes, ni des Troupes que le Colonel Gaſſion conduiſoit ſous ſon autorité; ce qui étoit marqué par ces paroles écrites au bas:

SEDITIONUM TUMULTUS IN NEUSTRIA EXTINGUIT, NON TAM ARMORUM VI, QUAM CONSILIO ET PRUDENTIA: IN HAC EXPEDITIONE COPIARUM DUX GASSIO, AB ILLO TESSERAM POSCIT: ROTHOMAGENSES SCABINI CLAVES URBIS ET OBSEQUIUM OFFERUNT.

La premiere Deviſe de ce tableau avoit pour corps un foudre en l'air, avec ces mots;

(1) Jo-

(1) Man. lib. 1.

(1) JOVE MISSUS AB IPSO.

La ſeconde étoit un Arc-en-Ciel : avec ces paroles :

LUCEM INFLUXUSQUE BENIGNOS.

Après la mort du Cardinal de Richelieu, qui arriva en 1642. l'Académie Françoiſe ſe voyant privée de ſon Protecteur, jetta les yeux ſur Monſieur le Chancelier pour remplir une place que ce grand Cardinal avoit tenu à honneur de poſſeder. Comme il eût pris la Protection de cette illuſtre Compagnie, il voulut que ſa maiſon fût le lieu ordinaire des aſſemblées de ces ſçavans hommes; où préſidant à leur tête, il ne paroiſſoit pas moins élevé au-deſſus de tous par ſon éloquence & ſon grand ſçavoir, que par l'éclat des hautes Dignitez dont il étoit revétu. Le ſeptiéme tableau le faiſoit voir au milieu de cette celebre Aſſemblée remplie de perſonnes de differentes conditions, mais toutes éminentes en doctrine. Au haut du tableau étoit l'Eloquence ſous la figure d'une belle femme tenant un Caducée, & aſſiſe ſur des nuages. Ces paroles latines étoient écrites au-deſſous du quadre :

(1) Virg. Æneid. 4.

QUI MAGNO RICHELIO IN OMNIBUS SUCCEDERET DIGNISSIMUS, POST EJUS OBITUM CLARISSIMÆ LITTERARUM ACADEMIÆ PROTECTOR ELIGITUR, ET INTER ERUDITOS LONGE ERUDITISSIMUS PRÆSIDET.

Les deux Deviſes qui accompagnoient ce ſujet, étoient; ſçavoir, la premiere, le Roi des Abeilles avec ſon eſſaim, & ces paroles:

(1) EXERCET SUB SOLE.

Et la ſeconde, un Niveau avec un grand bâtiment non encore achevé, & pour ame ces mots de Virgile, Georg. 3.

(2) TE SINE NIL ALTUM MENS INCHOAT.

Le huitiéme tableau repreſentoit le feu Roi au lit de la mort, qui recommende Monſeigneur le Dauphin & ſon Etat à ce fidéle Miniſtre. La Reine paroiſſoit aſſiſe auprès le lit du Roi, tenant devant elle Monſeigneur le Dauphin. Monſieur le Chancelier étoit debout, qui recevoit les dernieres volontez du Roi. Ces paroles latines étoient au bas du tableau:

IN

(1) Virg. Georg. (2) Virg. Georg.

IN EXTREMIS AGENS REX LUD. XIII. FIDISSIMO MINISTRO CARISSIMUM FILIUM, REGNUMQUE COMMENDAT, JUBETQUE SUPREMÆ VOLUNTATIS EDICTO, UT AD SANCTIORA REGIMINIS CONCILIA ADMITTATUR.

L'une des Deviſes qui étoient au côté de ce tableau avoit pour corps le Phoſphore, ou l'étoile du matin auprès du Soleil, & pour ame ces paroles :

(1) PRÆFICITUR LATERI CUSTOS.

Le corps de l'autre Deviſe étoit une main qui fixoit un compas pour former un cercle, avec ces mots :

(2) REGET ÆQUUS ET ORBEM.

Dans le neuviéme tableau, pour repreſenter le ſoin que Monſieur le Chancelier a eu de conſerver les droits & les privileges de l'Egliſe Gallicane, & empêcher que la Foi Orthodoxe ne reçût aucune atteinte, il étoit peint debout, donnant des Lettres du Roi aux Evêques de France pour ſe ſervir de l'autorité Royale dans les occaſions où ils en avoient beſoin. Derrie-

(1) Claudian. (2) Horat. lib. 1. Od. 12.

re ſa chaiſe, la Religion & le zele étoient repreſentez par deux figures allegoriques.

Les paroles écrites au bas de cet ouvrage, étoient:

ORTHODOXAM FIDEM MAGNO ANIMO TUETUR; ECCLESIÆ JURA ET PRIVILEGIA IN OMNIBUS SALVA ESSE PRÆCIPIT; PRO ARIS ET SACRIS PUGNARE SEMPER PARATUS.

Pour Deviſe, la premiere étoit un Autel, dont les quatre cornes étoient ornées de quatre têtes de belier, & la baſe ſoûtenuë auſſi de quatre pieds de belier. Sur l'Autel étoit un belier avec ces mots:

(1) ARIS IMPONIT HONOREM.

La ſeconde avoit pour corps un belier au Ciel, qui eſt le Signe de l'Equinoxe, avec ces mots:

ET COELO SERVAT SUA JURA.

Pour marquer ce qui ſe paſſa en l'année 1650. lorſque pendant les troubles de nos guerres, on ôta les Sceaux à Monſieur le Chancelier, on avoit peint dans le dixiéme tableau ce Miniſtre aſſis au bout d'une

(1) Virg. Æn. 2.

ne table, & comme travaillant dans ſon cabinet. Au-deſſus de lui étoit la Diſcorde repreſentée avec un viſage affreux, tenant d'une main un flambeau allumé, & de l'autre la caſſette des Sceaux qu'elle emportoit. Tout ce qui étoit ſur la table, paroiſſoit en confuſion, & renverſé; & l'on voyoit ſeulement derriere Monſieur le Chancelier le Zele & la Fidelité qui demeuroient fermes auprès de lui, & qui en ont toûjours été inſéparables. L'explication de ce tableau étoit conçûë en ces termes:

ECCE UT ILLI INTER CIVILES MOTUS ANIMOSA DISCORDIA REGIA SIGILLA DUABUS VICIBUS VIOLENTER ABSTULIT.

Les deux Deviſes que l'on avoit faites pour accompagner ce tableau, avoient rapport au malheur de ces fâcheux tems, & à la fermeté inébranlable de Monſieur le Chancelier.

La premiere avoit pour corps une ruche renverſée avec des abeilles diſperſées & armées les unes contre les autres, & pour ame ces paroles:

(1) PERIIT REVERENTIA REGIS.

(1) Stac. lib. 10 Theb.

Et la ſeconde un Dé, qui eſt toûjours ferme & ſolide, de quelque côté qu'il tombe, avec ces paroles:

(1) AD DUBIOS CASUS.

L'onziéme tableau faiſoit voir Monſieur le Chancelier aſſis dans ſon cabinet, & accompagné des mêmes vertus qui paroiſſoient dans le ſujet précedent. Au-deſſus de lui, il y avoit ſur des nuages trois figures repreſentant l'Autorité Royale, ſuivie de la Juſtice & du bon Génie de la France, qui lui rapportoient les *Sceaux* que la Diſcorde lui avoit enlevez; ce qui étoit expliqué au bas du tableau en ces termes:

SED POSTMODUM AUTHORITAS REGIA SIMUL ET JUSTITIA, COMITANTE BONO GALLIARUM GENIO, AD IPSUM NEC POSCENTEM, NEQUE ETIAM SCIENTEM, RETULERE.

Les deux Deviſes avoient un heureux rapport au ſujet de cette Peinture. Le corps de la premiere étoit le Soleil qui s'éleve au Signe du belier pour recommencer l'année, avec ces mots:

(1) PRÆ-

(1) Horat. Sat. 2.

(1) PRÆSCRIPTA AD MUNIA.

Et la ſeconde étoit une Montre que l'on monte avec la clef, & ces paroles :

SECUNDI USQUE LABORIBUS.

L'on ſçait l'amour que Monſieur le Chancelier a toûjours eu pour les Lettres, & l'eſtime qu'il faiſoit de tous les hommes ſçavans, juſques à dépenſer des ſommes conſiderables pour faire étudier pluſieurs jeunes hommes dans toutes ſortes d'Arts & de Sciences, & même contribuer à élever à de plus hautes Charges ceux qu'il reconnoiſſoit dignes de les poſſeder. Comme ces nobles inclinations relevoient en lui l'éclat de ſes autres vertus, on les avoit repreſentées dans le douziéme tableau, où cet homme extraordinaire étoit peint aſſis au bout d'une table chargée de bourſes, & environnée de ſes domeſtiques tenant des ſacs d'argent qu'il diſtribuoit lui-même à pluſieurs Religieux de differens Ordres pour pourſuivre leurs études, & avoir des livres qui leur étoient neceſſaires. Ces paroles latines exprimoient le ſujet de cette Peinture.

TOTO VITÆ TEMPORE LITTERATOS,

(1) Horat. Sat. 2.

DOCTOSQUE VIROS PRÆMIIS EXORNAT, AD EXIMIAS DIGNITATES PROMOVET : SI QUOS AGNOSCIT ACUTI INGENII BONÆQUE INDOLIS RELIGIOSOS ADOLESCENTES, ILLIS ANNUAM ALIMONIAM LIBROSQUE AD STUDIA LIBERALITER SUPPEDIAT.

La premiere Deviſe qui accompagnoit ce tableau, étoit une Grenade ouverte, & pleine des grains qu'elle envelope de ſon écorce, avec ces paroles :

(1) PRÆSIDIUM ET DULCE DECUS.

Et l'autre, le Signe du Belier dans le Zodiaque, avec ces mots :

TEMPORA LÆTA REDUCIT.

Les bordures de tous ces tableaux avoient pour ornemens, des têtes de Mort, des Hiboux, & des Chauve-ſouris, oiſeaux lugubres, & qui ſuivent les funerailles. Les têtes de Mort étoient aux côtez de la bordure, & les Hiboux tout en haut, dont les aîles déployées ſoûtenoient les unes un mortier, & les autres une couronne Ducale. Au bas du tableau, il y avoit une Chauve-ſouris, qui avoit auſſi les aîles étenduës, & qui dans ſon bec

(1) Horat. Od. 1.

bec tenoit un rouleau en forme de cartouche, où étoient les Inscriptions que j'ai rapportées.

Ces douze tableaux étoient rangez des deux côtez de l'Eglise au-dessous de la corniche, entremêlées d'Armes, de Chifres, & des Devises dont j'ai parlé.

Au bas de l'Eglise, & en face de l'Autel, il y avoit un autre tableau travaillé de la même maniere que les précedens, mais plus grand, & disposé d'une autre sorte. Pour faire connoître qu'en l'année *1661.* après la mort du Cardinal Mazarin, Monsieur le Chancelier reçût l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture en sa protection, & la gratifia des Privileges qu'il avoit obtenus du Roi en leur faveur; on avoit écrit comme sur une table :

EMINENTISSIMO IULIO MAZARINO E VIVIS SUBLATO, PICTORUM ET SCULPTORUM SCHOLAM IN SUÆ PROTECTIONIS SINUM RECIPIT, MULTAQUE IPSI A REGE PRIVILEGIA IMPETRAT.

Il y avoit autour de cete Inscription plusieurs figures soûtenuës sur des nuages. Les deux principales étoient assises au haut; l'une representoit l'Académie, & l'autre la Gratitude, qui tenoient le Portrait de Mon-

Monſieur le Chancelier. Au-deſſous & plus bas étoit d'un côté la Mort comme enchaînée par des petits Amours ; & de l'autre côté, le Tems ſous la figure d'un vieillard, auquel d'autres Amours arrachoient les aîles. Cette compoſition de figures qui ſervoient d'ornement à l'Inſcription, avoit un ſens miſterieux : car par celles qui tenoient le Portrait de Monſieur le Chancelier, on vouloit faire connoître que l'Académie auroit toûjours devant les yeux l'image de ce grand homme, pour conſerver le ſouvenir des graces qu'elle en avoit reçûës, & en donner à jamais des marques de reconnoiſſance. Par ces petits Amours qui ſembloient ſe rendre maîtres du Tems & de la Mort, on prétendoit auſſi marquer les Génies des Eleves de tous les illuſtres Artiſans leſquels travailleront auſſi à l'avenir, pour empêcher que la Mort ni le Tems n'effacent de la mémoire des hommes le nom de leur Protecteur.

Ces nobles ſentimens étoient encore peints d'une autre maniere dans un grand tableau élevé preſqu'au haut de la voûte. On y voyoit les Génies des Sciences & des Arts, peints ſous la forme de jeunes hommes qui arrachoient des mains de la Mort les marques de toutes les dignitez que poſſedoit Monſieur le Chancelier, les uns s'em-

s'emparant de l'Ecu de ſes Armes, les autres de ſa Couronne & de ſon Mortier, & les autres de ſon manteau Ducal.

Ce fut dans ce lieu ſi triſte & ſi lugubre par les Trophées que la Mort y ſembloit arborer, mais pourtant éclatant & glorieux par les marques de tant d'actions de vertu que les Sciences & les Arts s'efforçoient à l'envi d'y faire paroître, que le cinquiéme jour de Mai 1672. à dix heures du matin, le Reverend Pere General & tous les Prêtres de l'Oratoire, tant de cette Maiſon que de leurs autres Maiſons de Paris, commencerent la Meſſe, où Mr l'Evêque de Tarbes Officia. Le Sr de Luly, que l'Académie avoit prié de s'y trouver, & qui conduiſoit toute la Muſique du Roi, au nombre de plus de ſixvingts, tant Muſiciens que Joüeurs d'inſtrumens, ſe ſurpaſſa dans cette rencontre, faiſant paroître tout ce que la ſcience des plus excellens Muſiciens a jamais fait de plus beau dans une ſemblable occaſion. Au milieu de la Meſſe, le Reverend Pere Laiſné, Prêtre de l'Oratoire, fit l'Oraiſon Funebre, où par la force de ſon éloquence il ſembloit animer, s'il faut ainſi dire, tous les Peintres dont j'ai parlé, formant les derniers traits aux vertus que tant de ſçavans Ouvriers, accablez de douleur, n'avoient pas eu la force de bien achever.

Cette

Cette action fut honorée de la preſence de toutes les perſonnes de la famille de Monſieur le Chancelier qui étoient alors en cette ville. Monſieur le Duc de Verneüil étoit à la tête de ceux qui s'y trouverent ; & Monſieur Colbert ayant ſuccedé à Monſieur le Chancelier dans la Protection qu'il avoit bien voulu prendre de l'Académie, étoit auſſi à la tête de leur Corps.

Après que le Service fut achevé, tous ſortirent également ſatisfaits, non ſeulement de ce qu'il n'avoit rien manqué à cette Pompe Funebre des choſes qui pouvoient la rendre parfaitement accomplie, mais encore à cauſe du bon ordre qu'on y garda pour empêcher la confuſion qui arrive ordinairement dans de pareilles rencontres.

Comme j'eus ceſſé de parler, Pymandre me dit : Vous m'avez fait plaiſir de m'apprendre tout le détail de cette cérémonie, par laquelle l'Académie non ſeulement donna des marques de ſon zele & de ſon affection à la mémoire de ſon Protecteur, mais encore fit juger de ce qu'elle étoit capable de faire pour la décoration de ces ſortes de Pompes Funebres. Cependant, pour ne vous pas engager dans un plus long recit, je crois que nous pouvons remettre à une autre fois ce que vous avez encore

encore à me dire des Peintres de l'Académie.

Parmi tous les Peintres dont j'ai à vous parler, repartis-je, je ne crois pas qu'il en reſte beaucoup qui puiſſent demander une longue attention : c'eſt pourquoi ſans remettre davantage à finir ce que j'ai à vous en dire, ſi vous voulez paſſer ici le reſte du jour, qui auſſi-bien n'eſt guéres propre à la promenade, nous acheverons après midi ce qu'il y a aſſez long-tems que nous avons commencé. Pymandre y conſentit volontiers, & après le dîner nous rentrâmes dans mon cabinet, où je commençai par lui dire.

ENTRE-

ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

DIXIE[1]*ME ET DERNIER ENTRETIEN.*

CElui d'entre les Académiciens qui s'eſt beaucoup diſtingué, a été JEAN VARIN, Intendant des Bâtimens, & Maître de la Monnoye de Paris. Il a peint quelques Portraits aſſez beaux, & bien reſſemblans ; & dans le tems que le Cavalier Bernin vint en France, il fit le Buſte du Roi, & enſuite la Statuë de Sa Majeſté. L'on voit l'un & l'autre dans les Appartemens de Verſailles. Il excelloit principalement à bien faire les Poinçons & les Carrez pour les Médailles & pour les Mon-

Monnoyes, comme l'on peut voir par celles qu'il a faites pendant qu'il a vécu (1).

Il me ſemble, dit Pymandre, que ce n'eſt pas un talent médiocre & peu avantageux de ſçavoir graver parfaitement ſur les métaux, puiſque nous ne voyons guéres d'ouvrages plus anciens que les Médailles & les Monnoyes.

Il eſt vrai, repartis-je, qu'il eſt bien plus facile de conſerver les Monnoyes & les Médailles que les Statuës & les tableaux, qui ſont toûjours expoſez non ſeulement aux injures du tems qui les gâte, ou les altere dans la ſuite des années; mais encore à la barbarie des hommes, qui dans les révolutions des Etats ſemblent prendre plaiſir à ruïner de telle ſorte le païs ennemi, qu'ils n'épargnent pas même les choſes les plus précieuſes.

Combien dans ces derniers tems s'eſt-il perdu de riches ouvrages dans la priſe de Mantoûë, & dans le pillage de Prague? Le ſoldat ignorant & brutal caſſoit dans Mantoûë des Vaſes de criſtal & d'agathe d'un prix ineſtimable pour avoir ſeulement quelque petit cercle d'or, même de peu de valeur. S'il s'eſt trouvé quelques tableaux qui ayent échapé dans ces deſordres, c'eſt qu'ils n'étoient enchaſſez ni dans de l'or, ni dans de l'argent, & qu'ils tomberent entre

(1) Il eſt mort en 1672.

entre les mains de quelques Officiers qui les porterent en Suede & en Angleterre. Or comme les Medailles & les Monnoyes ſont plus aiſées à cacher, c'eſt ce qui fait que de tous les monumens antiques nous n'avons rien de ſi entier & en ſi grande quantité. C'eſt pourquoi les Princes n'ont point de moyen plus aſſûré pour éterniſer leur nom & leurs grandes actions, que de faire batre quantité de Medailles, à quoi les Grecs & les Romains jaloux de leur gloire, n'ont pas manqué de s'appliquer.

Je crois vous avoir déja dit comment dans les derniers ſiecles on trouva le ſecret de conſerver d'une maniere encore plus étenduë que dans les Medailles, l'hiſtoire des Grands Hommes. Il eſt vrai que cette repreſentation ne ſe fait pas dans un ſi petit volume; mais c'eſt par un moyen qui ſe répand par toute la terre, de même que les Médailles. Vous jugez bien que j'entens parler de la Gravûre ſur le cuivre dont les Eſtampes ſe multiplient preſque à l'infini, & que chacun peut avoir ſans beaucoup de dépenſe.

Après m'être un peu arrêté pour penſer aux Peintres de l'Académie qui éroient morts depuis Varin, je repris mon diſcours; & je dis à Pymandre qui me donnoit beaucoup d'attention: Il me ſouvient que quand

quand Bourdon eût fait ſon Tableau qui eſt à Notre Dame, Louïs Boulogne en fit auſſi un quelques années après pour le premier jour de Mai, & que depuis ce tems il en a fait pluſieurs autres, & ſe mit en réputation. Il étoit particulierement habile à copier les tableaux des anciens Peintres. Il y a même eu de ſes copies, où il a ſi bien ſçû imiter les Originaux, & donner cet air d'antiquité, que bien des gens s'y ſont trompez, n'étant pas moins adroit en cela que Pietre de la Corne que nous avons vû autrefois à Rome, qui paſſoit pour un grand Maître à contrefaire les manieres des anciens Peintres. Entr'autres tableaux que j'ai vûs de Boulogne, il me ſouvient de celui qu'il copia autrefois pour M. Jabach, où étoit repreſenté un Parnaſſe avec Apollon & les neuf Muſes. L'original eſt de Perin del Vague, & d'une grandeur fort mediocre; mais il s'étudia ſi bien à choiſir un fond de bois ancien & pareil à celui de l'original, & à donner à ſes couleurs des teintes qui euſſent un air antique, qu'il étoit preſque impoſſible de diſcerner l'original d'avec la copie.

Ce n'eſt pas le ſeul Ouvrage qu'il ait fait de cette maniere; il en eſt ſorti de ſa main beaucoup de ſemblables. Mais pour parler de ce qu'il a fait de lui-même, je vous dirai

dirai que le plus grand Ouvrage que j'en aye vû, eſt dans une Maiſon proche la ruë de Richelieu. Pendant que M. le Meneſtrel Grand Audiencier, étoit Treſorier des Bâtimens, il voulut faire orner le platfond de ſon cabinet, de quelques Peintures qui euſſent rapport aux fonctions de ſa Charge. Boulogne repreſenta au milieu de ce platfond Jupiter aſſis ſur un Aigle. A côté, mais un peu plusbas, eſt Minerve, & au-deſſous Mercure. Il ſemble que Jupiter ordonne à Minerve d'envoyer Mercure faire des liberalitez, & diſtribuer des Couronnes de Laurier à ceux qui excellent dans les Arts & dans les Sciences. Pour cet effet le Peintre a repreſenté pluſieurs perſonnes au-deſſus de la Corniche qui regne autour du cabinet, auſquelles, pour les bien faire connoître, il a donné des marques convenables aux Arts qu'ils profeſſent, & aux Sciences dont ils font leur étude. Mais afin que ſon Ouvrage ne fut pas moins agréable par la diverſe diſpoſition des figures que par la difference de leurs actions, il a fait en ſorte qu'il y a toûjours une Figure qui repreſente quelque habile Homme dans les Arts mécaniques, proche un de ceux qui s'appliquent aux Arts liberaux & aux Sciences les plus élevées. Et comme chacun d'eux enviſage differemment l'honneur de la recompenſe,

ceux

ceux qui travaillent de la main, ſemblent interrompe leur travail, & font voir par leurs actions, de l'empreſſement à recevoir les liberalitez que Mercure leur diſtribuë. Les Sçavans dant les Arts liberaux demeurant attachez à l'étude avec un repos & une gravité conforme à leur application, ſont dans des attitudes tranquilles, & oppoſées à celles des autres, ce qui fait un agréable contraſte d'actions. Il eſt vrai neanmoins que parmi ces Sçavans on remarque un Poëte qui paroit quitter ſon Ouvrage, & qui regarde en haut une Couronne de Laurier qui ſemble venir ſe poſer ſur ſa tête. La joye qui eſt répanduë dans ſes yeux & ſur tout ſon viſage, eſt exprimée d'une maniere qui fait voir que ce n'eſt pas les pieces d'or & d'argent qu'il conſidere le plus; mais bien cette Couronne, qu'il regarde comme la plus glorieuſe récompenſe de ſes veilles & de ſes travaux.

Enfin tout ce qu'il y a de peint dans ce platfond, eſt judicieuſement ordonné, & l'on connoît que l'intention du Peintre a été de marquer par cette Peinture la grandeur & la liberalité du Roi dans la récompenſe de la vertu.

Boulogne ſe fit aider dans les ornemens de cet Ouvrage par Geneviéve & Magdelaine Boulogne ſes filles, qui travaillent encore aujourd'hui de Peinture avec beaucoup

coup d'eſtime, de même que deux fils qu'il a laiſſez. Il exerçoit la Charge de Profeſſeur dans l'Academie, lorſqu'il mourut au mois de Juin 1674.

Mais parlons maintenant de PHILIPPE & DE BAPTISTE DE CHAMPAGNE, Oncle & Neveu, dont nous avons quantité d'ouvrages.

Philippe, homme ſage & vertueux, avoit un air venerable qui le faiſoit conſiderer parmi les autres Peintres. Il naquit à Bruxelles le 26. Mai 1602. de parens d'une fortune médiocre, mais gens de bien. Philippe fit paroître dès ſon bas âge une forte inclination à la Peinture, s'appliquant plûtôt à deſſiner quelque figure qu'à former des lettres, lorſqu'il étoit dans les Ecoles où ſon pere l'envoyoit pour apprendre à écrire. Bernard Van-Orlay, ce Peintre dont je vous ay parlé, & qui a fait les cartons pour les Tapiſſeries des douze mois qui ſont chez le Roi, avoit une fille parente de Philippe. Comme il alloit ſouvent la voir, elle l'entretenoit des Ouvrages que ſon pere faiſoit; ce qui augmentoit encore davantage l'inclination que ce jeune enfant avoit déjà pour la Peinture, enſorte qu'à l'âge de huit à neuf ans, il ne faiſoit preſque autre choſe que copier tout ce qu'il pouvoit rencontrer d'Eſtampes & de Tableaux. Lorſqu'il eut douze

ans,

ans, ſon pere qui avoit toûjours eu de la répugnance à le voir engagé dans une profeſſion où peu de perſonnes réuſſiſſent, ne pouvant plus reſiſter à la forte paſſion qu'il faiſoit paroître, le mit avec un Peintre de Bruxelles, nommé Jean Bouïllon. Il y demeura quatre ans, après lequels il entra chez un certain Michel de Bourdeaux qui étoit en réputation de bien travailler en petit. Là il ſe mit à peindre des figures d'après nature, & en même tems à deſſiner, & à faire du Païſage. Fouquiere, un des plus habiles Païſagiſtes de ce tems-là, & qui frequentoit ſouvent au logis de Bourdeaux, voyant l'inclination de ce jeune homme, l'exhorta à l'aller voir, & lui offrit de lui prêter des deſſeins. Il ne manqua pas de profiter de cette occaſion; car Fouquiere étoit de tous les Peintres celui qui deſſinoit le mieux les Païſages; de ſorte même qu'il y a quantité de ſes deſſeins qui ſont plus eſtimez que ſes Tableaux.

Lorſque Philippe fut un peu plus avancé dans la pratique de ſon Art, ſon pere l'envoya à Mons en Hainaut, où il demeura environ un an chez un Peintre d'une capacité mediocre. Etant de retour à Bruxelles il travailla un an entier ſous Fouquiere, & ſe forma ſi bien dans la maniere de ſon Maître, que ce Maître faiſoit aſſez ſouvent paſſer pour être de lui, les tableaux

de ſon Eleve, après les avoir legerement retouchez.

A la fin de l'année, ſon pere voulut le mettre à Anvers auprès de Rubens, & pour cela payer une bonne penſion, comme faiſoient tous les jeunes gens qui travailloient ſous lui: mais Philippe pour épargner la bourſe de ſon pere, & ſatisfaire au deſir qu'il avoit d'aller en Italie, le pria de trouver bon qu'il fît ce voyage. Il partit de Bruxelles en 1621. âgé pour lors de dix-neuf ans, & vint à Paris en intention de s'y arrêter quelque tems.

D'abord il demeura chez un Maître Peintre qui l'employoit à faire des Portraits après nature, n'en pouvant faire lui-même. Laſſé de ce travail, il alla chez l'Allemant, Peintre Lorrain, qui en ce tems étoit en réputation, mais qui travailloit plus de pratique que par une grande connoiſſance qu'il eût de ſon Art. Auſſi le quitta-t-il, parce que l'Allemant ſe fâchoit contre lui de ce qu'il s'arrêtoit trop exactement à obſerver les regles de la Perſpective, & qu'il ſe ſervoit du naturel, lorſqu'il executoit en peinture les legeres eſquiſſes qu'il lui donnoit pour faire des tableaux.

Champagne n'étant pas ſatisfait d'une telle conduite, travailla en ſon particulier à faire

à faire des Portraits, & fit celui du General Mansfeld. Il ſe logea dans le College de Laon, où le Pouſſin étoit auſſi demeurant, après qu'il fût revenu d'Italie pour la premiere fois. Ce fût là qu'ils commencerent à ſe connoître; & le Pouſſin ayant témoigné à Champagne qu'il ſouhaitoit avoir quelque tableau de ſa main, il lui fit un Païſage.

Ducheſne qui conduiſoit alors les Ouvrages de Peinture qu'on faiſoit à Luxembourg pour la Reine Marie de Medicis, employa le Pouſſin à quelques petits Ouvrages dans certains lambris des appartemens. Champagne eut auſſi occaſion de travailler dans le même Palais. Et comme Ducheſne n'étoit pas un Peintre fort abondant en penſées, ni habile à les exécuter, & qu'il avoit beſoin du ſecours de quelques perſonnes ſçavantes & pratiques, il ſe ſervit de Champagne pour faire pluſieurs Tableaux dans les chambres de la Reine. Le Sieur Maugis Abbé de Saint Ambroiſe, & Intendant de ſes bâtimens, fut bien-aiſe, lorſqu'il vit la maniere de peindre de Champagne. Elle lui parut agréable, & les ornemens qu'il faiſoit, plus convenables dans les endroits où il les plaçoit, que tous ceux qu'on avoit faits auparavant. Mais cette approbation ne plût pas à Ducheſne, & Champagne qui

eut peur qu'il ne conçût quelque jalouſie contre lui, aima mieux ſe retirer. Cela fut cauſe qu'il ſe rendit aux inſtantes prieres que ſon frere aîné lui faiſoit de retourner à Bruxelles, avec intention neanmoins de n'y demeurer pas long-tems, mais d'aller bientôt en Italie & de paſſer par l'Allemagne. Étant ſorti de Paris en 1627. à peine fut-il arrivé à Bruxelles, que l'Abbé de Saint Ambroiſe lui fit ſçavoir la mort de Ducheſne premier Peintre de la Reine-Mere, & le preſſa ſi fort de retourner promptement en France pour entrer dans ſa place, & avoir l'entiere conduite des Peintres de Sa Majeſté, qu'il fut de retour à Paris le 10. Janvier 1628. Il commença auſſi-tôt à travailler, & les ſoins & la diligence qu'il apporta à contenter cette Princeſſe, firent qu'elle eût la bonté de lui témoigner combien elle étoit ſatisfaite de lui. Il avoit ſon logement à Luxembourg, avec douze cent livres de gages. La Reine le fit travailler aux Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques, & ce fut encore par ſon ordre qu'il peignit pour le Cardinal de Richelieu, au Bois de vicomte, à Richelieu & en d'autres endroits.

Sur la fin de l'année 1628. il épouſa la fille aînée de Ducheſne, & dans ce même tems continuant les Ouvrages des Carmelites, il fit travailler à la voûte de l'Egliſe, & y

& y peignit lui-même quelques Tableaux, entr'autres le crucifix accompagné de la Vierge & de Saint Jean. Ces figures qui ſont en racourci, font un tres-bel effet, & ſont regardées comme des meilleures choſes qui ſoient de lui dans ce lieu-là. Il fit faire les camayeux & les autres ornemens par des Peintres peu intelligens, n'en trouvant pas de plus habiles pour le ſoulager dans la quantité d'Ouvrages dont il étoit chargé alors. Pour les grands Tableaux qui ſont à main droite en entrant dans l'Egliſe, il les acheva en different tems. Il commença celui de la Nativité de Notre Seigneur en 1628. & le finit l'année ſuivante. Quelque tems après il travailla à l'adoration des Mages, & enſuite aux autres. Ceux de la Nativité de Notre Seigneur, de l'Adoration des Mages, & de la Purification de la Vierge, ſont peints de ſa main; mais pour les autres, il les fit executer par les Peintres qui étoient ſous lui.

En 1631. & 32. il fit pluſieurs tableaux pour les Carmelites de la ruë Chapon, & pour les Religieuſes du Calvaire proche de Luxembourg. En 1634. le Roi lui fit faire le tableau de la ceremonie des Chevaliers de l'Ordre du Saint Eſprit tenuë en 1633. où M. de Longueville eſt repreſenté comme le Roi lui donne l'Ordre.

Ce tableau eſt aux Grands Auguſtins, dans la Chapelle à côté du Chœur. Il en fit encore deux autres ſemblables, l'un pour M. de Bulion, & l'autre pour M. Boutillier, tous deux de l'Ordre & Surintendans des Finances, qui ſont auſſi repreſentez dans le même tableau.

Ce fut dans la même année qu'il peignit un tableau qui eſt à Notre Dame devant l'Autel de la Vierge, que le Roi fit faire après la déclaration de la guerre. La Vierge eſt repreſentée au pied de la Croix, auprès de ſon Fils mort & étendu devant elle. Le Roi eſt à genoux, & vétu de ſes habits royaux, tenant ſa Couronne qu'il offre à la Vierge, pour marquer qu'il ſe met & tout ſon Royaume ſous ſa protection.

En 1636. le ſieur Deſroches, Chantre de l'Egliſe de Paris, lui fit faire deux grands tableaux pour ſervir de deſſeins à des tapiſſeries que l'on voit dans le Chœur de Notre Dame. Il prit pour ſujets la Nativité de la Vierge & ſa Preſentation au Temple.

Enſuite il comemença à peindre la petite Galerie du Palais Cardinal; mais comme il étoit accablé d'Ouvrages, & qu'on le preſſoit extraordinairement, il n'eut pas le tems de bien étudier ce qu'il avoit à faire, & fut contraint d'employer avec lui des

des Peintres dont il y en avoit peu qui fuſſent habiles. Outre cela il étoit obligé de faire pluſieurs voyages à Richelieu, où le Cardinal eût bien voulu qu'il eût demeuré actuellement avec ſa famille, jugeant qu'il étoit difficile qu'il pût orner cette grande Maiſon, ſans y être continuellement pour faire executer ſesdeſſeins. Mais Champagne ne put jamais s'y réſoudre, quoique le Cardinal l'en ſollicitât avec beaucoup d'empreſſement, & lui fît offrir tous les avantages qu'il pouvoit eſperer de la bienveillance d'un Miniſtre alors ſi puiſſant. Il employa même M. de Chavigny pour le perſuader à lui donner cette ſatisfaction. Cependant comme Champagne n'enviſageoit point une grande fortune, & n'avoit aucun deſir d'amaſſer beaucoup de biens, il demeura ferme à ne ſe pas exiler de Paris, ainſi qu'il le diſoit lui-même, pour aller dans un païs comme celui de Richelieu, dont le ſejour ne lui plaiſoit point; joint que dans ce (1) tems-là il perdit ſa femme après dix ans de mariage. Elle lui laiſſa un garçon & deux filles. La parfaite union dans laquelle ils avoient vécu, & l'amour qu'il avoit pour ſes enfans, le fit réſoudre à ne penſer jamais à un ſecond mariage, mais ſeulement à bien élever les enfans que Dieu lui avoit donnez. Nonobſtant ces raiſons, dont il

(1) En 1638.

ſe prévaloit pour ne pas aller à Richelieu, le Cardinal ne pût s'empêcher de lui témoigner le reſſentiment qu'il avoit de ſon refus, & de la réſiſtance qu'il apportoit à le contenter, lui diſant un jour avec indignation, qu'il voyoit bien qu'il ne vouloit pas être à lui, parce qu'il étoit à la Reine-Mere. Il eſt vrai que les obligations que Champagne avoit à cette Princeſſe, & la douceur qu'il avoit goûtée en la ſervant, lui faiſoient conſerver pour elle beaucoup de reconnoiſſance & d'affection, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe donner entiérement à celui que tous les ſerviteurs de la Reine regardoient alors comme une des principales cauſes de ſa diſgrace.

Mais quoique le Cardinal fût fâché de ce que Champagne n'avoit pas pour lui toute la déference qu'il demandoit, ſa fermeté neanmoins à ne lui point accorder ce qu'il ſouhaitoit, n'empêcha pas que dans la ſuite il n'en fît toûjours autant d'état qu'auparavant. Il affectoit même de lui témoigner publiquement qu'il avoit de l'eſtime & de l'affection pour lui. Il lui diſoit quelquefois qu'il lui vouloit plus de bien qu'il ne croyoit, & même lui fit dire par des Bournais ſon premier Valet de Chambre, qu'il n'avoit qu'à lui demander librement ce qu'il voudroit pour l'avancement de ſa fortune & des ſiens. Mais Champagne répon-

répondit à cela, que ſi M. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'étoit, ce ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit à demander à ſon Eminence: mais comme cela n'étoit pas poſſible, il ne deſiroit de lui que l'honneur de ſes bonnes graces.

On ne manqua pas de rapporter cette réponſe au Cardinal, qui eut encore plus d'eſtime pour Champagne, ne voyant guéres de perſonnes autour de lui qui euſſent un pareil deſintereſſement. Après que le Cardinal lui eût ordonné de peindre la grande Galerie de ſon Palais à Paris, & pendant qu'il étoit occupé à faire les premiers tableaux des Hommes Illuſtres, Voüet, qui étoit alors en réputation, trouva moyen par le credit de quelques perſonnes de qualité, d'en faire la moitié, ſans que le Cardinal en ſçût rien, & ſans auſſi que Champagne ſe mît en peine pour l'en empêcher. C'eſt pourquoi les Portraits que vous avez pû voir dans cette Galerie, ne ſont pas tous de la main de Champagne. Mais comme Voüet cherchoit à travailler pour le Cardinal, il n'en demeura pas là. Il fit ſi bien auprès de M. Deffiat alors Surintendant des Finances, qui portoit ſes interêts, qu'il fût employé à peindre la Chapelle de la Galerie, & fit auſſi dans le même tems le Portrait du Cardi-

nal, qui n'en fut pas ſatisfait. Et comme quelque tems après il voulut que Champagne le peignît de ſon haut, & grand comme nature, il lui demanda quel ſentiment il avoit des Ouvrages de Voüet. Champagne lui en ayant parlé comme d'un habile homme, & dit beaucoup de bien, le Cardinal lui repartit, qu'il ne devoit pas faire plus d'état de Voüet, que Voüet en faiſoit des autres Peintres, qu'il mépriſoit tous également.

En 1640. Champagne fit encore un Portrait du Cardinal, qui fut trouvé parfaitement beau. C'eſt le dernier qu'il fit de ſon Eminence, qui lui commanda de le garder pour ſervir d'Original, étant perſuadé qu'il étoit difficile d'en faire un qui fût mieux & plus reſſemblant. Il lui ordonna de retoucher d'après ce dernier, tous les autres qu'il avoit faits auparavant.

En 1641. Il fit les Portraits du Roi, de la Reine, & de Monſeigneur le Dauphin. Ce fut environ ce tems-là qu'il eut ordre du Cardinal de peindre le Dome de la Sorbonne. Il étoit occupé à cet Ouvrage, lorſque le Cardinal mourut en 1642. ce qui fut cauſe qu'il ne fut achevé qu'en 1644. & que Champagne ſe vit auſſi déchargé de quantité de grands Ouvrages dont il ſe trouvoit accablé. Mais d'un autre côté il

fut

fut ſenſiblement affligé par la perte qu'il fit de ſon fils unique qui mourut d'une chûte dont il ſe bleſſa à la tête. Pour adoucir ſa douleur, il pria ſon frere aîné de lui envoyer un de ſes fils. Il n'eut pas de peine d'obtenir ce qu'il demandoit. Le plus jeune âgé ſeulement de dix ans, nommé Jean Baptiſte, arriva à Paris le jour (1) que Monſeigneur le Dauphin fut proclamé Roi après la mort du Roï Louïs XIII. ſon pere.

Champagne avoit toûjours demeuré dans Luxembourg, où M. le Duc d'Orleans lui avoit conſervé ſon logement: mais lorſque Madame fut arrivée à Paris, il en ſortit, & fut demeurer dans l'Iſle Notre-Dame où il avoit une maiſon. Les premiers tableaux qu'il y fit, furent ceux de la Chapelle de M. Tubeuf aux Peres de l'Oratoire de la ruë Saint Honoré. Il fit enſuite pluſieurs Portraits du Roi & de la Reine Regente, qui lui ordonna de peindre dans ſon appartement du Val de Grace pluſieurs ſujets de la vie de Saint Benoît, auſquels Sa Majeſté prenoit plaiſir à le voir travailler toutes les fois qu'elle alloit dans ce Monaſtere.

Ce fut dans ce tems-là que l'Academie des Peintres & des Sculpteurs commença à ſe former. Quand on propoſa à Champagne

(1) En 1643.

pagne d'y entrer, il le fit d'autant plus volontiers qu'il jugea que cet établissement devoit être d'une grande utilité ; & lorsque le Roi eut la bonté d'honorer cette Compagnie de sa protection & de ses liberalitez, & qu'elle fut affermie dans l'état où elle est, Champagne fut élû un des Recteurs. C'est dans cette Charge qu'il a fait paroître une conduite, & un desintéressement qui n'a guéres eu d'exemples, faisant part des émolumens de sa Charge à ceux qui en avoient besoin, & ne voulant les recevoir que pour en faire du bien à d'autres. Il a laissé à cette Compagnie un tableau de sa main representant Saint Philippe son Patron.

En 1647. il alla demeurer au Fauxbourg Saint Marcel sur le haut de la Montagne, pour être en plus bel air, & plus en repos, voulant s'exempter de faire des Portraits qui le détournoient des autres Ouvrages pour lesquels il avoit beaucoup plus d'inclination.

En 1648. il fit une Magdelaine, un Moyse tenant les tables de la Loy, le tableau du grand Autel de Saint Honoré, celui de la Céne qui est à Port Royal de Paris ; & de tems en tems il se divertissoit à faire des Païsages.

Les guerres de Paris qui survinrent, l'obligerent à retourner dans la Ville, & se logea

gea dans une maiſon qu'il avoit derriere le petit Saint Antoine, où il a toûjours demeuré depuis.

En 1654. il fit un voyage à Bruxelles pour voir ſon frere. L'Archiduc Leopold qui aimoit beaucoup la Peinture, ayant ſçû ſon arrivée, le priá de lui faire un tableau où Adam & Eve fuſſent repreſentez grands comme nature, qui regretent la mort d'Abel; ce que Champagne executa l'année d'après. L'Archiduc, pour temoigner combien il en étoit ſatisfait, gratifia un de ſes neveux d'une Charge de Contrôleur des Domaines de Flandres.

Ce fut après avoir fini ce Tableau qu'il commença l'un des trois, qui eſt à Saint Gervais pour ſervir de patron à des Tapiſſiers.

Son neveu qui avoit toûjours travaillé ſous ſa conduite, lui ayant demandé permiſſion d'aller à Rome, il eut aſſez de peine à y conſentir, & ne le lui accorda (1) enfin qu'à condition qu'il ne ſeroit que dix-huit mois en tout ſon voyage, l'affection qu'il avoit pour lui ne pouvant ſouffrir une plus longue abſence. Après ſon retour, & lorſque le Roi alla ſur la frontiere d'Eſpagne pour la concluſion de ſon mariage, l'on fit peindre & orner pluſieurs Appartemens dans le Château de Vincennes. Champagne entreprit de faire

(1) En 1657.

avec

avec ſon neveu l'Appartement du Roi. Cet Ouvrage s'executa avec une diligence, & l'on peut dire une précipitation inconcevable; car le Roi y logea avant même que la chambre fût achevée; ce qui fut cauſe qu'on ne pût finir pluſieurs choſes auſſi parfaitement que ſi l'on eût eu tout le tems neceſſaire.

Champagne fit de ſa main tout le tableau du platfond de la grande Chambre du Roi. C'eſt dans ce tableau que Sa Majeſté eſt repreſentée ſous la figure de Jupiter qui commande à la France d'embraſſer la Paix.

En 1666. il eut ordre de peindre conjointement avec ſon Neveu, l'appartement de Monſeigneur le Dauphin dans le Palais des Tuileries: mais il ne fit que le Tableau de l'éducation d'Achille, & ſon Neveu acheva le reſte, ne cherchant dèſlors qu'à ſe retirer des grands emplois pour vivre plus tranquillement. Ce n'eſt pas qu'il ne s'occupât toûjours à peindre quelque choſe, n'ayant pû goûter pendant toute ſa vie que ce ſeul & unique divertiſſement.

Il recevoit une conſolation toute particuliere de ſa fille aînée Religieuſe à Port Royal. Car après la mort de ſa femme, il mit ſes deux filles en penſion dans cette Maiſon par le conſeil de M. de Perefixe, alors

alors Evêque de Rhodez, qui étoit ſon ami dès le vivant du Cardinal de Richelieu. La plus jeune mourut Penſionnaire; & l'aînée ayant demandé à être Religieuſe, Champagne qui n'avoit plus qu'elle d'enfant, eut beaucoup de peine à y conſentir.

Enfin notre illuſtre Peintre étant âgé de ſoixante douze ans, jugea bien par les incommoditez qui lui ſurvenoient tous les jours, que la fin de ſa vie approchoit. Ce fut le 8. jour d'Août 1674. qu'il ſe trouva attaqué de la maladie dont il mourut le 12. du même mois.

C'étoit un homme d'un naturel doux, d'un maintien ſerieux & grave, & d'une conſcience droite. Il étoit aſſez bel homme, la taille haute, & le corps un peu gros. Il étoit ſobre & reglé dans ſa maniere de vivre. Quelque tems avant ſa mort il fit ſon portrait d'une grandeur conſiderable. Il eſt accompagné d'un Païſage, où dans le lointain eſt une vûë de la Ville de Bruxelles. C'eſt un des beaux portraits qu'il ait faits.

Si je me ſuis un peu étendu ſur la vie de cet excellent Homme, ce n'eſt pas pour vous faire remarquer dans ſes Ouvrages des parties comparables à celles des plus grands Maîtres d'Italie; car il n'avoit jamais vû comme eux ces beautez ſi propres à faire naître d'excellentes idées. Auſſi a-

t-il toûjours conſervé beaucoup de goût de ſon païs, qu'il a cependant rectifié par l'étude & la peine qu'il s'eſt donnée à imiter ce que l'on eſtimoit de plus parfait. Et comme il n'aimoit pas à repreſenter des ſujets prophanes, il a évité autant qu'il a pû, les nuditez.

Ayant commencé à paroître dans un tems où en France l'on n'étoit pas ſi éclairé qu'aujourd'hui, & où il y avoit peu d'habiles Peintres, il y a tenu un des premiers rangs dans la Peinture.

Bien que HENRY GISSEY ne fût pas Peintre, il étoit toutefois du corps de l'Académie, parce qu'il deſſinoit aſſez bien, & avoit la Charge de Deſſinateur ordinaire des Balets du Roi. On peut mettre au nombre des bons Peintres pour les Portraits LE FEVRE, natif de Fontainebleau. Il a été Adjoint à Profeſſeur dans l'Académie.

MATTHIEU, Anglois de nation, faiſoit auſſi des Portraits, & a travaillé dans les Gobelins aux Ouvrages du Roi. Il mourut en 1674.

Dans la même année mourut auſſi GEORGE CHARMETON de Lyon. Il étoit Eleve de Stella, & peignoit aſſez bien l'Hiſtoire: mais ſon principal talent étoit pour les ornemens dans les platfonds, particuliérement quand il falloit peindre de l'Architecture, & faire de la Perſpective.

BAL-

BALTAZAR MARCY de Cambray ne le ſurvécut de guéres. Il étoit Sculpteur, & a fait quantité d'Ouvrages. C'eſt de lui & de Gaſpar Marcy ſon frere aîné, auſſi Sculpteur, les deux Chevaux & les deux Tritons que l'on voit à Verſailles dans l'une des Niches de la Grote d'Apollon. Ces quatre figures ſont diſpoſées en ſorte qu'il paroît un agréable contraſte dans toutes leurs parties à cauſe de leurs differentes actions.

Comme on a prétendu par cette Grote figurer le Palais de Thetis, où le Soleil ſe retire après avoir fini ſa courſe, on diroit à voir ces Chevaux, que commençant à ſe délaſſer du travail de la journée, & à ſe reſſentir de la fraîcheur du lieu & du bon traitement qu'on leur fait, ils ne demandent plus qu'à s'égayer: car celui qui eſt le plus avant dans la niche, baiſſe la tête, & ſerrant les oreilles mord la croupe de ſon compagnon d'une maniere enjoûée; ce qui fait que l'autre Cheval plie les jambes de derriere, & ſe cabrant à demi, tourne la tête, dreſſe les oreilles, & ſemble hanir. Le Triton qui le panſe, leve le bras gauche comme pour le retenir. L'on voit dans le dos & dans le bras de ce Triton de la force & de la vigueur; & comme le bras gauche avance & s'éleve, l'épaule droite baiſſe & ſe retire en arriere, ce qui fait paroître plus étendus les muſcles du côté gauche.

Quant

Quant à l'autre Triton, il eſt dans une attitude toute contraire à celle que je viens de repreſenter. Il porte une grande coquille où eſt l'Ambroſie dont les Poëtes diſent que les Chevaux du Soleil ſont nourris.

Baltazar Marcy étoit Adjoint à Profeſſeur lorſqu'il mourut.

BARTHOLET FLAMAEL de Liége à fait la Charge de Profeſſeur. Il y a un Tableau de lui au platfond de la Chambre du Roi dans l'appartement haut des Tuileries. Il eſt mort Chanoine de Liége. POPLIERE de Troye fut reçû dans l'Académie au nombre de ceux qui travaillent de Miniature.

FRANÇOIS CHAUVEAU mourut l'année d'après. Il étoit de Paris d'une honnête famille. Il fut inſtruit dans les commencemens par Laurent de la Hire, chez lequel il travailla long-tems à deſſiner continuellement d'après ſes Tableaux: auſſi s'étoit-il fait une maniere finie & agreable, imitant entierement celle de ſon Maître. Comme il avoit une grande facilité à deſſiner, il s'appliqua enſuite à graver à l'eau forte, trouvant dans cette ſorte de travail un moyen aiſé pour ſe contenter lui-même, & mettre au jour en peu de tems une grande quantité d'Ouvrages: car il eſt vrai qu'il n'y a eu guéres de Graveurs ſi feconds que lui, & qui ayent compoſé des ſujets avec une ordonnance plus naturelle, & une con-

convenance plus noble & plus judicieuſe. Il aimoit beaucoup la lecture, principalement celle des Poëtes, & même faiſoit des vers aſſez facilement. Il avoit l'imagination vive, & une memoire merveilleuſe, qualitez qui lui donnoient beaucoup d'ouverture d'eſprit, & une ſi grande abondance de penſées que les ſujets ne lui coûtoient rien à inventer, & à diſpoſer en autant de manieres qu'on pouvoit deſirer. Il entroit ſi bien dans la penſée de ceux qui lui en propoſoient, qu'il ſembloit qu'il vît la choſe même, & qu'il ne la faiſoit que copier.

Quoiqu'il fût aſſez correct dans le Deſſein, & qu'il continuât parfaitement tous les mouvemens du corps & de l'ame, il eſt vrai neanmoins que ſa maniere tenoit toûjours de celle de ſon Maître, qu'il y avoit quelque choſe de contraint & de ſec dans les membres de ſes figures ; & l'on voyoit bien qu'il n'avoit jamais été en Italie pour y prendre un meilleur goût. Cependant tout ce qu'il faiſoit, étoit également agreable aux Sçavans & aux Ignorans, quoiqu'il y ait bien de la difference entre le jugement du vulgaire, & celui des Sçavans. Le vulgaire, comme vous ſçavez, approuve quelquefois un Ouvrage ſans le comparer ; & cela arrive lorſqu'un mediocre ou mauvais ouvrier a trouvé moyen de lui plaire par quelque endroit; car le plaiſir

qu'il

qu'il reçoit, le contente ; il ignore qu'il y a quelque choſe de meilleur qui ne s'y trouve pas, & ce qu'il voit, le ſatisfait en l'état qu'il eſt.

Un Graveur mediocre, pourvû qu'il ait quelque bonne qualité, peut être agreable; ſur tout lorſque l'ordonnance de ſon Ouvrage eſt naturelle & gracieuſe, parce qu'il n'y a rien qui ait plus de pouvoir ſur l'eſprit de l'homme que l'ordre & la grace.

La quantité de pieces que Chauveau a faites, eſt inconcevable, ſoit que l'on conſidere celles qui ſont de ſon invention, ſoit que l'on regarde ce qu'il a gravé d'après d'autres maîtres. Peu de tems avant ſa mort, il fit deſſiner l'hiſtoire de Saint Bruno, peinte par le Sueur, dont je vous ay entretenu. Il en a gravé une partie, & conduit le reſte. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur du Peintre & le merite des tableaux, que Chauveau eût gravé tout lui même.

Il avoit commencé une ſuite de ſujets tirez de l'Hiſtoire Grecque & Romaine, qui eût été un travail conſiderable. On peut dire que l'abondance des penſées, & les graces de la variété ſe rencontrent dans ce qu'on en voit. Il étoit Conſeiller dans l'Académie lorſqu'il demeura malade d'une fiévre maligne dont il mourut en 1674.

Herard Sculpteur, a travaillé ſous Varin, & a gravé des poinçons pour

des

des Medailles. Il eſt mort en 1675.

Je vous ai fait remarquer les vertus & les bonnes mœurs de quelques Peintres, & je les ay même élevez au-deſſus des talens qu'ils avoient pour leur profeſſion, quand j'ai crû leur devoir rendre cette juſtice, & par là donner plus de relief à leur réputation. Je pourrois faire encore la même choſe à preſent au ſujet de HENRY BOBRUN, ſi vous ne l'aviez ſi parfaitement connu, que vous pouvez plus que perſonne en rendre des témoignages avantageux. Dès le commencement de l'Academie, ſa vertu & ſon merite lui donnerent rang d'Ancien dans cette Compagnie. Vous ſçavez qu'il étoit d'Amboiſe. Son pere & ſon ayeul avoient toûjours été attachez au ſervice des Rois Henry IV. & Louïs XIII. l'un en qualité de Valet de Chambre, & l'autre en qualité de Valet de Garderobe. Henry Bobrun exerça auſſi la même Charge de Valet de Garderobe pendant pluſieurs années. Ses habitudes à la Cour, & la réputation qu'il avoit pour bien faire des Portraits, lui donnerent beaucoup d'emploi. Vous ſçavez l'amitié & l'étroite liaiſon qui étoit entre lui & Charles Bobrun ſon couſin. On a toûjours admiré cette conformité de mœurs & de ſentimens qui étoit telle entre eux, qu'ils ſembloient n'avoir qu'un même eſprit & une même

même volonté. Mais ce qui a paru de plus ſurprenant, c'eſt que dans leurs Peintures on voit l'effet d'une même imagination, & qu'ils ont eu de pareilles idées. Leur maniere étoit ſi égale & ſi ſemblable, que pour faire le Portrait d'une perſonne, ils y travailloient alternativement l'un & l'autre, & ſe ſervant de la même palette & des mêmes pinceaux, on eût dit qu'un même eſprit conduiſoit deux differentes mains.

Ils ont eu cet avantage de ſatisfaire toutes les perſonnes de la Cour, particulierement les Dames, qu'ils ſçavoient ſi bien peindre, & ſi bien diſpoſer, qu'en conſervant la reſſemblance ils leur donnoient cependant, lorſqu'il en étoit beſoin, plus de beauté, & des airs plus avantageux, les repreſentant avec des habits, des coiffures, & d'autres ajuſtemens qui donnoient beaucoup de grace & de majeſté aux Portraits. Auſſi pendant un aſſez long-tems il n'y avoit guéres de Dames qui ne vouluſſent être peintes par les Bobruns: car on ne les ſeparoit jamais l'un de l'autre.

Outre l'avantage qu'elles tiroient de la délicateſſe de leur pinceau, & de leur maniere ingenieuſe à les repreſenter toûjours dans un état qui leur étoit agreable, elles trouvoient encore de la ſatisfaction dans l'entretien de ces deux habiles hommes; & le lieu où ils travailloient

loient, étoit ſouvent une aſſemblée des plus belles & des plus ſpirituelles perſonnes de la Cour, qui paſſoient ſouvent des demi-journées à les voir travailler, & à s'entretenir agreablement de toutes choſes.

Ils eûrent pendant quelque tems beaucoup de part aux divertiſſemens que l'on faiſoit chez le Roi pour les bals & les balets, donnant des Deſſeins pour les habits, & même étant conſultez ſur l'invention des ſujets, & les manieres les plus ingenieuſes de les compoſer. Ils y avoient d'autant plus d'habileté, qu'ils avoient l'imagination vive & l'eſprit fécond en penſées, faiſant même des vers & des comedies dont ils ſe divertiſſoient avec leurs amis, ſans toutefois que cela interrompît leur travail ordinaire. Je ne dois pas m'arrêter à vous faire ſouvenir de tous les Portraits qui ſont ſortis de leurs mains, ſoit de ceux qu'ils ont faits pour le Roi & la Reine ſa mere, ſoit de ceux qu'ils ont peints depuis pour les plus conſiderables perſonnes de la Cour, & pour pluſieurs particuliers.

Lorſque la Reine fit ſon entrée dans Paris en 1660. ils eurent le ſoin d'orner l'Arc de Triomphe que l'on dreſſa au bout du Pont Notre-Dame. Ils l'enrichirent de pluſieurs figures, & repreſenterent dans le tableau d'enhaut, Mars ſurmonté par l'amour.

Je

Je pourrois vous parler de pluſieurs autres Ouvrages que ces deux chers couſins ont achevez enſemble, juſques à ce qu'enfin la mort de Henri qui arriva au mois de Mai 1677. les ſepara, & rompit les liens ſi doux & ſi agreables qui les avoient joints enſemble pendant tant d'années.

Il eſt vrai, dit Pymandre avec un ſoupir qui marquoit de la douleur, que je ne crois pas qu'on puiſſe trouver un exemple de deux perſonnes ſi bien d'accord en toutes choſes. La probité de ces deux parens, repris je, & leur integrité dans leur conduite les a toûjours fait conſiderer avec une eſtime toute particuliere: & c'eſt ce qui fit jetter les yeux ſur eux pour faire la Charge de Treſorier de l'Académie, lorſque le Roi l'honora de ſa protection & de ſes bienfaits.

La même année que Henri Bobrun mourut, l'Académie perdit deux Peintres qui travailloient particulierement à faire des Portraits. L'un étoit Simon Renard, dit Saint André, & l'autre le Févre, qu'on nommoit de Veniſe.

Saint André étoit de Paris. Il avoit travaillé en ſa jeuneſſe avec les Bobruns ſous Louïs Bobrun leur oncle; & comme il vous étoit auſſi fort connu, je ne penſe pas devoir m'arrêter long-tems à vous parler de lui. Le tableau qu'il fit pour l'Académie

cadémie lorſqu'il y fut reçû, où il repreſenta la Reine Mere, & la Reine peu de tems après ſon arrivée en France, eſt un des plus beaux que l'on voye de lui. Il a fait le Portrait du Roi aſſis & vétu de ſes habits Royaux qui eſt au Louvre dans la Salle où s'aſſemble l'Académie Françoiſe. Il fit auſſi pluſieurs Ouvrages pour les Tapiſſeries qu'on a fabriquées aux Gobelins. Je pourrois vous parler plus au long de ſa vie & de ſes mœurs, ſi vous ne l'aviez beaucoup connu.

Le Févre, ſurnommé de Veniſe, parce qu'il avoit demeuré long-tems dans cette Ville, étoit en réputation pour bien faire des Portraits en petit. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Paris vers l'an 1655. il en fit quelques-uns, & y réuſſit aſſez heureuſement. Il ſe preſenta enſuite à l'Académie de Peinture, & y fut reçû d'une maniere dont il ne fut pas ſatisfait, parce qu'on le mettoit au rang de ceux qui étoient pour les Portraits, & qu'il ſouhaitoit d'être admis comme Peintre d'hiſtoire, prétendant travailler aſſez bien de l'une & de l'autre maniere, pour mériter la même grace que quelques autres qui avoient été reçûs un peu avant lui. De ſorte que mal content de la Compagnie, il s'abſtint d'aller à l'Académie, s'en plaignit hautement, & enfin dans la ſuite du tems ne ſe voyant

pas auſſi employé qu'il croyoit le mériter, & qu'il en avoit beſoin, il alla en Angleterre pour voir ſi la fortune lui ſeroit plus favorable qu'elle n'avoit été juſques alors. Quoiqu'il fût déjà âgé quand il partit, il avoit néanmoins une complexion ſi vigoureuſe, qu'il ne ſentoit aucunes incommoditez. Il y fit quelques tableaux: mais n'ayant pas trouvé en ce païs-la tous les avantages qu'il eſperoit, il ſe diſpoſoit à revenir en France, lorſqu'il tomba malade, & y (1) mourut.

N'eſt-ce pas de lui, dit Pymandre, certaines têtes que vous m'avez fait voir autrefois, où il repreſentoit la phiſionomie de toutes ſortes de perſonnes par de ſimples traits de plume ou de crayon?

Il prenoit plaiſir, repartis-je, comme faiſoit autrefois Annibal Carache, à faire des Portraits chargez, & à marquer le caractere des divers temperamens de ceux qu'il repreſentoit.

Je crois, interrompit Pymandre, qu'en effet un Peintre ne doit pas ignorer la phiſioniomie pour bien connoître & bien peindre les differentes inclinations des hommes.

Cela eſt vrai, répondis-je, ſi celui qui peint, veut donner une parfaite expreſſion à ſes viſages, bien marquer leur temperament, repreſenter même juſques aux pen-

(1) En 1677.

ſées

ſées qui peuvent les occuper. Mais ce n'eſt pas de cette maniere ſçavante que le Févre traitoit ſes ouvrages ; cette force d'expreſſion où l'on voit un veritable caractere des paſſions & du naturel des hommes, ne ſe rencontroit pas dans tous les ſujets qu'il repreſentoit. Il prenoit plaiſir à deſſiner, comme je vous ait dit, des viſages chargez & ridicules, qui ne laiſſent pas de plaire, parce que rien ne divertit davantage, & n'eſt plus capable de faire rire que ces ſortes d'images qui ſe tournent vers quelque difformité ; & qui la rendent encore plus ridicule, en la comparant à une difformité plus viſible.

Cela n'empêchera pas, dit Pymandre, que comme vous avez parlé autrefois des paſſions de l'ame, & que vous avez fait connoître les mouvemens de l'eſprit qui cauſent ceux du corps, vous ne puiſſiez bien dire quelque choſe des figures que la nature imprime ſur le viſage des hommes, & par leſquels on peut juger non ſeulement des paſſions qui les dominent, mais encore des vertus ou des vices auſquels ils ſont portez.

Il eſt vrai, répondis-je, qu'encore que les paſſions n'agiſſent pas toûjours, & qu'un homme ne ſoit pas continuellement amoureux ni colere, il y a néanmoins des perſonnes ſur leſquelles il ſemble qu'on dé-

couvre par avance les choſes qu'elles ont envie de faire, & dans leſquelles les grandes vertus & les grands vices ſe font voir, comme ſi la divine Providence avoit voulu peindre ces qualitez ſur le viſage des hommes, pour faire rechercher la compagnie des gens de bien, & fuïr celles des méchans.

Je ſçai bien qu'il y a une ſcience trop curieuſe qui prétend compter les jours, & connoître la bonne & la mauvaiſe fortune de l'homme, par des marques & par des lignes qui ſe trouvent en quelques parties du corps. Comme je tiens cette ſcience fort incertaine, pour ne pas dire pleine d'ignorance & de vanité, & qu'il y a lieu de ſe moquer de ces gens qui ne ſçachant pas ce qui ſe fait dans le tems preſent, & qui même ignorent le paſſé, veulent toutefois connoître les choſes avenir, je ne conſeillerois jamais à un Peintre d'en faire une étude : mais parce qu'il y a quatre humeurs principales qui dominent en l'homme, & qui ſont la cauſe de ſes differentes inclinations, le Peintre doit tâcher de connoître & de remarquer celle qui a le plus de force ſur chaque corps, afin que ſçachant quel eſt ſon temperament, il puiſſe juger des choſes auſquelles il ſera naturellement porté.

La premiere marque, à mon avis, & la plus

plus generale que la nature nous en donne, eſt dans la couleur qu'elle répand ſur tout le corps. Elle fait voir la difference qu'il y a d'un homme ſanguin à un homme mélancolique ; & comme le mélange des humeurs eſt la cauſe de la diverſité des inclinations, on tâche de les connoître chacune par quelques apparences exterieures & quelques ſignes qu'on en voit ſur le corps : de ſorte que ſi dans une perſonne la couleur dominante eſt violette, plombée, & livide, comme elle marque une bile noire, elle ſignifie l'inclination d'un homme à être colere, envieux & ſujet à d'autres actions mauvaiſes qui procedent pour l'ordinaire d'un tel temperament. C'eſt pourquoi le Pouſſin dans ſon tableau du jugement de Salomon, a peint de la ſorte cette méchante femme qui demandoit avec tant de hardieſſe & d'impudence, un enfant qui n'étoit pas à elle. Et parce que la veritable mere étoit dans la bonne foi, il l'a peinte comme une femme ſimple & ſans malice, & dont la couleur de la chair un peu vermeille, témoigne la bonté de ſon naturel ; car d'ordinaire les perſonnes ſanguines ne ſont pas capables de faire une méchante action ; elles peuvent être promptes & coleres, mais leur feu s'évapore bientôt, & ne gardent aucune haine dans l'ame.

C'eſt pourquoi, interrompit Pymandre, lorſque les amis de Céſar l'avertirent de ſe défier de Dolabelle & d'Antoine, il leur dit qu'il ne craignoit point ceux qui avoient le teint frais & vermeil; mais bien ces pâles & maigres, tels que Brutus & Caſſius.

Toutefois, repartis-je, ceux qui ſont d'une couleur trop rouge, ſont quelquefois à craindre, parce qu'ils ſont d'une complexion chaude & emportée. Ceux qui ſont d'un teint fort blanc, & qui ont la chair délicate, ſont foibles, effeminez, & d'un temperament froid. Voilà quant à la couleur, ce que le Peintre peut, ce me ſemble, obſerver en general ſur le naturel, afin de ſe conduire, & faire la carnation de ſes ſignes ſelon que le ſujet le demande. Car il doit avoir égard aux perſonnes qu'il repreſente, & faire pour cela diverſes obſervations, puiſque la couleur du corps & du viſage ne dépend pas ſeulement du temperament & des humeurs, mais encore de la naiſſance, de l'éducation, du païs, & des emplois. Un Marinier, un Païſan, & ſemblables gens qui ſont continuellement expoſez au Soleil & aux injures de l'air, ont la chair baſanée; de ſorte que ſi par cette raiſon on ne pouvoit rien marquer dans les corps de ces ſortes de perſonnes par le teint & par la couleur, il faudroit que le Peintre cherchât d'autres

tres ſignes convenables aux vices & aux vertus de ceux qu'il voudroit repreſenter. C'eſt pourquoi dans cette mauvaiſe femme dont nous avons déjà parlé, non ſeulement le Pouſſin a fait connoître ſa malice par la couleur de ſa chair, mais encore par une maigreur & une ſechereſſe cauſée par la bile noire qui domine dans les méchans, laquelle étant chaude & brûlante, deſſeche, & rend les corps plus maigres; au contraire de ceux qui ſont un peu ſanguins, de qui la chair eſt plus fraîche & plus ferme. Et bien que je ſçache qu'il eſt très-difficile d'avoir une connoiſſance certaine de l'humeur des hommes en regardant leurs viſages, à cauſe qu'il s'en trouve de tant de differentes ſortes qu'il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent, & que les traits mêmes changent bien ſouvent ſelon les differentes paſſions qui les agitent: néanmoins ſoit que les divers temperamens, & le mélange des humeurs aident en quelque choſe à la conformation de certaines parties, on a remarqué de tout tems que les vices, les vertus, & les diverſes inclinations des perſonnes paroiſſent en quelque maniere dans la forme & la figure de quelques-unes des parties du corps: & ce qui eſt de merveilleux, c'eſt que ſur cela, tout le monde eſt preſque d'un même ſentiment, & que ceux qui en

certaines rencontres ont donné leur jugement, ont réüſſi dans leurs pronoſtics, c'eſt-à-dire, à l'égard de l'inclination qu'on peut avoir à quelque vice; car l'eſprit & la raiſon doivent ſoûtenir la nature, & empêcher qu'elle ne tombe dans les fautes où une mauvaiſe conſtitution la porte, comme Socrate confeſſoit lui-même l'avoir éprouvé.

Or quoiqu'on ne puiſſe pas dire que les inclinations & les habitudes, tant bonnes que mauvaiſes, qui ſont des diſpoſitions permanentes, ſe faſſent voir auſſi viſiblement ſur le viſage que les ſignes qui marquent les paſſions, qui quoique paſſageres ſe font voir plus diſtinctement & avec plus de force: néanmoins comme les Phiſionomiſtes ſe ſont plus attachez à obſerver la tête, & toutes ſes parties, que les autres ſignes naturels qui s'impriment ſur les corps, il eſt bon que le Peintre ſçache que le jugement qu'ils en ont fait à l'égard de la tête en general, eſt que les perſonnes qui ont le viſage long, & dont les os des deux côtez des joûës ſortent & paroiſſent beaucoup, ſont pour l'ordinaire d'une humeur railleuſe, pleins d'orgüeil, & enclins à tromper. Que ceux qui ont le viſage trop plein, ſont pareſſeux, lents, d'un eſprit lourd, craintifs, impurs, inconſtans & préſomptueux. Mais le viſage moyennement mai-

maigre eſt une marque de prudence, d'attachement à l'étude, & d'un eſprit ingenieux & ſage; & c'eſt ainſi que Ciceron eſt repreſenté dans le creux d'une agathe qui eſt au Cabinet du Roi.

Je crois, dit pymandre, que c'eſt principalement dans les Portraits qu'un Peintre cherche à faire paroître la Phiſionomie, s'il eſt vrai, ce qu'on a écrit d'Apelle, qu'il étoit ſi habile à bien obſerver, & à bien peindre toutes les parties d'un viſage, qu'il y avoit des perſonnes qui prétendoient prédire la bonne ou la mauvaiſe fortune, en voyant ſeulement les Portraits de ceux qu'il avoit peints. Mais pour moi, je doute auſſi-bien que vous, qu'il y ait des gens non ſeulement aſſez penetrans pour connoître ainſi les choſes qui doivent arriver, & même qu'un Portrait ſoit ſuſceptible d'une reſſemblance ſi parfaite qu'on puiſſe juger ainſi de la fortune des hommes.

Afin, répondis-je, que vous ne croyez pas que pour faire davantage admirer la force de la Peinture, & la ſcience de ceux qui font des pronoſtics, je veüille produire une vieille hiſtoire, je ne vous propoſerai qu'un exemple du dernier ſiécle, & un tableau encore tout frais, pour vous faire connoître, non pas qu'on puiſſe ſûrement juger des choſes avenir par les

traits du viſage, mais que la Peinture peut fort bien par ſes couleurs faire connoître le temperament des perſonnes, en imitant ce que la nature elle-même a marqué. Ce tableau eſt de la main du Titien, & repreſente le Duc de Bourbon qui abandonna la France & le ſervice du Roi François I. pour ſuivre l'Empereur Charles-Quint.

Je me ſouviens, dit Pymandre, d'avoir vû ce Portrait dans le Palais Farneſe.

Hé bien, repartis-je, n'y avez-vous pas trouvé les marques d'un temperament conforme à ce que l'hiſtoire nous apprend de ce Prince ?

Il n'étoit pas mal aiſé, repliqua Pymandre, de bien figurer ſon humeur ; car j'ai oüi dire qu'elle étoit ſi viſible, & ſi répanduë, s'il faut ainſi dire, ſur ſon viſage, qu'on n'en pouvoit peindre aucune partie qui ne parût débile & mélancolique.

Ce n'eſt pas le ſeul Portrait, repris-je, où le Titien ait fait voir les inclinations de ceux qu'il repreſentoit : il n'en a guéres faits qui ne fuſſent parfaitement reſſemblans.

Il me ſemble, dit Pymandre, que pour juger du naturel des perſonnes, il y a des gens qui cherchent dans les viſages certains traits & des lignes qui ont quelque conformité avec les animaux.

C'étoit, répondis-je, la doctrine de quelques

ques Anciens, qui conſiderant les marques & les ſignes des animaux, concluoient enſuite que celui qui leur étoit ſemblable en cela, avoit auſſi les mêmes inclinations. Et de là eſt venuë l'opinion de pluſieurs qui tiennent que tous les hommes participent de la nature de quelque animal, & que ſelon la reſſemblance qu'ils en ont, ils en poſſedent auſſi quelques qualitez. C'eſt pour cela qu'il y a eu des Peintres qui ſe ſont ſi bien étudiez à conſiderer le rapport qui ſe trouve entre les traits des hommes & ceux des animaux, que pour peindre une perſonne ils ſe ſervoient des principales parties de la bête ou de l'oiſeau avec lequel il avoit quelque conformité, & mêlant enſemble ces deux differentes natures, faiſoient ou un oiſeau qui reſſembloit à un homme, ou donnoient à cet homme la reſſemblance de l'oiſeau avec lequel il avoit quelque rapport. Annibal Carache a été admirable à bien exprimer ces ſortes de choſes, & avoit une ſi grande facilité à trouver tout d'un coup cette reſſemblance, qu'avec peu de traits de plume, ou de crayon, il rendoit une perſonne reconnoiſſable ſous la figure de quelque animal.

C'étoit auſſi dans la maniere de faire des Portraits chargez, que le Févre de Veniſe s'étoit étudié à l'imiter.

De ſorte, dit Pymandre, qu'il n'eſt donc pas toûjours beſoin que celui qui veut peindre la nature & les inclinations d'un homme, exprime en détail toutes les lignes & les marques que doivent ſçavoir ceux qui veulent apprendre la Phiſionomie.

Que ſerviroit à un Peintre, repartis-je, d'apprendre tant de choſes douteuſes & inutiles que l'on a écrites là-deſſus? Il lui ſuffit de conſiderer d'abord la maſſe & la forme des corps, comme la tête, & enſuite toutes les autres parties, ſelon qu'il juge qu'elles doivent être pour repreſenter une perſonne de l'humeur & de l'inclination qu'on veut la faire paroître.

C'eſt une opinion commune parmi les Sçavans, que la tête pointuë par le haut n'eſt pas la marque d'un homme prudent.

Il eſt vrai, interrompit Pymandre, que j'ai toûjours oüi dire que c'étoit un ſigne de bêtiſe, de ſtupidité, & de peu de jugement: cependant Pericles n'a point paſſé pour un homme qui eût ces mauvaiſes qualitez, quoiqu'il eût la tête pointuë, & qu'à cauſe de cette difformité on le repreſentoit toûjours avec un caſque.

Vous voyez bien, repris-je, que ces regles ne ſont pas generales, & que des hommes conſiderables par leur vertu, par leur eſprit, & par leur courage, ont eu de grands défauts dans la conformation

de

de leurs corps : mais celui qui dans ſes ouvrages veut donner un caractere convenable aux perſonnes dont il repreſente les actions, doit prendre garde à ne pas faire des figures dont les viſages, ou les differens airs impriment dans l'eſprit de celui qui les regarde, quelque choſe de fâcheux, & qui ne ſoit pas à l'avantage de ceux qu'on veut peindre. Si ſelon Platon, la beauté n'eſt autre choſe que la ſplendeur de la bonté, il eſt certain que plus un corps eſt beau, & plus on doit croire que l'ame qui loge dedans, a de bonté & de perfection. Et comme la beauté du corps conſiſte dans une juſte proportion des membres, dans la couleur de la chair & dans la grace, il faut qu'un Peintre regarde ſuivant les ſujets qu'il traite, à bien obſerver ces trois conditions dans les perſonnes qu'il veut repreſenter, & pour éviter de faire quelques parties du corps humain qui ne ſoient ni belles ni avantageuſes, établir pluſieurs maximes. Par exemple, s'il veut peindre un homme ſage & habile, il doit le former de telle ſorte que la tête ſoit moyennement groſſe & ronde, & même ſe ſouvenir que la tête petite eſt la marque d'un homme de bon ſens, pourvû toutefois que le col ne ſoit pas trop long; car une petite tête ſur un col d'une longueur exceſſive, repreſente

un

un homme de peu d'entendement, d'eſprit foible, & même atteint de folie.

Bien que je n'aye jamais étudié ces Sciences, dit Pymandre, il me ſemble que le vrai miroir de l'ame eſt le front, & que l'on y voit comme dans une glace, ce qu'un homme a dans l'eſprit.

Un très-ſçavant homme (1) de ces derniers tems a fort bien dit, "qu'on ne » ſçauroit conſiderer les rapports merveil- » leux qui ſe rencontrent entre toutes les » parties du corps de l'homme, ſans pen- » ſer que la ſageſſe infinie de Dieu qui ré- » duit toutes choſes à l'unité pour lui être » plus conformes, après avoir racourci » tout le monde dans l'homme, a voulu » racourcir tout l'homme dans le viſage.» Et comme le front ſemble être la partie principale du viſage & celle qui ſe preſente d'abord, & qui parle pour les autres, s'il faut ainſi dire, c'eſt auſſi de cette partie que les Peintres peuvent tirer la force & la verité de leurs expreſſions. Ce que nous remarquâmes il y a quelques tems dans les Tuileries, en parlant des proportions & de la beauté de cette partie, ſe peut encore dire pour ce qui en regarde la bonté: car ce qui eſt laid & difforme dans le front auſſi-bien que dans toutes les autres parties du viſage, n'eſt point une

(1) M. de la Chambre.

une marque d'une inclination avantageuſe. Si le front eſt trop grand, rond & découvert, il repreſente un menteur. S'il eſt ridé & abbatu ſur les ſourcils, c'eſt la marque d'une perſonne cruelle, tel que Neron nous paroît dans les Médailles & dans les Buſtes antiques. S'il eſt trop gras, il témoigne un eſprit groſſier. S'il eſt trop long; que le reſte du viſage ſoit de même, & que le menton ſoit court, c'eſt un ſigne de tyrannie & de cruauté. Mais ſi avec cela les ſourcils viennent à ſe toucher & à s'épaiſſir auprès du nez, c'eſt encore une marque d'un méchant homme. Au lieu que ſi les ſourcils ſont médiocrement épais, d'un poil délicat, brun, & bien arrangé, c'eſt le témoignage d'une complexion moderée.

Les yeux, dit Pymandre, ſervent encore beaucoup à découvrir le naturel des perſonnes.

Ce n'eſt pas auſſi, continuai-je, une partie que l'on doive négliger: les yeux bien fendus & brillans, témoignent une ame bien ſaine: au lieu que ces gros & vilains yeux qui ſortent de la tête, & qui ſemblent tomber, ne ſignifient rien de bon. L'on tient que ceux qui les ont de la ſorte, ſont ordinairement ou groſſiers, ou impurs, ou pareſſeux. Les yeux trop enfoncez dénotent un homme envieux. Ceux qui ſont

ſer-

ſerrez trop près l'un de l'autre & vifs, repreſentent un homme cruel. Un nez long & crochu eſt bon à figurer un railleur, un avare, un traître : mais les perſonnes qui ont le nez bien fait & un peu élevé ſur le milieu, ſont pour l'ordinaire éloquens, liberaux & courageux. Celui qui a le nez large, un peu enfoncé au milieu, & relevé par le bout, eſt d'ordinaire menteur, fier, arrogant & cruel. Enfin vous ſçavez qu'il y a tant de parties differentes dans tous les viſages, qu'il ſeroit mal-aiſé de les rapporter toutes. Nous pouvons encore ſeulement remarquer que la bouche trop grande & ouverte, peut ſervir à repreſenter une perſonne remplie de mauvaiſes qualitez ; & qu'au contraire, celle qui eſt bien faite, eſt la marque d'un homme ſecret, modeſte, poſé, ſobre, chaſte & liberal. Outre que les lévres bien tournées ſervent à former une belle bouche, elles ſont encore un témoignage de bonté, & l'on a obſervé que ceux qui les ont grandes & groſſes, & à qui celle de deſſous pend en bas, ſont ordinairement lourds, étourdis, bêtes, méchans, & laſcifs, ſemblables aux Satyres qu'on peint avec une bouche de la ſorte. Et de même que le nez camus & retrouſſé eſt la marque d'un homme colere & cruel, auſſi le menton pointu repreſente la même choſe.

Pour

Pour les cheveux, l'on ſçait bien qu'ils changent ſelon l'âge, & que le défaut de chaleur les fait blanchir ſur la tête des vieillards : cependant nous pouvons remarquer que les blonds témoignent la délicateſſe du temperament. Les roux ne ſignifient rien d'avantageux.

Vous pouvez même dire, interrompit Pymandre, qu'ils ſont en telle averſion à tout le monde, que les Egyptiens (1) ne pouvoient voir un homme roux ſans l'injurier, & lui faire outrage. Leur averſion étoit ſi forte contre le poil roux, que ne pouvant ſouffrir les ânes de cette couleur, au lieu de s'en ſervir, ils les jettoient dans les précipices pour ne les pas voir.

Je ne ſçai, lui repliquai-je, d'où vient une telle haine qui ſemble être répanduë par toute la terre, & même parmi des peuples qui ne ſçavent guéres en quoi conſiſte la beauté. Ne vous ai-je jamais dit ce qui arriva à un homme dont vous connoiſſez le nom, lequel ayant toute ſa vie aimé les voyages de long cours, eſt mort aux Indes depuis quelques années ? Dans le premier voyage qu'il fit du côté de l'Amerique, il tomba entre les mains des Sauvages, & demeura pluſieurs années avec eux ; mais ce fut par un bonheur que lui cauſa la diſgrace, s'il faut ainſi

(1) Plutarque.

haute, les épaules larges, l'eſtomach puiſſant, les jointures & toutes les extrémitez bien marquées, les cuiſſes charnuës, les jambes aſſez pleines, les bras nerveux, la tête ronde, & plûtôt petite que groſſe, le teint vif, les yeux brillans & bien fendus, le front uni avec les autres parties du viſage telles que nous les avons déjà marquées, en parlant de la belle forme du corps humain, & qu'elles ſoient convenables à ſa condition & à la nature de ſon païs. Un homme timide & poltron au contraire, aura les cheveux mols & abbatus, une foibleſſe par tout le corps, le col un peu long, la vûë trouble, les épaules ſerrées, & l'eſtomach petit.

S'il faut repreſenter un jeune homme de qualité, il le faut faire d'une taille haute & dégagée, telle que nous voyons la Statuë d'Antinoüs; la chair médiocrement délicate, blanche, & mêlée un peu de rouge. Que les cheveux ne ſoient ni plats, ni trop friſez; les doigts longs; le viſage ni trop plein ni trop maigre; le regard gracieux: & après tout cela, il faut que le jugement du Peintre diſpoſe toutes les parties du corps avec une proportion conforme aux perſonnes qu'il veut repreſenter, faiſant paroître plus de grace & de nobleſſe dans les uns que dans les autres.

S'il veut peindre un ſtupide, il doit conſiderer que telles gens ont ordinairement

le

le viſage blanc & plein de chair, le ventre gros, les cuiſſes puiſſantes, les jambes graſſes, le front rond, la vûë égarée. Un homme fol & méchant aura les cheveux rudes, la tête petite & mal formée, les oreilles grandes & pendentes, le col long, les yeux ſecs & obſcurs, petits & enfoncez, ou bien enflez comme d'un homme yvre qui vient de dormir, avec le regard fixe, les joûës étroites, & le menton ou fort long, ou fort court, tel qu'on repreſente Silene; la bouche grande, le dos un peu coubé, le ventre gros, les cuiſſes & les extrémitez des pieds & des mains dures, & pleines de chair, le teint pâle, & néanmoins rouge au milieu des joûës. Toutes ces remarques ſont des obſervations generales, & l'on peut en faire encore d'autres particulieres, afin de repreſenter deux méchantes perſonnes qui ne ſe reſſemblent point, leſquelles néanmoins auront toutes deux des ſignes de malice. C'eſt ainſi que Raphaël & Leonard de Vinci ont peint differemment le traître Judas dans les tableaux qu'ils ont faits de la Céne, l'un aux Loges du Vatican, & l'autre à Milan: car bien que ces deux figures n'ayent nulle reſſemblance, on y voit néanmoins tous les ſignes d'un méchant eſprit. Le Pouſſin croyant ne pouvoir aſſez fortement marquer le caractere

tere de ce traître dans le tableau de la Céne qu'il a fait pour Monſieur de Chantelou, l'a repreſenté ſeulement par le dos dans le moment qu'il ſort du lieu où Jeſus-Chriſt eſt à table avec les autres Apôtres : imitant en cela, mais d'une autre maniere, ce Peintre (1), qui repreſentant le ſacrifice d'Iphigenie, fit fort bien paroître ſur le viſage des aſſiſtans l'excès de leur douleur ; mais ne pouvant aſſez repreſenter celle du pere, il lui couvrit la tête de ſon manteau.

Peut-être auſſi, dit Pymandre, le Pouſſin trouvoit-il de la difficulté à faire connoître par des marques exterieures le mauvais deſſein de Judas ; car pendant qu'il avoit ſuivi Jeſus-Chriſt avec les autres Apôtres, pouvoit-on le repreſenter comme un traître ? Et comment auroit-on pû auſſi juger alors que Saint Pierre renieroit ſon Maître ? Ce fut la verité incarnée, qui ſeule connoiſſant le fond des cœurs, déclara les crimes qu'ils devoient commettre. Mais dites-moi, je vous prie, de quelle ſorte il faudroit peindre un homme converti, & qui d'un perſécuteur des Chrétiens, tel que Saint Paul, devient Apôtre de Jeſus-Chriſt ? Car il ne change point de viſage en changeant de ſentimens.

" Vous

(1) Timanthe.

» Vous ſçavez, repartis-je, que (1) la » ſageſſe de l'homme luit ſur ſon viſage, & » que le Tout-puiſſant la lui change com- » me il lui plaît ; » c'eſt-à-dire, en change, & bannit l'air fier & ſuperbe. Comme il y a une certaine liaiſon de l'ame au corps, & du cœur au viſage : auſſi quand Dieu a imprimé la ſageſſe dans le cœur de l'homme, elle ſe fait connoître ſur ſon viſage.

Ainſi lorſque Dieu par ſa grace Toute-puiſſante, a changé le cœur des plus grands pecheurs, ce changement éclate enſuite au dehors. Le viſage de Saul ennemi des Chrétiens, n'eſt plus le viſage de Paul Docteur des Gentils. Sainte Magdeleine dans la penitence, ne reſſemble plus à la Magdeleine que l'on voyoit au milieu des vanitez du monde.

Il faut auſſi conſiderer que les paſſions font de grands changemens ſur le viſage, ſelon cette parole de l'Ecriture (2): « La » joye du cœur réjoüit le viſage, & la triſ- » teſſe l'abbat, & l'afflige. Jacob recon- » nut que Laban avoit conçû quelque » mauvais deſſein contre lui, & dit à ſes » femmes (3) : Le viſage de votre pere » n'eſt pas comme il étoit hier & avant- » hier. Samuël (4) reconnut David à ſes » yeux pleins de douceur & de gayeté. »

De

(1) Eccleſiaſti. ch. 8. v. 1. (2) Prov. 15. (3) Gen. 31. (4) 1. Reg. 16.

De ſorte, dit Pymandre, qu'encore que les marques dont vous venez de parler, puiſſent ſervir aux Peintres à repreſenter les differens temperamens des hommes, il ne faut pas croire qu'elles ſoient toûjours de veritables ſignes des inclinations bonnes ou mauvaiſes qu'on leur attribuë; & moins encore, repliquai-je, juger par là en quelque maniere que ce ſoit, de la bonne ou mauvaiſe deſtinée d'une perſonne. On a pluſieurs exemples de gens qui portoient ſur leur front quelque choſe de ſi funeſte qu'on en pouvoit craindre une fin malheureuſe, qui cependant ſont morts avec gloire; & d'autres au contraire qui ſont morts tragiquement, dont la phiſionomie n'avoit rien que d'heureux.

Mais pourſuivons, ſi vous le trouvez bon, d'examiner les qualitez des Peintres dont je dois encore vous entretenir.

Dans la même année 1677. mourut EKMAN de Paris. Il travailloit fort bien de Miniature, & ordonnoit agréablement des compoſitions d'hiſtoires. On en voit pluſieurs à des Cabinets qu'il a faits pour le Roi.

Quelque tems après (1) mourut Loüis GUERIN auſſi de Paris, Sculpteur, & ancien Profeſſeur dans l'Académie. Je viens de vous parler des Chevaux & des Tritons que

(1) En 1678.

que les Marcy freres ont faits dans l'une des niches de la Grote de Verſailles ; & comme vous ſçavez qu'il y a encore dans une autre niche deux Chevaux & deux Tritons, je vous dirai que ceux-ci ſont de Guerin. Ils ſont travaillez avec beaucoup d'art & de ſcience, mais dans une diſpoſition differente de celle des premiers.

NICASIUS Peintre excellent, pour bien repreſenter toutes ſortes d'animaux étoit Eleve de Snéydre, & mourut auſſi vers ces tems là.

ABRAHAM BOSSE de Tours, avoit donné des leçons dans l'Académie, mais il s'y conduiſit d'une maniere qui l'en fit ſortir. Il étoit excellent Graveur ; & s'il fût demeuré dans ce ſeul état, avec les connoiſſances qu'il avoit de l'Architecture & de la Perſpective, ſans ambitionner de ſe rendre conſiderable par les penſées & les livres du ſieur Deſargues, qu'il a mis au jour avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, il auroit acquis plus de réputation & de bien qu'il n'a fait. On voit quantité d'Eſtampes qu'il a gravées autrefois qui ſont très-agréables, parce qu'il ſçavoit ſe ſervir de l'eau forte & du burin d'une maniere particuliere & très-gracieuſe.

MIGON entra en ſa place, & fut reçû Profeſſeur dans l'Académie, pour y donner des leçons de Geometrie & de Perſpective.

C'eſt

C'eſt une choſe loûable dans un tableau lorſqu'on y voit toutes les regles de la Geometrie & de la Perſpective parfaitement obſervées. Et ce qui doit encore davantage faire eſtimer cette exactitude, eſt le peu d'état que quelques-uns en font. Je ſçai bien, comme je crois vous l'avoir déjà dit, que la Perſpective n'eſt pas la principale choſe qu'il faille conſiderer dans les grands ouvrages; que les Peintres les plus excellens ont eu ſouvent pour cela beaucoup de negligence; que cette grande régularité eſt plûtôt le principal devoir de ceux qui font des ornemens & des morceaux d'Architecture, que de ceux qui s'appliquent uniquement à l'hiſtoire & aux figures. Cependant ſi ce n'eſt pas un grand avantage à un Peintre de paroître ſçavant dans la Perſpective, il lui eſt honteux de l'ignorer. NICOLAS LOYR ne s'attachoit point ſervilement dans cette partie, mais auſſi il ne la negligeoit pas entierement. Il ſçavoit faire un choix du plan où il plaçoit ſes figures, les diſpoſoit agréablement, & quoi qu'à dire vrai il ne s'étudiât pas tant à ce qui eſt de la force du deſſein que dans l'agrément des couleurs, il obſervoit pourtant toutes les regles de ſon art, & il n'y avoit rien dans la compoſition de ſes tableaux où il ne parût du génie & du raiſonnement. Il apportoit un ſoin tout par-

ticulier à bien faire les païſages, les bâtimens, & les autres choſes dont ſes ouvrages étoient ornez. Et comme ces parties embelliſſent un ſujet, & que dans les petits tableaux qu'il faiſoit, elles y paroiſſoient avec bien de la grace & de l'agrément, il n'y avoit guéres de curieux qui ne fût bien aiſe d'avoir quelque choſe de lui. Il avoit étudié ſous Bourdon, mais il ne s'attacha point à ſuivre ſa maniere. Il alla à Rome en 1647. où il demeura plus de deux ans. Comme il avoit moyen d'étudier ſans être obligé à travailler pour ſubſiſter, ainſi que pluſieurs autres Peintres, il employoit une partie de ſon tems à voir tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans les Egliſes, dans les Palais, & dans les Vignes, & à ſe remplir l'eſprit des images de ce qu'il y remarquoit de plus rare & de plus parfait. Il avoit un grand avantage: car il étoit pourvû d'une mémoire ſi heureuſe, que ſouvent après être ſorti de quelque Palais où il avoit bien regardé un tableau, il alloit chez lui, & prenant une palette & des pinceaux, il le copioit de mémoire, obſervant juſques aux couleurs & aux moindres teintes: ainſi il faiſoit ſouvent des petites eſquiſſes des ouvrages qui lui plaiſoient le plus, & dont il vouloit conſerver une idée.

Il ne s'attachoit à aucune maniere particuliere;

ticuliere : mais il avoit beaucoup d'amour pour les ouvrages du Pouſſin, & goûtoit un plaiſir & une joye extraordinaire, lorſque nous allions quelquefois enſemble voir ceux du Cavalier del Pozzo.

Il fit peu de tableaux pendant qu'il demeura à Rome. Il commença un tableau, dont je lui fournis la penſée, au ſujet d'une aventure qui ſe paſſa quelque tems avant ſon retour, & dont je ne crois pas que vous ayez eu connoiſſance ; elle eſt aſſez curieuſe : ſi vous deſirez la ſçavoir, je pourrai vous l'apprendre quand je vous aurai dit que ce tableau repreſentoit ce qu'on rapporte de Darius, qui étant allé viſiter le tombeau de Semiramis, y trouva cette inſcription : *Que celui des Rois qui aura beſoin d'argent, faſſe démolir ce tombeau, & qu'il y prenne tout ce qu'il voudra.* Darius qui crût que c'étoit le lieu où étoient cachez les tréſors de cette Reine, le fit démolir : mais il n'y trouva que des os avec une autre inſcription qui portoit : *Si tu n'euſſes pas été un méchant homme, & d'une avarice inſatiable, tu n'euſſes point remué les cendres des morts.*

Pour exprimer ce ſujet, Loyr peignit Darius environné des principaux de ſa Cour, qui après avoir fait ouvrir la ſepulture de la Reine Semiramis, regardoient dedans, & n'y voyoient qu'un ſquelette. Je ne vous

décris point l'étonnement où paroiſſoit Darius & ceux qui l'accompagnoient : cependant c'eſt ce que le Peintre avoit pris beaucoup de ſoin à bien repreſenter par les diverſes actions, & les differentes expreſſions des viſages tant du Roi que de ceux de ſa ſuite. Comme Loyr laiſſa ce tableau imparfait quand il partit de Rome, je n'ai point ſçû s'il l'acheva, ni ce qu'il eſt devenu.

C'étoit, dit Pymandre, un ſujet de grande moralité. Mais dites-moi donc, je vous prie, à quelle occaſion ce tableau fut fait.

Le recit, repartis-je, en ſera un peu long, parce qu'il y a pluſieurs circonſtances que je ne puis omettre : toutefois je veux bien vous ſatisfaire. Vous ſçavez combien ceux de Rome ſont naturellement portez à chercher des tréſors, & qu'ils croyent que ſous les ruïnes de cette grande Ville il y en a beaucoup de cachez. Ce qui augmente en eux le deſir de cette recherche, ſont les défenſes exactes & ſeveres qu'il y a de foüiller en aucun endroit ſans en avoir la permiſſion. Vous ſçavez de plus qu'ils ſont perſuadez que les Etrangers, particulierement les François & les Allemans, ont connoiſſance des endroits où il y a quelque choſe d'enterré, s'imaginant que ces nations ayant eu part aux

divers

divers changemens arrivez en Italie, ont gardé quelques mémoires des lieux où l'on a mis les richeſſes qu'on avoit amaſſées. Mais ce qui eſt de plus ſingulier, eſt l'opinion dans laquelle ils ſont, que ces richeſſes étant dans la poſſeſſion de certains eſprits qui s'en ſont rendus maîtres, on ne peut les tirer des lieux où elles ſont, ſans un ſecours extraordinaire; qu'il faut avoir une autorité, & une force ſurnaturelle pour lier ces eſprits, & que c'eſt parmi les Ultramontains qu'il ſe rencontre des gens ſçavans qui ont cette autorité. C'eſt pourquoi lorſqu'ils voyent quelques Etrangers, qui viſitant les Antiquitez autour de la Ville, s'écartent un peu dans la campagne, ils s'imaginent auſſi-tôt que ce n'eſt pas ſeulement pour lire des inſcriptions, ou conſiderer quelques vieux reſtes de bâtimens, mais pour reconnoître les endroits où ils ſçavent qu'il y a quelque tréſor. Cela eſt ſi vrai, que ſi l'on veut ſe promener dans quelques endroits éloignez de la Ville, on a le plaiſir de voir des païſans ou autres gens qui auſſi-tôt obſervent toutes les démarches qu'on fait, & ne manquent pas lorſqu'on s'eſt retiré, d'aller examiner ce qu'on y a pû faire, & toûjours perdre leur tems à foüiller la terre en cachette dans les lieux où l'on s'eſt arrêté.

Le plaiſir ne ſe rencontre pas toûjours de la maniere que vous dites, interrompit Pymandre : car vous me faites ſouvenir que quand je fus à Tivoli, m'étant éloigné avec une de mes amis, du reſte de notre Compagnie, pour voir les ruïnes de la Ville Adriane, nous fûmes aſſez ſurpris de nous voir auſſi-tôt eſcortez de deux grands inconnus, dont les mouſtaches couvroient la moitié de leur viſage, & qui armez de toutes pieces feignoient être des chaſſeurs, mais qui avoient la mine de Bandits, & de gens qui euſſent bien-tôt cherché dans nos poches, ſi notre Compagnie ne nous eût rejoint fort à propos. Mais continuez, je vous prie, votre diſcours.

C'eſt donc, repris-je, par ce deſir qu'ils ont de trouver de l'argent, qu'un certain Capitaine ou chef de Bandits, aſſez galant homme d'ailleurs, & que vous avez vû loger dans le Palais de M. l'Ambaſſadeur pendant les troubles de Naples, s'adreſſa à un ami de Loyr & le vôtre auſſi, & lui demanda s'il ne connoiſſoit point quelque François qui eût du pouvoir ſur les Eſprits, parce qu'il ſçavoit un lieu où il y avoit aſſûrément de grands treſors, mais qu'il falloit une de ces perſonnes qui ſçût ſe rendre maître de ces Eſprits, & les empêcher qu'ils ne fiſſent du mal à ceux qui veulent

lent enlever ces treſors, comme il étoit arrivé en pareilles rencontres. Cet ami qui étoit fort incredule ſur ces ſortes de contes, mais pourtant curieux, & bienaiſe d'examiner & connoître juſques où la credulité de ces gens-là pouvoit aller, lui dit qu'il pourroit bien lui donner une perſonne telle qu'il demandoit, ſi, avant que de l'engager, il lui faiſoit connoître par des marques certaines qu'il y avoit un treſor dans le lieu qu'on indiqueroit. Le Capitaine dit que pour cela il en étoit aſſûré, & qu'il le feroit voir quand on voudroit. Ils prirent heure au lendemain matin, & votre ami qui cherchoit à ſe divertir, fut trouver deux Religieux de ſa connoiſſance qui étoient alors à Rome pour des affaires de leur Compagnie, gens d'eſprit & ſçavans, auſquels il conta la propoſition qu'on lui avoit faite. Ils tournerent la choſe en raillerie : toutefois votre ami voyant qu'ils n'avoient pas moins de curioſité que lui, leur offrit d'être de la partie, & de partager avec eux le plaiſir de voir juſqu'où peut aller la cupidité des hommes. Ils accepterent l'offre, & le lendemain matin s'étant rendus tous trois dans la chambre du Capitaine, votre ami lui dit qu'il venoit ſatisfaire à ſa promeſſe; qu'il eût donc de ſa part à leur faire voir ce qu'il lui avoit fait eſperer. Le Capitaine étoit accom-

pagné de quelques perſonnes qui diſoient ſçavoir l'endroit à-peu-près où étoit le treſor: mais pour faire voir la diſpoſition du lieu, & ce qu'il y avoit de caché, il pria qu'on envoyât querir un jeune enfant tel qu'on voudroit. On fit venir un de ces petits garçons dont il y a toûjours bon nombre qui joûënt dans la place qui eſt au bas du Palais de Paleſtrine. Lorſqu'il fut venu, le Capitaine ferma les fenêtres de ſa chambre, & après avoir noirci le dedans de la main de ce jeune garçon, & lui avoir dit quelques paroles à l'oreille, il lui demanda s'il ne voyoit rien dans ſa main. L'enfant répondit que non. On en fut chercher un autre qui étoit plus jeune, auquel ayant fait les mêmes ceremonies, comme il vint à regarder dans ſa main, il eut tant de frayeur, qu'il ſe mit à pleurer, & vouloir ſortir. Il fallut en avoir un troiſiéme, qui étant plus réſolu, dit, lorſqu'on lui fit regarder ſa main, qu'il voyoit un homme vétu de blanc, accompagné d'un autre qui le ſuivoit. Le premier s'étant aſſi ſur un ſiege, il fit voir à l'enfant une grande campagne & une riviere, au bord de laquelle étoient de vieilles ruïnes. Proche de la étoit une piece de terre nouvellement enſemencée. Incontinent après, l'enfant dit qu'il voyoit dans ce champ verd & enſemencé la terre qu'on remuoit,

& ensuite sous cette terre une grande piece de marbre, sur laquelle étoient trois figures, l'une d'homme, l'autre de femme, & un enfant au milieu des deux. Ayant commandé à l'Esprit de lever ce marbre pour voir ce qui étoit dessous, il vit une grande fosse; & comme on lui demanda ce qu'il y avoit, il répondit *molté biancherie*, ne pouvant rien discerner autre chose; ce que tous ces gens interpreterent pour de l'argenterie, quoique ce mot signifie proprement du linge blanc, après quoi tout disparut, & l'on renvoya l'enfant.

Bien que toutes ces particularitez ne persuadassent pas beaucoup votre ami & ceux qui étoient avec lui, neanmoins leur curiosité les engagea à aller sur les lieux pour voir au moins ce qui en arriveroit; se promettant bien que pourvû qu'il y eût des tresors, les Esprits se trouveroient si bien liez qu'ils ne feroient mal à personne. Mais il y avoit d'autres choses que des Esprits, contre lesquelles il falloit s'assûrer, & prendre des précautions pour ne pas voir l'entrepriſe troublée.

Il est, comme je vous ay dit, défendu expressément de foüiller aux environs de Rome, & l'on ne pouvoit demeurer longtems au milieu de la campagne sans être apperçû, & en danger de se voir bientôt environné, non pas de ces chasseurs de Ti-

voli, ou d'autres gens ſemblables, mais du Barigel & de ſes Sbirres. Pour ſe garentir de leur inſulte, il fut arrêté que le Capitaine envoyeroit une douzaine au moins de ſes Bandits qui ſe tiendroient cachez au bord de la riviere bien armez, & en état de defenſe; que les Auteurs de l'entrepriſe iroient à un Caſal nommé *Cevara*, qui eſt à quatre mille de Rome, diſpoſer un bon nombre d'ouvriers garnis d'outils pour remuer la terre, & que le lendemain matin votre ami avec un Gentilhomme auſſi de votre connoiſſance, & les deux Religieux, ſe rendroient ſur les lieux dans un des Caroſſes de Monſieur l'Ambaſſadeur.

Etant ſortis de Rome à l'heure priſe, & arrivez à un endroit qui n'en eſt eloigné que d'environ quatre milles, & peu diſtant de *Cevara*, ils deſcendirent au bord du Tévron dans une campagne telle que le jeune enfant l'avoit repreſentée. Il y avoit des ruïnes ſur le bord de l'eau, un grand champ enſemencé de bled, mais ſans autre choſe qui pût faire connoître un endroit particulier où l'on dût fouïller plûtôt qu'en un autre. Ceux qui les avoient engagez à ce voyage, étant déjà ſur le lieu à les attendre, leur dirent que c'étoit là où par leur ſcience ils devoient découvrir de grandes richeſſes, & s'en rendre les Maîtres. Votre ami a avoûé qu'il ſe trouva alors bien empêché,

pêché; car c'étoit lui qui faiſoit le Philoſophe: cependant, ſans paroître embarraſſé, après avoir poſté & mis les Bandits en ſentinelle dans certaines grotes qui étoient au bord de la riviere, afin de n'être pas ſurpris, il fit un tour dans le champ pour méditer ſur l'endroit où il devoit faire creuſer; & ayant penſé qu'il ne devoit pas trop s'éloigner de la riviere & des ruïnes, il feignit de marquer ſur la terre quelques figures avec une canne qu'il tenoit. Après quoi il appella tous les ouvriers, les aſſûra qu'ils n'avoient à craindre des eſprits aucun mauvais traitement, mais ſeulement que ne pouvant pas empêcher qu'il ne leur fiſſent ſentir quelque laſſitude quand ils auroient un peu travaillé, & même quelque dégoût, & une envie de ne plus rien faire, qu'ils devoient ſe préparer à cela, afin de ne pas ſuccomber & perdre courage: du reſte, qu'ils euſſent à lui obéïr, & faire exactement ce qu'il commanderoit. Ce qu'ils ne manquerent pas de promettre, dans l'eſperance qu'ils avoient déjà tous de s'enrichir.

Eſt-ce, interrompit Pymandre, que cet ami dont vous me parlez, pouvoit ſe contenir aſſez pour faire tout ce manége-là ſans rire: car je ne ſçai ſi je le devine bien: mais ſi c'eſt celui que je penſe, quoiqu'il ſoit naturellement aſſez ſerieux, il me ſemble qu'il étoit alors d'un âge &

d'une humeur à ne ſe pas trop contraindre.

Vous allez voir, pourſuivis-je, comment il joûa bien ſon perſonnage juſques à la fin, & qu'il laiſſa une grande opinion de ſon ſçavoir ſur le fait de lier les Eſprits. Il commença donc à faire remuer la terre à l'endroit que le haſard lui preſenta pour faire un ouverture d'environ deux à trois toiſes en carré. Après qu'ils eurent fouïllé quatre pieds de profondeur, ils ſentirent ſous leurs ferremens quelque choſe de dur & de ſolide; & comme ils eûrent connu que c'étoit une piece de marbre blanc, ils la découvrirent. C'étoit le deſſus d'un tombeau de cinq à ſix pieds de long ſur trois à quatre pieds de large, où étoient plus qu'à demi-relief les figures d'un homme, d'une femme & d'un enfant, telles que le jeune garçon les avoit vûës dans ſa main. A la verité votre ami fut ſurpris auſſi-bien que les deux Religieux, d'une rencontre ſi étrange; les autres qui étoient là, les regardant alors comme des perſonnes extraordinaires, & concevant de grandes eſperances de leur ſçavoir, prirent de nouvelles forces pour lever le marbre avec des pinces & des leviers; quoiqu'il fût d'une peſanteur conſiderable, ils le tirerent & le mirent dans le champ. Enſuite ils continuerent à creuſer au même endroit; & après avoir ôté environ un pied de terre, ils trouverent des fondemens

demens d'une pierre très-dure. On travailla à les découvrir, & à en connoître l'épaiſſeur. C'étoit une muraille qui étoit en face de la riviere, & qui avoit quatre pieds de large. Cela jetta votre ami dans un nouvel embarras, car il falloit reſoudre de quel côté de la muraille l'on foüilleroit. Apres y avoir un peu penſé, il crût ne devoir pas prendre du côté de la riviere, mais au-delà vers la campagne; ce qui s'executa auſſi-tôt.

Pendant que ces gens travailloient, il ſe promenoit le long de l'eau avec les Religieux & le Gentilhomme qui étoit venu avec eux, & ils remarquerent par les ruïnes qui reſtoient, qu'il pouvoit bien y avoir eu quelques bâtimens en cet endroit. Comme ils s'entretenoient enſemble, on vint l'avertir que ceux qui travailloient à la terre, la trouvoient ſi dure qu'ils étoient rebutez, & n'avançoient point. S'étant approché d'eux, ils lui dirent tous que leur peine étoit inutile, que jamais on n'avoit remué cette terre, & qu'elle étoit telle que Dieu l'avoit créée. Il leur repliqua d'un ton ferme & reſolu, qu'il falloit continuer, qu'il voyoit bien que c'étoit un effet des mauvais Eſprits, qui, comme il leur avoit prédit d'abord, tâchoient de les décourager. On fit bien boire les ouvriers, qui ayant recommencé à travailler avec plus de vigueur, & ôté environ un pied de terre, trou-

trouverent une petite medaille d'or qu'ils apporterent aussi-tôt avec joye. Votre ami leur dit que cela leur faisoit connoître que cette terre avoit été remuée, & qu'elle n'étoit pas telle qu'ils se l'étoient imaginé; qu'il falloit continuer: ce qu'ils firent avec plus de courage, & après une heure de travail, ils trouverent une voûte faite de ces grandes briques qu'on faisoit anciennement. Ayant ôté la terre de dessus dans la longueur d'environ quatre ou cinq pieds, ce fut avec une force & une promptitude extraordinaire qu'ils firent ouverture à la voûte. Vous pouvez penser combien tous ceux qui étoient autour, ouvroient les yeux, & combien leur cœur & leur esprit étoit rempli & agité de diverses pensées & de differens desirs. L'ouverture faite, on reconnut que cette voûte étoit un tombeau dans lequel on trouva les os d'une grande personne, avec un petit vase de terre, & une medaille de cuivre. On jetta les os au bord de la fosse; & ayant démoli toutes les briques, s'imaginant que sous ce tombeau il pourroit y avoir quelque cache, on rencontra une seconde voûte, laquelle ayant encore été ouverte, on trouva comme dans la premiere les os d'un autre corps, avec un pareil vase, & une medaille. On mit ces os avec les autres, qui, comme on en jugea par les medail-

les

les, étoient là il y avoit plus de quinze cens ans. Selon les apparences c'étoient les corps du mari & de la femme, repreſentez ſur la piece de marbre, & peut-être qu'au deſſous on auroit encore trouvé le corps de l'enfant. Mais comme le jour finiſſoit, & que les ouvriers étoient las & fatiguez, on quitta le travail en intention de le reprendre le lendemain de grand matin, & tous ſe retirerent à *Cevara* éloigné d'un mille ou environ.

Pendant qu'ils avoient été occupez à ce travail, comme la campagne eſt fort deſerte & que rien n'empêchoit qu'on ne vît une aſſemblée extraordinaire de gens remuër la terre, quantité de paſtres & de païſans étoient au-delà de l'eau qui les obſervoient de loin, n'oſant pas approcher. Et ce fut eux apparemment, qui lorſqu'on fût retiré, firent le deſordre que l'on y trouva le lendemain. Car il n'étoit pas encore jour que les auteurs de cette entrepriſe vinrent trouver votre ami, & lui dirent que les ouvriers ayant eu avis que le Bariſel averti de ce qui ſe paſſoit, étoit en chemin pour les venir prendre, que cela les avoit tous fait écarter ſans qu'il en reſtât aucun; que le proprietaire du champ où l'on avoit fouillé, étoit vénu ſe plaindre, prétendant de grands dommages & interêts; que l'on avoit été ſur les lieux

où

où l'on avoit trouvé la foſſe remplie, & les terres renverſées dedans; que les Bandits de leur côté s'étoient retirez: joint à cela qu'ayant plû toute la nuit, comme il pleuvoit encore, ils ne voyoient pas d'apparence de rien faire; & qu'afin de n'être pas ſurpris par le Bariſel, ils venoient lui dire qu'ils s'en alloient, ce qui fit réſoudre votre ami & ceux de ſa compagnie de s'en retourner auſſi, & de laiſſer toutes les grandes richeſſes, & les treſors prétendus dans le même lieu où l'on avoit crû les trouver. Voilà quel fut le fruit de ce voyage, qui cependant leur donna matiere de beaucoup de raiſonnement.

En effet, dit Pymandre, il y a dans ce recit de quoi être ſurpris par la rencontre de tant de choſes qu'il faut qu'un hazard bien extraordinaire ait fait naître, ou bien que les démons pour ſe moquer de la curioſité des hommes, ſe ſoient mis de la partie. Car que peut-on en croire de ce que cet ami rencontra ſi juſtement ce que l'enfant avoit vû dans ſa main? Mais il reſtoit à trouver cette *Biancheria* que l'Eſprit lui avoit encore fait voir.

Je vous avoûë, repartis-je, qu'ayant fait quelquefois réflexion ſur cela, il m'a paru que c'eſt en quoi on peut connoître le jeu & la malice des démons, qui ſouvent, pour punir la curioſité des hommes, les trom-

trompent par de vaines illuſions, ou par des paroles équivoques qui ſignifient toute autre choſe que ce que leur convoitiſe leur fait entendre. Car ce mot de *Biancheria* qu'ils expliquoient pour de l'argent à cauſe de ſa blancheur, peut ſe prendre ſimplement pour ce que nous diſons *trouver blanque*, c'eſt-à-dire, rien; & cela me fait ſouvenir de ce qui arriva au Pape Alexandre VI. qui pour avoir été trop curieux de ſçavoir quelle ſeroit la longueur de ſa vie, fut décû par les termes équivoques dont les Aſtrologues s'étoient ſervis dans la promeſſe qu'ils lui avoient faite. Vous ſçavez ſa mort malheureuſe & funeſte mais vous ne ſerez peut être pas fâché que je vous en rapporte ce que j'en ay vû de particulier dans un manuſcrit de la Bibliotheque du Cardinal Barberin, qui eſt, "qu'Alexandre VI. étoit un ſi malhonnête homme, & dans une "ſi mauvaiſe réputation, que quand Ferdinand I. Roi d'Arragon & de Naples, ſçût "qu'il avoit été créé Pape, il verſa des larmes par la douleur qu'il reſſentit de voir "le malheur où ſe trouvoit l'Egliſe par cette élection; comme ſi deſlors il eût prévû "les cruautez, les pillages, & les deſordre honteux que ce Pape & les ſiens devoient commettre; que neanmoins comme il paroiſſoit exterieurement en lui "pluſieurs vertus morales qui lui donnoient

» noient de l'éclat ; que ſes actions étoient
» accompagnées d'une prudence mon-
» daine, il étoit naturellement éloquent
» dans ſes diſcours, ferme dans ſes réſolu-
» tions, d'une humeur liberale, entendu
» dans le manîment des affaires, aſſez habi-
» le dans le droit, aimant les perſonnes de
» lettres, & celles qui ſe diſtinguoient par
» leur merite & par leur valeur; toutes ces
» differentes qualitez qu'on voyoit en lui,
» étoient cauſe qu'on le ſouffroit, quoique
» d'ailleurs on eût de la haine pour l'é-
» normité de ſes vices. Auſſi ſentant bien
» dans ſon ame ce mélange ſi monſtrueux
» de vertus & de vices, & ſe trouvant tour-
» menté par le remords de ſa conſcience
» qui le dechiroit continuellement, il
» craignoit la colere de Dieu, & appre-
» hendant une mort ſubite, il avoit fait-
» faire une petite boëte d'or, dans laquel-
» le, ſans que perſonne s'en pût apperce-
» voir, il tenoit une Sainte Hoſtie enfer-
» mée qu'il portoit par tout, comme un
» ſecours pour la conſervation de ſa vie,
» & une defenſe contre le démon avec le-
» quel il ſe connoiſſoit engagé par ſes mé-
» chantes actions. De ſorte que ne laiſ-
» ſant pas de paſſer tous les jours de ſa vie
» dans de ſales & honteux plaiſirs, & d'ô-
» ter tantôt les Etâts à un Seigneur, &
» tantôt les biens & la vie à un autre ; en-
fin

fin la Juſtice divine arrêta le cours de « tant de deſordres, permettant que celui « dont l'ambition avoit cruellement fait « perir un grand nombre de perſonnes « pour enrichir ſa famille, ſe tuât encore « lui-même & mourût miſerablement « d'une mort preſque ſubite. Car comme « tout ce qu'il exigeoit par ſes rapines & « ſes violences, ne pouvoit pas ſuffire aux « grandes dépenſes qu'il étoit obligé de « faire pour entretenir les troupes qu'il « avoit ſur pied, & un grand nombre de « lâches miniſtres de ſes paſſions, & craignant « de ſe voir épuiſé d'argent, il réſolut « d'empoiſonner les plus riches Cardinaux « & Prélats de la Cour, afin de s'emparer « de leurs biens & de leurs charges, & ſatisfaire l'inſatiable cupidité de Céſar « Borgia ſon fils; ſe flatant de vivre encore long tems pour achever de ruïner le « reſte de l'Italie; parce que, ſoit par certains enchantemens dont il s'étoit ſervi, « comme le bruit en étoit alors, ſoit par les « prédictions de quelques Aſtrologues qu'il « avoit conſultez, on lui avoit promis dans « des termes équivoques & trompeurs « qu'il ſeroit onze ans Pape, & huit de plus: « de maniere qu'ayant regné onze ans « entiers, il ſe croyoit aſſûré d'en vivre encore huit autres. Mais il n'en arriva pas « ainſi: car en l'an 1503. qui étoit l'on- «

ziemé

» ziéme de ſon Pontificat, à peine com-
» mençoit-il d'entrer dans la douziéme
» année, que lui-même s'empoiſonna par
» une mépriſe de ſon Coupier. Il avoit pris
» jour au quinziéme du mois d'Août pour
» faire un magnifique feſtin à *Belvedere*,
» & avoit convié à dîner avec lui les plus
» riches & plus conſiderables des Cardi-
» naux dont il vouloit ſe défaire; & afin
» d'executer plus promptement ſon deſ-
» ſein, il avoit fait mettre le poiſon dans les
» flacons où étoient les vins les plus deli-
» cieux. Les choſes étoient toutes prépa-
» rées, & l'heure même de ſe mettre à table
» étoit venûë, lorſque le Pape s'apperçût
» qu'il n'avoit pas ſur lui ſa boëte d'or. Il
» appella auſſi-tôt M. Caraffe, qui depuis a
» été le Pape Paul IV. qu'il eſtimoit digne
» & propre à la commiſſion dont il vou-
» loit le charger. Lui ayant donné la clef
» de ſa chambre, il lui dit à l'oreille d'al-
» ler prendre une boëte d'or qu'il trou-
» veroit ſur la table, & de la lui appor-
» ter. M. Caraffe part auſſi-tôt de *Belvede-*
» *re* : mais étant arrivé à l'appartement du
» Pape, & en ouvrant la Chambre, il ap-
» perçût un ſpectacle ſi affreux qu'il tom-
» ba comme mort : il crût voir étendu par
» terre & ſans vie le même Pape qu'il
» venoit de quitter en ſanté, & au milieu
» des réjoüiſſances. De la table où étoit la
boëte

boëte d'or, ſortit une grande lumiere,„ autour de la Chambre lui paroiſſoit le„ College des Cardinaux aſſis, qui con-„ ſultoient entr'eux ſur l'élection d'un " nouveau Pontife. "

Il eſt certain que la viſion fut veritable " quant à la mort d'Alexandre, parce que " pendant que M. Caraffe alla de *Belve-* " *dere* à l'appartement du Pape, ſa Sainte- " té s'étant miſe à table, & ayant demandé " à boire, l'Officier lui preſenta du vin " d'un de ces flacons préparez pour em- " poiſonner les conviez; & comme le Pa- " pe étoit déjà vieil, le poiſon fit bien- " tôt ſon effet; de ſorte qu'étant tombé " demi-mort, il fut emporté par ſes do- " meſtiques dans ſon appartement, où l'on " trouva M. Caraffe couché contre terre " tout interdit, & demi-mort, mais on ne " vit rien de ce qui lui avoit apparu. "

Quatre jours après, Alexandre VI. fi- " nit ſa vie, & vécut Pape, non pas dix- " neuf ans comme il croyoit; mais juſte- " ment *undici anni & otto dì più*; c'eſt-à- " dire onze ans, & huit jours plus, com- " me ſon pronoſtic mal entendu lui avoit " prédit. "

Par tout ce que vous venez de rappor-ter, dit Pymandre, on voit combien les Italiens conſervent encore des reſtes de la ſuperſtition des anciens Romains.

Ils

Ils en ont plus que vous ne pouvez penſer, lui repartis-je. Et puis que nous en ſommes ſur ce ſujet, il faut que je vous diſe ce que j'appris un iour, je ne me ſouviens pas bien ſi ce fut vers Tivoli, ou à Freſcati; mais enfin j'étois à la campagne aux environs de Rome dans une maiſon où la maîtreſſe venoit d'accoucher. On nous dit que c'étoit un uſage parmi pluſieurs de ce païs-là, que quand un enfant vient au monde, ils le prennent au ſortir du ventre de la mere, & le mettant nud contre terre, & couvert d'un ligne, la grand'mere & les plus proches parens qui ſe trouvent là, paſſent par deſſus, & demandant à la grand'mere ce que c'eſt, nomment les premiers animaux qui leur viennent à la bouche, puis tout d'un coup lui diſent: Ha! non, c'eſt le fils de votre fille, & le relevant de terre, le portent auprès du feu où ils le lavent. Après cela ils vont aux Devins, auſquels ils diſent les noms des animaux qu'ils lui ont donnez; ſur quoi ils conjecturent ce que ſera l'enfant. Mais revenons à Loyr.

Lorſqu'il fut de retour à Paris en 1649. il ſe mit à peindre pour pluſieurs particuliers. Son pere qui etoit Orfévre, & conſideré de pluſieurs Ordres Religieux, ne ſervoit pas peu à le faire connoître, & à lui procurer de l'emploi. Il fit de grands ta-

tableaux pour des Egliſes, & d'autres pour des Cabinets de Curieux. Un des premiers qui parut de ſa façon, fut celui qu'il fit pour M. Lenoir ſon ami, où il repreſenta Cleobis & Biton qui tirent un Char, dans lequel eſt leur mere qu'ils menent au Temple de Junon. Il accompagna cette hiſtoire de toutes les circonſtances & les ornemens convenables à ce qu'Herodote en a écrit dans l'endroit (1) où il fait parler Solon à Créſus, & lui fait dire cette excellente maxime: » Qu'on ne peut juger du bonheur des hommes que par la fin de leur vie.»

C'eſt à ce ſujet que Solon, après avoir rapporté l'exemple de Teſſus qui mourut pour ſervir ſa patrie, raconte à Créſus l'Hiſtoire de Cleobis & de Biton, & lui dit qu'un jour qu'on celebroit la Fête de Junon dans la ville d'Argos, & que la mere de ces deux jeunes hommes devoit être conduite au Temple de cette Déeſſe ſur un chariot tiré par des bœufs, l'attelage ne ſe trouvant pas aſſez-tôt prêt, parce que les bœufs n'etoient pas encore revenus des champs, Cleobis & Biton donnerent dans cette occaſion une marque extraordinaire du reſpect & de l'amour qu'ils avoient pour leur mere. Car l'ayant fait monter dans ſon chariot, ils ſe mirent eux-mêmes à le tirer, & le traînerent l'eſpace de quarante-cinq ſtades (2) juques au Temple de

(1) Liv. 1. (2) C'eſt près de deux lieuës.

de Junon. Cette action fut vûë & admirée de toute l'aſſemblée qui loûa la vertu des deux freres, & eſtima leur mere infiniment heureuſe d'avoir de tels enfans. La mere de ſon côté, en reconnoiſſance de leur pieté & de leur reſpect, pria Junon de leur envoyer ce que les hommes peuvent obtenir de meilleur en cette vie. Sa priere achevée l'on fit les Sacrifices, & pendant que chacun ſe mit en ſuite à faire bonne chere, les deux freres s'endormirent dans le Temple, d'un profond ſommeil dans lequel ils trouverent la fin de leur vie. Leur action ſinguliére, & leur mort heureuſe furent cauſe que ceux d'Argos leur éleverent des Statuës. Loyr a traité ce ſujet fort agréablement. On voit arriver dans la Ville d'Argos cette mere ſur ſon char tiré par ſes deux fils qui la menent au Temple.

Comme ce Peintre avoit une grande facilité à inventer, & qu'il ſe plaiſoit particuliérement à faire des tableaux d'une médiocre grandeur, il en fit pluſieurs qui étoient tous de ſa main, & peints avec beaucoup de ſoin & d'amour. Neanmoins dans la ſuite il s'appliqna auſſi à de grands ſujets, & peignit une Galerie dans l'Hôtel de Seneterre, & une autre encore plus conſiderable pour M. de Guénegaud Treſorier de l'Epargne en ſa maiſon du

Pleſ-

Pleſſis. Il fit quelques tableaux dans la Maiſon où demeure la Maréchale de Grammont proche la Porte de Richelieu, & pluſieurs ouvrages pour le Roi : & lorſque l'on commença à travailler aux Tuileries, il fut choiſi pour peindre la voûte de la Sale des Gardes, & l'Antichambre de l'appartement haut de Sa Majeſté.

Dans la Sale des Gardes il fit au-deſſus de la corniche quatre tableaux de blanc & noir qui forment de chaque côté comme deux grands Bas-reliefs, dans leſquels on voit une marche d'armée, une bataille, un triomphe, & un ſacrifice.

Entre les deux Bas-reliefs eſt un corps d'Architecture, & ſur un Zocle de marbre paroît un trophée d'armes peint & rehauſſé d'or, environné de feſtons de feuïlles de chênes, & de laurier, qui ſortent d'un maſque, & qui vont s'attacher à deux conſoles. Sur les extrémitez de ce corps d'Architecture ſont aſſiſes deux figures rehauſſées d'or. L'une tient une maſſe, & a auprès d'elle un Lion, & l'autre porte un faiſſeau d'armes, & a un chien à ſes pieds.

Aux quatre coins de la voûte ſont quatre autres Bas-reliefs de bronze dans leſquels, ſous des figures de femmes, l'on a repreſenté la Force, la Fidelité, la Prudence, & la Valeur.

Toutes ces Peintures & tous ces divers

ornemens ſont comme autant d'images & de ſymboles qui enſeignent aux gens de guerre leur devoirs & leurs obligations. Car dans le premier des quatre Bas-reliefs de blanc & noir, ils voyent que la fonction d'un ſoldat eſt de marcher contre les ennemis: dans le ſecond, de combatre genereuſement pour remporter la victoire, qu'on a repreſentée dans le troiſiéme tableau par un Triomphe, & après laquelle ils ſont obligez de rendre au Ciel des actions de graces, ce qu'on a figuré par le ſacrifice qui fait le ſujet du quatriéme Bas-relief.

Que ſi par ces peintures on apprend aux ſoldats à s'acquiter dignement de leur devoir, on leur montre en même tems la recompenſe qu'ils doivent attendre: car le Peintre a feint dans le milieu du platfond une grande ouverture, au travers de laquelle on croit voir le Ciel & pluſieurs figures ſoûtenuës en l'air. Il y en a une qui tient une Corne d'abondance, pour marquer la liberalité du Prince envers ceux qui le ſervent: une autre qui ſonnant de la trompette repreſente la Renommée qui publie leurs belles actions: & d'autres qui ayant des aîles au dos, & tenant des palmes & des couronnes de diverſes manieres, ſemblent être là pour récompenſer d'une gloire immortelle ceux qui s'en ſont rendus dignes.

Quant à l'Antichambre, le milieu du platfond

platfond qui paroît être veritablement percé, & tout rempli de lumiere, eſt ſi artiſtement peint, qu'on diroit que le jour entre par cette ouverture feinte. Car levant les yeux en haut l'on eſt preſque ébloüi de la grande clarté. L'on voit comme dans une ſource de lumiere le Soleil aſſis ſur un char, lequel ſemble s'élever ſur l'horiſon, & commencer à répandre ſes rayons de toutes parts.

Un Vieillard nud, & qui a de grandes aîles au dos, vole à la tête des quatre chevaux qui tirent ce char. D'une main il tient une horloge, & de l'autre il ſemble montrer au Soleil le chemin qu'il a encore à faire. Il y a au-deſſous de lui un jeune Enfant qui tient le plan d'un édifice deſſiné ſur du papier, & plus bas deux figures aſſiſes ſur des nuages. Celle qui paroît davantage, eſt une belle femme, dont le corps eſt à demi découvert, & le reſte caché d'un grand manteau de pourpre rehauſſé d'or. D'une main elle tient un ſerpent qui ſe mordant la queuë forme un cercle, & de l'autre main un triangle équilateral où l'on a marqué l'année 1668. qui eſt le tems que cette peinture a été faite. L'autre figure eſt d'un jeune homme preſque nud, n'ayant qu'un ſimple manteau verd qui lui paſſe en écharpe de deſſus l'épaule droite ſous le bras gauche: il eſt couronné de

fleurs. De la main gauche il tient une Corne d'abondance, & de la droite il montre les ſignes du Printems marquez dans une partie du Zodiaque, qui eſt repreſenté au Ciel, comme la route dans laquelle le Soleil fait ſon cours.

D'un autre côté on voit la Renommée ſoûtenuë de deux grandes aîles, & vétuë d'une robbe verte, & d'un manteau d'écarlate. Elle a deux trompettes, & embouche celle de la main gauche avec beaucoup de vigueur. Quant à celle qu'elle tient de la main droite, il y a une banderolle bleuë, où eſt écrit en lettres d'or, *Dat cuncta moveri.*

Autour du Soleil ſont pluſieurs belles filles legerement vétuës, mais de couleurs differentes, & plus ou moins éclairées qu'elles ſont plus ou moins proches du Soleil. Elles ſe ſuivent toutes comme ſi elles dançoient. L'une tient un compas, l'autre des balances, une autre un foudre, les autres des couronnes de laurier & de chêne, d'autres des livres, & d'autres répandent des fleurs. Celle qui eſt la plus éloignée de toutes, paroît en repos & aſſiſe entre des nuages obſcurs tenant des pavots. Au-deſſous ſont deux petits enfans, dont l'un tient une lire, & l'autre un maſque.

On connoit bien que le Peintre ayant eu deſſein de repreſenter toutes les heures du

du jour ſous les figures de ces jeunes filles, il a voulu marquer une des heures de la nuit par celle qui eſt aſſiſe & dans une action tranquille, & que les autres repreſentent les differentes occupations pendant la journée.

Car dans ce tableau qui cache un ſens myſterieux & allégorique, on a pretendu en peignant le Soleil qui conduit ſes chevaux, & porte la lumiere par tout le monde, repreſenter le Roi qui prend lui-même la conduite de ſon Etat.

Ce Vieillard qui marche devant, eſt le Tems qui marque au Soleil la courſe qu'il doit faire.

Ce jeune homme couronné de fleurs, & qui montre les ſignes du Zodiaque, repreſente le printems & la jeuneſſe du Roi; & cette femme qui eſt aſſiſe auprès de lui, fait voir l'année courante du regne de Sa Majeſté.

Par les heures qui ſont autour du Soleil, on a voulu figurer celles que Sa Majeſté employe, ſoit à rendre la Juſtice, ſoit à ſurmonter ſes ennemis, ce qui eſt particulierement exprimé par celles qui tiennent une balance & un foudre; ſoit à récompenſer les vaillans hommes qui le ſervent, ce qui eſt ſignifié par les palmes & les couronnes que d'autres portent à la main; ſoit à diſtribuer des graces & des fa-

veurs, ce que repreſentent celles qui portent des fleurs & des fruits; ſoit même à prendre connoiſſance des ſciences & des Arts pour les Académies qu'il établit, & les grands Ouvrages qu'il fait faire pour la gloire de l'Etat & l'honneur de ſon Regne, ce que l'on reconnoît par les figures qui tiennent des livres, & ces inſtrumens des Arts les plus nobles; ſoit enfin dans le peu de repos qu'il eſt obligé de prendre pour ſe délaſſer de ſes longues fatigues, ce que le Peintre a encore marqué par celle qui tient des pavots, & qui eſt aſſiſe au-deſſous des autres.

Ces trois jeunes enfans, dont l'un tient un plan, & les deux autres un maſque & une lire, déſignent les momens que le Roi donne dans chaque ſaiſon à des occupations divertiſſantes, comme à examiner les deſſeins des ouvrages qu'il fait faire quand au printems on commence à bâtir; ou dans les bals & les comedies dont il regale la Cour pendant les longues nuits de l'hyver.

L'ouverture du Platfond ſe termine aux deux bouts par deux demi-ronds. Il y a deux têtes d'Apollon qui ſervent de clefs pour lier les bordures avec celle qui ferme tout le reſte du Platfond, qu'on voit enrichi de pluſieurs autres Peintures. Car parmi les differens marbres dont il eſt embelli, il y a dans les quatre coins de la voûte

voûte des ornemens peints & rehauſſez d'or qui ont rapport au tableau du milieu, & qui ſous des figures d'enfans, & de differens animaux mêlez de rinceaux & de feuïllages d'une maniere groteſque, repreſentent les quatre ſaiſons de l'année. Celui de ces enfans qui repreſente le printems, a ſous ſes pieds un Belier, & tient un panier rempli de fleurs : un autre qui marque l'Eté, porte une gerbe de bled, ayant près de lui un Dragon. Le troiſiéme tient une Corne d'abondance pleine de fruits, & a près de lui un Leſard, pour ſignifier l'Automne. Le quatriéme, qui eſt la figure de l'Hyver, a une Salamandre à ſes pieds, & tient un vaſe plein de feu.

Le reſte du Platfond juſques à la corniche, eſt encore remplie d'autres Peintures & d'autres ornemens. Du côté du jardin & du côté de la Cour il y a comme quatre Bas-reliefs colorez ſur un fond d'or, où l'on a pretendu repreſenter les quatre parties du jour par quatre ſujets tirez de l'Hiſtoire, & de la Metamorphoſe des Dieux. Et comme dans la Sale des Gardes l'on a marqué les principaux devoirs des gens de guerre dans les quatre Bas-reliefs de blanc & noir qui ſont dans le Platfond audeſſus de la corniche, il ſemble que le Peintre ait voulu faire voir aux Courtiſans quelles ſont leurs obliga-

tions par ces quatre tableaux à fond d'or. Car dans le premier on a peint Procris qui donne un dard à Cephale. Ce Chaſſeur ſi conſiderable dans la Fable pour ſa diligence, étant toûjours en campagne avant le lever du Soleil, marque le ſoin qu'un vrai Courtiſan doit avoir d'être matinal, & ſe trouver au Palais du Prince avant ſon lever.

Dans le ſecond on a repreſenté la Statue de Memnon qui demeuroit muette pendant que le Soleil ne la regardoit point; mais lorſqu'à ſon lever il jettoit ſes rayons ſur elle, auſſi-tôt elle parloit. Ce qui doit apprendre à ceux qui font la Cour aux Rois, à demeurer dans le reſpect & dans le ſilence juſques à ce que le Prince leur ouvre lui-même la bouche, & leur donne la liberté de parler.

Le troiſiéme tableau où eſt peinte la Fable de Clitie changée en Giraſol, fait voir comme l'on doit être toûjours prêt à ſuivre le Roi de quelque côté qu'il aille.

Et le quatriéme qui repreſente la quatriéme partie du jour, & où l'on a peint le Soleil qui ſe délaſſe chez Tethis avec des Tritons qui lui font la Cour, eſt une image des ſoins que ceux de la Cour doivent avoir de divertir le Prince, lorſque fatigué des travaux de la journée il eſt retiré dans ſon Palais.

Ces

Ces tableaux ſont ſéparez par des ornemens de ſtuc qui ont rapport au corps du bâtiment, & qui ſont enrichis de maſques, de feüillages, d'animaux & de trophées.

Dans les quatre encoignures de cette antichambre, au-deſſus de la corniche, il y a quatre autres Bas-reliefs de bronze en ovale qui ſe rapportent à ceux dont je viens de parler, & repreſentent auſſi les quatre parties du jour. Ils ſont attachez contre un petit corps d'Architecture qui ſemble ſoûtenir le Platfond, & qui ſe termine en haut par deux volutes, en façon de chapitaux Ioniques. Ces Bas-reliefs ſont couverts d'une peau de Lion, & portez par deux eſpeces de Sphinx aſſis ſur deux pieds-deſtaux qui ſervent comme de baſe à ce petit corps d'Architecture, au bas duquel ſont des trophées d'armes.

Ces manieres de Sphinx ont le viſage & la gorge d'une belle femme, & des aîles au dos, des pieds de Lion, & la queuë d'un poiſſon, pour ſignifier par le viſage & la gorge d'une femme, la grace & l'agrément que doivent avoir ceux qui approchent des Rois; par les aîles, la vigilance & la promptitude à executer leurs commandemens; par les pieds de Lion, qu'ils doivent être infatigables; & par la queuë du poiſſon, la ſoupleſſe & la complaiſan-

ce qu'il faut avoir à la Cour, & même la diſcretion & la retenuë dans les paroles, les poiſſons étant particulierement le ſimbole du ſilence & du ſecret. La peau de Lion qui couvre le tout, marque la valeur, qui doit comme enfermer les autres qualitez; & le trophée qui eſt au bas, montre que c'eſt par la pratique de toutes ces vertus qu'on acquiert les récompenſes.

Ainſi il n'y a point d'ornemens, ni de peintures dans ce lieu-là qui ne cachent quelque ſens moral.

Il y a encore entre les Bas-reliefs à fond d'or dont j'ai parlé, deux Grifons qui ſoûtiennent les armes de France, & ces armes ſont repreſentées ſur un globe, pour montrer que la gloire de Sa Majeſté ſe répand par tout le monde : ce que l'on a voulu marquer par les trophées qui l'environnent, leſquels ſont compoſez des armes de toutes ſortes de nations.

Après que Loyr eût achevé les tableaux des Tuileries, il en fit encore d'autres pour le Roi tant pour ſervir de deſſeins à des Tapiſſeries, que pour mettre dans les appartemens de Verſailles, où l'on voit, de même que dans les ouvrages qu'il a finis juſques à ſa mort, que bien loin de diminuer par l'âge, il ſe perfectionnoit de plus en plus, particulierement dans la partie du coloris, qu'il préferoit à toute autre, voyant

voyant que c'eſt celle qui touche davantage les yeux. Sur tout il prenoit plaiſir à peindre des femmes & des enfans.

Il étoit d'un temperament doux, honnête, & modeſte ; & quoiqu'il ſentît bien qu'il n'étoit pas ſans merite, il ne s'en élevoit pas davantage. Il avoit le cœur bon, ſans ambition, incapable d'envie & de haine, officieux, & veritable ami. Il n'avoit que cinquante-cinq ans lorſqu'il tomba malade, & mourut (1) au grand regret de tous ceux qui le connoiſſoient. Il faiſoit la Charge de Profeſſeur dans l'Académie.

HUTINOT de Paris, & Sculpteur, mourut la même année, & enſuite GASPARD MARCY auſſi Sculpteur & frere de Baltazard dont je vous ai parlé: ils étoient l'un & l'autre d'un merite qui les a fait conſiderer entre tous les Sculpteurs.

JEAN-BAPTISTE DE CHAMPAGNE neveu de Philippe, étant d'une humeur douce & facile, n'eut pas de peine à ſe rendre complaiſant & ſoûmis aux volontez de ſon oncle. Non ſeulement il reçût de lui tous les enſeignemens neceſſaires à la connoiſſance de ſon Art, mais il profita encore de ſes bonnes inſtructions, & ſe conforma entierement à ſa façon de vivre pendant tout le tems qu'il demeura avec lui. Ses

(1) En 1679.

principaux ouvrages ſont à Vincennes & aux Tuileries, où il travailla comme je vous ai dit avec ſon oncle, dont il tenoit beaucoup de la maniere de peindre. Il eſt vrai qu'après ſon retour d'Italie il tâcha d'en conſerver le goût; mais cependant ſes figures avoient toûjours un air Flamand, & n'étoient couvertes, s'il faut ainſi dire, que d'une legere apparence du goût d'Italie. Il mourut en 1681.

Nicolas Baudesson de Troye, & Jacques Bailly de Grace en Berry, tous deux excellens à bien peindre des fleurs, (1) moururent preſque en même tems. Bailly gravoit fort bien à l'eau forte, & avoit un ſecret particulier pour peindre ſur les étoffes.

Antoine Bousonnet Stella de Lyon mourut la même année. Il n'y a eu guéres de Peintres qui ayent plus travaillé que lui pour devenir excellent, & acquerir les belles connoiſſances qui pouvoient le rendre ſçavant dans ſon art.

Alors Pymandre m'interrompant, me dit: Je ne prétends pas nier que Stella n'eût de l'étude & du ſçavoir; mais il me ſemble que ce qui le faiſoit particulierement eſtimer, étoit la douceur & la délicateſſe de ſon pinceau. Audran, repris-je, qui étoit auſſi de Lyon, avoit ſuivi un autre goût

(1) En 1682.

goût pour acquerir de la réputatieon. Il peignoit d'une maniere plus forte. Il mourut en 1683. & dans le même tems l'Académie perdit auſſi GUILLAUME CHASTEAU l'un de ſes meilleurs Graveurs au burin.

Après m'être arrêté, je ſçai bien, repris-je, que parmi ceux dont je viens de parler, il y en a que j'aurois pû paſſer ſous ſilence pour abreger mon diſcours, bien que je n'en aye dit que peu de choſe. Mais ayant commencé à vous marquer l'établiſſement de l'Académie, j'ai crû devoir rapporter tous ceux qui en ont été: car quels qu'ils ayent pû être, ils ont eu aſſez de merite pour être reçûs dans cette aſſemblée, où, ainſi que dans les autres corps, on peut dire qu'ils ne ſont pas tous d'une égale conſideration. Il y a même une choſe à obſerver; c'eſt que tous ceux qui ont été reçûs dans l'Académie, y ont été admis pour differens talens. Et bien que les Peintres qui traitent des hiſtoires & des ſujets les plus nobles, doivent être plus eſtimez que ceux qui ne repreſentent que des païſages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou des choſes encore moins conſiderables: cependant on ne laiſſe pas parmi ces derniers, d'en rencontrer qui ont tant d'habileté & de ſçavoir dans les choſes dont ils ſe mêlent, que les plus habiles d'entr'eux ſont ſouvent beaucoup

coup plus eſtimez que d'autres qui travaillent à des ouvrages plus relevez. Par exemple, un excellent Païſagiſte, tel que quelqu'un de ceux dont nous avons parlé; un homme qui fait des animaux de toutes natures, tels qu'ont été Snéïde & ſes Eleves, Nicaſius & Vamboule, ſera plus conſideré qu'un autre qui ne peint que médiocrement des figures. Le Pere Zegre, Mario di Fiori, Baudeſſon, auront toûjours de la réputation pour les fleurs, de même que Michel-Ange pour des batailles; Labrador & de Somme pour toutes ſortes de fruits, parce que dans les choſes qu'ils ont faites, ils ont acquis un degré de perfection bien plus élevé que celui où ſont parvenus beaucoup de Peintres qui font des tableaux d'Hiſtoires, ou des Portraits.

N'eſt-ce point auſſi, interrompit Pymandre, qu'il eſt bien plus facile de repreſenter ces ſortes d'objets qu'on peut dire inanimez pour la plûpart, & ſans action, que des figures d'hommes où il y a mille expreſſions differentes de vie, d'actions, & de mouvemens?

N'en doutez pas, repartis-je, car comme il faut un génie plus élevé pour inventer & diſpoſer de grands ſujets d'Hiſtoires, les peindre, & les rendre accomplis dans toutes leurs parties: auſſi eſt-il plus rare de trouver des perſonnes qui ayent les qualitez

litez neceſſaires à s'en bien acquiter, qu'il n'eſt malaiſé de trouver des hommes d'un eſprit moins ſublime qui peuvent repreſenter des choſes ordinaires.

Nous avons dit aſſez ſouvent combien un Peintre doit avoir de differentes connoiſſances pour arriver au point où Raphaël, ſi vous voulez, & le Pouſſin ſont parvenus. Il n'eſt pas neceſſaire que je répete ce que j'ai dit en examinant leurs ouvrages; mais à l'égard de ceux qui n'ont qu'à bien copier la nature, comme font les derniers dont j'ai parlé, il ſuffit qu'ils ayent de l'amour pour leur art, de la patience & du jugement, ſans quoi leur ouvrage ſeroit froid, ſans beauté & ſans choix. Or quand il arrive que celui qui a de l'inclination à repreſenter des animaux, & qui s'attache uniquement à cela, eſt pourvû d'un bon ſens, & qu'il a du jugement, alors il peut bien mieux ſe perfectionner dans cette partie de la peinture avec un médiocre génie, qu'il ne feroit dans ce qui regarde les figures & les actions de l'homme. Il en eſt de même à l'égard de ceux qui font des fleurs; des fruits, & d'autres choſes ſemblables, parce que leur imagination ne travaille pas. Ils n'ont point d'expreſſions differentes à repreſenter; les objets qu'ils ont pour modéles, ne changent ni de lieu

lieu ni de diſpoſition ; ils ſont toûjours en même état devant eux. S'il y a quelque petit défaut dans la reſſemblance, on ne s'en apperçoit pas, parce qu'ils ne laiſſent pas d'être reconnoiſſables ; il ſuffit qu'ils ſoient diſpoſez agréablement, deſſinez avec art, & peints avec les couleurs, les jours, les reflets, & les ombres neceſſaires. Bien qu'il y ait moins de parties à étudier dans cette ſorte de ſujets que dans les tableaux d'Hiſtoires, cependant il y en a encore aſſez à obſerver lorſque l'on veut bien repreſenter la nature. Et quand celui qui travaille, ſe trouve avec un génie & du ſçavoir pour bien diſpoſer ; pour donner aux animaux du mouvement & de la vie ; pour repreſenter du poil & de la plume, de même qu'on en voit dans les ouvrages des Peintres que j'ai nommez, leſquels paroiſſent ſi vrais qu'il ſemble que le poil eſt tout heriſſé, & que le vent ſoufle la plume ; que dans les fleurs on voit l'épaiſſeur ou la legereté des feüilles, la vivacité, le feu & l'éclat de leurs couleurs ; dans les fruits, cette fleur & cette fraîcheur qui les couvre, & ſouvent une eau ou une roſée répanduë deſſus ; quand même on conſidere les étofes, les tapis, les vaſes d'or, d'argent, ou d'autres matieres, telles qu'on en voit du Maltois, ou des Inſtrumens de toutes ſortes ſi bien mis en perſ-

pective

pective, & ſi ſçavamment repreſentez, que l'on y eſt trompé : il eſt certain que ces ſortes de tableaux ont un merite particulier, & qu'on doit avoir de la conſideration pour leurs Auteurs. Et à vous dire le vrai, quoiqu'on ait écrit à l'avantage des anciens Peintres, je ne ſçai ſi en cela ils ont ſurpaſſé les Modernes. Pour moi j'en douterois volontiers, ſur ce que preſentement on ſe ſert de couleurs à huile qu'ils n'avoient point, & par le moyen deſquelles l'on peut peindre d'une maniere encore plus achevée qu'ils ne faiſoient. Auſſi voyons-nous des ouvrages faits en Flandres & en Hollande qui ſont admirables pour ce qui regarde l'imitation de la nature. Quand on voit les tableaux de Girard d'Aw, peut-on croire qu'on puiſſe jamais peindre avec plus de verité & plus de force, mieux manier les couleurs, & entendre la lumiere & les ombres ; & que les Anciens ayent été plus loin ? Il ne faut pas être ſurpris de cela, car les Flamans & les Hollandois s'attachant à bien copier la nature, pourquoi n'y pourroient-ils pas réüſſir, puiſqu'elle eſt toûjours la même qu'elle a été ?

Les premiers Peintres de l'Antiquité ont bien pû à l'égard des autres parties de la Peinture, ſurpaſſer ceux des derniers ſiécles, parce qu'il eſt certain que ceux des païs

païs chauds ont plus de feu pour imaginer ; qu'il n'y avoit en ces tems-là que les perſonnes qui avoient un génie propre pour les arts qui s'y adonnaſſent : qu'ils avoient, comme je crois vous avoir dit, plus de moyens & d'occaſions d'étudier d'après les hommes & les femmes ce qu'il y a de plus beau dans la compoſition & la forme du corps humain, & qu'ils s'y appliquoient entierement ; au lieu que dans les derniers tems les beaux Arts n'ont été cultivez, pour la plûpart, que par des perſonnes qui en font une profeſſion pour vivre & qui ſouvent n'ont nulle diſpoſition pour cela.

N'avons-nous pas vû des Peintres qui n'ayant qu'un certain feu, & une volonté de travailler, & de faire de grands tableaux, ont entrepris des ouvrages où toutes les expreſſions de leurs figures ſont outrées, faute de bien connoître la qualité des ſujets qu'ils traitent, & ne pas ſçavoir quels ſont les differens effets des paſſions. S'ils expriment quelque ſentiment de joye, ils font paroître un ris immoderé ; s'ils repreſentent une figure qui ſoupire, ce ſont des ſanglots qui ſemblent ſortir de ſa bouche avec violence ; les plaintes ſont des cris ; la langueur d'une paſſion eſt comme une défaillance de nature ; une crainte & une timidité paroiſſent une horreur

&

& un deſeſpoir. Les mouvemens du corps ſont auſſi mal exprimez : ce ne ſont que contortions de membres ou poſtures ridicules. Faut-il repreſenter une femme abatuë de triſteſſe ou dans la miſere, elle ſera plus maigre & plus hideuſe que la famine dont Ovide a fait la deſcription. Enfin voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont nulle diſpoſition à peindre de grands ſujets, & qui ſont beaucoup moins à eſtimer que ceux qui ſe contentent d'en repreſenter de plus ſimples & plus ordinaires.

Voyons ce que j'ai à vous dire des autres Peintres qui n'étoient pas de l'Académie, & qui ſont morts depuis ſon établiſſement. Je puis vous nommer GEORGES L'ALLEMAND de Nancy. Il a fait quantité de deſſeins pour des Tapiſſeries, & pluſieurs tableaux dans des Egliſes.

Vous avez connu DANIEL DUMOUSTIER Peintre du Roi qui faiſoit des Portraits au Paſtel. Outre l'intelligence qu'il avoit pour ces ſortes d'ouvrages, & la parfaite reſſemblance qu'il donnoit à ſes Portraits, il s'étoit rendu celebre par l'amour qu'il avoit pour la Muſique & pour les livres dont il avoit un cabinet fort conſiderable ; mais encore plus pour ſa grande mémoire, qui lui tenoit preſent dans l'eſprit tout ce qu'il avoit lû, en ſorte que dans la quantité des livres qu'il avoit, il

n'y

n'y en avoit pas un où il il ne trouvât à point nommé tel paſſage qu'on pût lui marquer. Ces belles qualitez lui avoient acquis beaucoup d'amis à la Cour & parmi les gens de Lettres.

Si vous voulez que je vous nomme tous ceux dont il peut me ſouvenir, & qui ſe faiſoient connoître en ces tems-là, je vous dirai que LA RICHARDIERE étoit recherché pour les Portraits en Miniature. PIERRE BREBIETTE de Mante, & DANIEL RABEL peignoient & gravoient à l'eau forte.

Mais un Peintre qui étoit plus conſiderable que ces derniers, étoit JEAN MOSNIER de Blois. Son pere & ſon ayeul peignoient ſur le verre. Son ayeul étoit de Nantes, & s'étoit établi à Blois. Jean, ſon petit-fils, vint au monde en 1600. & apprit de ſon pere l'art de peindre juſques à l'âge de ſeize à dix-ſept ans, que la Reine Marie de Medicis étant à Blois, & ayant ſçû qu'il y avoit dans le Couvent des Cordeliers un tableau de la main d'André Solarion, & qu'on apelle la Vierge à l'oreiller verd, pour avoir ce tableau elle fit quelques liberalitez à la maiſon, & leur en donna une copie qu'elle fit faire par Moſnier : elle en fut ſi ſatisfaite qu'elle le gratifia d'une penſion pour aller travailler en Italie, & même le recommenda à l'Archevêque de Piſe qui retournoit à Florence.

rence. Ce fut là que Moſnier s'arrêta d'abord à copier le tableau d'une Vierge de la derniere maniere de Raphaël, qu'il envoya à la Reine qui en fit preſent aux Minimes de Blois. Il continua l'eſpace de trois ans à étudier dans les Académies de Florence, & dans les Ecoles de du Bronzin, du Civoli, & du Paſſignan, qui alors étoient en réputation. Enſuite il alla à Rome, où après avoir demeuré quatre ans, il revint en France vers l'an 6125. Après avoir ſéjourné quelque tems à Paris, ne trouvant pas un accès auſſi favorable qu'il avoit eſperé auprès de ceux qui avoient l'intendance des bâtimens de la Reine, il alla à Chartres, où Monſieur d'Eſtampes qui en étoit alors Evêque, le fit travailler dans ſon Palais Epiſcopal. Il repreſenta dans la voûte de ſa Bibliotheque les quatre premiers Conciles; & dans l'antichambre de ſon principal appartement l'Hiſtoire de Théagene & de Cariclée. Il fit le tableau de la Chapelle & pluſieurs autres que vous pouvez avoir vûs dans les appartemens de cette maiſon. Il peignit auſſi dans la Paroiſſe de S. Martin le tableau du grand Autel. Outre tous ces ouvrages, il en fit encore pour M. d'Eſtampes pluſieurs autres dans ſon Abbaye de Bourgueïl. Il travailla à Blois, à Chinon, à Saumur, à Tours, à Nogent le Rotrou, à Valence, à Menars,

&

& à Chiverny, où il repreſenta dans les lambris de ſa Sale l'Hiſtoire de Dom Quichotte. Il fut marié deux fois, mais il n'eut des enfans que de ſa ſeconde femme, dont l'un nommé Pierre eſt Peintre de l'Académie & Ajoint à Profeſſeur. Jean mourut à Blois l'an 1656.

On peut mettre au rang des Peintres qui ont plus fait parler d'eux pendant leur vie qu'après leur mort, NICOLAS CHAPERON de Châteaudun. Il étoit, comme je vous ai déjà dit, Diſciple de Voüet, & à demeuré long-tems à Rome, où il a gravé les loges de Raphaël. Cet ouvrage, ſelon les apparences, conſervera ſa mémoire plus long-tems que les tableaux qu'il a faits.

En 1657. JACQUES STELLA de Lyon mourut à Paris dans les Galeries du Louvre où il avoit ſon logement. Ses ancêtres étoient Flamans. Son grand-pere nommé Jean, étoit Peintre, & faiſoit ſa demeure à Malines. S'étant retiré (1) ſur la fin de ſes jours à Anvers, il y mourut âgé de ſoixante-ſeize ans. il laiſſa deux filles & un fils nommé François, qui fut auſſi Peintre. François étant allé à Rome y demeura quelque tems, & enſuite vint en France. S'étant arrêté à Lyon, il s'y établit, & y prit pour femme la fille d'un Notaire de la Breſſe, avec laquelle il ne vécut pas long-tems: car il mourut âgé de qua-

(1) En 1601.

rante-

rante-deux ans l'an 1605. Ils eurent quatre fils & deux filles. Deux des Garçons moururent fort jeunes peu de tems après leur pere, & les deux qui reſterent furent Jacques & François. Jacques étoit né l'an 1596. Lorſque ſon pere mourut, il n'avoit que neuf ans, & commençoit déjà à donner des marques de ce qu'il feroit un jour par l'inclination qu'il avoit pour la Peinture. Il alla en Italie à l'âge de vingt-ans. Comme il paſſa à Florence, lorſque le Grand Duc Côme de Medicis faiſoit faire un ſuperbe appareil pour les nôces de ſon fils Ferdinand II. ce lui fut une occaſion de ſe faire connoître du Grand Duc, qui lui donna un logement & une penſion pareille à celle de Jacques Callot qui étoit auſſi alors à Florence, où Stella fit pluſieurs ouvrages. Entr'autres il deſſina la Fête que les Chevaliers de Saint Jean font le jour de Saint Jean-Baptiſte, laquelle il grava enſuite, & la dédia à Ferdinand II. en l'année 1621. Après avoir demeuré quatre ans à Florence, il alla à Rome en 1623. Il fit pluſieurs tableaux pour la Canonization de Sant Ignace, de Saint Philippe de Neri, de Sainte Thereſe, & de Saint Iſidore, & fit pluſieurs deſſeins qui ont été gravez, les uns en bois par Paul Maupain d'Abbeville, d'autres pour des Theſes & des Deviſes, & d'autres pour un Bre-

Breviaire du Pape Urbain VIII. qui furent gravez par Audran & Gruter. Il peignoit d'une maniere agréable, particulierement en petit, & même s'y étoit fait une pratique toute particuliere. Il fit pluſieurs tableaux ſur de la pierre de parangon, & y peignoit des rideaux d'or par un ſecret qu'il avoit inventé. On a vû de lui, dans la grandeur d'une pierre de bague, un Jugement de Paris de cinq figures, d'une beauté ſurprenante pour la délicateſſe du pinceau. Il fit auſſi de grands ouvrages, comme je vous dirai ci-après; car pour les petites choſes, il n'y travailloit que pour ſatisfaire quelques perſonnes curieuſes.

Enfin s'étant acquis beaucoup de réputation, & ayant fait des tableaux qui furent portez en Eſpagne, le Roi Catholique les ayant vûs, lui fit demander s'il vouloit travailler pour lui; à quoi il s'étoit reſolu. Mais étant ſur ſon départ, il lui arriva une affaire fâcheuſe, & qui auroit pû le perdre, ſi ſon innocence n'avoit prévalu ſur la malice & le credit de ſes ennemis appuyez de perſonnes très-puiſſantes. Car bien que le ſujet qu'on prenoit pour lui faire injure, ne fût pas conſiderable, le deſir toutefois de ſe venger les pouſſoit à ſe ſervir de toutes ſortes de moyens pour ſatisfaire leur paſſion. Le long ſejour qu'il avoit fait à Rome, lui ayant acquis beaucoup

coup d'eſtime, il fut élû Chef du quartier de *Campo Marzo*, où il avoit long-tems demeuré. Ce ſont les Clefs des quartiers qui prennent le ſoin de faire fermer les portes de la Ville à l'heure ordonnée, & garder eux-mêmes les Clefs. Ayant un jour fait fermer la porte *del Popolo*, quelques particuliers voulurent la faire ouvrir à une heure indûë : ce que n'ayant pas voulu leur accorder, ils réſolurent de s'en venger, & pour cela gagnerent certaines gens qui furent rendre de faux témoignages contre Stella qu'on arrêta auſſi-tôt avec ſon frere & ſes domeſtiques.

Le crime qu'on lui impoſoit, étoit d'entretenir dans une famille quelques amourettes : cependant ſon innocence ayant été bien-tôt reconnuë, il ſortit avec honneur d'une ſi fâcheuſe affaire, & les accuſateurs furent publiquement fouétez par les rûës. Pendant le peu de tems qu'il fut en priſon, il fit, pour ſe deſennuyer, avec un charbon, & contre le mur d'une chambre, l'Image de la Vierge tenant ſon fils, laquelle fut trouvée ſi belle que le Cardinal François Barberin alla exprès la voir. Il n'y a pas long-tems qu'elle étoit encore dans le même lieu, & une lampe allumée au-devant : les priſonniers y vont faire leurs prieres.

Stella demeura encore ſix mois dans

Rome, d'où il partit en 1634. à la ſuite du Maréchal de Créqui, lequel revenoit de ſon Ambaſſade, & paſſa par Veniſe & par toutes les principales Villes d'Italie. Stella s'arrêta à Milan où il fut ſaluër le Cardinal Albornos qui en étoit Gouverneur, & duquel il étoit connu. Ce Cardinal tâcha de l'arrêter, lui offrant la direction de l'Académie de Peinture fondée par S. Charles, mais il le remercia; & lorſqu'il prit congé de ſon Eminence, il reçût d'elle une chaîne d'or. Il vint à Paris, où il n'avoit pas deſſein de demeurer: néanmoins Mre Jean-François de Gondy, alors Archevêque de Paris, lui ayant donné de l'emploi, le Cardinal de Richelieu qui entendit parler de lui, & qui ſçût qu'il devoit aller en Eſpagne, l'envoya querir; & lui ayant fait entendre qu'il lui étoit bien plus glorieux de ſervir ſon Roi que les Etrangers, lui ordonna de demeurer à Paris, & enſuite le preſenta au Roi, qui le reçût pour l'un de ſes Peintres, & lui donna une penſion de mille livres & un logement dans les Galeries du Louvre. Il eut l'honneur d'être des premiers à faire le portrait de Monſeigneur le Dauphin. Il fit par l'ordre du Roi pluſieurs grands tableaux qui furent envoyez à Madrid & à Briſſac. Le Cardinal lui en fit faire auſſi quantité, tant pour ſa maiſon de Paris, que pour celle de Richelieu. Ce fut par

par l'ordre de M. de Noyers qu'il travailla à pluſieurs deſſeins pour les Livres qu'on imprimoit au Louvre, & qui ſont gravez par Rouſſelet, Melan & Daret.

Il fit auſſi en même tems un tableau pour un des Autels de l'Egliſe du Noviciat des Jeſuites au Fauxbourg Saint Germain. On y voit comme la Vierge & Saint Joſeph rencontrent Notre Seigneur dans le Temple, diſputant contre les Docteurs. En 1644. il fit dans l'Egliſe de Saint Germain-le-Vieil, un tableau où Saint Jean Baptiſe Notre Seigneur ; & ce fut dans la même année que le Roi l'honora de l'Ordre de Chevalier de Saint Michel.

En 1652. il peignit dans l'Egliſe des Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques deux grands tableaux. Dans l'un eſt repreſenté le miracle des cinq Pains, & dans l'autre la Samaritaine.

Quelques années (1) après, il fit pour les Cordeliers de Provins un tableau d'Autel où eſt peint Notre Seigneur qui diſpute dans le Temble. Il ſe peignit parmi ceux qui écoutent la diſpute. On voit auſſi à Lyon quelques Tableaux d'Autels qui ſont de ſa main, entr'autres celui qu'il fit pour les Religieuſes de Sainte Eliſabeth de Bellecour. Il a 15. pieds de haut, & repreſente Sainte Eliſabeth fille du Roi de

(1) En 1656.

Hongrie, accompagnée de Saint Jean & Saint François, & dans une Gloire paroît la Vierge qui tient l'Enfant Jesus. Il fit pour M. de Chambray la Captivité des Israëlites, & le miracle des Cailles au desert. Entre les autres tableaux que l'on voit de lui, il y a le Triomphe de David; la Reine de Saba qui apporte des presens à Salomon; celui où Salomon donne de l'encens aux Idoles; un Ravissement des Sabines; un Jugement de Paris, & un Bain de Diane.

Durant l'hyver, lorsque les soirées sont longues, il s'appliquoit ordinairement à faire des suites de Desseins, tels que ceux de la vie de la Vierge, qui sont fort finis, & dont les figures sont assez considerables: il y en a vingt deux. On voit cinquante Estampes gravées d'après lui, où sont representez differens jeux d'enfans. Il a dessiné plus de soixante vases de differentes sortes; plusieurs Ouvrages d'Orfévrerie; un recuëil d'ornemens d'Architecture; toute la Passion de Notre Seigneur qu'il a peinte depuis, en trente petits tableaux: c'est le dernier Ouvrage qu'il a achevé.

Il avoit fait auparavant seize petits tableaux des plaisirs champêtres, & un nombre d'autres grands sujets concernant les Arts. On auroit peine à croire qu'il eût produit tant d'Ouvrages, considerant le peu de santé qu'il avoit: aussi doit-on les regar-

regarder comme un pur effet de ſon grand amour pour la Peinture. Il étoit curieux de toutes les belles choſes, & avoit apporté d'Italie pluſieurs tableaux des bons Maîtres, entr'autres deux de la main d'Annibal Carache: l'un, eſt un Bain de Diane; & l'autre, une Venus, que l'on peut voir chez M. le Préſident Tambonneau. Il eut auſſi une ſinguliere eſtime pour le Pouſſin, qui de ſa part n'en avoit pas moins pour Stella. Sa maniere de peindre étoit agréable. Le plus ſouvent il diſpoſoit tout d'un coup ſes ſujets ſur la toile même, ſans en faire aucuns deſſeins, particulierement lorſque les figures n'étoient que d'une grandeur médiocre. Il entendoit fort bien la perſpective & l'architecture. Il étoit tellement pratique, que le tableau qu'il fit pour les Cordeliers de Provins, étant trop grand, & ne pouvant plus agir comme autrefois à de grands Ouvrages, il fut obligé de faire renverſer le haut en bas pour peindre le fonds, qui eſt une Architecture fort belle & bien coloriée. Enfin étant d'une complexion fort délicate, il demeura malade, & ſix jours après mourut (1) âgé de 61. an, & fut enterré à Saint Germain de l'Auxerrois devant la Chapelle de Saint Michel. Il eut pour

(1) Le 29. Avril 1647.

Eleve Antoine Bouſonnet Stella, ſon neveu, dont nous venons de parler.

François Stella fut auſſi Peintre ; mais il n'eut pas tous les talens de ſon frere : il ne demeura que cinq ou ſix ans en Italie, d'où il revint avec ſon frere.

Entre les tableaux que l'on voit de lui, il y a dans une petite Chapelle de l'Egliſe des Grands Auguſtins une Notre-Dame de Pitié, & à un des Autels de l'Egliſe des Auguſtins Réformez du quartier de la Porte Montmartre, il a peint un Saint de leur Ordre qui eſt à genoux devant la Vierge, qui tient le petit Jeſus. Il fit fort peu d'Ouvrages pendant qu'il vécut, s'étant trouvé engagé dans des procès qui lui cauſerent la mort : car pour s'être échauffé à ſolliciter ſes Juges, il fut attaqué d'une pleureſie, dont il mourut le 26. Juillet 1647. âgé de quarante-quatre ans. Il fut enterré à Saint Jean en Gréve ſa Paroiſſe, & ne laiſſa point d'enfans.

Jean le Maire, j'entends celui qu'on appelloit le gros le Maire, & qui fit pour le Cardinal de Richelieu la perſpective qui eſt à Ruel, naquit à Dammartin près Paris en 1597. de parens pauvres. Il avoit une ſœur qui ſervoit à Paris chez un Marchand Drapier, par le moyen de laquelle il entra au ſervice du Marquis de Chanvalon, qui le voyant enclin à deſſiner, le mit

mit chez un Peintre plus curieux des fruits de ſon jardin, & plus attaché à bien entretenir ſes arbres, qu'à faire des tableaux, & inſtruire ſes apprentifs. Ce Maître s'étant apperçû un jour qu'on avoit ôté une pomme à un de ſes arbres, & Jean le Maire ayant été convaincu de l'avoir priſe, il le fit auſſi-tôt ſortir de ſa maiſon : ce qui faiſoit dire quelquefois à le Maire, qu'il avoit été chaſſé de chez ſon premier Maître comme Adam du Paradis terreſtre, pour avoir mangé d'une pomme. Il entra chez Vignon où il demeura quatre ans. Enſuite le Marquis de Chanvalon l'envoya à Rome, d'où, après y avoir paſſé dix-huit ou vingt ans, il revint (1) à Paris, & travailla bien-tôt à pluſieurs Ouvrages, entr'autres à la perſpective qui eſt à Bagnolet, & à celle de Ruel.

Il retourna pour la ſeconde fois à Rome, lorſque le Pouſſin y alla en 1642. mais il n'y demeura pas long-tems. Etant de retour à Paris, il logea dans un des Pavillons des Tuileries, où il penſa être brûlé ; car le feu s'étant mis aux Offices, & enſuite aux Appartemens, l'incendie fut fort grand, & tout étant au pillage, le Maire y perdit une partie de ſon bien. Peu de tems après cet accident, il ſe retira

(1) Vers l'an 1632.

à Gaillon, où il eſt mort (1) âgé de ſoixante deux ans. Son corps fut enterré à la Chartreuſe. N'ayant jamais été marié, il donna aux pauvres la plus grande partie du bien qui lui reſtoit, & laiſſa le reſte à ſes parens & à quelques amis.

Ce fut environ ce tems-là, ou peu après, que mourut auſſi FOUQUIERES, dont je vous ai parlé. Il étoit d'Anvers, & diſciple du jeune Brugle : il a travaillé à Bruxelles juſques en 1621. qu'il vint en France. Ayant eu ordre du feu Roi de peindre toutes les principales villes de France, il alla en Provence où il s'arrêta long-tems à boire au lieu de travailler. M. d'Emery le ramena ſans avoir rien peint : il apporta ſeulement quelques deſſeins. Quand il fut ici, il travailla pour M. de la Vrilliere & pour M. d'Emery. BELIN qui étoit ſon diſciple, mourut peu de tems après, & auſſi GUILLEROT, Païſagiſte, qui avoit travaillé ſous Bourdon.

Je ne crois pas, dit Pymandre, avoir jamais rien vû des deux derniers que vous venez de nommer, mais bien de Fouquieres.

Fouquieres, repris-je, peignoit agréablement, & repreſentoit parfaitement bien la Nature ; & quoique ce ſoit le principal devoir

(1) En 1659.

devoir du Peintre de s'étudier à la bien imiter ; il y en a eu neanmoins depuis lui qui ont mépriſé cette étude, pour ſuivre certaines pratiques de peindre qui ne ſont point naturelles ni dans les Païſages ni dans les figures. C'eſt pour cela que LUBIN BAUGIN ne peut-être mis au nombre des excellens Peintres, quoiqu'il ait fait pluſieurs grands deſſeins pour des Tapiſſeries, & qu'il fût employé en ce tems-là à quantité d'autres Ouvrages pour des particuliers.

VANBOUCLE étoit diſciple de Snéydre, de même que Nicaſius, dont je vous ai parlé. Il faiſoit fort bien toutes ſortes d'animaux, & même gagnoit tout ce qu'il vouloit : cependant il a vécu d'une telle maniere qu'étant toûjours pauvre, il eſt mort ici à l'Hôtel Dieu.

Mais ſi je vous fais ſouvenir d'un Peintre contemporain à ceux-là, & que vous avez connu, ce n'eſt pas pour le mettre en même rang ; car ſi on vouloit le comparer à bien d'autres qui vivoient de ſon tems, non ſeulement on auroit beaucoup plus d'eſtime pour lui, mais même on connoîtroit combien il étoit élevé au-deſſus d'eux par ſon génie, & par les belles connoiſſances qu'il avoit de ſon Art. C'eſt de CHARLES ALFONSE DU FRESNOY dont j'entens parler. Il n'eſt pas neceſſaire que

je vous diſe qu'il étoit de Paris, & d'honnête famille: vous l'avez connu, & je m'imagine que vous en avez encore un aſſez forte idée, ſans que je m'arrête à vous le repreſenter. Il naquit en 1611. Son pere le fit étudier avec beaucoup de ſoin pour être Medecin: mais dès ſes plus jeunes ans il fit paroître la force de ſon imagination, & la vivacité de ſon eſprit dans l'inclination & l'attachement qu'il avoit pour la Poëſie, réuſſiſſant ſi heureuſement à faire des vers, qu'il remportoit toûjours le prix dans toutes les Claſſes où il ſe trouvoit. A l'amour qu'il avoit pour la Poëſie, il joignit encore celui de la Peinture, en ſorte que tout d'un coup il ſe trouva engagé dans deux paſſions également violentes. Et comme il ſe déclara enfin pour la Peinture, ce fut malgré ſon pere qu'il s'y appliqua, & encore plus contre la volonté de ſa mere, qui ne conſiderant cet Art que par rapport aux plus ignorans, & s'il faut ainſi dire, aux plus miſerables de cette profeſſion, ne pouvoit ſouffrir que ſon fils fût un Peintre. Cependant quelque oppoſition que ſa mere y apportât, & nonobſtant même les mauvais traitemens qu'il reçût d'elle à cette occaſion, il ne changea point de deſſein. Il avoit dix-neuf ou vingt ans lorſqu'il ſe mit à ſuivre Perier, qui demeuroit alors dans la ruë l'Arbre-

ſec;

ſec; & quand il eût travaillé deux ans ſous lui & ſous Voüet, il partit pour aller en Italie, où il arriva à la fin de l'année 1633. ou au commencement de l'année 1634.

Comme pendant ſes études il s'étoit beaucoup appliqué aux élemens d'Euclide & à la Géometrie, il commença ſi-tôt qu'il fut à Rome, à peindre des perſpectives, divers bâtimens, & les ruïnes des anciens édifices. Environ deux ans après, & lorſque M. Mignard, qui travaille encore aujourd'hui, & qu'il attendoit pour camarade, fût arrivé à Rome, ils prirent un même logement, & copiérent pour le Cardinal de Lyon les plus beaux Tableaux qui ſont dans le Palais Farneſe. Ils ne laiſſerent pas de faire leur principale étude d'après les Peintures de Raphaël, & les plus belles Antiques, & d'aller tous les ſoirs dans les Académies deſſiner d'après les Modéles. Du Freſnoy comprit bien tôt tout ce qui regarde la theorie de la Peinture; ſon amour pour cét Art le poſſedoit de ſorte qu'il ne penſoit à autre choſe qu'à en acquérir toutes les connoiſſances. C'eſt ce qui fit que dès ce tems-là, & même pendant ſon travail, il s'occupoit à faire des vers pour exprimer ſes penſées, & commença ſon Poëme de la Peinture qui fut long-tems le ſujet de ſes entretiens, & qu'il n'acheva qu'après avoir bien lû tous les

meilleurs Auteurs, & fait des observations sur les tableaux des plus grands Maîtres : mais sur tout après les profondes reflexions & les entretiens solides & continuels qu'il avoit avec son ami M. Mignard: car l'un & l'autre ne voyoient & ne faisoient rien de ce qui regarde leur profession, sans en faire un examen tres-exact. Ce fut aussi après s'être bien fortifié dans toutes ces connoissances, qu'il se mit à faire quelques tableaux pour les François & les Italiens amateurs de cet Art. Il en fit deux pour M. le Tellier de Morsan. Dans l'un sont peintes les ruïnes de *Campo vacino*, & la Ville de Rome sous la figure d'une femme ; & dans l'autre, des filles d'Athénes qui vont voir le tombeau d'un Amant. Le Peintre y a representé un sacrifice, & comme en presence de la personne que le mort avoit aimée, il sort des flâmes de l'urne dans laquelle sont ses cendres. Ces deux tableaux & un autre où l'on voit Enée qui porte son pere au tombeau, sont à Paris chez M. Passart Maître des Comptes. Il fit pour M. Perochel Conseiller, un grand tableau où Mars rencontre Lavinie qui dort sur le bord du Tybre. Il est representé descendu de son char levant le voile qui la couvre, afin de la considerer. Ce tableau, qui est un des meilleurs qu'il ait faits, appartient presentement à M. le

Préſi-

Préſident Robert. Il fit enſuite deux autres tableaux pour M. Perochon de Lyon: l'un de la naiſſance de Venus, & l'autre de la naiſſance de Cupidon ; un autre pour M. de Berne Conſeiller à Lyon, où eſt peint Joſeph & la femme de Putiphar.

Comme il avoit une eſtime particuliere pour les Ouvrages du Titien, il prenoit un plaiſir ſingulier à les voir, & faire des copies de ceux dont il pouvoit diſpoſer. Vous ſçavez avec quelle joye il travailloit dans la Vigne Aldobrandine, lorſqu'il copia ce tableau où la Vierge eſt repreſentée tenant le petit Jeſus, & accompagnée de pluſieurs Saints; celui d'Herodias qui tient la tête de Saint Jean ; & encore ces deux morceaux de païſages de la Bacchanale d'Ariane, & celui où il y a des figures de Jean Belin, qu'il fit pour moi avec un ſoin tout particulier, connoiſſant l'amour que j'avois alors pour les Païſages, & l'eſtime que M. Pouſſin m'avoit fait concevoir de ceux de cet excellent Peintre. Il en copia encore d'autres dans la Vigne Borgheſe pour le Chevalier d'Elbene ; & ce fut en ce tems-là que rempli des idées de ce qu'il voyoit du Titien & des Caraches, il fit le tableau que vous avez, où eſt repréſenté Notre Seigneur que l'on porte dans le Tombeau.

Etant continuellement appliqué à ſon Poëme,

Poëme, & même y travaillant pendant qu'il peignoit, il demeuroit beaucoup plus de tems à finir ſes tableaux qu'il n'eût fait s'il n'eût pas eu l'eſprit diſtrait ; outre qu'il n'étoit jamais content dans l'execution des idées que ſon imagination lui fourniſſoit.

Vers l'an 1653. il alla avec M. Mignard à Veniſe & par toute la Lombardie : car ces deux amis ne ſe quittoient jamais, & c'eſt pourquoi on les appelloit dans Rome les inſéparables. Il eſt vrai que cette union d'eſprit & de volonté leur étoit beaucoup avantageuſe. L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre, étoit exemte de toute ſorte d'envie. Ils n'avoient rien de ſecret ni de particulier. Les biens de l'eſprit comme ceux de la fortune, leur étoient communs. Chacun faiſoit part à ſon compagnon des connoiſſances qu'il acqueroit dans ſon Art, & ils n'étoient point plus contens l'un & l'autre que quand ils ſe pouvoient rendre de mutuels ſervices. Vivant dans une ſi parfaite intelligence, ils obſervoient tout ce qu'ils voyoient dans leur voyage, de ſorte qu'on peut dire qu'ils revinrent l'eſprit rempli de tout ce qu'il y a de plus beau dans ces païs-là.

Pendant que du Freſnoy ſejourna à Veniſe, il y peignit une Vénus couchée, pour le ſieur Marc Paruta noble Venitien ; & une

une Vierge à demi-corps. Il fit voir dans ces deux Tableaux qu'il n'avoit pas regardé ceux du Titien ſans en avoir beaucoup profité. Ce fut dans cette Ville que ces deux amis ſe ſeparerent, M. Mignard pour retourner à Rome, & du Freſnoy pour venir en France. Il avoit lû ſon Poëme à tous les plus habiles Peintres des lieux où il avoit paſſé, particulierement à l'Albane & au Guerchin qui étoient alors à Boulogne, & conſulta encore pluſieurs perſonnes ſçavantes dans les belles Lettres.

Il arriva à Paris en 1656. & fut loger chez M. Potel Greffier du Conſeil ruë Beautreillis, où il peignit un petit Cabinet. Enſuite il fit un tableau pour le grand Autel de l'Egliſe de Sainte Marguerite du Fauxbourg Saint Antoine. M. Bordier Intendant des Finances, qui faiſoit alors achever ſa maiſon du Rincy, ayant vû ce tableau, en fut ſi ſatisfait qu'il mena du Freſnoy dans cette maiſon qui n'eſt qu'à deux lieuës de Paris, pour y peindre un Cabinet. Dans le tableau du Platfond il repreſenta l'embraſement de Troye. Venus eſt auprès de Paris, qui lui fait remarquer comme le feu conſomme cette grande Ville. Il y a ſur le devant le Dieu du fleuve qui paſſe auprès, & d'autres Divinitez. Cet Ouvrage eſt un des plus beaux qu'il ait faits, tant

tant pour l'ordonnance que pour le coloris. Enſuite il fit pluſieurs tableaux pour des Cabinets de curieux. Il peignit un grand tableau d'Autel pour une Egliſe de Lagny, où il repreſenta l'Aſſomption de la Vierge & les douze Apôtres, le tout grand comme nature. A l'Hôtel d'Erval il fit quelques tableaux, entr'autres celui du Platfond d'une chambre avec quatre païſages fort beaux.

Il étoit connoiſſant dans l'Architecture, & fit pour M. de Vilargelé tous les deſſeins d'une maiſon qu'il a fait bâtir à quatre lieuës d'Avignon. Il donna auſſi des deſſeins pour l'Hôtel d'Erval, pour celui de Lyonne, & d'autres pour celui que M. le Grand Prieur de Souvré à fait bâtir au Temple. C'eſt auſſi de ſon deſſein le grand Autel des Filles-Dieu, dans la ruë Saint Denis.

Bien qu'il eût achevé ſon Poëme de la Peinture avant que de partir d'Italie, & qu'il l'eût communiqué à pluſieurs ſçavans hommes de ce païs-là, comme je vous ai dit: depuis neanmoins qu'il fut en France, il le revoyoit encore de tems en tems, avec deſſein de traiter plus au long beaucoup de choſes qui lui ſembloient n'être pas expliquées aſſez amplement. Cet Ouvrage ne laiſſoit pas de lui prendre beaucoup de ſon tems, & a été

cauſe

cauſe qu'il n'a pas fait autant de tableaux qu'il auroit pû faire. Vous ſçavez combien il aimoit à parler des choſes qui regardent la Peinture, quittant volontiers le pinceau pour en diſcourir & pour parler de ſon Poëme, lequel cependant il n'a pas lui-même mis au jour, n'ayant été imprimé qu'après ſa mort en 1668. avec l'excellente traduction qui en a été faite, quoiqu'il en eût obtenu le privilege un an auparavant. Mais étant tombé en apoplexie, il devint enſuite paralitique; & après avoir été en cet état quatre ou cinq mois, il ſe retira chez ſon frere à Villiers-le-Bel, où il mourut, & fut entetré dans la patoiſſe. Il avoit quitté le logis de M. Potel, lorſque M. Mignatd arriva à Paris 1658. & ces deux amis s'étant rejoints, demeurerent toûjours enſemble, juſques à ce que la mort de du Freſnoy les ſepara.

Après m'être un peu arrêté, ſi vous voulez, dis-je à Pymandre, je vous parlerai encore de quelques Peintres qui vivoient en ce tems-là, & qui ſont morts depuis; mais il y en a peu dont il me ſouvienne qui ayent eu beaucoup de réputation. Je vous nommeray ſeulement GRIBELIN, qui faiſoit des portraits de paſtel; NANTEUIL qui en a fait de fort reſſemblans, & qui gravoit d'une excellente maniere; FRANCART très-entendu pour les ornemens

mens & les décorations de Theatre; LA FLEUR, natif de Lorraine, qui faiſoit des fleurs en miniature. COURTOIS, Bourguignon, faiſoit aſſez bien le païſage, de même que FRANCHISQUE MILET, Flamand, qui tâchoit d'imiter la maniere du Pouſſin. PATEL en a peint de très-agréables. Sa maniere étoit finie & un peu ſeche. DE CANI étoit auſſi païſagiſte. COTELLE de Meaux avoit travaillé, comme je crois vous avoir dit, ſous Guyot. Il étoit pratique & intelligent pour les ornemens. Il a beaucoup peint aux Tuileries, & eſt mort en 1676. Ce fut dans la même année que mourut MICHEL-ANGE de Volterre qui peignoit aſſez bien à fraiſque. BOULE peignoit des animaux, & étoit diſciple de Snéydre dont il avoit épouſé la veuve. Il a travaillé aux Gobelins pour les Ouvrages du Roi. MONTBEILLARD de la Franche-Comté peignoit fort bien en petit.

Je crois, interrompit Pymandre, que vous ne trouvez pas beaucoup de choſes dignes de remarques dans ces derniers Peintres, puiſque vous en parlez avec tant de vîteſſe qu'à peine dites-vous leurs noms.

C'eſt, lui repartis-je, qu'il y a long-tems que je vous entretiens, & que peut-être je vous fatigue: car après vous avoir parlé aſſez

aſſez amplement du merite & des Ouvrages des Peintres les plus conſiderables qui ont été, je ne dois pas m'arrêter, ce me ſemble, à ceux qui ſont beaucoup au-deſſous; mais plûtôt mettre fin à une matiere ſur laquelle il y a long-tems que j'abuſe de votre patience.

Vous demeurez donc ferme, dit Pymandre, à ne rien dire des Peintres qui travaillent encore aujourd'hui.

Que ſerviroit, lui repartis-je, de vous en parler, il faut les laiſſer parler eux-mêmes. Vous pouvez voir leurs Ouvrages; les plus habiles vous en feront connoître le merite, & vous exprimeront leurs penſées beaucoup mieux que je ne pourrois faire.

Vous avez deſiré de ſçavoir l'origine & le progrès de la Peinture. Pour cela je vous ai parlé des premiers Peintres, & de ceux qui ont commencé à perfectionner cet Art. Je vous ai dit comment après avoir été preſque perdu pendant pluſieurs années, il commença de reparoître en Italie, & qui furent ceux qui contribuérent à le relever, & le mettre dans un nouveau luſtre. Non ſeulement je vous ai nommé les plus celebres Peintres Italiens, mais encore ceux des autres Nations qui ont travaillé avec quelque eſtime. Je vous ai marqué leurs differens talens & le merite

de

de leurs Ouvrages. C'eſt en voyant ces Ouvrages que je vous ai entretenu de toutes les parties de la Peinture, & que je vous ai parlé des qualitez neceſſaires à former un ſçavant Peintre. Ainſi vous pouvez ſçavoir à preſent que pour bien juger d'un tableau & du génie de celui qui l'a fait, il faut regarder d'abord quelle eſt l'Invention de ce tableau ; ſi elle eſt nouvelle, noble, & agréable. La Diſpoſition du ſujet vous fera connoître ſi l'Ouvrier a du jugement, & s'il y a de l'ordre dans ſes penſées. C'eſt dans le Deſſein que le Peintre fait paroître la force de ſon eſprit, ſa ſcience, & le fruit de ſes études. Par le deſſein il donne de la proportion, de la grace, & de la majeſté à ſes figures ; il en marque toutes les beautez ; il exprime les differentes actions du corps, & les divers mouvemens de l'ame. Enfin le deſſein eſt comme la baſe & le fondement de toutes les autres parties.

Quelque beauté de coloris qu'un Peintre donne à ſon Ouvrage, quelque amitié de couleurs qu'il obſerve pour le rendre aimable & plaiſant à la vûë ; quelques jours & quelques lumieres qu'il y répande pour l'éclairer ; de quelques ombres dont il tâche de le fortifier & d'en relever l'éclat, ſi tout cela n'eſt ſoûtenu du deſſein, il n'y a rien, pour beau & riche qu'il ſoit,

qui

qui puiſſe ſubſiſter. On doit prendre garde ſur tout à ne ſe pas laiſſer ſurprendre par les charmes du coloris ; car la Couleur n'eſt pas ſeulement un agrément que la nature ait répandu ſur les corps pour en relever la beauté & leur donner plus d'éclat, mais elle eſt auſſi dans les Ouvrages de l'Art un moyen merveilleux pour les rendre agréables, & donner plus de plaiſir à la vûë. Et de vrai, comme nous voyons que les couleurs de l'Arc-en-Ciel, qui ne marquent rien de particulier, ne laiſſent pas de ſe faire regarder avec admiration : auſſi les diverſes couleurs qui brillent dans un tableau, quoique privé des autres parties de la peinture, ne laiſſent pas de fraper les yeux, & même d'émouvoir l'ame, qui ſe laiſſe remuer par les ſens avec leſquels elle a une ſi grande liaiſon, que d'abord elle ne penſe, s'il faut ainſi dire, qu'à prendre part au plaiſir qu'ils reçoivent, ſans examiner les choſes par la raiſon.

C'eſt pourquoi je crois vous avoir fait obſerver ſur le ſujet des tableaux du Pouſſin, que ce Peintre dans le coloris de ſes figures s'étudioit à les repreſenter telles qu'elles paroiſſent dans le naturel, lorſque par la diſtance qui ſe trouve entr'elles & celui qui les voit, l'air qui eſt interpoſé, les rend plus griſes, & fait que la carnation n'eſt pas ſi vive & ſi agréable. Cependen-

pendant quoi-que la raiſon faſſe voir que c'eſt une regle qu'on doit obſerver, il eſt vrai neanmoins que les Peintres qui ne l'ont pas ſuivie, & qui s'en ſont diſpenſez, tels que le Titien, Paul Veroneſe, & ceux de l'école de Lombardie, ont été plus agréables que les autres dans leurs carnations, parce que l'œil ne ſe ſoucie pas toûjours que les choſes ſoient conduites par les regles de la raiſon, pourvû qu'elles lui plaiſent. Et de même que les lunettes de longue vûë lui font diſcerner & mieux connoître les objets éloignez, ainſi le Peintre en fortifiant ſes couleurs, & les rendant plus ſenſibles, fait un effet ſemblable, & lui repreſente des choſes plûtôt belles & agréables que régulieres. De ſorte qu'il faut mettre de la difference entre le jugement que l'œil fait d'un tableau, & celui que la raiſon en donne. L'un ſe contente de l'agrément, & l'autre recherche la verité & la vraiſemblance; & par là vous voyez que la lumiere de la raiſon doit conduire toutes les operations de l'eſprit, comme la lumiere de l'œil les operations de la main, & qu'il eſt beſoin d'une grande prudence & d'un grand diſcernement pour diſtribuer toutes choſes ſelon qu'il eſt neceſſaire pour la perfection d'un Ouvrage, lorſqu'on veut ſatisfaire également les yeux & la raiſon. Et c'eſt ce diſcernement & cette

cette prudence qu'il faut beaucoup eſtimer dans les Ouvriers & dans leurs Ouvrages.

Il me ſemble que nous avons aſſez examiné, lorſque nous en avons eu l'occaſion, comment les plus excellens Peintres ont traité toutes les parties de la Peinture, & ce que doivent faire ceux qui les veulent imiter. Et bien que tous n'arrivent pas à un même degré de perfection, il y a toûjours dans chaque Peintre & dans chaque eſpece d'ouvrage, quelque choſe de bon. C'eſt une ignorance, ou une complaiſance trop baſſe de loüer toutes ſortes de tableaux; mais c'eſt une tirannie & un trop grand mépris de n'eſtimer que ce qui eſt parfait & achevé.

J'avoûë qu'on eſt touché d'une extrême joye quand on voit des objets parfaitement beaux: mais il faut chercher les belles choſes parmi même ce qui eſt difforme, & faire comme les abeilles qui recuëillent du miel ſur des plantes ameres. Il y a même certains tableaux où l'on voit de belles parties, quoique faits par des Peintres médiocres. Il y en a d'autres auſſi qui n'auront ni la nouveauté de l'invention; ni les charmes de la couleur, qui ſeront admirables par la force des expreſſions.

Pauſanias dit (1) que les ouvrages de Dé-

(1) In Corinth.

Dédale avoient quelque choſe de rude, & qui n'étoit pas agréable à la vûë, mais néanmoins qu'ils portoient avec eux je ne ſçai quoi de divin.

Quoiqu'un Peintre ne doive rien négliger, il doit toutefois prendre garde à ne pas tant travailler pour acquerir de l'eſtime par la beauté des ornemens que par l'excellence de ſon principal ouvrage. Et c'eſt de quoi Zeuxis ſe plaint dans Lucien, diſant avec indignation que l'on loûë dans la Peinture ce qui n'eſt que de la fange. Apulée nomme auſſi les ornemens les feüilles de l'art, & de veritables amuſemens. C'eſt pourquoi comme le Peintre n'en doit pas faire le capital de ſon travail, cela ne merite pas auſſi qu'on s'attache trop à les conſiderer.

C'eſt un eſpece de plaiſir de ſçavoir les noms des Peintres, de connoître leurs differentes manieres, & de diſcerner les originaux des copies: mais c'eſt un contentement achevé quand on peut juger de l'art & de la ſcience de l'Ouvrier; qu'on entre dans ſes penſées, & que l'on comprend l'artifice dont il s'eſt ſervi pour tromper les yeux, & perfectionner ſon ouvrage.

Tout ce que nous avons dit, ne regarde que cet art de plaire & de tromper. Il y a dans la Peinture une fin encore plus noble & plus relevée, qui eſt celle d'inſtruire, &

& qui eſt commune aux Sciences & aux Arts, dont Dieu n'a donné la connoiſſance aux hommes que pour en tirer de l'utilité, & en bien uſer. Pour cette partie qui eſt indépendente de toutes les regles, c'eſt une matiere qui meriteroit bien que l'on en traitât de la maniere que je m'imagine que cela devroit être.

Hé quoi, interrompit auſſi-tôt Pymandre, eſt-ce que vous n'en parlerez point, & que vous m'en ferez un ſecret?

Je n'ai rien de caché pour vous, lui repartis je, mais il faudroit pour vous ſatisfaire que j'euſſe fait achever beaucoup de deſſeins qui ſont commencez, & mis en état ceux qui ſont déjà finis. Cependant ſi ce que nous avons dit, vous a plû, vous aurez de quoi vous divertir en voyant les tableaux des meilleurs Maîtres, & en vous entretenant dans une occupation qui a été le plaiſir des plus grands hommes.

Car de tous les Arts que l'eſprit de l'homme poſſede, y en a-t'il un plus admirable que celui de la Peinture, par le moyen duquel on ſçait repreſenter la nature même, & faire voir par le mélange des couleurs l'image de toutes les choſes qui tombent ſous les ſens. Que ſi c'eſt un grand avantage à l'homme de comprendre dans ſon eſprit les images des corps animez & inanimez, combien eſt-ce une

choſe digne d'admiration d'en pouvoir tracer la reſſemblance, & encore plus de ſe former une idée de toutes les beautez de la nature pour en faire une plus parfaite, telle qu'étoit cette figure de Pirra qui ſurpaſſoit toutes les plus belles femmes? Mais comme il eſt rare de trouver une perſonne parfaitement belle, auſſi eſt-il extrémement difficile de faire l'image d'une beauté accomplie. C'eſt pourquoi les plus ſçavans hommes de l'antiquité, pour avoir part à la gloire d'un Art ſi merveilleux, non ſeulement ont eu une eſtime toute particuliere pour la Peinture, mais encore ont voulu peindre eux-mêmes. Pythagore, quoique fortement attaché à l'étude de la Philoſophie, prenoit ſouvent le peinceau pour ſe délaſſer l'eſprit. Platon avoit une connoiſſance parfaite du deſſein, de même que Socrate ſon maître, qui travailloit excellemment de Sculpture. Paul Emile, ce grand Capitaine, voulant que ſes enfans joigniſſent à l'étude de la Philoſophie la pratique de la Peinture, fit venir d'Athénes Methrodorus pour leur en donner des preceptes. Fabius fit gloire de peindre le Temple du Salut. Celui d'Hercule fut orné des tableaux du Poëte Pacuvius. Tupillus Chevalier Romain, M. Valere, Ateïus, Labeo Préteur & Proconſul, & Lucius Mommius ont laiſſé des tableaux

tableaux de leur façon. Et quoique l'amour de la Peinture ſemble bien different & éloigné de la paſſion de ceux qui forment les Républiques, & des hommes nourris dans le métier de la guerre, les Scipions néanmoins & Jule Céſar, qui étoient de grands Capitaines, n'ont pas laiſſé de prendre beaucoup de plaiſir à la Peinture. Domitien & Neron, tout brutaux & cruels qu'ils étoient, s'arrêterent quelquefois à deſſiner ; & Alexandre Severe, Valentinien & Marc Agrippa quittoient leurs occupations les plus ſérieuſes pour s'occuper à cet exercice. Quintus Pedius neveu de Céſar, érant né muet, on lui fit apprendre à peindre, parce qu'il ſembla à ceux qui avoient ſoin de ſon éducation, qu'il n'y a rien qui merite mieux d'occuper l'eſprit d'un jeune Prince que l'exercice de la Peinture.

Il y a eu même pluſieurs femmes qui ont acquis de la réputation dans ce travail. Pline parle (1) d'une fille du Peintre Mycon, nommée Timarete, laquelle peignoit fort bien, & encore (2) d'une autre Timarete fille de Nicon auſſi Peintre, de laquelle il y avoit dans le Temple d'Epheſe un tableau fort ancien, où elle avoit repreſenté Diane. Le même Auteur parle encore d'une Irene, d'une Calypſo, & de

(1) Liv. 35. ch. 9. (2) Id. liv. 35. ch. 9.

pluſieurs autres qui ſe ſont renduës recommendables par l'excellence de leur pinceau.

Tant d'hommes illuſtres qui s'appliquoient à la Peinture, contribuerent à annoblir cet Art ; de ſorte que parmi les Grecs il fut mis au nombre des Arts Liberaux, & par un decret public, défendu aux eſclaves & à ceux qui auroient été repris de Juſtice d'en faire profeſſion, & de s'y exercer.

Outre les perſonnes conſiderables qui ont été curieuſes d'apprendre à peindre, on a vû des Rois, des Princes, & des Républiques, qui pour marque de l'eſtime qu'ils faiſoient de la Peinture, ont beaucoup honoré ceux qui en faiſoient profeſſion. Les Agrigentins eurent une affection ſinguliere pour Zeuxis, auquel ils firent de grandes liberalitez. Ariſtide Thebain fut fort eſtimé du Roi Attale. Bularchus fut cheri de Candaule, Protogenes de Démetrius Phalereus. Céſar aima Thimomachus. Nicomede Roi de Lycie fit un cas ſingulier de Praxiteles, de même que Philippe de Macedoine de Pamphile. Que ne fit point Alexandre pour Apelle ? Et enfin quelle réputation n'ont point eu tous les anciens Peintres, & leurs ouvrages qui ont été vendus des ſommes immenſes ?

Mais

Mais afin de ne mettre pas ſeulement au jour la gloire des Peintres anciens, & laiſſer dans les tenébres le nom des Peintres modernes, je dirai que Robert Roi de Naples, honora le Giotti d'une bienveillance particuliere; & que Loüis XI. Roi de France, fit la même grace à Jean Belin. René d'Anjou Roi de Cicile, non ſeulement eut de l'eſtime pour les excellens Peintres de ce tems-là, mais encore il peignit fort bien, comme on peut juger par pluſieurs ouvrages qu'il a faits, & dont on en voit pluſieurs dans l'Egliſe des Celeſtins d'Avignon. André Manregne poſſeda l'affection de Loüis Marquis de Mantoüe. Mais quels honneurs ne reçût point Leonard de Vinci, je ne dis pas ſeulement de Loüis le More Duc de Milan, & de Julien de Medicis, mais encore de François I. entre les bras duquel il mourut? Les Papes Jules II. & Leon X. reconnurent les excellentes qualitez de Michel-Ange, de Raphaël, & des autres Peintres de ce tems-là. L'Empereur Maximilien eut de l'eſtime pour Albert Dure, & le Titien fut aimé d'Alfonſe Duc de Ferrare, de Frederic Duc de Mantoüe, de l'Empereur Charles-Quint. En quelle eſtime a-t'on vû Rubens & Vandeick en Angleterre & dans les Païs-Bas? Veritablement depuis la mort de François I. & de Henri II. la

Peinture ne fut pas ſi bien traitée en France qu'elle avoit été ; les guerres civiles l'éloignerent, & ce fut le Roi Loüis XIII. qui rappella dans ſon Royaume les Sciences & les Arts par l'eſtime qu'il eut pour eux : car non ſeulement il fit venir d'Italie pluſieurs excellens hommes, mais il s'occupoit ſouvent lui-même à deſſiner, & prenoit plaiſir à repreſenter au naturel des Seigneurs ou des Officiers de ſa Cour ; & cet amour qu'il avoit pour la Peinture, l'avoit porté un peu avant ſa mort à faire venir de Rome le Pouſſin, qui reçût de Sa Majeſté autant d'honneurs & de bons traitemens qu'aucun Peintre eût jamais eus.

Mais ſi on commença dans ces tems-là à voir pluſieurs grands Seigneurs devenir curieux, & remplir leurs maiſons de tableaux, on n'avoit point encore une connoiſſance parfaite de cet Art. Ce n'eſt que depuis que le Roi qui gouverne aujourd'hui ſi glorieuſement la France, après l'avoir accrûë par ſes Conquêtes, en a auſſi augmenté la magnificence par tant de bâtimens qu'il a fait faire. Les Ouvriers ſe ſont perfectionnez & pouſſez d'un genereux deſir de gloire : on peut dire qu'ils ſe ſont rendus les plus conſiderables qui ſoient aujourd'hui dans l'Europe. Combien de perſonnes de qualité & de tous ſexes ont pris plaiſir à s'inſtruire dans le Deſſein,

Deſſein, connoiſſant qu'il n'y a rien qui ouvre davantage les yeux, & les rende capables de bien juger de toutes ſortes d'ouvrages? Je pourrois vous nommer un grand nombre de ces perſonnes, mais vous en connoiſſez aſſez dont vous faites beaucoup d'eſtime; & je crois qu'il eſt tems que je mette fin à un diſcours qui peut-être n'a été que trop long. En diſant cela je pris un papier qui étoit plié ſur ma table, & le donnant à Pymandre, tenez, lui dis-je, voilà de quoi vous faire paſſer ce ſoir une heure de tems. Vous jugerez du differend dont il eſt queſtion. Pymandre croyant que c'étoit un Factum, le mit dans ſa poche: mais en ſortant il le retira pour ſçavoir ſi c'étoit quelque affaire preſſée que je lui recommendaſſe. Il connut que le differend étoit entre la Poëſie & la Peinture. Comme il s'arrêtoit pour en lire quelque choſe, je lui dis qu'il verroit cet écrit en ſon particulier, & qu'au premier jour il m'en diroit ſon ſentiment que j'étois bien aiſe d'avoir avant que de le rendre public. Après cela nous nous ſeparâmes.

LE SONGE DE PHILOMATHE.

VOus ſouvient-il, mon cher Cleogene, d'un Entretien que nous eûmes enſemble il y a quelque tems, par lequel, pour excuſer votre pareſſe, & juſtifier l'inclination que vous avez à demeurer au lit, vous tâchiez à me perſuader que les hommes ne ſont jamais plus heureux en cette vie que pendant le ſommeil ; que non ſeulement ils y goûtent un doux repos qui les délaſſe, & leur donne de nouvelles forces ; mais encore que l'ame ſe trouve ſouvent entretenuë par des images & des ſonges ſi charmans, qu'elle ſent une joye inconcevable pendant les agréables momens qu'elle eſt dans cet heureux état ? J'ai éprouvé moi-même cette verité, & je vais vous raconter ſur ce ſujet ce qui m'eſt arrivé.

Un des plus beaux jours de l'Eté dernier, pendant que la Cour étoit à Verſailles, je choiſis une heure qu'il n'y avoit perſonne dans le petit Parc, pour mieux voir ce qu'on avoit nouvellement fait aux fontaines.

Lorſque j'eus conſideré tous ces endroits ſi beaux & ſi charmans, qu'un ſeul pourroit

roit faire l'ornement & la magnificence d'un grand Palais, je m'enfonçai dans un des boſquets qui me parut le plus couvert. M'étant aſſis ſur un ſiége, je repaſſois dans ma memoire ce qu'il y a de remarquable & de ſingulier dans ces differens lieux, qui tous enſemble font de cette Royale Maiſon la plus riche & la plus ſuperbe demeure que l'on puiſſe imaginer. Je n'y eus pas été long-tems, que je m'appuyai contre un arbre qui ſe rencontra près de moi. Le calme où je me trouvai, le bruit des eaux, & la fraîcheur du lieu ſe rendirent inſenſiblement maîtres de mes ſens, & me livrerent au ſommeil. Tant d'excellentes images dont mes yeux s'étoient remplis, entretenoient mon eſprit dans des réveries ſi agréables, que je crus être encore dans un des riches Pavillons de la Renommée, & que tout d'un coup j'apperçûs venir deux Dames, qui à leur port majeſtueux avoient quelque choſe de plus qu'humain. L'une étoit d'une taille haute & fort dégagée. Elle avoit le teint blanc, les yeux bleus & vifs. Ses cheveux étoient blonds, qui tombant par groſſes boucles ſur ſon col, en augmentoient encore la beauté. Sa robbe étoit blanche, ſemée de diverſes fleurs en broderie d'or. Un manteau de couleur bleuë, & fort leger pendoit de deſſus ſes épaules, & traînoit juſques à ter-

re. L'autre Dame étoit d'une taille un peu moins grande, mais parfaitement bien proportionnée. L'air de ſon viſage avoit quelque choſe de mâle & de doux tout enſemble. Ses yeux noirs brilloient d'un éclat vif & perçant, & ſes cheveux bruns étoient noûez negligemment autour de ſa tête. Sa robbe étoit d'un taffetas changeant, & par-deſſus elle avoit un grand voile d'une étoffe de ſoye très-claire, rayée d'or & d'argent, au travers de laquelle on ne laiſſe pas de découvrir les couleurs de ſa robbe. La premiere tenoit en ſa main des tablettes; & l'autre un rouleau de papiers & un crayon. Les voyant avancer, je me retirai dans un coin du Pavillon, & j'entendis qu'elles ſe faiſoient quelques reproches, l'une ſe plaignant de ce que l'autre lui déroboit quelque choſe de ſa gloire. Après avoir marché quelques tems avec aſſez d'action, elle s'arrêterent contre cette riche baluſtrade de marbre qui environne le baſſin de la fontaine. Je connus alors par leurs diſcours que c'étoit la Poëſie & la Peinture qui avoient quelque differend. Elles s'appuyerent ſur la baluſtrade, moins pour ſe repoſer que pour parler plus commodément, & alors je fus témoin de cet Entretien.

La

LA PEINTURE.

N'Eſt-ce pas auſſi une choſe étrange, ma ſœur, que vous preniez tant de ſoin à traverſer mes deſſeins ? Quoi, je n'oſe rien faire de particulier pour la gloire du Roi, que vous ne l'imitiez ! Si je penſe à travailler à quelque ouvrage qui ait rapport à ſes actions, vous venez auſſitôt m'interrompre, & vous tâchez par vos belles paroles à me priver de l'honneur que je puis acquerir par l'excellence de mon invention.

LA POËSIE.

VOs Ouvrages, ma ſœur, n'ont rien que d'admirable,
Tout y paroît ſçavant, naturel, agréable;
Mais quelque illuſtre effort que faſſe votre main,
Si c'eſt pour m'égaler, elle travaille en vain.
Pourquoi donc m'accuſer de malice ou d'envie ?
Quelle gloire, ma ſœur, vous puis-je avoir ravie ?
Quel ſujet auroit pû m'animer contre vous,
Et rendre mon eſprit de vos grandeurs jaloux,
Moi qui dans mes travaux n'ai jamais vû perſonne
Prétendre à m'arracher l'honneur de la couronne ?
Tout cet éclat trompeur qui brille dans votre art,
Vous appartient, ma ſœur, je n'y prens point de part.
Vos plus vives couleurs, vos lumieres, vos ombres
Paroiſſent à mes yeux trop foibles & trop ſombres.
Je ſçai, quand il me plaît, favorable aux amans,

Leur faire des portraits plus vifs & plus charmans.
D'un pinceau tout divin je fais une peinture
Qui ternit les beautez que forme la nature,
Et d'où, ſans reprocher les dons que je vous fais,
Vous empruntez ſouvent les plus beaux de mes traits.
Mais pour vous obliger, & vous rendre ſervice,
Eſt-il rien ſous les cieux, ma ſœur, que je ne faſſe?

LA PEINTURE.

CE n'eſt pas me bien ſervir que de vouloir attirer tout le monde à vous, quand il eſt occupé à conſiderer mes ouvrages; & je n'ai pas lieu de prendre pour de bons officices ceux que vous me rendez tous les jours. Je croyois ne pouvoir mieux plaire à ce grand Monarque, qui eſt aujourd'hui la merveille du monde, que de le peindre ſous les differentes images des plus grands Heros de l'antiquité; & l'ayant repreſenté vaillant, genereux & triomphant, je penſois en avoir formé des traits qui le faiſoient aſſez bien connoître, lorſque j'apprens que vous vous ſervez des ſujets que j'ai choiſis pour faire des portraits de ce grand Prince.

Ne pouvez-vous pas employer vos talens d'une autre maniere, ſans vouloir m'ôter la gloire que j'acquiers par l'excellence de mes tableaux, & particulierement dans

dans ceux, où ſous des figures toutes myſterieuſes, je tâche à donner quelque idée de l'ame de ce grand Monarque?

LA POËSIE.

POur parler d'un Heros, ou d'un grand Perſonnage.
Vous ſçavez bien, ma ſœur, que c'eſt un avantage
Que les Dieux en naiſſant m'ont donné deſſus vous,
Et qui fait le ſujet de tout votre courroux.
Mais ſi les Immortels, comme leur fille aînée,
A chanter leurs vertus m'ont ainſi deſtinée,
Votre ſort, quoique moindre, eſt pourtant bienheureux;
Puiſqu'enfin vous ſçavez de ces Heros fameux
Repreſenter le corps, & faire une peinture,
Qui par votre art divin imite la nature.
Vous pouvez même encor de tout cet Univers
Retracer les ſujets que je peins dans mes vers.
Je ne vous cache point ce que j'ai de richeſſes;
Je vous en fais, ma ſœur, bien ſouvent des largeſſes,
Et pour tant de tréſors & de dons précieux:
Je n'exige de vous qu'un accuëil gracieux.
Vous devez un peu plus aux droits de ma naiſſance;
Mais je ne veux de vous d'autre reconnoiſſance.

LA PEINTURE.

HA, c'eſt me traiter avec trop d'orgüeil! Je voisbien qu'il eſt temsque je me déclare, & que je faſſe voir avec combien d'injuſtice vous prétendez uſurper ce droit d'aîneſſe, vous qui n'êtes venuë au monde que long-tems après moi. Juſques ici j'ai ſouffert votre humeur altiere; mais puiſque vous voulez me dérober un tître qui m'eſt ſi juſtement acquis, je prétens bien m'oppoſer à vos deſſeins, & détromper ceux que vous prevenez à mon deſavantage. Il ne m'eſt pas difficile de prouver le tems de ma naiſſance, & de faire voir que les Dieux ne vous ont fait naître que pour me tenir compagnie, & pour expliquer aux hommes les myſteres que je leur avois déjà repreſentez par mes ſçavans caracteres.

LA POËSIE.

SI l'on ne ſçavoit pas quelle eſt mon origine,
Que je tire mon ſang d'une ſource divine.
Que le Ciel m'a vû naitre, & que les Immortels
M'ont commiſe ici bas pour bâtir leurs Autels,
Que c'eſt ma ſeule voix qui forme leurs oracles,
Prononce leurs decrets, annonce leurs miracles,
Et de leurs volontez établiſſant les loix,
Y tient aſſujetis les peuples & les Rois;

Et

Et ſi j'étois enfin quelque peu moins connuë ;
Vous pourriez bien, ma ſœur, vous qui trompez
la vûë,
Tracer de mon viſage un crayon imparfait,
Et le faire autrement que les Dieux ne l'ont fait.
Mais chacun ſçait aſſez qu'il n'eſt point de contrée
Où mon nom & ma voix ne ſe ſoient fait entrée :
Je me ſuis fait connoître en mille & mille lieux,
Pour y faire adorer les Heros & les Dieux.
Avant que vous euſſiez jamais fait leurs images,
Je montrois comme on doit leur rendre des hom-
mages :
J'enſeignois aux mortels l'effet de leur pouvoir,
Qui fait de l'Univers tous les cercles mouvoir.
Je faiſois leur portrait ſans pinceau, ſans matiere,
Sans ombres, & ſans traits ; ce n'étoit que lumiere,
Que les yeux les plus forts ne pouvoient ſupporter,
Mais qu'un eſprit ſoumis ſçavoit bien reſpecter :
Et par ces mots ſacrez de pure & ſimple eſſence,
J'en faiſois mieux que vous toute la reſſemblance.
Cependant pour vous plaire, & pour les honorer,
Je vous appris, ma ſœur, à les bien figurer.
Je vous marquai les lieux où chacun d'eux habite ;
Je vous dis leurs vertus, leurs noms, & leur me-
rite,
La puiſſance qu'ils ont ſur le ſort des humains,
Les ouvrages ſortis de leurs divines mains,
Quel eſt le port de l'un, de l'autre le viſage,
Des Déeſſes le teint, des Nimphes le corſage ;
Et vous traçant ainſi de tous les demi-Dieux
Cent differens portraits rares & précieux,
Je vous donnois ſujet de faire une peinture,
Où de ces grands Heros on connût la figure.
Combien de fois mon cœur de ce zele enflammé
A-t'il dedans le vôtre un beau feu rallumé,

Dont

Dont la claire lumiere & la chaleur ardente
Echauffoit votre eſprit & votre main tremblante,
Et par ce grand ſecours qu'ils tiroient de mon ſein,
Achevoient aiſément quelque noble deſſein?
Mais ſans moi vos couleurs, quoique vives & belles,
N'euſſent jamais bien peint les beautez éternelles;
Et même très-ſouvent pour de moindres ſujets,
Je vous en ai, ma ſœur, fait les premiers projets.
Ne dédaignez donc point ce nom de ma cadette.
Profitez-en, ma ſœur, ſoyez ſage & diſcrete;
Et pour n'abuſer plus ainſi de ma bonté,
Laiſſez-là votre orgueil, & votre vanité.

LA PEINTURE.

C'eſt ma voix, ma ſœur, qui eſt une voix toute ſpirituelle & toute divine, puiſqu'elle ſe fait entendre à tous les peuples. Je n'ai pas beſoin, comme vous, de differens idiomes pour chaque nation: je n'ai qu'une maniere de m'exprimer qu'elles entendent toutes; & le plus barbare comme le plus poli, comprend tout d'un coup ce que je lui veux dire. Il n'eſt pas juſqu'aux animaux qui ne ſoient ſoumis à ma puiſſance, & à qui je ne faſſe ſentir les charmes de mon art: j'expoſe des choſes qui paroiſſent ſi réelles, qu'elles trompent les ſens. Je fais par une agréable & innocente magie, que les yeux les plus ſubtils croyent voir dans mes ouvrages ce qui n'y eſt pas. Je fais paroître des corps

corps vivans dans des ſujets où il n'y a ni corps ni vie. Je repreſente mille actions differentes, & par tout l'on diroit qu'il y a de l'agitation & du mouvement. Je découvre des campagnes, des prairies, des animaux, & mille autres ſortes d'objets, qui n'exiſtent que par des ombres & des lumieres, & par le ſecret d'une ſcience toute divine avec laquelle je ſçai tromper les yeux. C'eſt par ces merveilles, ma ſœur, que malgré vos artifices je prétens conſerver quelque avantage ſur vous.

LA POËSIE.

Eſtimez de votre Art les differens ouvrages,
Vantez ces beaux portraits, ces vivantes images,
Tous ces fruits ſi bien peints, ces arbres toûjours verds,
Les épics de l'Eté, les glaçons des Hivers.
Montrez, ſi vous voulez, cent choſes ſurprenantes,
Que l'on croit bien ſouvent & vives & mouvantes,
Et d'un pinceau ſçavant exprimez des beautez
Dont les yeux des mortels puiſſent être enchantez.
Pour ſatisfaire mieux au plaiſir de la vûë,
Arrangez ces couleurs dont vous êtes pourvûë.
Vos plus puiſſans efforts ne produiront jamais
Des miracles pareils à tous ceux que je fais.
Je ne vais point chercher dans le ſein de la terre
Ces differens émaux, ces couleurs qu'elle enſerre,
Qui recevant de vous quelque charme nouveau,
Donnent à vos tableaux ce qu'on y voit de beau,

Ce

Ce ſurprenant éclat d'une peinture illuſtre
Dure très-rarement juſqu'au centiéme luſtre :
La matiere s'en perd, & l'on voit trop ſouvent
Vos penibles travaux emportez par le vent.
Les miens ne courent point de fortune ſemblable :
Ils n'ont rien que de grand, de noble & de durable,
Et ſans craindre du tems les outrages divers,
Ne periront jamais qu'avec tout l'Univers.
L'eſprit qui les produit & leur donne naiſſance,
Leur communique auſſi ſa divine puiſſance ;
Ils ſont purs comme lui, ſolides, éternels,
Ayant part au bonheur des Etres immortels:
Ainſi je puis, ma ſœur, ſans faire ici la vaine
Rabaiſſer aiſément votre humeur trop hautaine.
Car qui peut ignorer que l'Aſtre dont le cours
Compoſe les ſaiſons, & les mois & les jours,
Eſt le Dieu dont je tiens ma naiſſance divine,
Et qui d'un feu ſecret échauffe ma poitrine ;
Que ma voix eſt la voix qu'il employe à charmer,
Ceux d'entre les mortels dont il ſe fait aimer,
Et que des plus beaux arts les écoles ſçavantes
Deviennent par mes ſoins encor plus éclatantes ?
Quand des Peintres fameux les celebres pinceaux
Feront voir dans ces lieux des chefs-d'œuvres nouveaux,
Vous connoîtrez, ma ſœur, que leur rare génie
Ne reçoit que de moi ſa puiſſance infinie ;
Que déjà par mes ſoins ils font voir à la Cour
Des portraits dignes d'eux & du pere du jour.
Ainſi vous ferez mieux ſans vous mettre en colere,
De travailler en paix, & d'apprendre à vous taire.

LA

LA PEINTURE.

J'avouë, ma ſœur, qu'Apollon eſt votre pere; que c'eſt par votre bouche qu'il parle aux hommes un langage tout divin; que pour moi je ne leur parle que par des ſignes; & que ma naiſſance ne vous eſt point connuë. Comme je ſuis fille qui ne tient pas de grands diſcours, je vous apprendrai en peu de mots mon origine, & vous ferai voir combien elle eſt plus ancienne & plus illuſtre que la vôtre. C'eſt un ſecret que je vous avois toûjours caché, pour ne vous donner point de jalouſie. Sçachez donc, ma ſœur, que je ſuis fille de Jupiter; que ce Dieu m'engendra lorſqu'il voulut créer l'Univers, & me fit ſortir de ſa tête, non pas de la même ſorte qu'il fit naître Minerve avec l'aſſiſtance de Vulcain; mais qu'il m'enfanta lui-même par ſa propre vertu, & par un effort de ſon pur eſprit, afin de ſe ſervir de moi pour peindre le Ciel & la Terre, dont les couleurs charment les yeux de tout le monde.

Après que j'eûs couvert les cieux de ce bel azur que vous voyez, j'y figurai ces Signes admirables qui en font l'ornement. Ne vous étonnez plus, ma ſœur, ſi je me ſers des ſignes pour me faire entendre, puiſ-

puiſque c'eſt le langage du plus grand des Dieux, & le premier par lequel il ſe fit connoître aux hommes, & leur exprima ſes volontez. La lumiere ne fut créée que pour faire voir mes Ouvrages. Ce fut par elle que l'on apperçût que j'avois peint le lambris des Cieux d'une couleur douce & éclatante; que je l'avois enrichi de ces brillans dont il eſt ſemé, & dont la diſpoſition marque le chemin par où le Soleil fait ſa courſe.

Ce fut contre cette voûte celeſte que je pris plaiſir a repreſenter des fleuves, des figures humaines, des animaux, & une infinité de choſes qui ſont les premieres images de tout ce qu'il y a en l'air, ſur la terre & dans les eaux, dont mon pere voulut que je traçaſſe une idée. Comme je les formai d'une maniere toute celeſte, elles ſont bien differentes de ce que l'on voit ici bas.

Ce fut moi, ma ſœur, qui travaillai à ces riches portiques par où votre pere commence & finit ſa carriere. J'employai pour matiere ce pur eſprit qui forme l'or dans les entrailles de la terre; & ſur cette matiere toute ſpirituelle je couchai mes plus vives couleurs. Cet Arc, qui paroît dans le Ciel, & qui par ſa beauté charme les yeux toutes les fois qu'on le voit, eſt un premier eſſay des couleurs dont je voulois

me

me ſervir à peindre la nature. Cependant cet eſſai parut un chef-d'œuvre à tous les Dieux; & mon pere en ayant été lui-même ſurpris, le cacha long-tems aux hommes, qui ne méritoient pas la vûë d'une choſe ſi précieuſe. Tout ce que vous voyez, ma ſœur, de ſi bizarrement peint dans les nuages, eſt un effet des premiers jeux de mon eſprit. Je donnai enſuite de la couleur à tout ce qui eſt dans les eaux & ſur la terre. J'émaillai les fleurs, je dorai les moiſſons, j'embellis les fruits de teintes differentes, & figurai mille images bizarres ſur les pierres & ſur les coquilles. Ce que l'on voit de ſi extraordinairement peint dans des arbres & contre des rochers, a été fait par le Hazard, qui obſervant alors ce que je faiſois, amaſſoit ce qui tomboit de mes couleurs, avec leſquelles tâchant à m'imiter, il repreſentoit une infinité de choſes.

A meſure que Jupiter créoit les oiſeaux, les poiſſons & les autres animaux qui ſont ſur la terre, je les parois de ces mêmes couleurs dont j'avois peint la nature. Mais lorſqu'il eût créé l'homme, ce fut moi, ma ſœur, qui travaillai à la belle proportion de ſes parties, & qui en les couvrant de teintes admirables, en fis le chef-d'œuvre & le racourci de tout le monde entier.

La

La Lumiere qui m'avoit vû peindre, voulut imiter ce que j'avois fait : elle déroba de mes couleurs pour s'en ſervir, & s'enfermant dans des lieux fort ſecrets, & où elle ne pouvoit entrer qu'avec peine, ſe plaiſoit à copier ce que j'avois peint ſur la terre. Mais il eſt difficile de voir ſes Ouvrages, ſi l'on ne ſe cache dans les mêmes endroits où elle ſe retire, pour la ſurprendre lorſqu'elle travaille.

Les Divinitez des eaux conſiderant auſſi mes peintures avec plaiſir, en ont voulu faire des copies ; & elles y ont ſi bien réuſſi, que vous voyez avec quelle facilité elles ſçavent faire un tableau en un moment. Les grands Fleuves même & les Torrens, quoique prompts & impetueux, tâchent ſouvent de les imiter, mais ils n'ont pas aſſez de patience pour achever tout ce qu'ils commencent. Il n'y a que les Nimphes des rivieres, des lacs & des fontaines, dont l'humeur eſt plus douce & plus tranquille, qui ont pris un ſi grand plaiſir dans cette occupation, qu'elles ne font autre choſe que repreſenter continuellement tout ce qui s'offre à elles.

Après avoir fini les Ouvrages qui m'avoient été ordonnez, je remontai au Ciel, où je penſois demeurer auprès de mon pere à les contempler ; lorſque l'amour, ce Dieu qui aime toutes les belles choſes, vint

vint trouver Jupiter, & lui remontra que pour ſa plus grande gloire, il étoit beſoin que je demeuraſſe en terre, & que j'apprifſe aux hommes à connoître & à adorer les Dieux. Qu'il étoit vrai que les Nimphes des eaux tâchant d'imiter ce que j'avois peint, repreſentoient bien ce qu'elles voyoient; qu'elles donnoient même du mouvement & de l'action aux choſes inanimées; qu'il y avoit dans leurs peintures une verité & une admirable union de couleurs; mais qu'elles étoient ſi capricieuſes qu'on ne pouvoit bien voir leurs tableaux, parce qu'elles les repreſentoient toûjours renverſez le haut en bas. Qu'outre cela elles négligent, ou ne ſçavent pas leur donner aſſez de force, ni faire un choix des plus belles choſes, peignant indifferemment toutes ſortes d'objets. Qu'elles n'avoient pas même une application aſſez ſerieuſe à leur travail: outre que les Zephirs ſe divertiſſoient ſouvent à corrompre les traits, & à confondre les couleurs de leurs tableaux.

J'ai voulu, dit l'Amour, les engager à faire mon portrait: pluſieurs Nimphes des fontaines & des lacs les plus tranquilles témoignoient y prendre plaiſir. Mais lorſqu'elles avoient fini mon tableau, je ne pouvois le tirer de leurs mains; & même ſi-tôt que je m'éloignois, elles effaçoient ce

ce qu'elles avoient fait, pour mettre une autre choſe à la place.

La Lumiere qui repreſente aſſez bien la Nature, quand elle travaille enfermée, n'a pû me ſatisfaire. L'ayant voulu engager à faire le portrait d'un amant pour ſa maitreſſe, elle n'en pût marquer que les premiers traits. Ainſi, vous voyez bien que pour donner aux hommes des images plus reſſemblantes de toutes les Divinitez, il eſt neceſſaire que la Peinture retourne parmi eux pour les inſtruire.

Lorſque l'Amour eût parlé, Jupiter me regardant, Retourne donc, ma fille, me dit-il, & va faire ton ſejour ſur la terre. C'eſt là que par les Ouvrages de tes mains tu apprendras aux mortels quel eſt mon pouvoir. Imprime de toutes parts des marques de ma grandeur; & en leur enſeignant ton Art, fais-leur ſçavoir combien je leur cache d'autres merveilles qu'ils ne verront jamais pendant leur vie.

Il ne m'eût pas ſi-tôt parlé, que je partis remplie d'une infinité de nobles idées, pour les communiquer à ceux que j'en trouverois les plus dignes. Je deſcendis en terre avec l'Amour. Il fut le premier des Dieux dont je fis des images. Je le repreſentai en cent façons differentes, ſelon les differentes occupations qu'il ſe donne lui-même. Il m'obligea d'enſeigner les premiers

miers traits du deſſein à une jeune fille chez laquelle il logeoit. Ce fut par où je commençai à me faire connoître; & c'eſt, ma ſœur, pourquoi l'on a cru que je n'avois pris naiſſance qu'en ce tems-là.

Je montrai enſuite aux hommes la maniere de diſtribuer les jours & les ombres pour donner du relief aux corps. Je leur enſeignai à compoſer toutes ſortes de couleurs; & à s'en ſervir pour imiter mes Ouvrages. Je leur dis de quelle maniere il faut regarder les objets, & leur fis comprendre de quelle ſorte les choſes paroiſſent plus ou moins grandes à la vûë. Je leur appris à répandre ſur leur tableaux une lumiere qui imitât bien celle de la nature; à connoître que la beauté vient de la proportion des parties, & comment il faut faire choix des plus belles; de quelle ſorte il faut ſe conduire pour bien marquer la force & la diminution de l'air dans les objets les plus proches & les plus éloignez; ce que l'on doit étudier pour bien exprimer les divers mouvemens du corps, & les differentes paſſions de l'ame; enfin, comment l'on doit repreſenter la beauté, & les graces mêmes qui ſe trouvent dans chaque choſe.

L'Amour ravi de voir tous les ſoins que je prenois pour apprendre aux hommes tant de merveilles, parloit de moi dans

tous les lieux où il ſe trouvoit, & me faiſoit rechercher de tout le monde. J'apprenois aux Amans à déclarer leurs paſſions par des caracteres tout myſterieux. Je leur faiſois voir la perſonne même qu'ils aimoient, quoiqu'abſente; & j'en figurois des images non pas ſemblables à celles que vous faites, ma ſœur, que chacun peut conſiderer à ſa fantaiſie, & ſe repreſenter comme i lui plaît, mais des images veritables, & où la nature ſembloit avoir formé une ſeconde perſonne.

Ce fut donc par moi, ma ſœur, quoique vous puiſſiez dire, que les hommes comprirent la nature & l'excellence des Dieux. Je leur en figurai, d'une maniere proportionnée à leur intelligence, la grandeur & les hautes qualitez. Ils apprirent auſſi de moi à découvrir aux Dieux mêmes les ſentimens de leur cœur, par des figures qu'ils gravoient de toutes parts pour marque de leur veneration. L'on ne parloit point de vous alors, ma chere ſœur, & ce ne fut qu'en conſiderant la beauté de mes travaux, que l'imagination votre mere devint amoureuſe d'Apollon. Elle étoit ma confidente, & les Dieux l'avoient donnée aux hommes pour leur aider à mieux entendre ce que je leur enſeignois, & rendre leur eſprit capable de comprendre la ſublimité de mes myſteres. J'avois

ſi ſou-

ſi ſouvent peint le viſage de ce Dieu que vous appellez votre pere, & elle m'en avoit ouï dire de ſi grandes choſes, qu'elle en devint paſſionnée. Vous ne penſiez peut-être pas que je fuſſe ſi bien informée de ce qui vous regarde. Cependant il faut que vous ſçachiez que j'ignorois moins que perſonne tout ce qu'elle faiſoit pour ſe faire aimer de lui. Je reconnus bien-tôt après, qu'elle avoit reçû des gages de ſon amour. Pendant le tems de ſa groſſeſſe, elle ne ceſſoit de le rechercher; & lorſqu'il ſe retiroit chez Thetis, elle couroit toute ſeule parmi l'obſcurité des tenebres pour le trouver. Elle traverſoit le palais du Sommeil, elle paſſoit au milieu des Songes & des Viſions; & parce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de les regarder, cela fut cauſe que vous en fûtes beaucoup marqué. Enfin le terme de ſon accouchement arriva, & ce ne fut qu'avec des fureurs & des tranſports extraordinaires qu'elle vous mit au monde. Elle ſe retira ſur le Mont Olympe, pour ne vous pas montrer d'abord dans cet état où vous étiez. Apollon & ſes ſœurs prirent ſoin de vous pendant que vous demeurâtes aſſez long-tems cachée dans les bois à cauſe de ces marques que vous aviez contractées dans le ventre de votre mere. Ce fut pour tâcher d'effacer ces defauts que votre pere fit naître une fontaine pour vous y

laver: mais ſes ſoins & ceux de ſes ſœurs n'ont pu empêcher qu'il ne vous ſoit demeuré quelques taches, que vous voulez faire paſſer pour des graces & des avantages de la nature.

LA POËSIE.

VOus nommez des defauts ce que chacun admire.
Ce feu ſaint & ſacré qu'Apollon ſeul inſpire,
Cet air noble & pompeux, ces charmes, ces appas,
Sont en moi des beautez qui ne vous plaiſent pas.
Telle grace en effet ſi rare & peu commune,
N'eſt point une faveur que faſſe la fortune.
Ces nobles qualitez ſont des preſens des Dieux,
Qui m'élevent en haut, & m'approchent des Cieux.
Si d'un œil pur & ſain ſans un danger extrême,
Vous pouviez reflechir vos regards ſur vous-même,
Vous verriez vos couleurs & vos traits ſi vantez
Souvent pleins de défauts & de difformitez.
Mais ce fâcheux aſpect vous rendroit malheureuſe;
Votre occupation vous ſeroit ennuyeuſe;
Et ne trouvant en vous rien de bon ni de beau,
Vous quitteriez alors & palette & pinceau.
Auſſi de Jupiter la ſuprême aſſiſtance
A voulu vous priver de cette connoiſſance;
& pour entretenir ſur terre vos travaux,
Vous donner des plaiſirs exempts de pluſieurs maux.
Ainſi ſans trop penſer aux choſes que vous faites,
Et vous mettre en état de les rendre parfaites.
D'un ſeul œil bien ſouvent ſans raiſon & ſans choix

L'on

L'on vous voit regarder cent choſes à la fois:
Ce qui fait que l'on prend votre noble exercice
Pour un jeu de l'eſprit & pour un pur caprice.

LA PEINTURE.

IL eſt vray, ma ſœur, que pour voir avec plus de juſteſſe, & pour mieux juger de toutes choſes, je ne me ſers quelquefois que d'un œil; & ſi je m'applique à obſerver tout ce qui ſe preſente à moi, c'eſt afin de ne rien imiter qui ne ſoit vrai. Mais vous, ma ſœur, dès vos plus jeunes ans l'on jugea de ce que vous feriez un jour. Car outre que vous étiez fort encline à ne dire guéres la verité, vous étiez ſi prompte, & l'on peut dire ſi étourdie, que vous parliez de toutes choſes ſans les connoître. Les ſœurs de votre pere faiſoient leur poſſible pour vous corriger, & pour vous inſtruire: mais au lieu de bien recevoir leurs avis, vous preniez differens caracteres, & teniez des diſcours où l'on n'entendoit rien. Quelquefois au retour du Mont Olympe ou du Parnaſſe, après avoir conſulté les Muſes, vous rendiez viſite aux Nimphes des eaux. Combien de fois vous ai-je trouvée aſſiſe auprès d'elles, attentive à les regarder, & à conſiderer la beauté de leurs Ouvrages? Ce fut ce qui dans la ſuite vous fit naître l'envie de vous atta-

tacher à moi. Vous obſervâtes ſoigneuſement de quelle maniere je travaillois à former les images des Dieux & des grands hommes; de quels traits je me ſervois pour de moindres ſujets, & comment j'employois les couleurs pour peindre toutes ſortes de choſes.

Votre mere vous exhortoit ſouvent à imiter ce que je faiſois, & à me tenir compagnie: c'eſt pour cela qu'on a crû que vous étiez veritablement ma ſœur, étant preſque toûjours auprès de moi à expliquer par des mots choiſis ce que je repreſentois par mes peintures.

Je pourrois vous faire ſouvenir de cent choſes que j'ai produites, & que vous avez copiées depuis. Mais comme ce que j'ai fait, ſubſiſte toûjours, & qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour connoître la verité de ce que je dis, ce ſeront mes Ouvrages qui parleront pour moi. Ainſi j'abregerai mon diſcours, qui contre ma coûtume n'a déjà été que trop long. Car c'eſt à vous qu'il faut laiſſer ce grand nombre de paroles que les Dieux vous ont données en partage, & par leſquelles vous prétendez vous rendre conſiderable. Je vous laiſſe donc ce langage ſublime, & ces expreſſions extraordinaires dont votre pere ſe ſert lui-même pour faire des reponſes ambiguës, & où l'on ne comprend rien. Imitez-le, ma

ſœur;

ſœur ; & pour abuſer le monde par vos Portraits, faites de la laideur une parfaite beauté : pour moi, je ferai toujours voir les choſes telles qu'elles ſont. Mais j'apperçoi l'Amour qui nous regarde. Comme il vient à propos pour juger de nos differends, nous pouvons nous découvrir à lui, puiſqu'il y a long-tems qu'il nous connoît.

L'AMOUR.

JE ſçai déjà le ſujet de vos conteſtations, & je m'étonne que deux ſœurs auſſi ſpirituelles & auſſi agréables que vous, s'arrêtent à diſputer enſemble, pendant que chacun admire vos rares qualitez. Il n'eſt point queſtion de ſçavoir vos âges, ni laquelle de vous deux eſt l'aînée. La jeuneſſe eſt ſi avantageuſe, que pour mieux plaire à tout le monde, j'aime à paroître toûjours enfant. L'on conſidere les perſonnes par leur merite & par leurs ſervices. Je voudrois avoir aſſez de credit auprès de vous, pour vous mettre bien enſemble. Il y a long-tems que je vous connois, & que de l'une & de l'autre j'ai reçû pluſieurs ſervices en diverſes rencontres. Parmi les bons offices que vous m'avez rendus, j'ai aſſez de fois éprouvé combien toutes deux vous êtes difficiles à gouverner, pour ne pas dire capricieuſes. Mais parce que je ſuis ſoupçonné

çonné de ne pas ſuivre les regles de la raiſon dont on prétend que je ne veux point reconnoître l'empire, je n'entreprendrai pas auſſi de vous juger. Soumettez-vous aux ordres de ce grand Roi, dont la preſence embellit ces lieux, qui eſt aujourd'hui l'arbitre & les delices de tout le monde. C'eſt pour lui que j'ai pris ſoin de rendre cette demeure ſi agréable, en y faiſant venir les Graces & les Plaiſirs; que pour l'orner, j'y appelle tous les beaux Arts: & c'eſt pour lui que vous devez travailler l'une & l'autre à meriter ſon eſtime, & reconnoître l'accuëil favorable qu'il vous fait.

Mais pour lui en donner des marques, travaillez ſur differens ſujets. Ce puiſſant Prince vous en fournit un aſſez grand nombre, par leſquels vous pourrez repreſenter tant de nobles qualitez qui le font admirer de toute la terre. Sans chercher dans les ſiecles paſſez des exemples de ce qu'ont fait les anciens Heros pour les comparer à ſes actions miraculeuſes, attachez-vous à bien raconter ce qu'il a fait, qui ne trouve rien de comparable dans toutes les Hiſtoires.

LA POËSIE.

POur moi je chanterai ſur la terre & ſur l'onde
Les hautes actions du Monarque François.
Et je dirai par tout le monde :
Louïs, *le Grand* Louïs *eſt le plus grand des Rois.*

Tant d'illuſtres vertus qu'on voit en ſa perſonne
Eterniſent ſon nom en mille & mille lieux :
N'euſt-il ni Sceptre, ni Couronne,
Il merite d'avoir place parmi les Dieux.

LA PEINTURE.

ET moi je repreſenterai ſes vertus & ſes actions en tant de nobles manieres, par des traits ſi grands & des couleurs ſi vives, que j'obligerai le tems à reſpecter mes Ouvrages.

L'AMOUR.

SI l'une raconte les grandes vertus de ce Prince incomparable, & fait une image des beautez de ſon ame, c'eſt à l'autre à bien exprimer ſes actions heroïques, & tant de choſes memorables qui ſont l'admiration de toute la terre. Songez ſeulement à repreſenter fidellement ce que vous voyez, afin que les ſiecles à venir

puiſſent encore le voir dans l'état où il paroît aujourd'hui à tout l'Univers.

COmme l'Amour eût ceſſé de parler, je ſorris du lieu où j'étois; & croyant en être aſſez connu, je m'avançai, & lui dis: O toy, qui ſçais combien j'ai toûjours reſpecté ton pouvoir! puiſque tu inſpires à notre Grand Monarque cette noble paſſion qu'il a pour les belles choſes, quoique mon nom ne merite pas d'aller juſques à lui: toutefois, comme il n'ignore pas que je mets toute ma gloire à contribuer ce que je puis aux travaux qui rendent ſon regne ſi glorieux; qu'il a même eû pluſieurs fois aſſez de bonté pour recevoir favorablement les foibles témoignages que j'en ai donnez: je te prie, Amour, de vouloir faire connoître à ce grand Prince que tu m'as trouvé dans ces lieux méditant ſur les belles actions de ſa vie. La Poëſie que voilà peut dire que je n'ai point de plus grande joye que d'entendre de ſa bouche les loüanges qui lui ſont legitimement dûës. Et pour la Peinture continuai-je, en me tournant de ſon côté, elle ſçait combien je me ſuis occupé à faire valoir ſes Ouvrages, & à decouvrir les ſecrets de ſon Art, afin de laiſſer à la poſterité, des images dignes de ce grand Roi, & d'apprendre

prendre à toute la terre les merveilles que nous avons le bonheur de voir.

L'Amour m'ayant écouté, me fit ſigne de le ſuivre ; & comme pour lui obéïr je voulois ſortir du lieu où j'étois, j'entendis un grand bruit qui me fit tourner la tête d'un autre côté.

Il eſt vrai qu'alors j'ouvris à-demi les yeux ; & voyant dans l'allée la plus proche de l'endroit où je m'étois endormi, toute la Cour qui ſuivoit le Roi, je fus extrémement ſurpris. Cependant me trouvant encore poſſedé de l'erreur de mon ſonge, je cherchois à joindre le faux & le vrai. Il me ſemble que je regardois ſi l'Amour ne s'approchoit point du Roi pour me rendre quelque bon office, & je fermai les yeux pour ne me pas detromper ſi-tôt, & pour goûter plus long-tems la douceur d'une ſi aimable réverie.

Vous aurez donc, mon cher Cleogene, de la joye d'apprendre que je ſuis preſentement de votre avis, & qu'une ſi agréable aventure eſt une nouvelle raiſon à alleguer pour prouver que le Sommeil eſt le plus charmant de tous les Dieux.

A. F.

TABLE

TABLE

DES MATIERES, CONTENUES en ce Tome Quatriéme.

A.

ACademie de Peinture & de Sculpture établie à Paris. 179
Adoration du Veau d'or, peint par le Pouſſin. 24
Alexandre Veroneſe. 176
Alexandre VI. (Pape) 377
Alfonſe du Freſnoy. 417
André Camacée. 167
André Ouche. *ibid.*
André Sacchi. *ibid.*
André. (Saint) 336
Apartemens des Tuilleries peints par N. Mignard. 222. & ſuiv.
Armand Svvanvert. 223
Armide & Regnauld peints par le Pouſſin. 25
Audran. 396
Aveugles gueris par Notre Seigneur. 61

B.

BAilly. (Jacques) 396
Bain de femmes du Pouſſin. 24
Baltaſar Marci. 329
Baptême de S. Jean du Pouſſin. 59
J. Baptiſte de Champagne. 395
Barthelemi. 395
Bartholet Flamaël. 330
Baudeſſon. (Nicolas) 396
Baugin. (Lubin) 417
Belin. 416
Berretin (Pietre) de Cortone. 167
Bicheur. (Le) 214
Blanchart. (Jean) *ibid.*
Bacchanales du Pouſſin. 27. & 146
Boſſe. (Abraham) 360
Bobrun [Henri] 333
Boule. 426
Boulogne. 309
Bourbon. [D. & M.] 178
Boudon. [Sebaſtien] 240
Bouſonnet Stella. 396
Brebiette. [Pierre] 404

C.

CAlabreſſe. [Le] 178
Camacée. 167
Cani. [De] 426
Charmois. [Mr de] 179 & 183
Champagne (Philippe de) 312
Chaperon. 406
Charmeton. 328
Château. 397
Chauveau. 330

Ciro-

Cito-Ferri. 171
Cleante. 175
Cleobis & Biron peints par Loyr. 383
Corneille. (Mich.) 213
Cortone. (P. Berretin de) 168
Cotelle. 426
Courtois. ibid.

D.

DArius ouvre le Tombeau de Semiramis. 263
Deſcription d'un Mauſolée, envoyé à Bourdon. 245
Diſcours de Mr Pouſſin à Mr de Noyers, ſur la Galerie du Louvre. 40
J. Dominique. 167
Dominique Bourbon. 178
Dorigni. 214
Ducheſne. 315
Daniel du Mouſtier. 403

E.

EKman. 359
Eſclaves, il leur étoit défendu parmi les Grecs de faire profeſſion de la peinture. 436
Euſtache le Sueur. 183
Etabliſſement de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture. 179

F.

C. FEtti. 171
Le Févre. 328
Le Févre de Veniſe. 337
Fioravente. 178
Flamaël. 330
La Fleur Lorrain. 426
Fouckers d'Allemagne. 36
Fouquieres. 34. 416
Francart. 425
François. (Sim.) 268
Franchiſque Milet. 426
Furius Camillus qui renvoye les enfans des Faleriens. 23
Du Freſnoi. 417

G.

GAlerie de l'Hôtel de la Vrillere peinte par Perier. 204.
Galerie de Mr de Bretonvilliers, peinte par Bourdon. 264
Galeries du Palais Cardinal, peintes par Champagne. 318. & 321
Galerie de l'Hôtel de Seneterre & autres Tableaux peints par Loyr. 384
Gaſpar Marci. 395
Gaſpar du Ghet. 164
Gelée. (Claude) 167
Le Gendre. 240
George l'Allemand. 403
Gervaiſe. 240
Giſſey. 328
Grotte de Verſailles. 329
Gribelin. 425
Guerin Loüis. 359
Du Guernier. 206
Guillain. 205
Guillerot. 416

TABLE

H.

HAnſe. 205
Herard. 332
Hercule, qui enleve Déjanire, peint par le Pouſſin. 26
Hire. (Laurent de la) 205
Hiſtoire de S. Bruno, peinte aux Chartreux par le Sueur. 184
Hiſtoire de la mort du Pape Alexandre VI. 377
Hiſtoire de Niobé. 231
Huret. (Greg.) 240
Hutinot. 395
Hyacinthe changé en fleur. 237

I.

JAcques Stella. 406
J. Baptiſte de Champagne. 396
Jean Dominique. 167
Jean le Maire. 414

L.

Labrador. 179
Lanſe. 214
Lettre du Roi à Mr Pouſſin. 30
Lettre de Mr des Noyers au même. 28
Lettres de Mr Pouſſin. 47. 55. 64. 67. 160.
Lettre du Sieur Jean du Ghet. 78
L. Lambert. 240
N. Loyr. 361

M.

Le MAire Jean. 414
Le Maltois. 179
La Mane, Tableau du Pouſſin. 120
B. Marci. 329
G. Marci. 395
Mario di Fiori. 178
Matthieu. 328
Matthieu Bourbon. 178
Maugis Abbé de Saint Ambroiſe. 315
Le Mercier. 38
Merite des Peintres qui ne travaillent pas à des Hiſtoires. 398
Metamorphoſes peintes par le Pouſſin. 85
Metamorphoſe de Clitie. 236
Michel Ange des Batailles. 179
Michel del Campideglio. 178
Michel-Ange de Volterre. 426
N. Mignard. 216
Migon. 360
Fr. Milet. 426
Le Morne. 214
Montbeliard. 426
Montagne. 214
Monnoyes & Medailles. (Des) 307
Moralitez peintes par le Pouſſin. 86. & ſuiv.
Mort du Cardinal Mazarin. 222
Mort de Mr le Chancelier Seguier. 272
Mort du Pape Alexandre VI. 381
J. Moſnier. 404
Moïellon. 215
Mouſtier. (Nic. Du) 239
Mouſtier. (Dan. Du) 403
Moyſe qui frape le Rocher. 24. 60

Moyſe

Moyſe expoſé ſur les eaux, peint par le Pouſſin. 64. Le même ſauvé. 62. & ſuiv. Le même qui foule aux pieds la couronne de Pharaon. 116
Muſes, peintes aux Tuilleries par N. Mignard. 252

N.

Les NAins, freres. 215
Naiſſance de Bacchus, peinte par le Pouſſin. 65. & ſuiv.
Nanteüil. 425
Nicaſius. 360
Nocret. 272

O.

ORage peint par le Pouſſin. 160
Orion, Tableau du même. 66
Ouche. (André) 167
Ouvrages faits par Loyr dans le Palais des Tuilleries. 385

P.

PAïſages du Pouſſin. 59
Pan & Syringue, peints par le même. 25
Paſſage de la Mer Rouge, Tableau du Pouſſin. 24
Patel. 426
Peintres François, qui n'ont pas été du corps de l'Academie. 404
Peintures de N. Mignard aux Tuilleries. 223
Peintures de Moſnier à Chartres & autres lieux. 405
Perier. 203
Perſon. (Charles) 215
Pinager. 203
Phyſionomie. (De la) 359
Plate Montagne. 214
Poiſſan. Thibaud. 215
Popliere. 330
Le Pouſſin. 3
Pyrrhus, Tableau du Pouſſin. 83

Q.

QUillerié. 239

R.

RAbel Daniel. 404
Raviſſement des Sabines du Pouſſin. 24
Raviſſement de S. Paul du même. 51. & 60
Rebecca, Tableau du Pouſſin. 99. & 102
Repreſentation funebre, faite aux Peres de l'Oratoire par l'Academie de Peinture & de Sculpture a la mort de Mr le Chancelier Seguier. 273
La Richardiere. 404
Roſe. (Salvaror) 179
Roux (Les) en averſion. 353

S.

S.

A. Sacchi. 167
Sept Sacremens, (Les) par le Pouſſin. 53
Saiſons (Les quatre,) du même. 66
Salon du Palais Barberin. 168
Salvator Roſe, ou Salvatoriel. 178
La Samaritaine du Pouſſin. 66
J. Sarazin. 214
De Sommie. 179
A. Stella Bouſonnet. 396
J. Stella. 406
F. Stella. 414
Ar. Svvanvert. 203
Le Sueur. 183
Sujets allegoriques, peints par le Pouſſin. 86. & 87
Superſtitions des Italiens. 381

T.

Tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye, du Pouſſin. 33
Tableaux du Sueur en pluſieurs Egliſes & Maiſons de Paris. 184. 196. & 200
Tableaux de Champagne en pluſieurs Egliſes. 316. & ſuiv.
Tableau de la Vierge, du même. 52. 59. 65
Tableau du Pouſſin aux Jeſuites. 39
Tableau de la priſe de Jeruſalem par l'Empereur Titus, du même. 18
Tableaux de Champagne à Vincennes & aux Tuilleries. 325
Tableaux de N. Mignard à la Chartreuſe de Grenoble & aux Tuilleries. 222
Tableau de Cleobis & Biron, peint par Loyr. 383
Tableau de Nocret à S. Cloud. 272
Tableau de Solarion. 404
L. Teſtelin. 202
Tombeau du Roi de Suede. 260
Tombeau de Semiramis. 263
Tombeaux antiques trouvez à quatre milles de Rome. 372. & ſuiv.
Triomphe de Neptune, du Pouſſin. 27.

V.

Vanboucle. 417
Vanlo. 239
Vanmoi. 214
Vanobſtat. 215
Varin. 306
Velaſque. 175
Veroneſe (Alex.) 176
Vignon. (Claude) 239
Ulyſſe chez le Roi Nicomede, du Pouſſin. 65

X.

Xavier, (S. François) peint par le Pouſſin. 38. 39. 45. 128

00564785